

HISTOIRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU

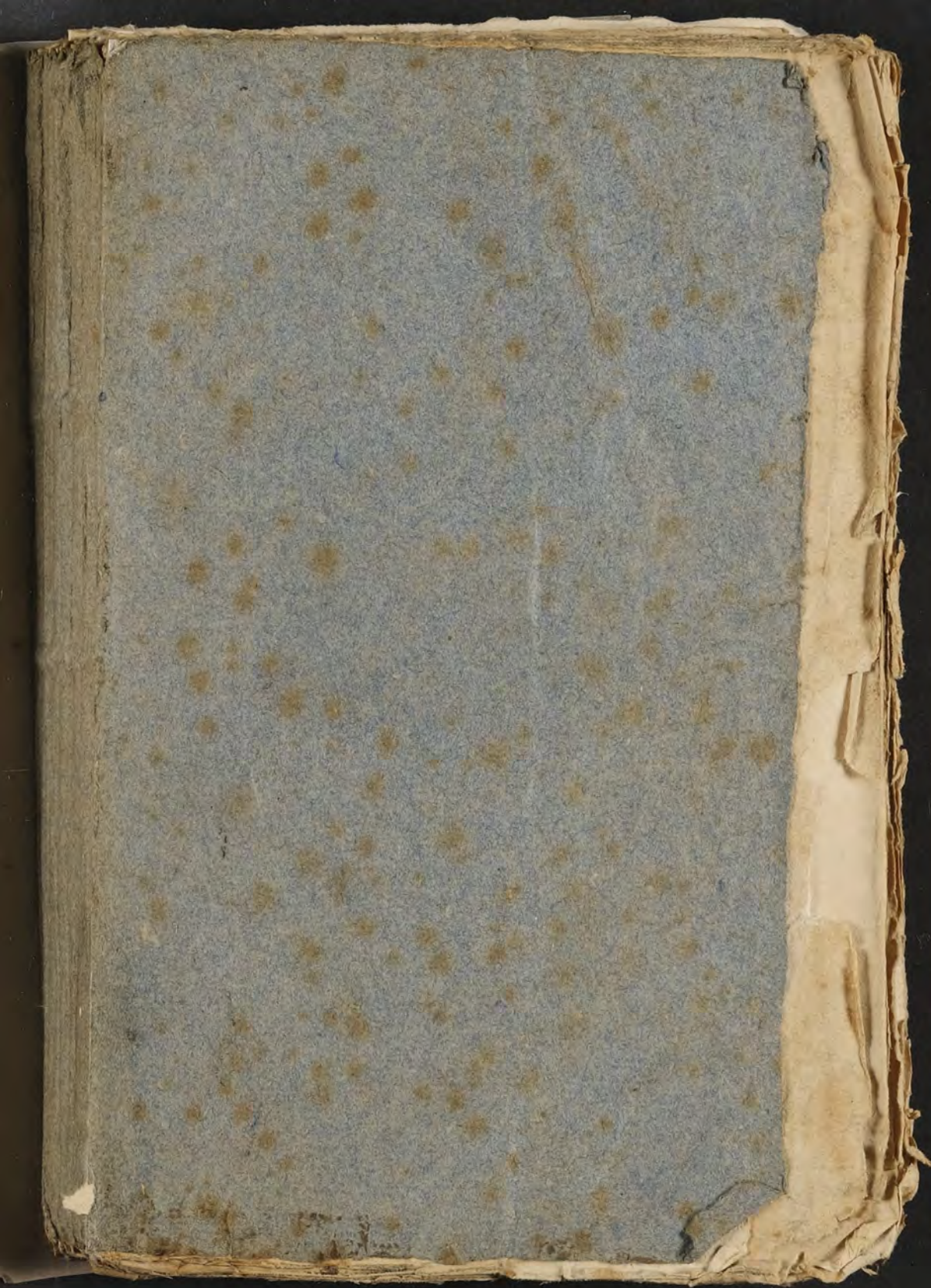


THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



LES CHAINES
D E
L'ESCLAVAGE.

LES CHAINES

D I

LESCAVALLE

LES CHAINES

DE

L'ESCLAVAGE.

Ouvrage destiné à développer les noirs attentats des princes contre les peuples ; les ressorts secrets , les ruses , les menées , les artifices , les coups d'état qu'ils employent pour détruire la liberté , et les scènes sanglantes qui accompagnent le despotisme.

PAR J. P. MARAT , L'AMI DU PEUPLE.



Impatiens freni.

P A R I S ,

De l'Imprimerie de MARAT , rue des Cordeliers , vis-à-vis celle Haute-Feuille.

L'an premier de la République.

THE CHAIRMAN

THE CHAIRMAN

THE CHAIRMAN

THE CHAIRMAN

THE CHAIRMAN

NOTICE.

L'ouvrage que je publie aujourd'hui étoit dans mon porte-feuille, depuis bien des années; je l'en tirai en 1774, à l'occasion de la nouvelle élection du parlement d'Angleterre. Me fera-t-il permis de dire ici quelques mots de son origine & de ses succès: la sourde persécution qu'il m'attira de la part du cabinet de Saint-James, mettra mes lecteurs en état de juger du prix qu'y attachoit le ministère Anglois.

Livré dès ma jeunesse à l'étude de la nature, j'appris de bonne heure à connoître les droits de l'homme, & jamais je ne l'aissai échapper l'occasion d'en être le défenseur.

Citoyen du monde, dans un temps où les François n'avoient point encore de patrie, chérissant la liberté dont je fus toujours l'apôtre, quelquefois le martyr, tremblant de la voir bannie de la terre entière, & jaloux de concourir à son triomphe, dans une isle qui paroissoit son dernier azile, je résolus de lui consacrer mes veilles & mon repos.

Un parlement décrié par sa vénalité touchoit à sa fin, le moment d'élire le nouveau approchoit; sur lui reposoient toutes mes espérances. Il s'agis-

soit de pénétrer les électeurs de la Grande-Bretagne , de la nécessité de faire tomber leur choix sur des hommes éclairés & vertueux ; le seul moyen praticable étoit de reveiller les Anglois de leur l'étargie , de leur peindre les avantages inestimables de la liberté , les maux effroyables du despotisme , les scènes d'épouvante & d'effroi de de la tyrannie ; en un mot , de faire passer dans dans leur ame le feu sacré qui dévorait la mienne. C'étoit le but de mon ouvrage.

Mais le moyen qu'il pût être accueilli d'une nation fortement prévenue contre tout ce qui sent l'étranger , s'il ne paroïssoit dans la langue du pays ? Pour intéresser d'avantage à sa lecture , je tirai de l'histoire d'Angleterre presque tous les exemples à l'appui de mes principes. Dévorer trente mortels volumes , en faire des extraits , les adapter à l'ouvrage , le traduire & l'imprimer , tout cela fût l'affaire de trois mois. Le terme étoit court , il falloit toute mon activité , & mon ardeur étoit sans bornes : pendant cet intervalle , je travaillai régulièrement vingt & une heures par jour : à peine en prenai-je deux de sommeil ; & pour me tenir éveillé , je fis un usage si excessif de café à l'eau qu'il faillit me coûter la vie , plus encore que l'excès du travail.

L'ouvrage sortit enfin de dessous la presse. Le désir extrême que j'avois qu'il vit le jour à-tems ,

soutint mon courage jusqu'à cette époque : aussi lorsque je l'eus remis aux publicateurs, croyant n'avoir plus rien à faire que d'en attendre tranquillement le succès, tombé je dans un espèce d'anéantissement qui tenoit de la stupeur : toutes les facultés de mon esprit étoient étonnées, je perdis la mémoire, j'étois hébété, & je restai treize jours entiers dans ce piteux état, dont je ne sortis que par le secours de la musique & du repos.

Dès que je pus vaquer à mes affaires, mon premier soin fut de m'informer du sort de l'ouvrage; on m'apprit qu'il n'étoit pas encore dans le public. J'allai chez les publicateurs, chargés de le faire annoncer, par les papiers nouvelles : aucun n'y avoit songé, quelques-uns même revinrent sur leur engagement, j'en trouvai d'autres : je me déterminai à faire moi-même les démarches nécessaires; & dans mon impatience, je courrus chez les différens éditeurs de ces papiers. Comme il n'annoncent aucun livre sans payer, j'offris d'acquitter à l'instant les frais; tous refuserent, sans vouloir donner aucune raison de cet étrange refus. Un seul (1) me fit entendre que le discours aux électeurs de la Grande-Bretagne, mis à la tête de l'ouvrage, pouvoit en être la cause. Il n'étoit que trop

(1) C'étoit le sieur Woodfall, imprimeur du public Advertiser.

visibie qu'ils étoient vendus. Voulant en avoir la preuve , je lui offris dix guinées , pour une simple annonce , au lieu de cinq chelins , qui étoit le prix ordinaire : je ne pûs rien gagner ; & je ne doutai plus qu'une bourse mieux remplie que la mienne n'eût pris les devants , & couvert l'enchère.

L'empressement que le Sieur Becquet , libraire du prince de Galles , montra des que le livre parut , de faire rayer son nom de la liste des publicateurs , me mit sur la voie : je compris trop tard que le ministre craignant que cet ouvrage ne bârat ses menées , pour s'assurer de la majorité du parlement , avoit acheté imprimeur , publicateurs & journalistes. Je n'eus pas de peine à remonter à la source , au moyen des renseignemens que je venois de me procurer : mon imprimeur étoit Écossais attaché au lord North , au quel il fesoit passer les feuilles de l'ouvrage , à mesure qu'elles sortoient de la presse. Quelques mots qu'il laissa tomber un jour dans la conversation m'avoient appris ses relations avec ce Lord ; & en me prédisant que la trop grande énergie du livre l'empêcheroit d'être accueilli , il alla jusqu'à dire qu'elle m'attireroit des désagrémens. « Instruit par l'exemple de Wilkes , des attentats auxquels un ministre audacieux pourroit se porter contre moi , & peu d'humeur de lui vendre paisiblement

siblement le droit de m'outrager , j'eus pendant six semaines une paire de pistolets sous mon chevet , bien déterminé à recevoir convenablement le messager d'état qui viendrait enlever mes papiers. Il ne vint point ; le ministre informé de mon caractère , avoit jugé à propos de n'employer que la ruse , d'autant plus assuré de son fait , qu'en ma qualité d'étranger , je n'étois pas présumé connoître les moyens de le déjouer.

Indigné des entraves mises à la publication de mon ouvrage , je pris le parti d'envoyer en présence l'édition presque entière aux sociétés patriotiques du Nord de l'Angleterre , réputées les plus pures du royaume : les exemplaires à leurs adresses furent exactement remis par les voitures publiques.

Le ministre en eût vent : pour rendre nulles toutes mes réclamations , il m'environna d'émissaires qui s'attachèrent à mes pas , gagnèrent mon hôte , mon domestique , & interceptèrent toutes mes lettres , jusqu'à celles de famille.

Surpris de voir la correspondance de mes connoissances , de mes amis , de mes parens , tout-à-coup interrompue , je ne doutai point que je ne fusse entouré d'espions. Pour les dépayser , je pris le parti de passer en Hollande , de revenir à Londres par le nord de l'Angleterre , & de visiter en passant les sociétés patriotiques , auxquelles j'avois fait passer mon ouvrage. Je séjournai trois se-

maines à Carlisle , à Berwick & Newcastle. C'est là que toutes les menées du ministre me furent dévoilées : j'appris que trois de ces sociétés m'avoient envoyé des lettres d'affiliation dans une boîte d'or , qui fût remise en mon absence à l'un de mes publicateurs , des mains duquel les émissaires ministériels l'avoient retirée en mon nom. Celles de Newcastle en particulier , n'ayant pas voulu souffrir que je supportasse seul les frais de l'édition que j'avois distribuée en cadeaux , me les remboursèrent exactement , après en avoir fait une nouvelle , qu'elles répandirent dans les trois royaumes ; après m'avoir fêté chacune à son tour , & m'avoir décerné la couronne civique. Mon triomphe étoit complet ; mais il étoit tardif : j'eûs la douleur de voir qu'à force de répandre l'or à pleines mains (1) , le ministre étoit parvenu à étouffer l'ouvrage jusqu'à ce que les élections fussent finies ; & qu'il ne lui laissât un libre cours , que quand il n'eut plus à redouter le réveil des électeurs.

On voit par cet historique , que ce n'est pas d'aujourd'hui que je sacrifie sur les autels de la liberté. Il y a dix-huit ans que je remplissois en Angleterre

(1) J'ai appris quelques années après, d'un membre du département , dont je soignois la santé , que le ministre avoit dépensé plus de huit mille guinées pour empêcher la publication de mon livre avant la fin des élections.

les devoirs qu'impose le civisme le plus pur , avec le même zèle que je les ai remplis en France depuis la révolution : & si pour servir plus efficacement ma patrie , j'ai bravé tous les dangers ; je ne craignis point pour provoquer la réforme de la constitution Angloise & cimenter la liberté , d'attaquer les prérogatives de la couronne , les vues ambitieuses du monarque , les menées du ministre , & la prostitution du parlement.

Au reste , la persécution que j'éprouvai alors , n'a rien de commun avec celle que j'ai éprouvée depuis. Elle m'a coûté , il est vrai , bien des démarches , une grande perte de tems , le chagrin de manquer mon but , & l'honneur d'être noté en lettres rouges sur les tablettes de Georges III. Mais à compter pour rien celui d'être noté , en lettres de sang , sur celle de Louis XVI & de tous les potentats de l'Europe , tous les périls auxquels j'ai échappé , tous ceux qui me menacent encore ; les maux inouis que j'ai souffert pour la cause publique font sans nombre. Si du moins la France étoit libre & heureuse. Hélas ! Elle gémit plus que jamais sous le (1) joug de la tyrannie. O ma patrie ! Comment la plus puissante des nations fut-elle toujours la plus opprimée ! Quels

(1) Ce morceau étoit sorti de la plume de l'auteur , un peu avant l'époque du 10 août.

outrages n'a tu pas effuyé , depuis tant de siècles , de la part de tes rois , de tes princes , de tes magnats , ces dieux de la terre par leur orgueil , & par leurs vices l'écume du genre humain ! A quelle misère ne t'a pas exposé la cupidité de tes agens ! Quels maux ne t'ont pas fait tes conducteurs , tes mendataires , tes propres représentans , lâches esclaves du plus vil des mortels ! Quel opprobre , quelles angoisses , quelles calamités n'a tu pas souffertes de la part de la horde nombreuse de tes implacables ennemis ! Et ta patience n'est pas au bout ! Pour combler la mesure , faudra - t - il donc t'exposer encore aux perfidies des nouveaux scélérats ! Et quels désastres te reste-t-il à éprouver de la part des puissances conjurées contre toi , si ce n'est la dévastation & des supplices ignominieux !

Tant de malheurs n'ont fondu si long-temps sur ta tête , que pour n'avoir pas connu l'atrocité de tes chefs , & n'avoir pas su démêler le noir tissu des artifices qu'ils ont employés pour te remettre à la chaîne. Le tableau que je mets aujourd'hui sous tes yeux , étoit destiné à l'instruction de tes enfans : puisse-t'il les pénétrer d'horreur pour la tyrannie ! Puisse-t-il les tenir en garde contre les machinations de leurs mandataires ! Puisse-t-il les armer contre les entreprises du cabinet , & puisse le monarque ne jamais les prendre au dépourvu.

Aux Electeurs de la grande Brétagne (1).

Dans les tems de calme et d'abondance , au milieu des succès d'un gouvernement paisible , les nations entraînées par le courant de la prospérité , s'endorment sans défiance entre les bras de leurs chefs , et la voix d'un dieu ne les réveilleroit pas de leur léthargie. Mais dans les tems de troubles et de calamités , lorsque les princes , marchant au pouvoir arbitraire , foulent les loix à leurs pieds sans honte et sans remords ; l'attention publique est réveillée par les moindres objets , et la voix d'un simple citoyen peut faire impression sur les esprits.

Messieurs , si en rassemblant sous vos yeux , dans un même tableau , les odieux artifices qu'employent les princes pour se rendre absolus , et les scènes épouvantables du despotisme , je pouvois révolter vos cœurs contre la tyrannie , et les enflammer de l'amour de la liberté , je m'estimerois le plus heureux des hommes.

Le parlement actuel touche à sa fin , et jamais dissolution ne fut plus désirée par un peuple opprimé ; vos droits les plus sacrés ont été violés avec audace par vos représentans ; vos remontrances ont été artificieusement repoussées par le trône ; vos réclamations ont été étouffées avec perfidie , en multipliant les griefs qui les excitèrent ; vous mêmes avez été traités comme des sujets remuans , suspects & mal affectionnés. Telle est notre

(1) Ce discours peut très-bien s'appliquer aux électeurs Français.

position ; & si bientôt elle ne change, le peu de liberté qui vous est laissé, est prêt à disparaître. Mais l'heure des réparations s'avance, & il dépend de vous d'obtenir la justice que vous réclamés en vain depuis si longtems.

Tant que la vertu regne dans le grand conseil de la nation, les droits du peuple & les prérogatives de la couronne, se balancent de manière à se servir mutuellement de contre-poids. Mais dès qu'on n'y trouve plus ni vertu ni honneur, l'équilibre est détruit ; le parlement qui étoit le glorieux boulevard de la liberté Britannique, est métamorphosé en une faction audacieuse qui se joint au cabinet, cherche à partager avec lui les d'épouilles de l'Etat, entre dans tous les complots criminels des fripons au timon des affaires, et appuye leurs funestes mesures ; en une bande de traîtres masqués qui, sous le nom de gardiens fidèles, trafiquent honteusement des droits & des intérêts de la nation : alors le prince devient absolu, & le peuple esclave ; triste vérité dont nous n'avons fait que trop souvent la triste expérience.

De vous seuls, Messieurs, dépend le soin d'assurer l'indépendance du parlement ; & il est encore en votre pouvoir de faire revivre cette auguste assemblée, qui, dans le dernier siècle, humilia l'orgueil d'un tyran, & rompit vos fers : mais pour cela, combien ne devez-vous pas vous montrer délicats, dans le choix de vos mandataires !

Rejetez hardiment tous ceux qui tenteroient de vous corrompre : ce ne sont que des intriguans qui cherchent à augmenter leurs fortunes aux dépens de leur honneur, & du bien être de leur patrie.

Rejetez tous ceux qui tiennent quelques places de

la cour, quelque emploi des officiers de la couronne ; quelque commission que le roi peut améliorer : comment des hommes aussi dépendans , & semblables à ceux qui remplissent aujourd'hui le sénat , vous représenteroient-ils avec intégrité ?

Rejetez ceux qui mandient vos suffrages ; vous n'avez rien de bon à attendre de ce côté là : s'ils n'étoient jaloux que de l'honneur de servir leur patrie , descendroient-ils à un rôle aussi avilissant ? Ces basses menées sont les allures du vice , non de la vertu : sans doute , le mérite aime les distinctions honorables ; mais content de s'en montrer digne , il ne s'abaisse point à les solliciter , il attend qu'elles lui soient offertes.

Rejetez tous ceux qui sont décorés de quelques titres pompeux : rarement ont-ils des lumières , plus rarement encore ont ils des vertus : que dis - je ! ils n'ont de la noblesse que le nom , le luxe , les travers & les vices ,

Rejetez la richesse insolente ; ce n'est pas dans cette classe que se trouve le mérite qui doit illustrer le sénat.

Rejetez la jeunesse inconsiderée , quel fond pourriez-vous faire sur elle ? Entièrement livrée au plaisir dans ce siècle de boue , la dissipation , le jeu , la débauche absorbent tout son tems ; & pour fournir aux amusemens dispendieux de la capitale , elle seroit toujours prêt à épouser la cause du cabinet. Mais fut-elle exempte de vices ; peu instruite des droits du peuple , sans idée des intérêts nationaux , incapable d'une longue attention , souffrant avec impatience la moindre gêne , & détestant la sécheresse des discussions politiques , elle dédaigneroit de s'instruire pour remplir les devoirs d'un bon serviteur.

Choisissez pour vos représentans des hommes d'is-

tingués par leur habileté, leur intégrité, leur civisme; des hommes versés dans les affaires publiques, des hommes qu'une honnête médiocrité met à couvert des écueils de la misère, des hommes que leur mépris pour le faste garantit des appas de l'ambition, des hommes qui n'ont point respiré l'air infect de la cour, des hommes dont une sage maturité embellit une vie sans reproche, des hommes qui se distinguèrent toujours par leur amour pour la justice, qui se montrèrent toujours les protecteurs de l'innocence opprimée, & qui dans les différens emplois qu'ils ont remplis n'eurent jamais en vue que le bonheur de la société, la gloire de leur pays.

Ne bornez pas votre choix aux candidats qui se présenteront, allez au-devant des hommes dignes de votre confiance, des hommes qui voudroient vous servir, mais qui ne peuvent disputer cet honneur à l'opulent sans mérite, qui s'efforce de vous l'arracher; & prenez-vous-y de manière que le desir de vous consacrer leurs talens ne soit pas acheté par la crainte de déranger leurs affaires ou de ruiner leur fortune: repoussez avec horreur toute voie de corruption, montrez-vous supérieurs aux largesses, dédaignez même de vous affeoir à des tables prostituées (1).

Le cabinet suivant sa coutume, va déployer les plus grands efforts pour influencer votre choix. Les attraits de la séduction triompheront-ils de votre vertu? La fierté anglaise est-elle donc si fort avilie qu'il ne se trouve plus personne qui rougisse de se vendre? Lorf-

(1) En Angleterre, les candidats tiennent table ouverte pour les électeurs, tant que durent les élections.

que de si grands intérêts commandent impérieusement , les petites passions oseront-elles élever leurs voix ? méritent-elles donc d'être satisfaites à si haut prix ? A quels désastres mène le mépris des devoirs ! Voyez vos sénateurs passer les journées entières à préparer , corriger & refondre des bills pour consacrer la propriété de leurs lièvres ou de leurs chiens : tandis que la moitié du peuple périssant de misère par la surcharge des impôts ou les malversations des accapareurs , leur demande du pain. Voyez votre patrie couverte des blessures que lui ont faites les agens de la cour , épuisée d'inanition et baignée dans son sang !

Messieurs ! la nation entière a les yeux sur vous , dont elle attend le terme de ses souffrances , le remède à ses maux. Si votre cœur , fermé à tout sentiment généreux , refusoit à vos compatriotes la justice que vous leur devez : du moins , sachez sentir la dignité de vos fonctions , sachez connoître vos propres intérêts. C'est à vous qu'est confié le soin d'assurer la liberté du peuple , de défendre ses droits. Pendant le cours des élections , vous êtes les arbitres de l'état , et vous pouvez forcer à trembler devant vous , ces mêmes hommes qui voudroient vous faire trembler devant eux. Serez-vous sourds à la voix de l'honneur ? Ah , comment une mission aussi sublime pourroit-elle s'allier avec l'infamie de la vénalité ? Que dis-je ? Ces candidats qui prodiguent l'or et n'épargnent aucune bassesse pour vous mettre dans leurs intérêts , n'ont pas plutôt extorqué vos suffrages , qu'ils laissent percer leur orgueil , et vous accablent de dédains. Punissez-les de leur insolence , repoussez leurs caresses hypocrites , songez au mépris qui les suit , et

C

faites tomber votre choix sur des hommes pénétrés de ce qu'ils doivent à leurs commettans.

Le parlement sous l'influence de la cour , ne s'occupera jamais du bonheur public. Ne concevez-vous pas que des intrigans qui ne doivent leur nomination qu'à l'or qu'ils ont semé , non contents de négliger vos intérêts , se font un devoir de vous traiter en vils mercénaires ! Cherchant à racrocher ce qu'ils ont dépensé pour vous corrompre , ils ne feront usage des pouvoirs que vous leur avez remis , que pour s'enrichir à vos dépens , que pour trafiquer impunément de vos droits. Quelques présens peuvent-ils donc être mis en parallèle avec les maux que cause la vénalité ? avec les avantages que vous procureroit un sénat pur et fidèle !

Songez aussi à ce que vous devez à la postérité. Combien vos ancêtres étoient jaloux de transmettre intacts à leurs enfans , les droits qu'ils avoient reçus de leurs pères ! Ce qu'ils ont fait avec tant de peine , vous pouvez le faire avec facilité ; ce qu'ils ont fait au mépris de tant de dangers , vous pouvez le faire sans péril. Le feu sacré qui brûloit dans leur sein , n'enflammera-t-il jamais vos cœurs ! Ne laisserez-vous à vos descendans , que des noms couverts d'opprobre ! Ne frémirez-vous point à l'idée de faire le malheur des générations avenir ? Les siècles de la liberté sont-ils donc passés sans retour ? Et faudra-t-il que vos fils , en pleurant sur leurs chaînes , s'écrient un jour avec désespoir : « *Voilà les fruits de la vénalité de nos pères !* »

Messieurs ! avec du désintéressement et du courage , un peuple peut toujours conserver sa liberté : mais une fois que ce trésor inestimable est perdu , il est presque impossible de le recouvrer : or il est bien près de l'être , lorsque les électeurs mettent à prix leurs suffrages.

I N T R O D U C T I O N.

IL semble que ce soit le sort inévitable de l'homme , de ne pouvoir être libre nulle part : partout les princes marchent au despotisme , & les peuples à la servitude.

C'est un étrange spectacle que celui d'un gouvernement politique. On y voit , d'un côté , les hardis desseins de quelques ambitieux , leurs audacieuses entreprises , leurs indignes menées , & les ressorts secrets qu'ils font jouer pour établir leur injuste empire : de l'autre , on y voit les nations qui se reposoient à l'ombre des lois , mises aux fers ; les vains efforts que fait une multitude d'infortunés pour s'affranchir de l'oppression , & les maux sans nombre que l'esclavage traîne à sa suite. Spectacle , à - la - fois , horrible et magnifique , où paroissent , tour-à-tour , le calme , l'abondance , les jeux , la pompe , les festins , l'adresse , la ruse , les artifices , les trahisons , les exactions , les vexations , la misère , l'exil , les combats , le carnage & la mort.

Quelquefois le despotisme s'établit tout - à - coup par la force des armes , & une nation entière est violemment asservie : mais ce n'est pas de cette marche de l'autorité légitime au pouvoir arbitraire , que j'ai à parler dans cet ouvrage ; c'est

des efforts lents & continus, qui courbant peu-à-peu sous le joug la tête des peuples, leur font perdre à la longue & la force & l'envie de le secouer.

A bien considérer l'établissement du despotisme, il paroît être la suite nécessaire du tems, des penchans du cœur humain, & de la déféctuosité des constitutions politiques. Faisons voir comment, à leur faveur, le chef d'une nation libre usurpe le titre de maître, & met enfin ses volontés à la place des lois. Passons en revue cette multiplicité de machines auxquelles la sacrilège audace des princes a recours, pour sapper la constitution : suivons leurs noirs projets, leurs basses intrigues, leurs sourdes menées ; entrons dans les détails de leur funeste politique, dévoilons les principes de cet art trompeur, saisissons en l'esprit général, & rassemblons dans un même tableau les atteintes portées en tous lieux à la liberté. Mais en développant ce vaste sujet, ayons moins égard à l'ordre des tems qu'à la connection des matières.

Dès qu'une fois un peuple a confié à quelques-uns de ses membres le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'il leur a remis le soin de faire observer les lois : toujours enchainé par elles, il voit tôt ou tard sa liberté, ses biens, sa vie, à la merci des chefs qu'il s'est choisis pour le défendre.

Le prince vient-il à jeter les yeux sur le

dépôt qui lui est confié ! Il cherche à oublier de quelles mains ils l'a reçu. Plein de lui-même & de ses projets , chaque jour il supporte avec plus d'impatience l'idée de sa dépendance , & il ne néglige rien pour s'en affranchir.

Dans un état nouvellement fondé (1) ou réformé , porter à découvert des coups à la liberté , & vouloir d'abord en ruiner l'édifice , seroit une entreprise téméraire. Quand le gouvernement dispute à force ouverte la suprême puissance , & que les sujets s'apperçoivent qu'on veut les asservir , ils ont toujours le dessus. Des ses premières tentatives , réunis contre lui , ils lui font perdre en un instant le fruit de tous ses efforts [2] ; & c'en est fait de son autorité , s'il ne témoigne la plus grande modération. Aussi n'est-ce point.

(1) Les états sont tous fort bornés à leur naissance : ce n'est que par les conquêtes qu'ils étendent leurs limites.

(1) C'est pour avoir voulu dominer trop impérieusement que le sénat de Rome perdit son autorité : car alors le peuple sentit le besoin qu'il avoit de protecteurs , & il eut des tribuns : puis les nouvelles violences du sénat mirent les tribuns à portée d'obtenir de nouvelles prérogatives.

Ce furent les audacieux attentats de Charles premier qui ruinèrent son pouvoir. Dans ses éternelles altercations avec le parlement , l'air despotique qu'il affectoit alarma ses sujets , & ils anéantirent son autorité.

par des entreprises marquées que les princes commencent ordinairement à enchaîner les peuples; ils prennent leurs mesures de loin, ils ont recours à la lime sourde de la politique; c'est par des efforts soutenus, par des changemens à peine sensibles, par des innovations dont on peut difficilement prévoir les conséquences, qu'ils marchent en silence à leur but.

LES CHAINES

D E

L'ESCLAVAGE.

De l'amour de la domination.

UN bon prince est le plus noble des ouvrages du créateur, le plus propre à honorer la nature humaine, & à représenter la divine : mais pour un bon prince, combien de monstres sur la terre !

Presque tous sont ignorans, fastueux, superbes, adonnés à l'oïveté & aux plaisirs. La plus part sont fainéans, lâches, brutaux, arrogans, incapables d'aucune action louable, d'aucun sentiment d'honneur. Quelques-uns ont de l'activité, des connoissances, des talens, du génie, de la bravoure, de la générosité : mais la justice, cette première vertu des rois, leur manque absolument. Enfin, parmi ceux qui sont nés avec les dispositions les plus heureuses, & chez qui ces dispositions ont été le mieux cultivées, à peine en est-il un seul qui ne soit jaloux d'étendre son empire, & de commander en maître ; un seul qui pour être despôte ne soit prêt à devenir tyran.

L'amour de la domination est naturel au cœur humain, et dans quelque état qu'on le prenne ;

toujours il aspire à primer : tel est le principe des abus que les dépositaires de l'autorité font de leur puissance ; telle est la source de l'esclavage parmi les hommes.

Commençons par jeter un coup - d'œil sur l'aptitude plus ou moins grande des peuples à conserver leur liberté ; nous examinerons ensuite les moyens mis en jeu pour la détruire.

De l'étendue de l'État.

C'est à la violence que les états doivent leur origine ; presque toujours quelque heureux brigand en est le fondateur, & presque partout les lois ne furent, dans leur principe, que des réglemens de police, propres à maintenir à chacun la tranquille jouissance de ses rapines.

Quelqu'impure que soit l'origine des états, dans quelques-uns l'équité sortit du sein des injustices, & la liberté naquit de l'oppression.

Lorsque de sages lois forment le gouvernement, la petite étendue de l'état ne contribue pas peu à y maintenir le règne de la justice & de la liberté ; & toujours d'autant plus efficacement qu'elle est moins considérable.

Le gouvernement populaire paroît naturel aux petits états, & la liberté la plus complète s'y trouve établie.

Dans un petit état, presque tout le monde se connoît, chacun y a les mêmes intérêts ; de l'habitude de vivre ensemble naît cette douce familiarité, cette franchise, cette confiance, cette sûreté de commerce, ces relations intimes qui forment les douceurs de la société, l'amour de
la

la patrie. Avantages dont sont privés les grands états , où presque personne ne se connoit , & dont les membres se regardent toujours en étrangers.

Dans un petit état ; les magistrats ont les yeux sur le peuple , & le peuple a les yeux sur les magistrats.

Les sujets de plainte étant assez rares , sont beaucoup mieux approfondis , plutôt réparés , plus facilement prévenus. L'ambition du gouvernement n'y sauroit prendre l'essor sans jeter l'alarme , sans trouver des obstacles invincibles. Au premier signal du danger , chacun se réunit contre l'ennemi commun , & l'arrête. Avantages dont sont privés les grands états : la multiplicité des affaires y empêche d'observer la marche de l'autorité , d'en suivre les progrès ; & dans ce tourbillon d'objets qui se renouvellent continuellement , distrait des uns par les autres , on néglige de remarquer les atteintes portées aux lois où on oublie d'en poursuivre la réparation. Or, le prince mal observé , y marche plus sûrement & plus rapidement au pouvoir absolu.

Des différens âges des nations.

A la naissance des sociétés civiles , un gros bon sens , des mœurs dures et agrestes , la force , le courage , l'audace , le mépris de la douleur , la fierté , l'amour de l'indépendance , forment le caractère distinctif des nations. Tout le tems qu'elles gardent ce caractère , est l'âge de leur enfance.

A ces vertus sauvages succèdent les arts de-

mestiques, les talens militaires et les connoissances politiques nécessaires au maniement des affaires, c'est-à-dire, propres à rendre l'état formidable au-déhors, & tranquille au-dedans. Voilà l'époque de la jeunesse des nations.

Enfin, arrivent le commerce, les arts de luxe, les beaux arts, les lettres, les sciences spéculatives, les raffinemens du savoir, de l'urbanité, de la mollesse, fruits de la paix, de l'aisance & du loisir; en un mot, toutes les connoissances propres à rendre les nations florissantes. C'est l'âge de leur virilité, passé lequel elles vont en dégénérant, & marchent vers leur chute.

A mesure que les états s'éloignent de leur origine, les peuples perdent insensiblement l'amour de l'indépendance, le courage de repousser les ennemis du dehors, & l'ardeur de défendre leur liberté contre les ennemis du dedans. Alors aussi le goût de la mollesse les éloigne du tumulte des affaires & du bruit des armes; tandis qu'une foule de nouveaux besoins les jette peu-à-peu dans la dépendance d'un maître.

Ainsi le développement de la force des peuples, diffère en tout point, du développement de la force de l'homme. C'est dans leur enfance qu'ils déploient toute leur vigueur, toute leur énergie, qu'ils sont le plus indépendans, le plus maîtres d'eux mêmes: avantages qu'ils perdent plus ou moins en avançant en âge, & dont il ne leur reste pas même le souvenir dans la vieillesse. Telle est leur pente à la servitude, par le simple cours des événemens.

Dans le nombre , il en est toutes-fois quelques-uns qui ont l'art de se mettre à couvert de l'injure des années , de braver le pouvoir du tems , & de conserver pendant une longue suite de siècles la vigueur de la jeunesse : nouveau phénomène qui distingue le corps politique du corps animal.

Des nations amies de la pauvreté.

Quand l'éducation n'a pas élevé l'ame , & que se mépris de l'or n'est pas inspiré par le gouvernement , la pauvreté abbat le cœur & le plie à la dépendance , qui mène toujours à la servitude. Comment des hommes avilis par leur misère , connoïtroient-ils l'amour de la liberté ! Comment auroient-ils l'audace de résister à l'oppression , et de renverser l'empire des hommes puissans devant lesquels ils se tiennent à genoux !

Lorsque l'amour de la pauvreté est inspiré par les institutions sociales , c'est autre chose.

Tant que les richesses de l'état se trouvent bornées à son territoire , & que les terres sont partagées à-peu-près également entre ses habitans ; chacun a les mêmes besoins & les mêmes moyens de les satisfaire ; or les citoyens , ayant entr'eux les mêmes rapports , sont presque indépendans les uns des autres : position la plus heureuse pour jouir de toute la liberté , dont un gouvernement soit susceptible.

Mais lorsque par une suite des rapines & des brigandages , par l'avarice des uns & la prodigalité des autres , les fonds de terre sont passés en peu de

main ; ces rapports changent nécessairement : les richesses , cette voie fourde d'acquérir la puissance , en deviennent une infailible de servitude ; bientôt la classe des citoyens indépendans s'évanouit , & l'état ne contient plus que des maîtres & des sujets.

Les riches cherchant à jouir , & les pauvres à subsister , les arts s'introduisent pour leurs besoins mutuels , & les indigens ne sont plus que des instrumens du luxe des favoris de la fortune.

Amolis par des professions sédentaires & le luxe des villes , les artisans , les artistes & les marchands , avides de gain , deviennent de vils intrigans , dont l'unique étude est de flatter les passions des riches , de mentir , de tromper [1] ; & comme ils peuvent jouir partout des fruits de leur industrie , ils n'ont plus de patrie.

A mesure que la population s'accroît , les moyens de subsistance deviennent moins faciles , & bientôt l'état n'est plus composé que d'une vile populace [2] , que quelques hommes puissans tiennent sous le joug.

Aussi n'est-ce que chez les nations qui eurent la sagesse de prévenir les funestes effets du luxe , en s'opposant à l'introduction des richesses & en bornant la fortune des citoyens , que l'état conserva si longtems la vigueur de la jeunesse.

[1] Aussi les romains regardoient-ils les arts de luxe et le commerce , comme des professions d'esclaves.

[2] C'est ce qu'on vit arriver à Sparte , par l'introduction du luxe. Sous Licurgue , on y comptoit trente mille citoyens. Sous Agis et Cléomenes , à peine y en avoit-il sept cent. *Plut. vie de Cléomenes*

Chez ces nations , les mœurs étoient sévères , les goûts épurés & les institutions sublimes.

La gloire , source féconde de ce que les hommes firent jamais de grand & de beau , y étoit l'objet de toutes les récompenses , le prix du mérite en tout genre , le salaire de tous les services rendus à la patrie.

C'étoit aux jeux olympiques , devant (1) la Grèce assemblée , que le mérite littéraire étoit couronné. Un seul parmi une foule immense de candidats recevoit la couronne , & la gloire dont il étoit couvert réjaillait toujours sur ses parens , ses amis , sa patrie , son berceau.

Les grands hommes étoient entretenus aux dépens de l'état , on leur dressait des statues , on leur élevoit des trophées , on leur décernoit des couronnes [2] ou des triomphes , suivant qu'ils avoient bien mérité de la patrie.

Le souvenir des grandes actions étoit conservé par des monumens publics , & le héros [3] y occupait la place la plus distinguée.

A ce sublime ressort qu'employèrent avec tant de succès quelques peuples de l'antiquité , que

[1] Tout ce que la Grèce renfermoit d'hommes illustres , les lettrés , les nobles , les magistrats , les ambassadeurs , les princes , les grands capitaines étoient juges du mérite , et décernoient le prix.

[2] Pour prix de la liberté qu'il venoit de rendre à Athènes , Trazibule reçoit une couronne de deux branches de laurier.

[3] Pour prix de la victoire de Marathon , Miltiades obtient d'être représenté dans l'endroit le plus apparent du tableau qui seroit fait de la bataille.

substituent les nations modernes ! L'or ! mais l'or est le salaire d'un flatteur , d'un baladin , d'un histrion , d'un mercenaire , d'un valet , d'un esclave. Ajoutez-le à ces récompenses divines , au lieu d'en relever le prix , vous ne ferez que les avilir , & la vertu cessera d'en être avide.

Tant que les nations amies de la pauvreté conservèrent leurs institutions politiques , la liberté régna [1] dans l'état ; & elle y auroit régné aussi long-tems que le soleil éclairera le monde , si elle n'avoit pas eu à redouter le bouleversement des empires par l'ambition de leurs chefs.

Des vices de la constitution politique.

C'est en profitant de ces vices , que les princes sont parvenus à se mettre au-dessus des lois

Dans quelques gouvernemens , les vices de la constitution se développent par le seul aggrandissement de l'état , et mènent nécessairement le peuple à la servitude par le seul cours des événemens : tel étoit celui de toutes les nations barbares qui se précipitèrent sur l'Europe vers la fin du troisième siècle , et qui s'y établirent après l'avoir ravagée.

Dans quelques autres gouvernemens , la servitude est directement établie par le droit de la

[1] Les Spartiates se maintinrent libres , tant qu'ils chérissent la pauvreté ; ils furent asservis , dès qu'ils connurent les richesses et les vices qu'elles engendrent. De même Rome vit entrer dans ses murs la servitude avec l'or des peuples qu'elle avoit dépouillés.

guerre , au mépris du droit des gens : tel étoit celui des Romains , et de presque toutes les monarchies fondées sur la féodalité.

Entre tant d'exemples que fournit l'histoire , le plus remarquable est celui des Francs ; traçons ici un léger crayon de leur établissement dans les Gaules , et jettons un coup d'œil sur les vices capitaux de leur constitution politique ; nous aurons la preuve complète de cette vérité.

Les barbares qui s'établirent dans les Gaules , étoient sortis des forêts de la Germanie , comme tous ceux qui dévastèrent l'empire romain. Pauvres , grossiers , sans commerce , sans arts , sans industrie , mais libres , ils ne tenoient à leurs terres que par des cascs de jong ; ils vivoient du produit de leurs champs , de leurs troupeaux , de leur chasse , ou bien ils suivoient volontairement des chefs pour faire du butin [1].

Les chefs , nommés *ducs* ou *princes* , c'est-à-dire *conducteurs* ou *commandeurs* étoient de simples citoyens qui se distinguoient par leur habilité , leur courage , & sur-tout leur éloquence : car c'est principalement de l'art de persuader que venoit l'ascendant qu'ils avoient sur leurs compatriotes.

Quelque nom qu'ils portassent , ils n'étoient jamais considérés que comme les premiers entre égaux , & leur autorité n'étoit attachée qu'à leur

[1] Quand l'un des chefs ou des princes annonçoit à l'assemblée le projet de quelque expédition , en demandant qu'on le suivit , ceux qui l'approuvoient se levoient , et offroient leur secours. *Cesar : De bell : Gall : lib. 7 Tacit : de morib. Germ.*

mérite personnel : subordonnés à la volonté générale , comme le plus mince citoyen , elle les dépo-
soit & les remplaçoit à son gré (1).

Chaque chef avoit une troupe choisie qui s'atta-
choit particulièrement à lui , s'engagoit à le
défendre , & l'accompagnoit par-tout ; c'étoient
ses fidelles compagnons (2) : de son côté , il leur
donnoit des armes & des chevaux , sur la part qui
lui revenoit des rapines communes.

Quoique les Germains qui alloient au pillage ,
sous un chef , ne s'attachassent à lui que pour
leur propre intérêt , & qu'ils lui obéissent volon-
tairement , sans jamais y être forcés ; la considé-
ration qu'ils avoient pour sa personne , les dispo-
soit néanmoins à se soumettre encore plus volontier à
ses ordres. Et comme ils ne prévoyoient pas où
pourroit les conduire un jour l'ascendant d'un
capitaine , accoutumé à les commander , & la
longue habitude de suivre ses ordres , ils ne prirent
à son égard aucune précaution , n'imaginant pas
que des hommes exercés aux armes & pleins de
cœur , pussent jamais être maîtrisés , moins encore
opprimés , par un individu qui ne primoit que

(1) Lors même que la couronne fut héréditaire ,
l'armée , c'est-à-dire la nation , déposoit les rois à son
gré : elle les jugeoit et les punissoit , elle ne choisissoit
pas même toujours le successeur au trône dans la famille
règnante.

(2) Tacite les désigne par le mot *comes* , compagnon ,
d'où est venu celui de comte : Marcusse par celui d'*Anst-
rustion* ; nos premiers historiens , par celui de *Leude* :
les auteurs qui suivirent , par celui de *vasseau* , de
baron , de *seigneur*.

sous leur bon plaisir. Ainsi leur courage naturel fesoit que chacun se reposoit sur lui-même , ses parens & ses amis , du soin de sa sûreté , de sa liberté , de ses vengeances.

Cette profonde sécurité ne tarda pas à favoriser les menées de l'ambition & de la politique.

L'influence qu'avoit naturellement sur eux tout homme, depuis long-tems en possession de conduire leurs expéditions & d'arranger leurs différens , devoit être considérable. Elle ne pouvoit qu'augmenter encore, par le soin qu'il prenoit de capter leur bienveillance, par les égards qu'il leur témoignoit , par les cadeaux qu'il leur fesoit , par les insinuations qu'il leur suggéroit , par les promesses de dévouement & les sermens de fidélité qu'il leur extorquoit , quand ils étoient chauds de vin : promesses fatales , sermens téméraires , qu'il ne manquoit pas de leur rappeler à la première occasion. Voilà le principe de l'empire des princes & des rois : car dans l'origine les rois & les princes furent tous de simples chefs de brigands.

Le respect pour le père réfléchissoit nécessairement sur les enfans , il paroissoit naturel d'en attendre les mêmes services. Le désir qu'avoit un chef de transmettre sa prééminence à ses fils , & le soin qu'il prenoit de les charger de bonne heure de quelques coups de main , accoutumoit leurs camarades à les voir à leur tête. Quand ils montroient de l'habileté & du courage , il étoit donc simple qu'ils succedassent au commandement , & que la place de capitaine se perpétuât dans la famille. Voilà l'origine de la noblesse héréditaire : car la noblesse héréditaire ne fut d'abord

que la succession aux dignités dans les mêmes familles.

Les Francs portèrent dans les Gaules leurs mœurs & leurs usages.

Des hommes asservis conquérèrent pour un maître, des hommes libres conquérèrent pour eux : ainsi tous ceux qui survécurent à la victoire, eurent part à la conquête, & partagèrent suivant leurs grades les terres enlevées aux vaincus. Celles que chacun reçut en propre se nommèrent *allodiales*.

Après la conquête, ayant à maintenir leurs nouvelles possessions, non-seulement contre les anciens habitans du pays qu'ils avoient dépouillés, mais contre les ennemis du dehors, ils s'occupèrent du soin de les défendre : ce fut le principal objet de leur police : ils apportèrent donc à leur gouvernement les modifications qu'exigeoit leur situation nouvelle. Tout homme libre en recevant une terre, s'engagea à marcher en armes contre l'ennemi commun, sous un chef de son choix, & le général de l'expédition resta chef de la colonie, sous le nom de roi.

La grandeur de l'état amena la multiplicité des affaires ; & la multiplicité des affaires, empêchant d'assembler la nation pour délibérer sur chacune, nécessita la stabilité de l'administration. Le prince se prévalut de la stabilité de l'administration, pour augmenter sa puissance, se fortifier contre la nation elle-même ; & rendre la couronne héréditaire. Ce fut là, sans doute, l'objet de ses premiers soins, & peut être celui des premières délibérations de l'armée.

Dans son principe, le gouvernement des

Francs étoit purement démocratique , comme celui des Germains (1). L'autorité souveraine résidoit dans la nation assemblée (2), & s'étendoit sur chaque branche d'administration. Après la conquête le pouvoir d'élire le roi , de faire les lois , d'accorder des subsides , de frapper monnaie , de décider de la paix & de la guerre , de redresser les griefs publics , de prononcer définitivement sur les objets en litige , de réviser les procès : tout cela fut encore de son ressort.

Chef illustre de la nation , car elle se trouvoit toute entière dans l'armée , le roi fut chargé de la puissance exécutive , du soin de veiller à l'observation des lois , à l'administration de la justice , au salut de l'état ; & pour subvenir aux fraix du gouvernement , autant que pour défrayer sa maison , au lieu d'un revenu fixe , on lui assigna un vaste domaine. Ayant ainsi une multitude de terres à donner , il pu récompenser les services , s'attacher ses anciens compagnons , s'en faire de nouveaux.

(1) Qu'on ouvre les annales de ces peuples , on y verra que la puissance suprême résidoit dans le corps de la nation , que toutes les lois de l'état étoient faites par le peuple assemblé , et qu'il en remettoit l'exécution à des agens de son choix.

Tacite assure même que le consentement de tous les membres de l'état étoit nécessaire , pour rendre valides les délibérations , sur les objets importans.

(2) Ces assemblées se nommèrent d'abord champs de Mars , puis champs de Mai , dénominations tirées du tems et du lieu où elles se tenoient. En Espagne on les nommoit *Cortes* ; en Angleterre , *Willena gamot* ; en Allemagne , *Diette*.

La plus grande partie des terres du domaine , dont ils fesoient hommage au roi , leur fut donc accordée pour un tems déterminé , à condition qu'ils défendroient gratuitement l'état. & qu'ils rendroient la justice : car chez les Germains l'administration de la justice étoit constamment réunie au service militaire. Ces terres accordées aux vasseaux du prince , furent appellées en différens tems , tantôt *fiéfs* , tantôt *benéfices*.

En sa qualité de chef de la nation , le roi eût donc sous lui des officiers particuliers qu'il décora du titre de *ducs* , de *comtes* , de *barons*. Les ducs eurent le commandement de la milice des provinces conjointement à l'administration de la justice ; les comtes eurent de pareils emplois dans les villes , et les barons dans leurs terres. Ce sont ces officiers du prince qui devinrent les grands de l'état. Les barons imitèrent l'exemple du roi , et partagèrent aux mêmes conditions partie de leurs terres à leurs soldats. Ces terres partagées se nommèrent *arrières-fiéfs* ; et ces officiers subalternes , également chargés des fonctions judiciaires et militaires , se nommèrent *arrières-vasseaux* , *gravions* , *vicaires* , *centeniers* , *échevins* , etc. Ce sont ces officiers subalternes qu'on nomma dans la suite des tems *équiers* , *gentils-hommes* , et qui , conjointement aux grands du royaume , formèrent dans l'état un ordre distinct sous la dénomination de *nobles*.

C'étoit une maxime fondamentale du gouvernement féodal , que ceux qui étoient sous la puissance militaire d'un chef , étoient aussi sous sa puissance juridique : le prince avoit donc juridiction immédiate sur les vasseaux , les vasseaux sur les arrières-vasseaux ; les arrières-vasseaux sur les habi-

tans libres ou serfs de leurs terres. Mais lorsque le prince , les vasseaux ou les arrières - vasseaux exerçoient les fonctions de juges , ils ne jugeoient jamais seuls ; ils avoient chacun une cour composée d'adjoints notables [1] , et ils tenoient des assises , selon la coutume des Germains. Ainsi la cour du baron connoissoit des différens entre les habitans de la même baronnie ; celle du comte , des différens entre les habitans d'une même ville ; celle du duc , des différens entre les habitans des baronnies d'une même province ; tandis que celle du roi connoissoit des différens entre tous les barons du royaume. Le roi étoit donc le dépositaire du pouvoir judiciaire suprême , et il le faisoit exercer par les officiers de la couronne , tels que le grand justicier , le connétable , le sénéchal , le chambellan , le trésorier et le chancelier , conjointement à plusieurs barons du domaine : mais dans la crainte que les dépenses , la perte de tems et les fatigues qu'entraîneroient des voyages de long cours , n'empêchassent les parties de recourir au tribunal du prince ; il établit des juges ambulans qui fesoient leur tournée dans le royaume à des tems marqués , pour juger toutes les causes qui ressortoient de leur tribunal.

Tel fut le gouvernement des Francs après la conquête des Gaules. Comme il pose sur les mêmes principes que celui des différentes monarchies que les Germains fondèrent en Europe ; on le désigne communément sous la dénomination de *gouvernement féodal*.

(1) Voyez la formule des jugemens donnée par Ducange.

Le gouvernement féodal bien calculé pour de petites peuplades , ne pouvoit convenir à une grande nation. Je ne dirai rien ici de l'atrocité de son droit des gens , qui étoit destructif de toute liberté ; mais j'observerai qu'il manquoit par le point le plus important --- la sage distribution des pouvoirs ; et qu'il renfermoit plusieurs causes d'anarchie , qui ne tardèrent pas à se développer et à mener au despotisme. Ainsi tous les inconvéniens qui en résultèrent, provinrent de ce que les Francs qui s'établirent dans les Gaules se réunirent en un seul corps politique.

Relevons ici ses vices capitaux. La puissance législative, toujours sage lorsqu'elle s'exerce librement dans le calme , est semblable à un fleuve majestueux , qui roule paisiblement ses eaux dans les valons qu'il féconde. Mais la puissance exécutive , confiée à un seul , est semblable à un torrent terrible , qui se cache sous terre en partant de sa source , et se remontre bientôt après pour sortir de son lit , rouler ses flots avec fracas , et renverser tout ce qui s'oppose à son cours impétueux. C'est d'elle seule que vinrent les maux effroyables que ce gouvernement a fait si long-tems à l'humanité.

Chef illustre de la nation , le prince (ai-je dit) fut constitué en dignité & en puissance , pour veiller à l'observation des lois , au maintien de la justice , au salut de l'état. Tant que la couronne fut élective , elle étoit presque toujours décernée à celui qui méritoit le mieux de la porter : mais dès qu'elle devint héréditaire , le prince ne fit plus rien pour s'en rendre digne ; & bientôt corrompu par les plaisirs & la mollesse , il se reposa des

soins du gouvernement sur ses favoris. Dès-lors la raison ne fut plus écoutée dans le conseil, l'amour du bien public n'eut plus de part aux délibérations; dès-lors aussi le peuple ne vit plus dans son chef un serviteur fidèle, & trop souvent il y trouva un ennemi dangereux.

Dans un état bien constitué, la puissance publique doit être divisée en un grand nombre de magistratures, qui soient toutes dépendantes du peuple & toutes indépendantes l'une de l'autre; qui se contrebalancent, se tempèrent & se répriment mutuellement. Mais cette distribution des pouvoirs -- chef-d'œuvre de la sagesse, étoit au-dessus des conceptions d'une peuplade, à peine sortie de la barbarie. Or, pour avoir mal fixé les limites du pouvoir qui fut confié au monarque, la constitution s'altéra insensiblement; & pour avoir négligé les mesures propres à le contenir dans ses bornes, les ministres en abusèrent continuellement afin de rendre le prince indépendant du souverain, & de le mettre au-dessus des lois.

Le droit de nommer à tous les emplois, & de disposer de toutes les charges de l'état, déferé au prince comme prérogative du trône, étoit une suite de celui qu'avoit tout chef d'expéditions militaires de choisir ses compagnons d'armes: ainsi que le droit de distribuer les terres de la couronne étoit une suite de celui de distribuer en cadaux la part du butin qui lui étoit échue.

Tant que les Francs coururent le monde & ne furent que guerriers, ces droits étoient sans inconvéniens, il étoit impossible qu'un chef s'en servit, pour mettre sous le joug des hommes qui chérissoient l'indépendance & qui avoient les

armes à la main. Mais une fois que les Francs eurent des établissemens fixes , que l'armée fut dispersée sur un vaste terrain , que la nation ne fut plus ce qui se passoit , & ne put plus se réunir contre ses oppresseurs ; les terres destinées à payer les services rendus à l'état ne furent plus employées qu'à payer les services rendus au prince , qui se prévalut du privilège de les accorder , pour se faire un nombre prodigieux de créatures , augmenter sa puissance , & se mettre en mesure de détruire la liberté publique.

L'hommage que les vasseaux & les officiers du prince lui fesoient de leurs terres , venoit de l'engagement que les compagnons d'un chef prenoient de le suivre dans ses expéditions. Ainsi des engagements contractés à table , le verre à la main , devinrent des institutions politiques qui donnèrent une foule de suppôts aux monarques , décidèrent du sort des empires , & fixèrent les destins de l'Europe , pendant une longue suite de siècles.

La maxime fondamentale du gouvernement féodal , que tous ceux qui étoient sous la puissance militaire d'un chef , étoient aussi sous sa puissance judiciaire , venoit de l'usage où étoient les Francs , de prendre pour arbitre de leurs altercations , le chef aux ordres duquel ils étoient habitués d'obéir. Ainsi , d'une simple condescendance résulta une maxime politique , qui confondit tous les pouvoirs réunis entre les mains des officiers du prince , le redoutable pouvoir de juger & le pouvoir militaire plus redoutable encore , & qui couvrit la France de vexations , d'extorsions , de prévarications , d'attentats & d'assassinats juridiques.

Le

Le droit déferé au prince , comme prérogative du trône , de convoquer les assemblées nationales n'étoit que celui qu'avoient les chefs de convoquer l'armée. Ce droit ne pouvoit jamais devenir dangereux à une petite peuplade , qui ne subsistoit que du produit de ses champs , de ses bestiaux , de sa chasse ou de ses rapines ; parce que leurs propres besoins obligeoient fréquemment les chefs de la convoquer. Mais chez un grand peuple qui a des moyens assurés de subsistance & dont le monarque a un vaste domaine ; les motifs de convoquer la nation sont beaucoup plus rares , & l'embarras de l'assembler sur quelques points du royaume fait qu'elle n'est plus convoquée que pour des (1) objets de la dernière importance. Encore le prince n'et-il tout en usage pour se dispenser de la convoquer , même dans les circonstances les plus urgentes. Ainsi , peu-après la conquête , toutes les affaires se trouvèrent portées du sénat de la nation dans le cabinet du prince ; ce qui le rendit d'emblée l'arbitre de l'état , en attendant qu'il en devint le maître. Pour réussir , il n'eut besoin que d'un peu d'adresse & de quelques talens. Pendant le cours d'un règne prospère , le peuple se néglige & s'endort dans la sécurité : tandis que le prince , ayant sans cesse les yeux ouverts sur ses intérêts , envahit tout , & parvient à se rendre absolu. Il est vrai que les assemblées avoient le

[1] Sous les rois de la première race , et sous ceux de la seconde , ces assemblées , assez rarement tenues , se bornoient à désigner dans la famille royale celui qui devoit monter sur le trône , à faire des lois nouvelles , et à statuer sur la levée des subsides.

droit d'ordonner le redressement des griefs publics; mais elles ne se tenoient qu'une fois l'année, pendant quarante jours. Or, pour remédier aux abus, l'action reprimante du législateur n'étoit que momentanée; au lieu que celle du gouvernement, pour multiplier les attentats, étoit continuelle.

Comme l'autorité suprême résidoit dans la nation assemblée, cette autorité ne reçut aucune atteinte, tant que l'état eut peu d'étendue; parce que la nation, peu nombreuse, s'assembloit toujours pour l'exercer par elle-même. Mais aussitôt que la nation fut dispersée sur une vaste étendue de pays, ne pouvant plus s'assembler en corps, elle fut réduite à le faire par ses représentans, & à confier la souveraine puissance à ses chargés de pouvoirs: dès-lors la liberté n'eut plus de garans, plus de boulevards: car à un petit nombre près d'ames élevées qui la chérissent pour elle-même, les hommes n'y tiennent que par les avantages qu'elle procure: or, toutes les fois qu'ils en trouvent de plus grands à la détruire qu'à la défendre, le desir d'augmenter leur bien-être particulier l'emporte nécessairement sur la crainte de participer au malheur commun: dès-lors chacun renonçant à la patrie, ne cherche plus qu'à s'en rendre l'arbitre ou à la vendre à un maître. Ainsi, peu après la conquête, le gouvernement des Francs devint représentatif, & bientôt la nation perdit tous ses droits de souveraineté; forcée, comme elle le fut par l'étendue de l'état, d'en remettre l'exercice à des hommes uniquement occupés de leurs intérêts personnels, & toujours tentés d'employer les pouvoirs dont ils étoient

revêtus, pour satisfaire leur cupidité, leur avarice, leur ambition.

Dans un petit état, presque toujours borné au territoire d'une ville ou de quelques hameaux; la nation, toute entière dans une peuplade pauvre & agreste, ayant les mêmes intérêts, les mêmes magistrats, les mêmes murailles, étant animée du même esprit, & faisant de la liberté son bien suprême, a toujours ses chefs sous les yeux; elle éclaire de près leur conduite, & elle leur ôte jusqu'à l'idée de rien entreprendre contre le devoir. Mais dans un vaste état, la nation, divisée en plusieurs provinces, dont chaque canton, chaque ville, chaque bourg a des magistrats, des rapports & des intérêts particuliers, ne forme pas un tout bien uni: loin de s'intéresser également aux affaires publiques, les membres du souverain n'y prennent le plus souvent aucune part; étrangers les uns aux autres, ils ne sont liés ni par la bienveillance, ni par l'estime, ni par l'amitié, ni par des avantages réciproques, ni par des droits communs, ni par la haine de la tyrannie, ni par l'amour de la liberté; comment donc connoïtroient-ils les devoirs du civisme, l'amour de la patrie! Dès-lors il n'y a plus d'union dans le corps politique, l'homme se montre par-tout, & par-tout le citoyen dispaçoit. Ainsi, l'état ayant trop d'étendue, les délégués de la nation ne sont plus sous ses yeux: peu-à-peu ils s'accoutument à agir sans la consulter, déjà ils la comptent pour rien, bientôt ils trahissent sans scrupules ses intérêts, & ils finissent par trafiquer impunément de ses droits.

Dans un état où les hommes n'étoient devenus l'objet de la considération publique, qu'à raison de leurs lumières, de leur bravoure, de leurs vertus; l'honneur d'être choisis pour représentans du peuple tomba nécessairement sur les chefs (1): dès cet instant, la nation fut dépouillée de l'autorité suprême, qui devint bientôt l'apanage des grands & des nobles.

Ainsi, par la simple extension de l'état, la forme primitive du gouvernement passa de la démocratie à l'aristocratie, sans que rien eut été changé à la constitution. J'aurois dû dire passa au despotisme, car les grands & les nobles étant tous des créatures de la cour, le prince se trouva seul maître de la souveraineté.

Quoique chaque délégué eut la liberté de proposer dans l'assemblée nationale ce qu'il jugeoit à propos; c'étoit au prince qui la présidoit de fixer les objets sur lesquels elle devoit statuer: car le droit de présidence, devenu prérogative de la couronne (2), étoit une suite naturelle de

(1) Sous le règne d'Edouard le confesseur, les francs tenanciers ou vasseaux, choisirent pour représentans de la nation les aldermans, les ducs, les schérifs, et les autres officiers civils et militaires de l'état. Alfred déposa les aldermans sous prétexte de les remplacer par gens plus capables, Si les annales saxonnes attribuent ce droit au prince, ce n'étoit que parce qu'il l'avoit usurpé.

(2) Nos monarques dédaignent maintenant de présider les assemblées de la nation; ils ne croient représenter dignement qu'à la tête de leur conseil; que seroit-ce, si le souverain ne leur avoit pas même laissé le droit d'assister à ces assemblées, en qualité de simple membres

celui qu'avoit le chef de l'armée de proposer les expéditions à faire. D'ailleurs ce droit ne pouvoit être dévolu qu'à lui seul : car dès que la nation vint à former un grand peuple, le gouvernement eut une foule de nouvelles relations & au-dedans & au-dehors, que lui seul connoissoit. Le prince, devenu de la sorte l'ame de toutes les délibérations, parvint bientôt à enchaîner le souverain, qui ne put plus voir que lorsque son premier serviteur lui ouvroit les yeux, ni parler que lorsqu'il l'interrogeoit.

Une fois maître d'enchaîner l'activité du souverain, le prince l'empêcha de connoître des desseins cachés du cabinet, de l'abus que le gouvernement fesoit de son autorité, des atteintes qu'il portoit aux lois; & il ne lui laissa plus que la liberté d'écouter ses demandes, de satisfaire à ses besoins, & de concourir à ses projets ambitieux. Dès cet instant, l'état se trouva dans la dépendance de son chef. Ainsi cette prérogative, peu ou point dangereuse chez un petit peuple qui avoit toujours les yeux ouverts sur ses intérêts, & toujours les armes à la main, devint bientôt fatale à la liberté publique. C'est d'elle dont se servirent si souvent les rois des deux premières races, pour détourner l'attention publique de dessus les attentats du gouvernement, en la portant au-dehors; car alors ils ne manquoient jamais de pousser quelque province à la révolte, ou d'engager la nation dans quelque guerre étrangère. Or, à chaque expédition qu'ils fesoient, ayant de nou-

de l'état, comme cela devoit être dans un gouvernement bien ordonné.

velles armées à former ; pour conquérir beaucoup , il falloit qu'ils répandissent beaucoup ; & comme toutes leurs richesses consistoient dans le domaine de la couronne , il falloit qu'ils ravissent sans cesse les terres & les dépouilles des vaincus , & qu'ils donnassent sans cesse ces terres & ces dépouilles : delà les troubles , les dissensions , les profusions , les vexations , les rapines & les brigandages qui remplissent les annales de ces règnes malheureux , foibles , durs & barbares.

La révolution que le seul aggrandissement de l'état avoit opérée dans la forme du gouvernement , ne se borna pas là.

Avant la conquête , la dignité de chef de l'armée , toujours revêtue du pouvoir judiciaire , étoit une véritable magistrature populaire. Mais , après la conquête , elle devint une simple commission royale : l'autorité des magistrats du peuple fut donc annéantie , en passant toute entière dans les mains du prince. Lorsque le prince ou ses officiers rendoient la justice , c'étoit toujours d'après le jugement d'un tribunal composé de notables. Dans le gouvernement primitif , ces notables étoient de simples citoyens , immédiatement tirés du corps du peuple , & tous intéressés à s'opposer aux jugemens arbitraires d'un seul. Mais après la conquête , ces adjoints furent des tenanciers , conséquemment des créatures du chef , toujours prêtes à lui sacrifier les accusés. Aussi la justice , mal administrée par les barons , ne servit-elle qu'à en faire des oppresseurs.

Cette révolution en opéra bientôt une prodigieuse dans les mœurs de la nation. Avant la conquête , la fortune & la naissance ne détermi-

noient pas le choix du peuple ; mais elles devenoient une récompense attachée aux dignités qu'il conféroit : les talens & les vertus étoient donc des fruits naturels à la démocratie. Mais après la conquête, tous les grands emplois se trouvèrent conférés par le roi, & ils ne le furent qu'à ses favoris. Pour les obtenir, il ne fut plus question de se distinguer par un mérite supérieur, mais de plaire ; & bientôt les courtisans ne songèrent qu'à étudier les goûts du prince, à profiter de ses foiblesses, à se prêter à ses caprices, à flatter ses passions, à ramper à ses pieds. Dès-lors l'amour de la gloire, le courage, la franchise, la générosité, l'élévation des sentimens, firent place à la souplesse, à l'adulation, à l'hypocrisie.

Il y a plus : pour obtenir ces emplois, presque toujours il fallut écarter des concurrens ; les favoris se les disputèrent donc entr'eux, & bientôt ils ne furent plus occupés qu'à se supplanter l'un l'autre. Dès-lors la franchise, la vérité, la droiture firent place à la dissimulation, à la fourberie, à la perfidie, aux trahisons.

Leur cœur, toujours ouvert à l'ambition, se ferma à tout sentiment généreux, pour s'ouvrir à mille passions honteuses, la voix de l'honneur ne se fit plus entendre, les liens du sang & de l'amitié furent détruits.

La nation n'exerçant plus le droit de faire les loix & de nommer aux emplois, perdit bientôt toute considération ; les valets de la cour, à-la-fois insolens & rempans, dédaignèrent le peuple, & s'enorgueillirent de ramper sous un maître.

Ainsi se placèrent dans leur ame, à côté des

vices qui déshonorent l'humanité, tous ceux qui l'humilient, le dédain, la hauteur & l'orgueil.

Le caractère national n'en fut pas moins dégradé. Dès que le peuple eut perdu le pouvoir suprême, il n'entra plus pour rien dans l'administration de l'état, il ne prit plus part aux affaires; dès-lors indifférent au bien public, il ne s'occupa que de ses intérêts particuliers, & bientôt, faute d'alimens, l'amour de la patrie s'éteignit dans tous les cœurs.

Après avoir perdu l'exercice de ses droits, le peuple en perdit peu à peu la connoissance : alors il cessa de les défendre contre les atteintes du gouvernement, dont il devint enfin la proie.

Couverts à la fois d'honneurs et d'infamie, les courtisans voulurent être respectés ; ils se rendirent redoutables : comme le prince, couvert à la fois de dignités et de crimes, se rendit terrible pour se rendre sacré. Dès ce moment, tous les rapports furent renversés : condamné au mépris par ses propres agens, le peuple les environna de respects ; et le souverain dépouillé de sa puissance par ses mandataires, tomba aux pieds de ses propres serviteurs, & adora en tremblant l'ouvrage de ses mains.

Après avoir tout envahi, le despote travailla à tenir à ses pieds la nation abattue. Non content de s'être rendu sacré aux peuples opprimés, il leur fit un crime du simple desir de secouer le joug : dès-lors, machinant avec sécurité contre la patrie, il put impunément consommer sa perte : le souverain lui-même se vit traiter en criminel, toutes les fois qu'il entreprit de ramener au devoir son coupable délégué.

C'est

C'est ainsi que, dans le gouvernement féodal, on voyoit sans cesse, par le simple cours des choses, les inconvéniens naître des inconvéniens, les abus des abus, les désordres des désordres; la liberté conduire à la licence, la licence à l'anarchie, l'anarchie au despotisme, le despotisme à la tyrannie, la tyrannie à l'insurrection, l'insurrection à l'affranchissement, l'affranchissement à un gouvernement libre & régulier.

Ne terminons point cet article, sans dire un mot de l'atrocité du droit de la guerre chez les Francs.

Chez les peuples modernes, souvent le conquérant sacrifie tout à son ambition, à ses fureurs, à ses vengeances; & rarement les peuples prennent-ils part à la querelle entre le prince légitime & l'usurpateur: peu inquiets lequel des deux triomphera; aussi-tôt que l'un est défait, ils se donnent à l'autre, & si la fortune les ramènent sous le joug de leur ancien maître, ils ne songent pas seulement à se justifier devant lui. Mais chez les Francs, les vaincus (1) étoient réduits en ser-

(1) En lisant la déplorable histoire des peuples soumis au gouvernement féodal, on voit avec plaisir que les despotes jouissoient rarement eux-mêmes de la liberté qu'ils enlevoient aux autres. Esclaves à leur tour des ministres et des valets qu'ils chargeoient de leurs ordres, plusieurs ont été renfermés dans leurs palais, plusieurs aussi ont été déposés et reclus dans des couvens, quelques-uns ont été massacrés, et presque tous ont passé leurs jours dans les trauces. Or, le spectacle des alarmes dans lesquelles ils ont vécu et des tourmens qu'ils ont souffert, console un peu des maux effroyables qu'ils ont fait à l'humanité.

vitude, & tous leurs biens devenoient la proie du vainqueur.

L'esclavage, produit à main armée, est un état violent, durant lequel le gouvernement reçoit de fortes secousses des peuples qui cherchent à recouvrer leur liberté ; alors l'état est semblable à un corps robuste qui secoue souvent ses chaînes, & qui les brise quelquefois. Aussi, pour retenir les peuples dans les fers, les princes ont-ils jugé plus sûr de les conduire peu à peu à l'esclavage, en les endormant, en les corrompant, & en leur faisant perdre jusqu'à l'amour, jusqu'au souvenir, jusqu'à l'idée de la liberté. Alors l'état est un corps malade qu'un poison lent pénètre & consume, un corps languissant qui est courbé sous le poids de sa chaîne, & qui n'a plus la force de se relever.

Ce sont les moyens artificieux employés par la politique pour amener les peuples à cet affreux état, que je me propose particulièrement de développer dans cet ouvrage.

Du pouvoir du tems.

Le premier coup que les princes portent à la liberté, n'est pas de violer avec audace les lois, mais de les faire oublier. Pour enchaîner les peuples, on commence par les endormir.

Tandis que les hommes ont la tête échauffée des idées de liberté, que l'image sanglante de la tyrannie est encore présente à tous les esprits, ils détestent le despotisme, & veillent d'un œil inquiet sur toutes les démarches du gouvernement. Alors le prince craintif se garde bien de faire

aucune entreprise : il paroît au contraire le père de ses sujets, & son règne celui de la justice. Dans les premiers tems, l'administration est même si douce, qu'il semble qu'elle ait en vue d'augmenter la liberté, loin de chercher à la détruire.

N'ayant rien à débattre, ni sur leurs droits qu'on ne conteste point, ni sur leur liberté qu'on n'attaque point, les citoyens deviennent moins soigneux à éclairer la conduite de leur chef : peu à peu ils cessent de se tenir sur leurs gardes, & ils se déchargent enfin de tout souci pour vivre tranquilles à l'ombre des lois.

Ainsi, à mesure qu'on s'éloigne de l'époque orageuse où la constitution prit naissance, on perd insensiblement de vue la liberté. Pour endormir les esprits, il n'y a donc qu'à laisser aller les choses d'elles-mêmes. On ne s'en fie pourtant pas toujours là-dessus au seul pouvoir du tems.

Des fêtes.

L'entrée au despotisme est quelquefois douce & riante. Ce ne sont que jeux, fêtes, danses & chansons. Mais dans ces jeux, le peuple ne voit point les maux qu'on lui prépare, il se livre aux plaisirs, & fait retentir les airs de ses chants d'allégresse.

Insensés, tandis qu'ils s'abandonnent à la joie, le sage entrevoit déjà les malheurs qui menacent de loin la patrie, & sous lesquelles elle succombera un jour : il découvre dans ces fêtes les premiers (1) pas de la puissance au despotisme ; il

(1) Pour endormir les nobles, en tems de paix, l'empereur Manuël Comène inventa les tournois. *Rapinart*, lib. 2, cap. 20.

apperçoit les chaînes couvertes de fleurs, prêtes à être étendues sur les bras de ses concitoyens. « Ainsi les matelots se livrent à une joie indiscrète, lorsqu'ils apperçoivent du rivage l'haleine des vents enfler doucement les voiles, & rider la surface des eaux; tandis que l'œil attentif du pilote voit à l'extrémité de l'horison s'élever le grain qui va bientôt bouleverser les mers. »

Des entreprises publiques.

Au pouvoir du tems et des fêtes on joint la distraction des affaires; on entreprend quelques monument national; on fait construire des édifices publics, des grands chemins, des marchés, des temples. Les peuples, qui ne jugent que sur l'apparence, croient le prince tout occupé du bien de l'état, tandis qu'il ne l'est que de ses projets; ils se relâchent toujours davantage, et ils cessent enfin d'avoir l'œil sur leur ennemi.

Dès que les esprits commencent à n'être plus tendus, les vices du gouvernement commencent à se développer; et le prince toujours éveillé sur ses intérêts, ne songe qu'à étendre sa puissance: mais il a soin d'abord de ne rien faire qui puisse détruire cette profonde sécurité.

Gagner l'affection du peuple.

Ce n'est pas assez de commencer par endormir les esprits, les princes travaillent encore à se les concilier; et ce que font les uns pour distraire l'attention du peuple, les autres le font pour gagner son affection.

Le peuple romain qui distribuoit les faisceaux

& donnoit le commandement des armées, ce maître absolu de la terre étoit passionné des spectacles : la magnificence des fetes fut le moyen dont se servirent, pour se l'attacher, ceux qui lui ravirent sa puissance & sa liberté.

Pour captiver le peuple, les princes ont quelquefois recours aux largesses.

César, parvenu à l'empire, combla de dons ses officiers, ses soldats, & le peuple. Alors on entendit de tous côtés la stupide multitude s'écrier *vive l'empereur*; tel ramassant un sesterce s'épuisait en éloges sur la libéralité de son nouveau maître.

Lorsque Charles II monta sur le trône d'Espagne, le (1) premier soin de ses ministres fut de ramener l'abondance dans l'état : à cet appas, ils joignirent celui des spectacles; jamais on ne vit tant de combats de torreaux, tant de comédies, tant de jeux, tant de fêtes au goût de la nation.

Louis XIV allant plus loin, s'étudia à gagner les cœurs par ses manières, ses prodigalités, sa magnificence. Il avoit soin que personne ne sortit mécontent de sa présence; il s'assuroit par des emplois de ceux qui lui étoient suspects, & s'attachoit par des bienfaits la foule avide des courtisans. A la cour, il donnoit des festins, des feux d'artifice, des bals masqués, des tournois, des

(1) *Désormaux. Abrég. chron. de l'hist. d'Espagne.*

(2) Tout don fait au peuple par le prince doit être suspect, si ce n'est dans quelque calamité soudaine. Le seul moyen honnête de soulager les peuples qu'aît un prince, qui ne vise pas au despotisme, c'est de diminuer les impôts,

spectacles. Dans les campagnes, il répétoit ces fêtes, il visitoit dans sa pompe les villes conquises, invitoit à sa table les femmes de qualité, fesoit des gratifications aux militaites, jetoit de l'or à la populace, & il étoit élevé jusqu'aux nues.

Louis I, roi d'Espagne, signala les commencemens de son règne en comblant de graces & de bienfaits tous ceux qui l'approchoient.

Mais ce n'est pas aux dons seuls qu'ont recours les princes pour gagner l'affection des peuples.

En montant sur le trône, Ferdinand débuta par des actes apparens de bonté; il donna ordre qu'on ouvrit les prisons à tous ceux qui y étoient détenus pour crimes non capitaux, il publia une amnistie en faveur des déferteurs (1) & des contrebandiers, il assigna deux jours de la semaine pour recevoir les suppliques de ses sujets, & leur donner audience.

Avant de paroître en public, quelquefois Elisabeth commandoit à ses gardes de frapper sur la populace: puis, comme si elle eut été réellement fâchée qu'ils eussent suivi ses ordres, elle relevoit aigrement leur brutalité, & s'écrioit *qu'elle ses sujets étoient ses enfans, qu'on se garda bien de leur faire outrage*. Séduits par ces faux airs de bienveillance, les malheureux se précipitoient à ses pieds, en bénissant leur reine.

C'est souvent par une condescendance affectée que les princes s'attachent à gagner les cœurs.

Le peuple de Venise admire la bonté de ses

(1) Désormaux. Hist, d'Espagne.

maîtres , lorsqu'il voit chaque année le doge à la tête du sénat, rendu à Sainte-Marie Formose pour y acquitter un vœu , ne pas dédaigner un chapeau de paille & deux bouteilles de vin , que les artisans de la paroisse ont coutume de lui offrir : lorsqu'il voit le doge accepter quelques melons que les jardiniers viennent lui présenter le premier août , & leur permettre de l'embrasser ; lorsqu'il voit tous les sénateurs assister le jour du mardi gras au massacre d'un torreau ou à quelque autre fête populaire ; lorsqu'il voit le grand-conseil , le jour de la fête-dieu , passer en procession dans la place Saint-Marc , chaque noble ayant à sa droite un mendiant.

Qui le croiroit ? Les princes marchent quelquefois au despotisme par une route qui sembleroit devoir les en éloigner.

Afin d'augmenter leur autorité , quelques-uns , par un raffinement de politique , veulent paroître justes , bons , modérés : pour tromper les autres , ils se revêtent eux-mêmes du manteau de la bonne foi.

Ximène (1) s'étant rendu l'idole des Castillans par la pureté apparente de ses mœurs , ses aumônes , sa munificence , son hypocrisie , parvint à bannir de leurs cœurs toute défiance ; & ils le laissèrent tramer à son aise contre la liberté publique , solder de ses épargnes des troupes mercenaires , & augmenter l'autorité royale.

Le peuple de Terre-ferme , enchanté des ma-

(1) Régent de Castille , sous Charles-Quint. *Banarès : Hist. de Ximènes.*

nières populaires des podestats, vante la douceur du gouvernement de la seigneurie. En voyant les inquisiteurs d'état écouter favorablement ses plaintes, & tenir les grands jours pour la recherche des nobles du pays qu'il n'aime point, il s'imagine qu'elle n'a pour but que le soin de sa défense, & il bénit l'équité de ses maîtres.

D'autrefois ceux qui commandent flattent l'ambition du peuple, pour mieux masquer la leur; ils ne lui parlent que de ses droits, ils affectent un zèle extrême pour ses intérêts, & s'érigent en tyrans, en feignant de le défendre. Voilà comment les princes de l'Europe en usèrent avec le peuple pour écraser les nobles, & fonder un gouvernement absolu sur les ruines du gouvernement féodal.

Mais, que ne mettent-ils point en œuvre pour captiver leurs sujets! Quelques-uns s'attachent à rendre le peuple heureux : puis saisissant avec adresse le moment où il vient à vanter son bonheur, ils affectent du dégoût pour l'empire, ils feignent d'être las du fardeau de la couronne, de vouloir abdiquer : puis ils se font presser de continuer à tenir les rênes de l'état : ruse funeste, ces fourbes ayant alors la confiance aveugle de la nation, & les moyens d'en abuser.

De l'appareil de la puissance.

Dans un sage gouvernement, les fonctionnaires publics doivent porter les attributs de leurs dignités : les honneurs qu'on leur rend sont censés rendus au peuple, dont ils sont les mandataires ;

la pompe dans laquelle ils paroissent lorsqu'ils sont en fonctions n'est point pour eux, ils ne sont que des pilliers auxquels sont suspendues les enseignes nationales.

Mais bientôt le vulgaire perd de vue ces utiles vérités ; peu d'hommes savent même distinguer de ces enseignes la personne qui les porte : ignorance dont les princes profitent habilement pour se mettre à la place de la nation, ne jamais se montrer que dans l'éclat de la majesté royale ; & prétendre néanmoins que, revêtus ou dépouillés des ornemens de la royauté, ils n'en sont pas moins des objets sacrés de vénération, lors même que le destin les a précipités du trône.

Quoiqu'il en soit : aux yeux du peuple, la pompe des princes fait partie de leur (1) puissance ; aussi la plupart se sont-ils étudié (2) à en imposer par un appareil menaçant.

Quand ils se montrent en public, c'est toujours avec les attributs de l'autorité suprême. Quelquefois ils font porter devant eux le glaive de justice, le sceptre et les faisceaux. Souvent ils se

(1) Richelieu étoit bien persuadé de cette vérité, lorsqu'il reprochoit à Louis XIII d'avoir si fort négligé ce point-là. *Voyez son testament politique.*

[2] C'est la magnificence du premier Cosme de Médicis qui lui donna tant d'ascendant sur ses compatriotes ; ce fût-elle qui, malgré la forme démocratique du gouvernement de Florence, malgré l'attachement des citoyens à leurs privilèges, malgré la popularité de ceux qui remplissoient les premières magistratures, le rendit l'ame de la république, et aveugla le peuple au point de lui laisser usurper l'autorité suprême.

font accompagner en pompe par les grands officiers de la couronne , par le nombreux cortège de leurs courtisans , et presque toujours par la bande formidable de leurs satellites. (1).

Ils ont soin aussi d'entretenir le faste de leurs maisons , dans la crainte qu'en cessant de faire les maîtres , les grands qui les approchent ne cessent de faire les sujets ; ils en imposent toujours par un ton impérieux ; et afin de mieux apprendre aux peuples à les respecter , ils introduisent dans leur cour un cérémonial imposant : quelques-uns vont même jusqu'à ordonner qu'on ne les serve et qu'on ne leur parle qu'à genoux (2).

Dans les pays de l'Orient , les princes emploient plus d'art encore pour se faire révéler et obéir aveuglément. Renfermés dans leurs palais au milieu de leurs esclaves , ils se font rarement voir en public ; mais toujours dans la pompe la plus imposante , toujours accompagnés d'une garde nombreuse richement vêtue , toujours environnés de leurs ministres couverts d'or et de perles , qui baissent les yeux et attendent les ordres de leur maître dans un profond silence.

[1] Autrefois les princes étoient accoutumés à se promener presque sans gardes au milieu de leurs sujets , comme un père de famille au milieu de ses enfans : mais dès qu'ils l'ont pu , ils se sont empressés de se donner une garde imposante : et aujourd'hui , il y a peu de monarques qui n'ait plusieurs régimens de satellites.

[2] Philippe II , roi d'Espagne , en fit une ordonnance expresse.

Ce soin que les princes ont pour eux-mêmes, ils l'ont pour leurs officiers : jaloux de faire paroître dans les magistrats , non l'homme de la loi , mais l'homme constitué en dignités.

Parmi les édits que Jacques I^{er}. rendit en 1613 , les membres de son conseil d'Ecosse eurent ordre de ne point aller à pied dans les rues , mais en voiture et en grand habit [1].

Philippe II , roi d'Espagne , ordonna par un décret particulier à tous les membres des conseils supérieurs et des chancelleries de ses états , de ne jamais paroître en public qu'avec de longues [2] robes et la barbe.

Les princes ne sont pas moins attentifs à se ménager entr'eux les mêmes respects. Voyagent-ils ! ils se reçoivent avec pompe , ils se traitent avec magnificence , ils se prodiguent tous les honneurs ; et pour que le peuple soit d'autant plus frappé de la grandeur des maîtres , toujours de hautes marques de distinction sont accordées à leur suite.

Rien ne sert mieux les princes que le soin qu'ils ont de fixer l'admiration du vulgaire sur leur personne , par l'appareil de la puissance. En voyant ses agens entourrés de brillans satellites , le peuple n'ose porter sur eux des regards assurés ; les sages eux-mêmes ont peine à se défen-

[1] Spotwood.

[2] Désormaux , abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne : Plutarque , vie de Philopemon.

dre d'une certaine vénération pour la morgue environnée de tant de lustre , si tant est que ce qu'il y a de moins méritant au monde puisse être illustré.

Avilir les peuples.

Une fois qu'on a distrait et séduit les esprits , on s'efforce de les avilir.

L'activité , la frugalité , le désintéressement , la vigilance , l'amour de la gloire et de la patrie , voilà les vertus au moyen desquelles les peuples conservent leur liberté : aussi les princes qui aspirent au despotisme , travaillent-ils à leur en faire perdre le goût.

Pour assujétir les Spartiates , Philopemon les contraignit d'abandonner la manière mâle dont ils élevoient leurs enfans [1] ; il les livra à la mollesse , et bientôt il parvint à éteindre en eux cette grandeur d'âme , cette élévation de cœur qu'il redoutoit si fort.

Après avoir réuni la principauté de Galles à ses états , Edouard I , convaincu que rien ne contribuoit davantage à nourrir l'amour de la liberté de ses nouveaux sujets , que le récit poétique de leurs exploits , qu'ils avoient coutume de chanter dans leurs fêtes martiales , fit une exacte perquisition de tous les poètes Gallois , et les condamna à mort (1).

De nos jours , les Anglois n'ont-ils pas , dans la même vue , obligé les Ecoissois de quitter leur habillement national , et de renoncer à leurs fêtes civiles ?

[1] Sir J. Vynne , page 15. Hume. hist. d'Angleterre.

Mais il est rare que les princes employent la violence pour avilir leurs sujets : c'est à l'adresse qu'ils ont communément recours. Ils font construire des théâtres , des cirques , des salles de récréation , des casinos , des redoutes : ils encouragent [1] les talens propres à amuser le peuple et à fixer son inconstance : ils protègent ceux qui les cultivent , ils pensionnent des acteurs , des musiciens , des baladins , des histrions ; et bientôt le citoyen entraîné vers les plaisirs , ne pense plus à autre chose.

Cyrus , ayant appris que les Lydiens s'étoient révoltés , ne voulant pas saccager leurs villes , moins encore y mettre de fortes garnisons , s'avisait d'y établir des jeux publics , des tavernes , des lieux de débauche [2] : dès-lors il ne fut plus dans le cas de tirer l'épée contre ces peuples.

Ceux qui gouvernoient à Athènes , fesoient une dépense prodigieuse pour l'entretien des théâtres.

A Rome , les empereurs donnoient souvent des [3] spectacles au peuple : bientôt le goût

(1) Quelques princes ont même poussé la fureur jusqu'à persécuter ceux qui entreprennent de faire renirer le peuple en lui-même. Charles I ne fit-il pas condamner par la chambre étoilée , Phrinne à un supplice cruel , pour avoir écrit contre la passion du théâtre !

(2) Hérod. L. I.

(3) Auguste introduisit à Rome la pantomime , et les Romains furent si charmés de ce nouveau genre de divertissement , que le goût en devint général , passa de la capitale dans les provinces , et s'y soutint jusqu'au démembrement de l'Empire.

de ces plaisirs dégénéra en passion , corrompit les mœurs des citoyens , et leur fit perdre jusqu'à l'idée de la liberté.

Dans la vue d'amolir le courage des Anglois , les princes de la maison de Stuart encouragèrent le goût des plaisirs.

Jacques I leur fit construire de vastes théâtres ; et bientôt les mascarades , les farces et les bals devinrent leur principale affaire.

Durant le règne de Charles I , la fureur des spectacles étoit si grande , que cinq théâtres toujours ouverts , ne suffisoient pas pour le peuple de Londres [1].

Par-tout les princes ont soin d'inspirer à leurs sujets le goût des spectacles. On n'imagine pas combien cet artifice leur réussit ! Une fois que le peuple a pris le goût de ces amusemens , ils lui tiennent lieu de tout , il ne peut plus s'en

La passion des Romains pour la pantomime fut portée jusqu'au délire. Partagés entre Pilade et Batille , mimiques fameux , ils formèrent de puissantes cabales. Ces cabales dégénérèrent en factions : elles voulurent se distinguer , et elles prirent des couleurs , comme avoient fait les bleus et les verts pour ceux qui conduisoient les chars dans les courses du cirque,

En proie aux factieux , Rome fut agitée de troubles si violens , que pour rétablir la paix , les empereurs prirent souvent le parti de renvoyer les histrions : mais ils eurent toujours soin de les rappeler , lorsqu'ils voulurent faire passer quelque projet contre la liberté publique. *Suidas et Zozime.*

(1) Phrinnés *histrion* *maxix*. pag. 5.

passer , et jamais il n'est si à craindre que lorsqu'il en est privé.

La guerre civile de 1641 ne commença en Angleterre , que lorsque les théâtres furent fermés.

Que dis - je ! on a vu des peuples opprimés demander au prince [1] des spectacles , comme le seul remède à leurs maux.

Ainsi les jeux , les fêtes , les plaisirs [2] , sont les apas de la servitude , et deviennent bientôt le prix de la liberté , les instrumens de la tyrannie.

Suite du même sujet.

Si , joint à ce goût pour la frivolité et la dissipation qu'inspire le théâtre , les pièces qu'on joue [3] sont tissées de sentimens relâchés , de

(1) Les Romains , après la destruction de la république. Les habitans de Trèves , après le sac de leur ville , etc.

(2) Je ne connois que les Grecs , à l'exception des Athéniens , chez qui le théâtre et les jeux publics ne tendoient pas à ce but. Aussi appelloient-ils les poètes dramatiques , les conservateurs des villes.

(3) Les Anglois avoient trouvé l'art de tourner cet artifice contre sa fin , en mettant au théâtre des pièces remplies de grandes idées de liberté , de vifs sentimens pour la patrie. Mais chez eux la corruption du siècle s'est enfin répandue dans tous les rangs. A part un petit nombre de citoyens qui ont encore des mœurs et la tête saine , le goût des amusemens s'est emparé de tous les cœurs ; et dans l'avilissement où ils sont tombés , ils n'ont plus qu'une froide admiration pour l'héroïsme , la vertu ne les touche plus. Dépravés eux-mêmes ou vils

maximes rempantes , d'adroites flatteries pour les personnes constituées en dignité : si on y fait l'éloge des vices ou des folies des princes régnants , comme dans ces pastorales allégoriques qu'on représentoit à la cour de Charles I et de Louis XIV : alors le théâtre devient une funeste école de servitude. Au lieu de nous montrer des hommes et des sages , les défenseurs de l'état , les bienfaiteurs de la patrie ; on ne nous montre que des amans , des foux , des fats , des coquettes , des frippons , des dupes , des maîtres insolens , et de bas valets. Au lieu de dévoiler les noirs complots des mauvais princes , leurs trames perfides , leurs crimes atroces ; on ne dévoile que des intrigues d'amour , des tracasseries de ménage , des aventures de boudoir. Aulieu d'en faire une école de vertu , on en fait une école de mauvaises mœurs. Que si de tems en tems , on donne quelques bonnes pièces , la farce qui les suit en détruit ordinairement l'impression. Les sages réflexions qu'elles ont fait naître , sont effacées par les turlupinades d'un bouffon ou les tours d'une soubrette : les nobles sentimens qu'elles ont excités s'exhalent en risées , et l'auditoire est congédié en folâtrant [1].

complaisans du public , leurs auteurs dramatiques se sont pliés au goût dominant , et à leur honte éternelle ils ne travaillent qu'à le corrompre toujours plus.

(1) Dira-t-on que c'est attribuer trop d'influence aux représentations théâtrales ? Mais qu'on y réfléchisse un peu , ces maisons de récréation publique sont le seul endroit en Angleterre où il ne soit pas permis à un auteur hardi d'exposer librement ses idées , le seul endroit où

Encourager

Encourager les lettres, les beaux arts & les talens agréables.

Pendant les crises orageuses d'une révolution, on ne pense qu'à l'établissement de la liberté : mais dans le calme qui les suit, l'ardeur patriotique s'éteint, la paix donne d'autres idées, d'autres sentimens ; &, au milieu de mille objets de dissipation, on oublie jusqu'à ses devoirs.

Déjà la nation n'est plus unie ; les douces liaisons qu'avoit formées l'amour de la patrie sont détruites ; les membres de l'état sont bien encore citoyens, mais ils ont cessé d'être patriotes.

C'est en encourageant les lettres, les beaux arts & les talens agréables qu'Auguste plia les Romains au joug : & que ses successeurs y plièrent les nations barbares qu'ils avoient subjuguées (1).

une grande ame ne puisse pas faire éclater ses sentimens : le prince ayant eu grand soin de réserver à ses ministres l'examen des pièces qu doivent être représentées devant le public.

(1) Il paroît étrange (dit un historien célèbre) que les progrès des arts et des lettres, qui, chez les Grecs et les Romains augmentoient le nombre des esclaves, soient devenus dans ces derniers tems une source générale de liberté, et il a recours à une foule d'argumens forcés pour rendre raison de ce phénomène, qu'une simple distinction éclaircit. Toute étude qui ne se rapporte pas aux droits de l'homme, en fixant l'esprit sur des objets étrangers, doit nécessairement faire perdre de vue la liberté : tandis qu'en ouvrant le sanctuaire des sciences et des lettres à

Jamais peuple ne fut plus indépendant que les Germains. Sans établissement fixe, continuellement engagés dans quelque expédition pour faire du butin, passionnés de la liberté, & toujours sous les armes, ils donnèrent d'abord peu d'autorité à leurs princes : encore cette autorité étoit-elle peu respectée. Mais lorsque ces princes eurent assuré leurs conquêtes ; pour étendre & affermir leur puissance, ils travaillèrent à inspirer à leurs sujets le goût des occupations tranquilles, ils les engagèrent à cultiver les arts de la paix en leur faisant connoître les doux fruits de l'industrie ; ils les encouragèrent à se livrer à l'étude des lettres, à la mollesse & aux douceurs d'une vie contemplative.

Dès que la couronne de la Grande-Bretagne fut affermie sur la tête d'Alfred, ce prince s'appliqua à inspirer à ses sujets le goût des lettres & des arts ; pour les engager à les cultiver, il les cultiva lui-même, & ne cessa de répandre ses graces sur tous ceux qui s'y distinguoient (1).

une nation barbare, elle porte tôt ou tard ses idées de ce côté-là.

Les Romains ne connoissoient encore que la politique ; et le métier de la guerre : pour les en détourner, Auguste les engagea à cultiver la poésie et les beaux arts.

Sous le gouvernement féodal, les peuples, plongés dans une crasse ignorance, perdirent enfin dans les fers jusqu'à l'idée de la liberté : mais lorsqu'ils vinrent à cultiver les arts et les sciences, une fois livrés à l'esprit de réflexion, ils tournèrent leurs vues sur eux-mêmes, et ils sentirent leurs droits.

(1) Assert. pag. 13. Flor. Nigorn. pag. 588.

Jusqu'au règne de Ferdinand (1), l'Espagne, livrée presque sans relâche aux feux des dissensions civiles, étoit encore barbare : on n'y connoissoit que le métier des armes. Pour étendre sa puissance, ce prince commença à faire naître dans ses états le goût des lettres, en répandant ses bienfaits sur ceux qui s'y appliquoient.

Philippe II & Philippe III, également avides de puissance, favorisèrent de tout leur pouvoir les lettres & les arts.

Non content d'encourager les lettres, Philippe IV courut lui-même la carrière de bel esprit. Et dès que Philippe V fut parvenu à s'assurer la paisible possession du trône, son premier soin fut de protéger les lettres, de fonder des académies, & de récompenser les talens.

Lorsque la puissance royale eut pris le dessus, François I commença à accueillir les lettres, il attira les savans étrangers dans ses états, & encouragea les beaux arts.

Ses successeurs, Louis XIV sut-tout, ont tous suivi cet exemple.

Au reste, aucun prince ne caresse les gens de lettres qu'autant qu'ils flattent son orgueil, servent à ses plaisirs, relèvent sa magnificence, prêchent la soumission à ses ordres. Et combien de vils sicophantes mettent tout leur esprit à servir d'instrument au despotisme, à préconiser la servitude, à sanctifier l'oppression ! Prostitution infâme qui étouffe la liberté sous les fleurs mêmes de l'imagination, du goût & du génie.

(1) Epoux d'Esabelle.

Corrompre le peuple.

Nul gouvernement ne se maintient par sa propre constitution ; mais par les vertus civiques qui l'empêchent de dégénérer. Ce ressort détruit, c'en est fait de la patrie : au lieu de concourir au bien général, chacun ne cherche plus que ses avantages personnels, les lois tombent dans le mépris, & les magistrats eux-mêmes sont les premiers à les violer. Aussi, après avoir avili les peuples, songe-t-on à les corrompre.

Lorsqu'il n'y a point de censeurs publics dans l'état, le prince cherche à introduire des nouveautés propres à relâcher les mœurs : tout ce qui peut en arrêter la dépravation, il l'abolit ; il altère tout ce qui peut former une bonne police, & il travaille à pervertir les citoyens avec le même zèle qu'un sage législateur travailleroit à les régénérer.

C'est toujours par des routes semées de fleurs que les princes commencent à mener le peuple à la servitude. D'abord ils lui prodiguent les fêtes : mais comme ces fêtes ne peuvent pas toujours durer quand on ne dispose pas des dépouilles du monde entier, ils cherchent à lui ouvrir une source constante de corruption ; ils travaillent à encourager les arts, à faire fleurir le commerce, & à établir l'inégalité des fortunes, qui traîne toujours le luxe à sa suite.

Ceux qui ont sous les yeux le gouvernement féodal dégénéré en despotisme ou en oligarchie, trouveront cette assertion bien étrange. Les princes

encouragent l'industrie & le commerce, diront-ils, pour tirer de plus fortes contributions de leurs sujets, non pour les avilir : mais ce n'est pas des peuples asservis, c'est des peuples à asservir dont je parle. Laissons donc à part les efforts que firent, il y a quelques siècles, les Vénitiens, les Génois, les Florentins, les Hollandois, les François, les Espagnols, les Portuguais, les Anglois, pour encourager l'industrie, les arts, le commerce ; & suivons, à cet égard, les tentatives de l'administration chez des peuples libres.

Les anciens Bretons, les Gaulois & les Germains étoient presqu'indépendans. Lorsque, divisés en petites tribus, ils ne possédoient que leurs armes & leurs troupeaux, il ne fut pas possible à leurs chefs de les mettre sous le joug : pour les asservir, les Romains introduisirent parmi eux l'industrie, les arts, le commerce : de la sorte, ils leur firent acheter les douceurs de l'abondance aux dépens de leur liberté.

Agricola ayant subjugué les Bretons, introduisit parmi eux l'urbanité & les arts de la paix ; il leur apprit à se procurer les commodités de la vie, il s'efforça de leur rendre leur condition agréable ; & ces peuples se plièrent si fort à la domination de leurs maîtres, qu'une fois soumis, ils cessèrent de leur donner de l'inquiétude, & perdirent jusqu'à l'idée de leur première indépendance (1).

Impatient d'établir son empire sur les Anglois, Alfred se servit du même artifice.

J'ai dit que, pour ouvrir à leurs sujets une

(1) Tacite, vie d'Agricola.

Source constante de corruption, les princes travaillent à faire fleurir le commerce dans leurs états. Cette proposition n'auroit rien eu d'étrange, si je l'avois restreinte au luxe : mais le moyen de la révoquer en doute, le luxe étant toujours une suite nécessaire du commerce.

Or, il est constant que les princes ne négligent rien pour favoriser le luxe, ils l'étalent à l'envie, & ils sont les premiers à jeter dans les cœurs ces semences de corruption (1).

(1) Comme le luxe charme si fort le commun des hommes, qu'il les entraîne dans mille excès dispendieux, toujours suivis de la ruine des familles et quelquefois de celle de l'état; après avoir encouragé le luxe, souvent les princes se sont vus obligés de le restreindre. Mais par un contraste assez singulier, dans le tems même qu'ils le réprimoient par leurs édits, ils le prêchoient par leur exemple. Tandis que Louis XIV défendoit aux lieutenans-généraux de ses armées et autres officiers qui tenoient table, d'y faire servir autre chose que du potage, du roti avec des entrées de grosses viande et quelques entremets, sans assiettes volantes et hors-d'œuvre, il étaloit sur la sienne les productions des quatre parties du monde. Tandis qu'il régloit la quantité d'or et d'argent qui pouvoit être employée en vaisselle, meubles, équipages, habits, etc.; il prodiguoit en magnifiques extravagances les revenus de l'état.

Ils ont beau faire des ordonnances, le luxe n'y perd rien; leurs lois vont même contre leur fin, en donnant plus de prix à ce qu'elles défendent; et c'est peut-être souvent pour cela qu'ils les font.

Le goût des plaisirs qui régnoit à la cour de Jacques I, Charles II, Louis XIV, gagna tous les rangs. Chaque

S'ils ne le prêchent pas tous d'exemple, encore refusent-ils de le réprimer. Sous Auguste, le sénat proposa plusieurs fois la réforme des mœurs & du luxe : réforme à laquelle l'empereur étoit obligé de travailler, en vertu de sa charge de censeur : mais il éluda toujours avec art ces demandes importunes (1).

Quelques princes vont même jusqu'à y forcer leurs sujets. Pour assujettir le peuple de Cumes, Aristomène, cherchant à énerver le courage de la jeunesse, voulut que les garçons laissassent croître leurs cheveux, qu'ils les ornassent de fleurs, & portassent comme les filles de longues robes de couleurs différentes : il voulut, lorsqu'ils alloient chez leurs maîtres de danse ou de musique, que des femmes leurs portassent des parasols & des évantailles ; que dans le bain, elles leur donnassent des miroirs, des peignes, des parfums, & cette éducation devoit durer jusqu'à l'âge de seize ans (2).

Le commerce & le luxe ont toujours des effets trop funestes aux nations qui ont des mœurs, pour ne pas en développer les principaux.

Du commerce.

Il exige que les différens peuples communiquent

jour enfantoit quelque fête, chaque nuit quelque mascarade, où assistoient les personnes de marque : aussi le désœuvrement, la paresse, la dissipation et le luxe prirent-ils la place des mœurs simples, de l'industrie et de l'instruction.

(1) Dion Cassius. Liv. 54.

(2) Denis d'Ilalicarn. Liv. 7.

entr'eux. Or le desir d'être bien venus les uns des autres les rend sociables, il adoucit leurs manières, & les guérit de l'opinion trop avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes, des préjugés ridicules de l'amour-propre.

En procurant à chacun les productions des divers climats, il les assujettit à de nouveaux besoins, il leur donne de nouvelles jouissances, il les amolir par le goût des superfluités, & les corrompt par les plaisirs du luxe.

Si le commerce adoucit les mœurs agrestes, il déprave les mœurs simples & pures : s'il fait disparaître quelques ridicules nationaux, il donne mille ridicules étrangers : s'il efface bien des préjugés funestes, il détruit bien des préjugés utiles.

Dans ce flux & reflux d'allans & de venans qu'il nécessite, chacun porte quelque chose de son pays : bientôt les manières, les usages, la police, le culte se mêlent & se confondent ; peu à peu on se reconcilie avec tous les gouvernemens, & on oublie celui sous lequel on a reçu le jour. Le marchand, habitué à vivre avec des étrangers, regarde du même œil ses compatriotes, & finit par ne plus les connoître. Un Européen qui a voyagé n'est plus ni Anglois, ni Hollandois, ni Allemand, ni François, ni Espagnol : mais un peu de tout cela.

Le commerce ne confond pas seulement les usages & les manières ; mais les mœurs de tous les pays : l'ivrognerie, le luxe, le faste, la passion du jeu, la débauche viennent de mode, & chaque peuple joint à ses vices plus d'un vice étranger.

Un

Un vrai marchand est citoyen du monde. Avidé de richesses, il parcourt la terre pour en amasser, il s'attache aux pays qui lui offrent le plus de ressources, & sa patrie est toujours celui où il fait le mieux ses affaires.

Sans cesse occupé de ses gains, il n'a la tête meublée que d'objets de commerce, de spéculations lucratives, de calculs, de moyens d'amasser de l'or, & d'en dépouiller autrui. Etranger à tout le reste, son cœur se ferme aux affections les plus nobles, & l'amour de la liberté s'y éteint avec celui de la patrie.

Même chez les hommes les plus honnêtes, l'esprit mercantile avilit l'âme, & détruit l'amour de l'indépendance. A force de tout soumettre au calcul, le marchand parvient par degrés à évaluer chaque chose : pour lui tout est vénal, & l'or n'est pas moins le prix des bons offices, des actions héroïques, des talens, des vertus, que le salaire du travail, des productions de la terre, & des ouvrages de l'art.

En calculant sans cesse ses intérêts avec rigueur, il contracte un caractère d'équité stricte ou plutôt d'avarice, ennemi de toute générosité de sentimens, de toute noblesse de procédés, de toute élévation d'âme; qualités sublimes qui tirent leur source du sacrifice que l'homme fait de ses intérêts personnels au bonheur de ses semblables, à la dignité de son être.

L'esprit mercantile faisant regarder les richesses comme le souverain bien, la soif de l'or entre dans tous les cœurs; & lorsque les moyens honnêtes d'en acquérir viennent à manquer, il n'est

point de bassesses & de turpitudes dont on ne soit prêt à se couvrir.

Ces effets sautent aux yeux les moins clairvoyans ; en voici qui ne sont sensibles qu'aux yeux exercés.

Des spéculations en tout genre amènent nécessairement la formation des compagnies privilégiées pour certaines branches de commerce exclusif : compagnies toujours formées au préjudice du commerce particulier, des manufactures, des arts & de la main-d'œuvre ; par cela seul qu'elles détruisent toute concurrence. Ainsi les richesses qui auroient coulé par mille canaux divers pour féconder l'Etat, se concentrent dans les mains de quelques associations qui dévorent la substance du peuple & s'engraissent de sa sueur.

Avec les compagnies privilégiées naissent les monopoles de toute espèce, les accaparemens des ouvrages de l'art, des productions de la nature, & sur-tout des denrées de première nécessité : accaparemens qui rendent précaire la subsistance du peuple, & le mettent à la merci des ministres, chefs ordinaires de tous les accapareurs.

Sur le système des monopoles se modèle graduellement l'administration des finances. Les revenus de l'Etat sont affermés à des traitans, qui se mettent ensuite à la tête des compagnies privilégiées, & qui détournent à leur profit les sources de l'abondance publique. Bientôt la nation devient la proie des maltotiers, des financiers, des publicains, des concussionnaires : vampires insatiables qui ne vivent que de rapines, d'extorsions, de brigandages, & qui ruinent la nation pour se charger de ses dépouilles.

Les compagnies de négocians, de financiers, de traitans, de publicains & d'accapareurs donnent toujours naissance à une foule de courtiers, d'agens-de-change & d'agioteurs : chevaliers d'industrie uniquement occupés à propager de faux bruits pour faire hausser ou baisser les fonds, enlacer leurs dupes dans des filets dorés, & dépouiller les capitalistes en ruinant le crédit public.

Bientôt la vue des fortunes immenses de tant d'aventuriers inspire le goût des spéculations, la fureur de l'agiotage s'empare de tous les rangs, & la nation n'est plus composée que d'intrigans cupides, d'entrepreneurs de banques, de tontines ou de caisses d'escompte, de faiseurs de projets, d'escrocs & de frippons, toujours occupés à rechercher les moyens de dépouiller les sots, & de bâtir leur fortune particulière sur les ruines de la fortune publique.

De tant d'intriguans qui s'attachent à la roue de fortune, la plupart sont précipités : la soif de l'or leur fait avanturer ce qu'ils ont pour acquérir ce qu'ils n'ont pas ; & la misère en fait bientôt de vils coquins, toujours prêts à se vendre & à servir la cause d'un maître.

Lorsque les richesses sont accumulées dans les mains des feseurs de spéculations ; la foule immense des marchands n'a plus que son industrie pour subsister ou assouvir sa cupidité ; & comme le luxe leur a donné une foule de nouveaux besoins, & que la multiplicité de ceux qui courent après la fortune leur ôte les moyens de les satisfaire, presque tous se voyent réduits aux expédiens ou à la fraude ; dès-lors plus de bonne-foi dans le commerce : pour s'enrichir ou se soustraire à l'in-

digence, chacun s'étudie à tromper les autres : les marchands de luxe dépouillent les citoyens dérangés, les fils prodigues, les dissipateurs : toutes les marchandises sont sophistiquées, jusqu'aux comestibles ; l'usure s'établit, la cupidité n'a plus de frein, & les friponneries n'ont plus de bornes.

Aux vertus douces & bienfaisantes qui caractérisent les nations simples, pauvres & hospitalières, succèdent tous les vices de l'affreux égoïsme, froideur, dureté, cruauté, barbarie ; la soif de l'or dessèche tous les cœurs, ils se ferment à la pitié, la voix de l'amitié est méconnue, les liens du sang sont rompus, on ne soupire qu'après la fortune, & on vend (1) jusqu'à l'humanité.

A l'égard des rapports politiques de la horde des spéculateurs, il est de fait qu'en tout pays les compagnies de négocians, de financiers, de traitans, de publicains, d'accapareurs, d'agens-de-change, d'agioteurs, de feseurs de projets, d'exacteurs, de vampires & de sang-sues publiques, toutes liées avec le gouvernement, en deviennent les plus zélés suppôts.

Chez les nations commerçantes, les capitalistes & les rentiers faisant presque tous cause commune avec les traitans, les financiers & les agioteurs ; les grandes villes ne renferment que deux classes de citoyens, dont l'une végète dans la misère, & dont l'autre regorge de superfluités : celle-ci possède tous les moyens d'oppression ; celle-là manque

(1) C'est en Hollande sur-tout qu'il faut voir ces funestes effets de l'esprit mercantile.

de tous les moyens de défense. Ainsi , dans les républiques , l'extrême inégalité des fortunes met le peuple entier sous le joug d'une poignée d'individus. C'est ce qu'on vit à Venise , à Gènes , à Florence ; lorsque le commerce y eut fait couler les richesses de l'Asie. Et c'est ce qu'on voit dans les Provinces - Unies où les citoyens opulens , seuls maîtres de la république , ont des richesses de princes , tandis que la multitude manque de pain.

Dans les monarchies , les riches & les pauvres ne sont les uns & les autres que des suppôts du prince.

C'est de la classe des indigens qu'il tire ces légions de satellites stipendiés qui forment les armées de terre & de mer ; ces nuées d'alguazils , de sbires , de barigels , d'espions & de mouchards soudoyés pour opprimer le peuple & le mettre à la chaîne.

C'est de la classe des opulens que sont tirés les ordres privilégiés , les titulaires , les dignitaires , les magistrats , & même les grands (1) officiers de la couronne ; lorsque la noblesse , les terres titrées , les grands emplois , les dignités & les magistratures sont vénales : alors la fortune

(1) Cela se voit en Angleterre où la plupart des lords ont pour tige quelque marchand parvenu. Cela se voit sur-tout en France où presque tous les nobles de-frêche date descendent de quelque maltotier , de quelque financier , de quelque concussionnaire de provinces gorgés du sang des peuples , ou de quelque valet parvenu par des spéculations désastreuses pour l'Etat ; témoin ceux qu'enrichit le système de Law.

bien plus que la naissance rapproche du trône, ouvre les portes du sénat, élève à toutes les places d'autorité, qui mettent les classes inférieures dans la dépendance des ordres privilégiés; tandis qu'ils sont eux-mêmes dans la dépendance de la cour.

C'est ainsi que le commerce métamorphose les citoyens opulens & indigens, en instrumens d'oppression ou de servitude.

Si le commerce corrompt presque tous les agens, il a une influence bien plus étendue sur la société entière, par le luxe qu'il traîne toujours à sa suite.

Du luxe.

Le premier effet du luxe est d'étouffer l'amour de la gloire; car dès qu'on peut attirer les regards par de superbes équipages, des habits somptueux, une foule de valets; on ne cherche plus à se distinguer par des mœurs pures, de nobles sentimens, de grandes actions, des vertus héroïques.

Le luxe amène toujours le relâchement, la dissipation, le gout des plaisirs: pour rendre leur commerce plus agréable, les deux sexes se réunissent & se corrompent l'un l'autre; la galanterie s'établit, elle produit la frivolité qui donne un prix à tant de riens, rabaisse tout ce qui est important; & bientôt on oublie ses devoirs.

En faisant le charme de la société, les arts que le luxe nourrit, & les plaisirs qu'il promet nous entraînent vers la mollesse, ils rendent nos mœurs plus douces, ils énervent cette fierté qui s'irrite des liens de la contrainte.

En étendant des guirlandes de fleurs sur les

fers qu'on nous prépare , ils étouffent dans nos ames le sentiment de la liberté , & nous font aimer l'esclavage.

Ainsi , en amolissant & en corrompant les peuples , le luxe les soumet sans résistance aux volontés d'un maître impérieux , & les force de payer du sacrifice de leur liberté le repos & les plaisirs dont il les laisse jouir (1).

(1) A voir les funestes effets du luxe , on seroit tenté de désirer la perte des arts qui le nourrissent ; arts dangereux dont l'invention a déjà tant coûté à l'humanité , et qui ne font plus qu'augmenter nos misères , en augmentant nos besoins.

Mais quoi dira quelqu'un , quels charmes a donc la liberté qu'il faille tout lui sacrifier ? Insensés , n'est-ce pas à son triomphe que tient le règne de la justice , la paix et le bonheur de l'Etat ?

Eh ! qu'a donc le luxe de si aimable , demanderai-je à mon tour , qu'il doive l'emporter sur toute autre jouissance , sur la liberté et la félicité publiques ?

Le plaisir d'acquérir de la considération par des vertus , d'être honoré de tout le monde et de jouir de sa propre estime , ne vaut-il pas bien celui de se faire remarquer par un faste recherché ? On croit insipide la vie des peuples pauvres : mais ces jeux publics qui chez les Grecs rappelloient sans cesse les cœurs à la patrie , étoient-ils moins enchanteurs que les plaisirs qui suivent l'opulence , et qui flattent si fort nos petites ames ? Quoi de plus ravissant que ces fêtes , où le plus brave des jeunes Samarites avoit droit de choisir pour compagne la fille qu'il vouloit , et où la beauté , les graces , l'esprit devenoient le prix de la vertu ? Quoi de plus ravissant que les distinctions que ces peuples accorderoient aux

Le luxe n'énerve pas simplement les esprits, mais rien n'est plus propre à les diviser : lorsqu'il s'introduit dans l'état, plus d'union entre les membres, chacun cherche à attirer les regards, à effacer son voisin, à s'élever au-dessus des autres. Détournant les yeux de dessus le bien général, on ne les tient fixes que sur ses intérêts particuliers, & l'amour de la patrie est anéanti dans tous les cœurs.

A mesure que le luxe s'étend, il met le superflu au rang du nécessaire. D'abord on se livre à la dissipation, on en contracte l'habitude, les plaisirs deviennent besoins, ces nouveaux besoins, il

grands hommes. Où étoit l'Athénien qui n'eût tout sacrifié à l'honneur d'avoir une statue dans le Céramique?

Et puis compte-t-on pour rien cette précieuse union des citoyens dans tout gouvernement où la loi a établi l'égalité, cette aimable franchise avec laquelle les citoyens traitent entr'eux, cette loyauté qui règne dans leur commerce. Mais faut-il tout cela pour nous faire goûter le prix de la liberté? Qu'on examine le sort des Etats qui l'ont perdue; qu'on se rappelle les horreurs qui accompagnent le despotisme; qu'on jette les yeux sur le règne des Tibère, des Néron, des Caligula, des Claude, des Caracalla; sur celui des Louis IX, des Charles I, des Jacques II, des Louis XIV: lorsque l'empire est en proie à une foule de satellites, lorsque les noms des proscrits retentissent de toutes parts, lorsque le sang des citoyens coule à grands flots; nous sommes révoltés contre le pouvoir arbitraire, et nous sentons avec effroi le malheur des peuples qui y sont asservis.

faut

faut les satisfaire ; & comme tous ne le peuvent pas également , ils sont agités de sentimens divers : d'un côté se trouvent l'envie , la jalousie , la haine ; de l'autre côté l'orgueil & le mépris : --- nouvelles semences de discorde (1).

Une fois corrompu par le luxe , sans cesse on est dévoré de nouveaux desirs. Les moyens de les satisfaire manquent-ils ? on s'intrigue pour se procurer ces vaines jouissances.

Le mal va toujours en augmentant : car à force de vouloir se distinguer , on ne se distingue plus ; mais comme on a pris un rang , & que l'envie de se faire regarder subsiste toujours , toutes les cordes sont tendues pour sortir de cette égalité insupportable. Dès-lors il n'y a plus de rapport entre les besoins & les moyens , & l'on cherche à se vendre. Que d'esclaves volontaires !

Enfin une foule de citoyens indigens par leurs nouveaux besoins souffrent de se voir les derniers , s'agitent vainement pour s'affranchir de cette pau-

(1) Combien de princes ont fomenté ces divisions par leurs ordonnances ! Dans un édit de 1244 , Philippe-le-Bel dé endit aux bourgeois de porter ni vert , ni gris , ni hermine , ni or , ni pierres précieuses : dont il laissa l'usage aux nobles. Aux bourgeois riches de 2000 liv. , il défendit de se vêtir d'étoffes au-dessus de 12 sols l'aune , et aux moins riches , d'étoffes au-dessus de 8 sols : tandis qu'aux prélats et aux barons il permit de se vêtir d'étoffes de 25 sols.

Presque tous les princes ont fait de semblables ordonnances.

vreté humiliante, & sont réduits à faire des vœux pour la ruine de l'Etat.

Telle est la puissante influence du luxe, que souvent il suffit seul pour détruire la liberté, même chez les peuples qui en sont le plus jaloux. Tant que Rome ne nourrissoit que de pauvres citoyens; la bonne foi, l'honneur, le courage, l'amour de la patrie & de la liberté habitoient dans ses murs : mais dès qu'elle se fut enrichie de l'or des vaincus ; les mœurs antiques firent place à une foule de vices, & bientôt on vit ces hommes autrefois si fiers, si impatiens du joug, devenus les lâches adorateurs de leurs maîtres, s'avilir (1) chaque jour par de nouvelles bassesses.

Malgré la sagesse de ses lois, à peine eût-elle ouvert ses portes aux trésors de l'ennemi, qu'elle cessa de se reconnoître dans ses lâches rejettons. Bientôt les mœurs & les devoirs se trouvèrent en opposition ; la pauvreté jusqu'alors honorée, fut couverte de mépris, les richesses devinrent l'objet de tous les vœux, le luxe s'établit avec rapidité, on se porta à la volupté avec fureur ; & quand les délices eurent appauvris ces voluptueux, on vit une foule de citoyens prodigues chassés de leurs héritages & honteux de leur indigence ; faire servir la cabale à leur ambition pour troubler la paix de l'Etat ; & à leur tête quelques hommes puissans amener tour à tour le peuple, déchirer tour à tour la patrie par des factions, verser tour à tour le sang des citoyens, usurper le souverain pouvoir, & forcer les lois à se taire.

(1) Tacite, vie d'Agricola.

Ainsi périt la liberté à Athènes, à Lacédémone, à Sparte : ainsi périra-t-elle chez les Anglois ; ainsi périra-t-elle parmi nous.

Flatter l'avarice du peuple.

Dès que les richesses sont le prix de tout ce qui attire la considération ; elles tiennent lieu de naissance, de mérite, de talens, de vertus ; chacun les recherche comme le bien suprême : dès-lors la cupidité souffle dans tous les cœurs son venin mortel ; & pour avoir de l'or, on ne craint plus de se couvrir d'infamie. Aussi ceux qui gouvernent ont-ils soin de flatter l'avarice du peuple par le jeu, les tontines, les loteries (1) : artifice constant des cabinets de France, d'Angleterre, de Hollande, & sur-tout de Venise.

Par ce moyen, d'ailleurs, on amuse le peuple, on l'empêche de réfléchir sur sa situation, & d'appercevoir les pièges qu'on lui tend.

De la débauche.

Un autre moyen de soumettre le peuple, c'est de le faire vivre dans l'oisiveté, & de ne point contrôler ses goûts. Alors, sans sollicitude pour la liberté, il ne prend plus de part aux affaires publiques, il ne songe qu'à ses besoins & à ses plaisirs. Une fois affectonné à l'argent, faut-il pour s'en procurer renoncer à ses droits ! il pré-

(1) En considérant le mince profit que le gouvernement Anglois fait sur les loteries, on ne peut guères lui prêter d'autres vues.

sente sa tête au joug , & attend tranquillement son salaire. Si d'ailleurs les princes prennent soin de le fêter , il va même jusqu'à bénir ses tyrans.

Pour faire des Perses de bons esclaves , Cyrus les entretenoit dans l'abondance , l'oïiveté , la mollesse ; & ces lâches l'appelloient leur père.

Les empereurs Romains ufoient de cette politique ; ils donnoient au peuple des festins , des spectacles ; & alors on entendoit la multitude s'épuiser en éloges sur la bonté de ses maîtres (1).

Le gouvernement de Venise a grand soin de maintenir le peuple dans l'abondance , de lui donner de fréquens spectacles , & de le faire vivre dans la débauche en protégeant publiquement les courtisannes. Loin de contrôler les goûts des citadins , il ouvre la porte aux divertissemens , aux jeux (2) , aux plaisirs , & il les détourne par-là de l'envie de s'occuper des affaires d'Etat. Il n'y a pas jusqu'aux religieux auxquels il ne permette une vie débordée , & dont il ne favorise les dérèglemens (3) : de manière que tous les libertins

(1) Tacit : Hist. Liv. 4.

(2) Il est de fait qu'à Venise on ouvre pendant tout le carnaval plusieurs *ridotti* , où chacun peut aller se ruiner à des jeux de hasard : et ce qui paroîtra peut-être fort étrange , c'est qu'à chaque table un noble en toge tient la banque.

(3) En favorisant les dérèglemens des religieux , le sénat a aussi en vue de les décrier dans l'esprit du peuple : car tout aveugle et corrompu qu'il est , il ne laisse pas de voir leur ignorance et d'être révolté de leurs débauches.

vantent la douceur du gouvernement de la seigneurie.

Enfin, c'est une observation constante, qu'en tout pays les débauchés, les femmes entretenues, les valets, les chevaliers d'industrie, les feseurs de projets, les joueurs, les escrocs, les espions, les chenappans sont pour le prince; ils attendent un sort de la cour, des dilapidateurs publics, des concussionnaires, des dissipateurs, & ils sont toujours prêts à devenir les suppôts du despotisme.

Ainsi cette vie licencieuse, que le peuple appelle sa liberté, est l'une des principales sources de sa servitude.

Fausse idée de la liberté.

Tandis que les jeux, les fêtes, les spectacles, les amusemens de toute espèce fixent les esprits, ou oublie la patrie; peu à peu on perd de vue la liberté; déjà on n'en n'a plus d'idée, & on s'en forme enfin de fausses notions.

Pour les citoyens toujours occupés de leur travail, de leur trafic, de leur ambition, de leurs plaisirs, elle n'est bientôt plus que le moyen d'acquérir sans empêchement, de posséder en sûreté, & de se divertir sans obstacles.

Jusqu'ici le cabinet n'a encore travaillé qu'à endormir les peuples, à les plonger dans la sécurité, à les avilir & à les corrompre; c'est-à-dire à les façonner au joug qu'ils porteront un jour. Mais déjà il s'occupe à leur forger des chaînes.

Se faire des créatures.

Dans tout gouvernement où le prince dispose des bénéfices, des charges, des dignités; il s'en fait bien toujours des amis; cependant il ne les accorde d'abord qu'au mérite: mais une fois parvenu à avilir & à corrompre ses sujets, il travaille à s'en faire des créatures.

Maîtres des petits, les grands le sont en quelque sorte de l'Etat, & c'est avec eux qu'il commence à partager l'autorité: il séduit celui-ci par l'appas d'un emploi; celui-là par l'éclat d'un ruban; & bientôt les têtes viennent d'elles-mêmes se présenter au joug.

Indépendamment de la multitude de fonctionnaires qui occupent les différentes places de l'Etat; il tient par l'espoir ces nobles fainéans, ces petits ambitieux, qui courent sans cesse après la faveur & les dignités.

Ceux qu'il ne peut gagner par des effets, il les gagne par des promesses, des égards, des cajoleries. Flattés de ces marques de distinction, ils font tout pour les conserver.

A ces créatures du prince ajoutés la foule des intrigans, que les hommes en place enchaînent par leur crédit.

Ainsi sans rien faire pour le devoir, ceux qui sont à la tête de quelque département ne songent qu'à flagorner le prince dans la vue de partager son autorité; ils se chargent de fers pour en faire porter à d'autres; tous recherchent la faveur avec empressement, & visent à s'élever; les gens même

de la plus basse condition ne s'efforcent d'en fortir que pour dominer à leur tour.

Lorsque le prince est riche en domaines ou qu'il a le maniement des deniers publics, il se sert de ces richesses pour augmenter le nombre de ses créatures (1). L'amour de l'or qui est entré dans tous les cœurs avec le goût du luxe, lui soumet tous les rangs ; & le riche comme le pauvre, préférant ce métal à la liberté, est toujours prêt à mettre son honneur à prix (2).

Que les choses ont changé ! L'amour de l'égalité unissoit les enfans de la patrie, en confondant l'intérêt particulier dans l'intérêt général : maintenant l'amour du faste, de l'or, des dignités brise ces liens, & izole chaque individu.

A voir la discorde, l'avarice & la vénalité des citoyens, on croiroit la liberté aux abois : mais de tant d'hommes disposés à se vendre, le prince

(1) Depuis Charles-Quint jusqu'à Philippe V, il sortoit annuellement du trésor public 90,000,000 de livres pour le paiement des pensions accordées aux grands d'Espagne.

En France, le trésor public payoit depuis Louis XIV plus de quarante millions de livres aux pensionnaires du prince.

(2) Tandis que la pauvreté étoit honorée à Rome, on donnoit les magistratures à ceux qui en étoient les plus dignes, à ceux qui savoient le mieux gouverner l'Etat ou battre l'ennemi : mais quand les richesses eurent corrompu les cœurs, on nomma aux charges ceux qui savoient le mieux fêter le peuple.

n'a que ceux qu'il peut acheter ; les autres restent à regret fideles à la patrie.

Eteindre l'amour de la gloire.

Lorsque le desir de s'illustrer enflamme les citoyens, & que leur ame n'a soif que de gloire, intrépides défenseurs de la liberté, aucun péril ne les étonne, aucun obstacle ne les décourage, aucune considération ne les arrête ; & ils craignent moins les supplices que la honte de sacrifier la patrie aux volontés d'un tyran.

Aussi les princes ne négligent-ils rien pour changer l'objet de l'estime publique : à la gloire que le public seul dispense, ils substituent les dignités qu'eux seuls distribuent ; & au lieu d'en payer les services rendus à l'Etat, ils n'en payent que les services rendus à leur personne.

Dès-lors leurs créatures sont seules couvertes de marques d'honneur, & ces nouvelles distinctions sont bientôt accordées sans égard au mérite. De-là résultent deux effets contraires ; les petites ames les recherchent ; les grandes ames les méprisent. Décriées par l'usage qu'on en fait & l'indignité des personnes qu'on en décore, l'honneur de les mériter n'a plus d'attraits : or une fois avilies, il ne reste rien dans l'Etat pour exciter aux belles actions ; car quel homme assez sage pourroit se contenter d'être estimable sans être estimé ! Ainsi, faute d'alimens, l'amour de la gloire s'éteint dans tous les cœurs.

Encourager

Encourager la servitude.

Quand le prince est la source des emplois, des honneurs, des dignités; la faveur est l'objet de tous les vœux. Pour être quelque chose, chacun s'efforce de lui plaire; de toutes parts on sacrifie l'avantage d'être libre à un joug brillant, & l'amour de la patrie à de honteuses distinctions; on parle avec emphase de son mince mérite, on lui prête toutes les vertus, on exhalte le bonheur de vivre sous ses lois.

Ceux qui l'approchent affichent la bassesse, ils s'empressent de ramper à ses pieds (1), méprisent

(1) C'est la coutume des deux chambres du parlement d'Angleterre, lorsqu'elles adressent au monarque quelque remerciement, de ne jamais proportionner leurs expressions aux choses. Quelque petit que soit le mérite du prince, elles lui donnent toujours des louanges outrées. Qu'il fasse bien ou mal, elles le louent de tout, le remercient de tout, et jamais avec plus de zèle que lorsqu'il ne mérite ni louanges, ni remerciemens. Pour les arbitres de l'Etat, quel rôle que celui de vils adulateurs. Dira-t-on que ce sont-là des mots en l'air? Mais quand on prostitue des louanges, que reste-t-il à dire aux bons princes, aux pères de la patrie? Où est l'attrait de la vertu, lorsque la flatterie donne à d'autres les éloges qui n'appartiennent qu'aux gens de bien? Et avec cet indigne abus, quel prince craindra d'être noté d'infamie, ou sera tenté de remplir dignement le trône?

Ce n'est pas, dit-on, dans ces discours d'étiquette qu'il faut chercher l'amour de la liberté: tamps, la flatterie et la vénalité se tiennent par la main: l'une va rarement sans l'autre, et l'esclavage est à leur suite.

tous ceux qui dédaignent d'imiter leur exemple ; & fiers de leurs fers , briguent l'honneur honteux d'en être le jouet.

Ils vont plus loin : manquant de vertus , ils n'en peuvent souffrir dans les autres , & ils mettent toute leur adresse à les ridiculiser. Sans cesse ils insultent aux actions éclatantes , sans cesse ils calomnient les gens de bien , sans cesse ils font tomber sur les partisans de la liberté les plus humiliantes épithètes.

D'abord on méprise leurs vils discours : mais à force de les répéter , & de ne point rougir , ils étonnent leurs adversaires ; puis la hardiesse avec laquelle ils affrontent le ridicule en impose ; & comme la plupart des hommes sont incapables de n'estimer les choses que ce qu'elles valent , leur mépris s'arrête & leur admiration commence.

De son côté le prince n'élève aux honneurs qu'autant qu'on (1) montre de bassesse. Jamais sûr de sa faveur tant qu'on n'est pas prêt à trahir la patrie , il vous accable de sa disgrâce , si vous vous souvenez un instant du devoir (2) : de sorte qu'il n'y a que les vils flatteurs & les scélérats qui

[1] Quoique l'infâme docteur Manwerings , l'apôtre du despotisme , eut été déclaré , par le parlement , indigne de posséder aucun emploi dans l'église Anglicane , il fut néanmoins nommé , par Charles I , à la riche cure de Stemford River en Essex.

[2] Comme le pouvoir des rois d'Angleterre est actuellement limité , c'est un moyen de se faire rechercher que de fronder leur administration : mais une fois auprès d'eux , il faut bien changer de gamme.

vendent leur honneur pour vendre leur protection, qui puissent se soutenir dans des places si épineuses. Dès-lors tous les vices règnent à la cour, & y marchent tête levée.

Ne pouvant pas vivre comme on voudroit ; on vit selon les tems, les hommes, les affaires : les plus sages même n'ont plus qu'une froide admiration pour la vertu, & les meilleurs patriotes ne sont plus que des gens indifférens au bien public.

Enfin, rien n'excitant plus aux belles actions ; la paresse, l'avarice, l'ambition, le dépit portent tout le monde à négliger ses devoirs, chacun fait un trafic honteux de ses avantages, & sans songer à s'acquitter dignement de ses emplois, on ne songe qu'à ce qu'on peut faire pour en tirer le meilleur parti. Dès-lors, les sujets dévoués au prince n'ont plus d'autre soin, que celui de se distinguer par une infâme prostitution à toutes ses volontés.

Ecarter des emplois les hommes de mérite & les hommes de bien.

Dans un gouvernement libre, nouvellement établi, ce sont toujours ceux qui ont rendu les plus grands services à l'État qu'on met au timon des affaires ; ce sont toujours ceux qui ont montré le plus de vertu qu'on place à la tête des tribunaux. Si l'on commet au prince le soin de nommer ensuite aux emplois, c'est sous condition qu'il n'y nommera que des sujets dignes de les occuper. Mais pour machiner à son aise, loin d'appeler à lui le mérite & la vertu, il écarte à

petit bruit du maniemment des affaires les hommes intègres & les sages, ceux qui jouissent de la considération publique, pour n'y admettre que des hommes de facile composition ou des hommes dévoués (1).

Hipocrisie des princes.

Peu de princes sont assez téméraires pour attaquer ouvertement la liberté. Lors même que leurs funestes entreprises paroissent à découvert, ils en chachent avec soin le but, ils voilent leurs machinations sous (2) de beaux dehors, & affichent la plus grande popularité.

Quelques-uns se servent de perfides agens pour fouler, vexer, dépouiller & opprimer les citoyens ;

[1] Telle étoit la pratique de Jacques I. Lorsqu'il y avoit sur les bancs des hautes cours de justice quelque patriote qui venoit à se distinguer, il se hâtoit de l'expulser. Bacon lui ayant insinué dans une lettre particulière, *de le nommer à la place de chancelier dont Cooch étoit revêtu, et dont sa popularité le rendoit indigne*, il n'eut rien de plus pressé que de suivre ce perfide conseil. Cabal. pag. 29.

[2] L'hipocrisie est la tache indélébile des princes, de ceux mêmes que la grandeur de leur puissance sembleroit devoir garantir d'un vice aussi bas.

Lorsque l'armée de Charles Quint eut commis tant de cruautés à Rome, et traité si indignement Clément VII, ce prince prit le deuil, ordonna des processions et des prières dans toutes les églises pour la délivrance du saint père qu'il retenoit prisonnier, mais il ne punit aucun des coupables. *Lamotte le Vayer*, vol. 2, pag. 178.

bien résolu de s'appliquer ensuite le fruit des vexations de ces indignes ministres, de les charger seuls du poids de l'exécration publique, de les punir, & de se faire de la sorte la réputation de princes justes. C'est ainsi qu'en usent les sultans avec leurs bachas.

D'autres princes plus adroits se servent de ministres populaires, pour faire avec applaudissement le mal qu'ils n'auroient fait eux-mêmes qu'en s'exposant à la haine du peuple, & en se rendant l'objet de l'exécration publique. Ainsi pour une seule & même chose, ils savent se faire bénir; tandis que d'autres se feroient chargés de malédictions.

Quelquefois même ils accroissent leur pouvoir, en feignant d'y renoncer.

Pour s'attirer la confiance, ils font révoquer quelques lois qui gênent trop la liberté du peuple; or une fois qu'ils ont fait ce sacrifice à leur ambition, ils obtiennent tout ce qu'ils veulent, & l'abandon du peuple à leur égard n'a plus de bornes.

Des sourdes menées.

Tandis que les peuples se livrent au sommeil, le prince qui se voit environné d'hommes peu soigneux d'éclairer sa conduite, entreprend de porter quelques coups à la liberté.

Pour sonder le terrain, il hazarde quelque proposition propre à favoriser ses vues secrètes. Si elle passe, c'est un fondement sur lequel il se hâte de bâtir. Si elle effarouche, il a recours à la ruse, & cherche à colorer ses

desseins (1). *Pour le bien de l'Etat*, ce beau prétexte, dont ceux qui gouvernent couvrent leurs projets ambitieux, est sans cesse dans sa bouche; comme si le bonheur public lui tenoit fort à cœur. Il demande qu'on se fie à sa bienveillance: puis, sans honte de se parjurer lâchement, il prend les Dieux à témoins de la pureté de ses intentions, de son respect pour les lois qu'il se dispose à violer; & les peuples ont la sottise de s'abandonner à ses sermens.

D'autrefois il fait proposer par ses créatures, au nom des citoyens, les projets qu'il a en vue; & la nation, séduite par l'apparence, donne encore dans le panneau. Ainsi, Pitt fit proposer par de prétendus patriotes, le projet d'une milice constante, & ce projet passa. Ainsi la cour fit depuis proposer, par d'autres prétendus patriotes, le projet d'une milice sur le pied des troupes réglées; & malheur aux Anglois, si ce projet vient de même à passer.

Prêt à former quelque entreprise ouverte, pour distraire les esprits, le prince renouvelle les fêtes, les banquets, les spectacles; il se concilie la confiance publique en remplissant quelque engagement,

(1) C'est un des grands principes de Machiavel, que pour commander à leur aise, les princes doivent posséder à fond l'art de tromper les hommes. « E necessario, » dit-il dans son prince, saper ben colorir ad esser » gran simulatore e dissimulatore; e sono tanto simplici » gli huomini e tanto ubedienti alle necessita presenti, » che colui chi ingauna trovera sempre chi si larcera » ingannare. »

ou bien il livre les sujets aux fureurs du jeu (1).

Afin de disposer le peuple à recevoir Mazarin, le jour qu'il devoit rentrer dans Paris, Louis XIV fit publier une ordonnance portant injonction au prévôt-des-marchands & aux échevins d'ouvrir incessamment leurs bureaux pour le paiement de l'arrérage des rentes sur l'hôtel-de-ville (2).

Lorsque ce même prince vouloit porter quelque coup fatal à la liberté, il prodiguoit les deniers publics en fêtes, en banquets, en tournois (3).

Que si le prince tente quelque'entreprise périlleuse, il a soin de ruser & de se ménager des moyens de justification.

Charles II ayant formé le dessein de se rendre absolu, employa les artifices du duc de Landersdale pour engager le parlement d'Ecosse à passer un acte qui autorisât le conseil Ecoffois à lever une nombreuse milice, & à l'employer dans l'Etat, sans qu'il fut besoin de recourir immédiatement au roi (4). Ainsi faisant fortir en apparence de ses mains cette soldatesque, pour la mettre dans celles de son conseil, Charles étoit le maître de la faire marcher quand il lui plairoit contre l'Angleterre,

[1] Comme les démarches du gouvernement ne sont guères éclairées que par ceux qui environnent la cour, ces scènes de séduction se passent presque toujours dans la capitale.

[2] Histoire du cardinal Mazarin, vol. 4.

[3] Il en donna un magnifique le jour qu'il révoqua l'édit de Nantes. *Volt. : siècle de Louis XIV.*

(4) Rapin : hist. d'Aug.

sans paroître l'y avoir appelée ; & si la fortune venoit à se déclarer contre lui , le blâme de cet attentat seroit retombé sur le conseil.

Les sourdes menées , voilà le grand ressort de la politique des cabinets : ressort d'autant plus sûr , que ses funestes effets ne se faisant pas sentir à l'instant même , & l'indignation publique ne devançant jamais l'évènement , les frippons au timon des affaires ont le tems de prévenir l'explosion de la fureur du peuple.

Jusqu'ici les coups portés à la liberté n'ont point alarmé la nation. Comme ces changemens se sont faits par degrés , & que les mœurs nouvelles se sont établies sans violence , loin d'en avoir rien auguré de sinistre , le peuple a cru sentir accroître son bien être. Mais bientôt tout va changer de face : déjà ce ne sont plus des fêtes & des jeux ; de tristes scènes ont succédé ; les citoyens éclairés voient le danger qui les menace , & l'avenir ne leur offre plus qu'une désolante perspective.

Innovet.

Il n'est point de constitutions politiques où les droits du citoyen soient assez bien établis , pour ne rien laisser d'arbitraire au gouvernement ; point de constitution où le législateur ait porté la prévoyance jusqu'à couper la racine aux innovations. Or, c'est toujours par innover que les princes jettent les fondemens de leur inique empire.

Les premières innovations en ont à peine l'apparence : ce n'est point en s'appant , c'est en minant

le temple de la liberté, qu'on travaille à le renverser. On commence par porter de sourdes atteintes aux droits des citoyens, rarement de manière à faire une sensation bien forte, & toujours on a soin de ne pas annoncer ces atteintes par des démarches d'éclat.

S'il faut les consigner dans les actes de l'autorité publique; pour qu'elles se fassent moins sentir, on a soin de cacher ce qu'elles ont d'odieux, en altérant les faits, & en donnant de beaux noms aux actions les plus criminelles.

Souvent on débute par proposer quelques légères réformes qui n'indiquent rien que de convenable. On les énonce par des propositions générales, assez plausibles au premier coup-d'œil, & cachant des conséquences qu'on n'aperçoit pas d'abord; mais dont on ne tarde pas à se prévaloir, & dont on tire des avantages prévus. Ou bien on ajoute à la fin quelque article, qui détruit ce que les premiers offrent d'avantageux, & qui ne laisse subsister que ce qu'ils contiennent de funeste.

Quelquefois pour attenter à la liberté, le prince attend le moment d'une crise alarmante qu'il a préparée: alors sous prétexte de pourvoir au salut de l'Etat, il propose des expédiens désastreux qu'il couvre du voile de la nécessité, de l'urgence des circonstances, du malheur des tems; il vante la pureté de ses intentions, il fait sonner les grands mots d'amour du bien public, il affiche les soins de son amour paternel. Si on hésite d'adhérer à sa proposition, il s'écrie: *Quoi! vous ne voulez pas, tirez-vous donc seuls de l'abîme!* Personne n'a la force de faire résistance, & chacun se laisse

aller : quoiqu'il ne doute point que ces expédiens cachent, sous de beaux dehors, des desseins sinistres. Le piège se découvre-t-il ? c'est lorsqu'il n'est plus tems de l'éviter : alors le peuple, semblable au lion qui tombe dans des filets cachés sous la feuillée, se débat pour les rompre, & ne fait que s'enlacer toujours plus.

D'autrefois, sous quelque prétexte spécieux, le prince commence par créer, de sa propre autorité, quelque dignité, quelque charge, quelque emploi : ensuite il érige des cours de judicature, dont il rend peu à peu les jugemens arbitraires.

En Angleterre, Henri VIII ayant usurpé le pouvoir de créer des pairs sans le consentement du parlement (1), érigea bientôt après, de son autorité privée, le conseil d'York, sous prétexte de soulager ses sujets qui n'avoient pas le moyen de se faire rendre justice dans les cours de Westminster. La juridiction de ce tribunal s'étendoit sur plusieurs comtés. D'abord il suivit en matières criminelles les formes en usage dans les autres tribunaux : mais bientôt il ne lui fut plus permis de suivre que les intentions qu'il recevoit du cabinet.

Sous prétexte que les brigans qui infestoient l'Etat, étoient trop nombreux pour être réprimés par les juges ordinaires, Edouard I établit un tribunal particulier, sous le nom de *Commission du Trial-Baton*, qu'il autorisa peu après à rechercher & à punir tous les délits : redoutable inquisition

(1) Le lord Beauchamp fut le premier pair qui, en vertu d'une lettre-patente du roi, ait prit place au parlement. *Hume : hist. d'Angleterre.*

qui seule auroit suffi pour annéantir la liberté. Les membres de ce tribunal fesoient leur tournée dans les provinces, sévissoient sur le moindre soupçon, condamnoient sur la plus légère preuve, remplissoient les prisons de prétendus malfaiteurs, & leur permettoient ensuite de se racheter en payant de grosses sommes qui entroient dans les coffres du roi (1).

C'est un grand pas de fait vers la puissance arbitraire que l'érection de ces tribunaux : en créant des commissions particulières, le prince annéantit l'autorité des magistrats, & attire à lui tout le pouvoir judiciaire, dont il se fait peu à peu une arme offensive & défensive, qui le rend redoutable à tous ceux qui osent réclamer contre ses malversations ou résister à ses attentats.

Ce n'est point par des jugemens d'éclat contre des citoyens distingués que débudent ordinairement ces tribunaux ; mais par des sentences très-douces contre des citoyens obscurs. Ou, s'ils en viennent d'abord à des mesures violentes, c'est uniquement à l'égard de quelque grand malfaiteur, dont le châtiment, quoiqu'arbitraire, est toujours agréable au peuple, plus habitué à consulter son ressentiment que jaloux du maintien des lois, & toujours prêt à affermir l'injuste puissance sous laquelle il doit lui-même gémir un jour.

Quand le prince n'érige pas de nouvelles cours de justice, il change les formes prescrites dans celles qui sont établies, il altère les fonctions des juges qu'il soustrait à l'autorité du législateur ; il

(1) Hume, histoire d'Angleterre.

rend peu à peu les tribunaux arbitraires, & il y évoque toutes les causes.

Henri IV d'Angleterre ordonna, par édit, que les jugemens rendus dans les cours royales ne feroient point soumis à l'examen du parlement, à moins qu'on n'accusât les juges d'ignorance ou de prévarication : clause qui annulloit tout appel.

En montant sur le trône, Jacques I rendit indépendant des lois le conseil d'York, devant lequel il feisoit traîner les malheureuses victimes qui refusoient de s'y soumettre.

C'est ainsi qu'après avoir rendu arbitraire le pouvoir de la chambre étoilée, Charles I y traduisit les citoyens courageux qu'il vouloit opprimer : tribunal de sang, où la scélératesse tenoit la balance de justice, où le bon droit alloit s'enfvelir, & où la tyrannie égorgeoit chaque jour quelqu'innocente victime (1).

Multiplier les créatures du gouvernement.

Pour étendre leur puissance, les princes multiplient les emplois & les titulaires.

Sous les princes de la maison d'Autriche, qui montèrent sur le trône d'Espagne, le nombre des emplois civils étoit prodigieux; il y avoit des milliers de titulaires sans fonctions : à peine voyoit-on un citoyen tant soit peu étoffé, qui ne fut pourvu de quelque charge (2).

Mais pourquoi des exemples particuliers ! C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures que

(1) Ruis : fæd : vol. XIX, pag. 414.

(2) Désormeaux. Abr. chron. de l'hist. d'Espagne.

dans les différentes monarchies de l'Europe les rois ont imaginé les dignités de prince, d'archiduc, de duc, de duc à brevet, de pair, de comte, de vicomte, de marquis, de baron, de baronet, de chevalier, d'écuyer, &c., & qu'ils en multiplient à leur gré les titulaires.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures qu'ils ont créé les places de gouverneurs de province; de commandans de villes, de châteaux, de citadelle; de lieutenant-de-roi, de maréchaux, de lieutenans-généraux, de maréchaux-de-camp, de brigadier, de sénéchaux, de bailli-d'épée, &c.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, qu'érigeant en charges de grands officiers de la couronne les emplois domestiques de leurs maisons; ils ont créé des places de grand-aumônier, de premier aumônier, d'aumônier ordinaire, de maître de l'oratoire, de chapelain, de grand-maître, de grand-chambellan, de chambellan, de premiers gentilshommes de la chambre, de gentilshommes d'honneur, de grand-maître de la garde-robe, de maître de la garde-robe, de grand-écuyer, de premier écuyer, d'écuyer-cavalcadour, d'écuyer ordinaire, d'écuyer de main, de grand-pannetier, de grand-veneur, de grand-fauconnier, de grand-louvetier, de grand-maréchal-des-logis, de grand-prévôt, de premier maître-d'hôtel, de maître-d'hôtel ordinaire, de grand-maître des cérémonies, de maîtres des cérémonies, de secrétaires de la chambre & du cabinet, de lecteurs de la chambre & du cabinet, de secrétaire des commandemens, d'écrivains du cabinet, &c.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, qu'ils ont donné des maisons particulières à

leurs femmes, à leurs fils, à leurs filles, à leurs oncles, à leurs tantes, réunissant à toutes les charges fastueuses qui composent la leur, un conseil d'administration modelé sur le département des finances de l'Etat.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, que dans toutes leurs maisons, ils ont doublé le nombre des titulaires par des survivances.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, qu'ils ont institué une multitude d'ordres de chevalerie, avec grandes & petites croix, dont chaque place asservit le titulaire & une multitude d'aspirans.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, qu'ils ont créé dans les cours de judicature des places de présidens à mortier, de présidens honoraires, d'avocats-généraux, de procureurs-généraux, de substituts, &c.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, qu'ils ont doublé les places dans les états-majors des armées de terre & de mer, que chaque régiment a deux colonels, chaque compagnie deux capitaines; chaque division un amiral, un vice-amiral, un contre-amiral, &c.

C'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, que les rois de France ont érigé en conseillers-royaux les notaires, les secrétaires à brevet, les mesureurs de sel, les inspecteurs de police, jusqu'aux languyeurs de cochons.

Enfin, c'est pour augmenter le nombre de leurs créatures, que ces monarques ont rendu nobles tous les descendans de ces titulaires, dignes ou

indignes, & qu'ils en ont formé des classes privilégiées (1).

Il n'est pas tems encore de s'emparer de la puissance suprême. Si le prince y attentoit audacieusement, il feroit ouvrir les yeux à la nation, & il ne pourroit guères conserver une autorité mal établie. Il attend donc que les citoyens soient accoutumés à obéir en hommes libres, avant de leur commander comme à des esclaves; il attend que leur humeur d'indépendance aille se perdre dans la servitude. Cependant il mine sourdement leur liberté; & ils sont asservis sans qu'on puisse assigner aucune époque à leur asservissement.

Tarquin, qui ne s'étoit fait élire ni par le sénat ni par le peuple, qui avoit pris la couronne comme un droit héréditaire, extermina la plupart des sénateurs. Il ne consulta plus ceux qui restoit, & ne les appella plus à ses jugemens. Après avoir annéanti le sénat, il usurpa la puissance du peuple, il fit des lois sans lui, il en fit même contre lui. Déjà il réunissoit tous les pouvoirs en sa personne : mais le peuple se souvint un moment qu'il étoit législateur, & Tarquin ne fut plus.

Diviser la nation.

Après avoir fait oublier la patrie, on cherche à l'annéantir dans tous les cœurs.

Des hommes unis par la liberté & pour la liberté ne peuvent être asservis : pour les enchaîner, il faut les diviser d'intérêts; & le tems ne manque jamais d'en fournir l'occasion.

(1) Ces places sont abolies depuis la révolution.

Dans une société naissante, tous les membres de l'Etat, enfans d'une même famille, jouissent des mêmes droits, & ne sont distingués que par le mérite personnel. Mais le prince travaille bientôt à établir différens ordres de citoyens, qu'il élève les uns au-dessus des autres.

Quand il trouve ces ordres établis dans l'Etat, il travaille à les diviser en différentes classes, qu'il distingue par des privilèges. A l'une, il attache les places du gouvernement; à l'autre, les charges de la magistrature; à celle-ci, les emplois militaires; à celle-là, les bénéfices ecclésiastiques; laissant aux plus basses classes le trafic, les arts & les métiers.

Par-tout les grands dédaignent les petits, & les petits détestent les grands: ou pour mieux dire, toujours ceux qui tiennent à une classe de citoyens dédaignent ou détestent ceux qui tiennent à une autre classe. Ce sont ces basses passions que les princes mettent en jeu, pour fomenter la discorde entre les membres de l'Etat.

Servius Tullius divisa le peuple Romain en six classes (1), qui formoient cent quatre-vingt-treize centuries; il composa les premières centuries d'un nombre de citoyens, toujours d'autant plus petit, qu'ils étoient plus riches. Il fit entrer dans les suivantes un certain nombre de citoyens, toujours d'autant plus considérable qu'ils étoient moins aisés, & il jeta dans la dernière tous les indigens: or chaque centurie n'ayant qu'une voix, le droit de suffrage, c'est-à-dire le pouvoir suprême, se

(1) Tit. Liv. Lib. I.

trouva de la sorte placé dans les mains des principaux citoyens.

Jusqu'à la retraite sur le Mont-Sacré, il n'y eut à Rome que les nobles qui pussent aspirer aux magistratures ; & jusqu'à la destruction de la république, il n'y eut que les citoyens aisés qui pussent porter les armes, & servir dans la cavalerie.

Ainsi la classe la plus nombreuse du peuple y étoit comptée pour rien ; & les affligeantes distinctions qui séparaient les autres classes étoient un éternel foyer de discorde, dont le sénat & les empereurs profitèrent tour-à-tour pour se rendre absolus.

Dès l'origine de la monarchie Françoisé, les emplois honorables & lucratifs furent le patrimoine des nobles.

Vers le milieu de la troisième race, la porte aux moins considérables fut ouverte aux plébéyens opulens. Sous plusieurs rois, les emplois militaires furent bornés aux gentilshommes. Jusqu'à Charles VII, les nobles furent exempts de tout impôt ; & jusqu'à l'époque de la révolution, ils furent déchargés de la taille, de même que les magistrats, les conseillers honoraires, les secrétaires du roi, les militaires qui avoient un certain nombre d'années de service, &c. Enfin, dans tous les tems, la masse du peuple devint, par ces distinctions injurieuses du gouvernement, l'objet du mépris des ordres privilégiés ; & jamais le prince ne fit rien pour la faire sortir de son anéantissement.

Pour faire naître la jalousie parmi ses sujets,

Philippe II prescrivit, par un édit de 1586, les titres qu'ils devoient se donner réciproquement; le cérémonial à observer avec les grands, les ministres, les prélats; & il ordonna que l'on pour-
suivit quiconque refuseroit de s'y soumettre.

Le gouvernement de Venise distingue du peuple les citadins (1) par des exemptions & des privilèges particuliers; il les emploie exclusivement aux résidences, & aux secrétariats de tous les conseils, de toutes les ambassades; il leur permet de prendre l'habit de nobles, de contracter des alliances avec les gentilshommes; enfin, il aggrège de tems en tems au corps de la noblesse quelques-unes de leurs familles, à la place de celles qui s'éteignent. De la sorte il parvient à engager les citadins à faire corps avec lui contre le peuple. Et comme si cela ne suffisoit pas, il pousse la politique jusqu'à exciter des animosités entre la plèbe des différens quartiers de la ville, en y entretenant toujours deux partis contraires (2) qui en viennent aux prises certains jours de l'année.

A l'égard des sujets de Terre Ferme, il traite le peuple avec bonté, les nobles avec rigueur. La seigneurie qui regarde les Padouans comme les anciens maîtres de Venise, s'attache à entretenir la division parmi eux. Après avoir tiré de

(1) Le corps des citadins comprend les secrétaires de la république, les médecins, les avocats, les notaires, les marchands en soie ou en draps, et les verriers de Maron, c'est-à-dire les notables de la cité.

(2) Ces partis sont désignés sous les noms de *Nicolotti* et de *Castellani*.

Padoue les plus puissantes familles, elle a donné tant de privilèges aux étudiants de l'université, que les citoyens en sont extrêmement jaloux.

Non contents de diviser la nation en différentes classes séparées d'intérêts, les princes travaillent encore à semer la jalousie dans chacune, au moyen des pensions, des dignités, & des graces particulières qu'ils accordent à certains individus.

Le sénat de Rome avoit coutume de s'incorporer les plus puissantes familles plébeyennes pour faire masse contre le peuple.

Louis XI sema constamment la division parmi la noblesse, & il employa à ce sujet tous les raffinemens de la politique.

Les Vénitiens ne cessent de fomenter des dissensions parmi les nobles de Terre-Ferme. Pierre Erizza, lieutenant-général de la république à Udine, voyant que ceux du Frioul vivoient en bonne intelligence entr'eux, travailla à les brouiller irréconciliablement. Pour y parvenir, il se fit donner pouvoir d'accorder le titre de comte ou de marquis à qui bon lui sembleroit; & bientôt la jalousie alluma la discorde entre les familles qui prétendoient à ces titres, & les familles qui les avoient obtenus (1).

Pour diviser les membres de l'Etat, le prince va quelquefois jusqu'à exciter des factions.

Lorsque, par les menées de la cour, le royaume d'Angleterre fut partagé en deux (2) factions, &

(1) Amelot de la Houssaye, gouvern. de Veniz.

(2) Les Wighs et les Tories.

qu'à force de fomenter la discorde, ces factions, devenues irréconciliables, purent se contrebalancer; Charles II fit dissoudre le parlement, & leva le masque. Alors on vit avec étonnement un roi tant de fois humilié par le sénat de la nation, & tant de fois forcé de se soumettre; un roi sans armée, sans flotte, sans argent, sans secours étranger, devenir tout-à-coup le maître absolu de l'Etat, faire éprouver à ses ennemis les terribles effets de sa vengeance, immoler à son ressentiment les patriotes qui s'étoient le plus distingués, & mener le peuple en tyran.

Enfin, pour semer la discorde parmi les sujets, les princes ont presque tous protégé l'établissement de différentes sectes dans l'Etat; quelques-uns même ont favorisé certains sectaires, quelques autres les ont persécuté.

Artifices si funestes à la liberté, que par leur moyen plusieurs monarques sont parvenus à gouverner les nations avec un sceptre de fer.

Opposer l'un à l'autre les divers ordres de l'Etat.

Maîtres des petits, les grands le sont en quelque sorte de l'Etat, & c'est avec eux que le prince commence à partager la puissance. Comme il ne peut les tromper, il les entraîne dans son parti; pour eux tous les égards, tous les honneurs, toutes les dignités.

Les princes élèvent d'abord les nobles pour écraser le peuple, puis ils relèvent le peuple pour écraser les nobles. C'est ce que firent tous les monarques de l'Europe, jaloux d'établir un gou-

vernement arbitraire sur les ruines du gouvernement féodal.

Rappelons ici les institutions politiques, en vigueur dans les différentes monarchies que fondèrent les Germains, les Francs, les Goths, les Vandales; & nous aurons la preuve complète de cette vérité.

Placés auprès du trône, les nobles en étoient le soutien : bientôt ils furent l'instrument dont se servit le prince pour écraser le peuple.

En vertu du droit de conquête des barbares, les prisonniers de guerre étoient presque toujours réduits en servitude : sort constamment réservé aux peuples réputés en révolte (1). Comme les barons & les grands officiers de la couronne étoient tous des agens du prince, rien n'étoit plus ordinaire au commencement de la monarchie que de voir les habitans des villes & des campagnes se soulever contre les vexations des seigneurs, si ce n'est de voir les seigneurs révoltés contre le prince (2). Eh quoi de plus simple ! Ils chérissoient la liberté & ils avoient les armes à la main.

(1) Théodoric, se défiant de la soumission des peuples d'Auvergne, dit aux Francs de son apanage : « Suivez-moi, je vous mènerai dans un pays où vous aurez de l'or, de l'argent, des captifs, des vêtemens, et vous en transporterez tous les hommes dans votre pays. »

(2) Au commencement de la première race, on voyoit en France un nombre prodigieux d'hommes libres, soit parmi les Francs, soit parmi les Romains; on y voyoit des corps de bourgeoisie, des corporations d'artisans et de marchands, des cours de judicature, des collèges;

En conduisant les peuples à l'esclavage, le gouvernement fut trompé dans ses projets : il vouloit devenir absolu, mais il vit briser l'un après l'autre dans ses mains tous ses ressorts. Jettons ici un coup-d'œil sur l'humiliation où les rois furent retenus si long-tems par leurs courtisans : revers provoqué par leur folle ambition, mais préparé par les vices de la constitution, dont le développement ne pouvoit qu'amener l'anarchie.

En France, l'administration des ducs, des comtes & des barons étoit modelée sur celle du prince : mais, quoiqu'elle n'en fut qu'un diminutif, le cours des événemens augmenta bien plus l'empire des vasseaux du roi sur leurs tenanciers, que celui du roi sur ses vasseaux.

Les grands vasseaux de la couronne résidoient presque tous dans leurs terres : ainsi éloignés de la cour, les relations qu'ils avoient avec leur seigneur alloient toujours en s'affoiblissant ; tandis que celles qu'ils entretenoient avec leurs tenanciers se fortifioient chaque jour. Ils les formoient au maniement des armes, ils exerçoient envers eux les devoirs de l'hospitalité, ils les admettoient à leur table, ils les associoient à leurs exercices, à leurs amusemens, à leurs plaisirs. De-là quelle intimité ! Les tenanciers n'ayant point d'autre moyen d'avancer leur fortune, que de se dévouer à leur patron, sefoient de sa faveur le terme de leurs desirs, étoient perpétuellement à sa suite, briguoient son appui, soumettoient à ses décisions tous leurs différens, le consultoient dans toutes

mais vers la fin de la seconde race, presque tous les habitans des villes et des campagnes étoient asservis.

leurs entreprises, & le rendoient l'arbitre de leurs destinées.

D'abord les terres & les charges de la couronne furent amovibles; les ducs, les comtes, les barons, &c. ne les tenoient que sous le bon plaisir du prince: mais comme elles donnoient de l'autorité, & qu'elles enrichissoient ceux qui les possédoient, ils firent tout pour les garder.

Sous des rois ignorans, foibles ou lâches, les titulaires se prévalurent des circonstances, & obligèrent le prince de rendre leurs terres & leurs charges à vie; puis héréditaires, puis inaliénables.

Tandis qu'elles étoient amovibles, comme le pouvoir des titulaires émanoit du prince, ils lui restèrent attachés: mais à mesure qu'elles devinrent héréditaires, ils cessèrent peu à peu de se regarder comme sujets: bientôt ils parvinrent à se soustraire à toute dépendance, & l'Etat fut enfin divisé en autant de petites souverainetés qu'il contenoit de fiefs.

Dès-lors maîtres souverains au milieu de leurs domaines, les grands vasseaux eurent presque toute l'autorité; il s'en trouva même d'assez puissans, tels que les ducs de Guyenne & de Normandie, les comtes de Flandres & de Toulouse, pour former des entreprises contre la couronne.

Divers sujets de jalousie ayant semé la discorde entre les barons, ils se retranchèrent dans leurs châteaux, & se harassèrent continuellement par de petites guerres.

Les villes situées dans les domaines du roi & dans les terres des grands vasseaux, étoient soumises à l'autorité arbitraire des officiers de la couronne. Et dans toutes le défaut d'industrie,

d'arts, de commerce, laissoit les habitans dans la misère où les plongeioient les extorsions des agens publics. La justice n'étant point administrée, & la violence régnant par-tout, les citoyens ne pouvant plus se reposer sur la protection du gouvernement, se mirent sous celle des barons voisins, dont ils achetoient le patronage ; ou bien ils s'engageoient à son service comme soldats : ce qui augmentoit très-fort leur puissance.

Guerres au-dehors contre leurs voisins, pendant lesquelles les frontières furent plus ou moins avancées ou reculées, suivant l'habileté des rois. Guerres au dedans, au sujet du partage continuel du royaume entre les frères du prince, ou au sujet des dissensions & des révoltes des barons. Voilà ce que présente l'histoire de la première race.

Celle de la seconde offre à peu près le même tableau.

Pendant toutes ces guerres, la plupart des habitans des villes & de la campagne furent massacrés, & ce qui restoit d'hommes libres fut asservi en vertu d'un affreux droit de conquête : de sorte qu'il ne restoit dans l'Etat que des maîtres & des esclaves. Les barons exerçoient un empire tyrannique sur leurs vasseaux & leurs serfs ; ils en violloient les femmes, ils en confisquoient les biens, ils les vexoient de mille manières, & ils finirent par se faire des droits de ces vexations atroces.

Au commencement de la troisième race, l'autorité royale fut réduite presque à rien ; toute terre un peu considérable étoit érigée en baronnie. Les ducs,

ducs, les comtes, les barons & les autres grands vasseaux de la couronne s'étoient appropriés leurs charges ; à peine en fesoient-ils hommage au prince.

Mais par un concours fortuit de circonstances, la monarchie reprit le dessus à son tour : peu à peu les rois parvinrent à ruiner les barons ; & après s'être servi des grands pour abaisser le peuple, ils se servirent du peuple pour écraser les grands.

Les croisades, entreprises pour retirer la Terre-Sainte des mains des infidèles, leur en fournirent l'occasion : occasion qui n'avoit été ni prévue ni attendue de ces saintes folies.

Pour figurer d'une manière digne d'eux, la plupart des barons n'ayant point d'autre ressource, aliénèrent leurs fiefs ; les princes profitèrent de l'occasion pour réunir à peu de frais ces terres à la couronne.

Plusieurs grands vasseaux ayant péri dans les croisades, sans laisser d'héritiers, leurs fiefs retournèrent à la couronne. L'absence de plusieurs puissans barons, accoutumés à contrôler le prince, permit à l'autorité royale de s'étendre.

Le retour de la tranquillité dans l'Etat, pendant la guerre contre les infidèles, permit au prince de faire aussi quelque entreprise.

La compétence de la cour des barons, qui avoit été restreinte aux petits délits, & le renvoi de tous les autres à la cour du roi, qui avoit été ordonné avec l'appel de tout différent en cas de dénit de justice, engagèrent les arrières-vasseaux & le peuple à tourner leurs regards vers le prince,

entre les mains duquel ils firent repasser presque toute l'autorité.

Enfin, les principaux vasseaux s'étant épuisés pour fournir aux frais des croisades, des tournois & des cours plénières; le prince leur fournit les moyens d'en avoir, en accordant aux habitans des villes & des bourgs qui étoient sous leur domination, de se racheter pour certaines sommes. Ceux de la campagne recouvrèrent de même leur liberté. Dès-lors la dépendance cessa; les droits qui tomboient sur les hommes se levèrent sur les biens, & la puissance des barons se trouva extrêmement affoiblie.

Louis VII fut un des premiers à ménager au peuple les moyens de s'affranchir. Louis-le-Gros commença à donner des chartres de liberté aux villes de ses domaines, il abolit toute marque de servitude, il créa des corporations qu'il mit sous l'autorité de magistrats municipaux chargés de rendre la justice, de lever les taxes, & d'enrôler la milice pour le service de l'Etat (1).

Peu après les villes & les bourgs du royaume achetèrent des seigneurs le privilège de se choisir des magistrats, & ce privilège fut confirmé par le prince.

Enfin, le peuple affranchi demanda des lois. Chaque seigneur en donna, chaque communauté s'en donna à elle-même.

Pour s'égalier aux ecclésiastiques & aux nobles, les nouveaux affranchis voulurent aussi être jugés

(1) Il y avoit déjà des milices en France avant Jean II. Voyez le père Daniel, traité de la milice Française. Vol. I, pag. 144.

par leurs pairs, & on leur accorda des juges de même condition que les justiciables.

Jusques-là, la chasse & le soin de pourvoir au nécessaire avoit été toute l'occupation du peuple : mais bientôt il se mit à cultiver les arts & le commerce ; on établit des manufactures , on s'adonna à la navigation , les habitans des villes s'enrichirent , & devinrent puissans.

Déjà le peuple avoit recouvré la liberté civile ; dans la suite, il travailla à acquérir la liberté (1) politique. Pour le faire contribuer avec moins de répugnance aux besoins de l'Etat, on commença à l'appeller par députés aux états (2) généraux, ils y eurent voix délibérative, & ils contèrent pour quelque chose dans les délibérations nationales (3).

Ses députés y entrèrent pour la première fois, en 1304. On continua à les y appeller régulièrement : bientôt il n'y eut plus d'assemblée d'Etats sans eux ; & comme on proportionna leur nombre aux sommes dont les villes & les communautés contribuoient aux besoins publics, ils eurent par

(1) C'étoit un principe du gouvernement féodal que nul homme libre ne fut imposé que de son consentement. Aussi quand le prince demandoit quelque subside, les vasseaux de chaque baron étoient sommés à sa cour pour fixer ce qu'ils paieroient. Conformément à ce principe, les barons eux-mêmes fixoient les subsides dans l'assemblée générale de la nation.

(2) Voyez Pasquier. Recherch. Liv. 2, chap. 7.

(3) Tout homme libre avoit droit d'assister aux assemblées nationales ; et les barons eux-mêmes ne pouvoient assister aux états-généraux que par députés.

la suite autant d'influence que ceux du clergé & de la noblesse. Mais toute l'influence que les uns & les autres avoient sur les affaires publiques, consistoit à solliciter presque toujours en vain le redressement des griefs publics, & à fixer les contributions que le prince demandoit : car les états-généraux n'étoient point ces assemblées nationales qui commencèrent avec la monarchie, & qui étoient dépositaires de la souveraineté : depuis long-tems elles n'existoient plus que par le soin qu'avoient eu les rois de ne plus les convoquer : les états-généraux n'en étoient qu'un simulacre, institué un peu avant Philippe-le-Bel pour régler les subsides (1).

A cette époque, commença la chute du gouvernement féodal.

Une fois que le peuple fut affranchi, qu'il fut admis aux états-généraux, qu'il eut l'air de prendre part aux affaires nationales, & que par son industrie il se fut ouvert les sources de l'opulence ; il acquit beaucoup de pouvoir, il forma dans l'Etat un corps puissant, & ce fut à sa puissance que le prince eut recours pour abaisser celle

(1) Par une bizarerie inconcevable, le peuple, c'est-à-dire la nation elle-même, jusqu'à l'époque de la révolution, ne formoit qu'un ordre de l'Etat, sous la dénomination de *Tiers*.

En Arragon, les Cortes étoient composées des grands barons, de l'ordre équestre, des représentans des villes et du clergé, des prélats et des représentans du bas clergé.

des barons, dès que les circonstances le lui permirent.

Après bien des efforts, Charles VII étant parvenu à chasser les Anglois & les Bourguignons, qui avoient mis le royaume à deux doigts de sa perte; ce prince ne se prévalut pas moins de sa réputation que de l'impression de terreur que l'ennemi avoit laissé sur les esprits : or sous prétexte de pourvoir à la défense de l'Etat, il s'en rendit le maître.

Ruinez par une longue guerre, les prélats & les nobles lui laissèrent changer tout ce qu'il voulut dans le gouvernement; il abolit les cours plénières, qui rassemblant chaque année les seigneurs pour se concerter sur les affaires publiques, les rendoient plus puissans & plus entreprenans dans leurs terres. Il défendit les tournois, qui retraçoient le souvenir des guerres civiles; il changea tout le système de la jurisprudence, des finances & de la guerre; il s'attribua toute l'autorité, & enleva à la noblesse ses principaux privilèges.

Dès-lors tous les princes qui sont montés sur le trône ont augmenté plus ou moins la puissance de la couronne, en écrasant à la fois & la noblesse & le peuple.

L'affervissement de la nation & l'humiliation de l'autorité royale en Angleterre & en Espagne, offrent à peu près le même tableau qu'en France. Celui de la réintégration du peuple dans une partie de ses droits, & de l'augmentation de la puissance royale, tient à peu près aussi aux mêmes causes : les événemens seuls qui les ont mises en jeu sont dissemblables.

En parcourant l'histoire de ces tems d'oppression & d'anarchie , on gémit des malheurs auxquels l'ambition criminelle des chefs exposa toujours les nations ; on déplore l'aveuglement des peuples condamnés à souffrir si long-tems le joug de la tyrannie , sans trouver les moyens de le rompre ; on murmure contre le ciel , & on seroit tenté d'accuser sa justice , si l'on n'étoit un peu consolé en voyant ces affreux tyrans partager eux-mêmes les maux qu'ils font souffrir.

Sous le règne de Henri I, le pouvoir suprême étoit entre les mains des barons : maîtres de toutes les charges de la couronne , de tous les grands emplois militaires , de toutes les places du gouvernement ; ils en dispoient à leur gré & en leur faveur.

En 1209 , ils arrachèrent du roi Jean la grande chartre des droits.

Sous Henri III , ils nommèrent vingt-quatre commissaires qui refondirent le gouvernement à leur avantage : ils statuerent que chaque année les possesseurs de francs-fiefs éliroient , à la pluralité des suffrages , un grand sheriff , que le parlement s'assembleroit trois fois l'an , que chaque comté y enverroit quatre chevaliers , qui s'informeront des griefs publics dans leur voisinage , & en poursuivroient le redressement (1). Mais loin de s'occuper du bien public , ils ne songèrent qu'à leurs intérêts : & pour s'assurer l'impunité de toutes leurs violences , ils statuerent que les

(1) Hume, histoire d'Angleterre, année 1258.

juges de la couronne ne feroient leur tournée dans le royaume qu'une fois tous les sept ans.

Enfin , se regardant comme les arbitres de l'Etat , ils imposèrent au peuple serment de fidélité (1).

Après les troubles causés par la faction de Leicester , Henri III , pour abaisser les grands barons , appella en parlement les comtes titulaires ; & comme il régloit à son gré le nombre des députés , il se trouva maître de toutes les délibérations.

Puis , pour restreindre encore plus la puissance des barons , il leur opposa le peuple.

Pour l'engager à contribuer plus volontiers aux besoins de l'Etat , & faciliter la levée des impôts , il ordonna que chaque comté enverroit deux chevaliers , & chaque bourg deux députés , munis chacun de pleins pouvoirs pour adhérer aux moyens qu'il proposeroit. De la sorte , il se concilia l'amour de la nation , & s'assura de la majorité des voix.

Ces députés s'assembloient dans une salle séparée de celle des barons & des chevaliers , qui dédaignoient de siéger avec des gens qu'ils croyoient au-dessous d'eux. Voilà l'origine de la *chambre des communes*.

Henri VII ne fut pas plutôt parvenu à la couronne , qu'il forma le projet d'abaisser la noblesse. Elle venoit de montrer son pouvoir dans une longue guerre civile , pendant laquelle elle avoit déposé plusieurs princes , N'osant l'attaquer à force

(1) Wikes. Pag. 52.

ouverte, il eut recours à la politique. Il permit aux barons de démembrer & de vendre leurs fiefs, pour les empêcher d'avoir à leur service un nombre considérable de protégés : il encouragea l'agriculture, le commerce & la navigation ; il augmenta les prérogatives des communes ; il rendit rigoureuse l'administration de la justice, & il affermit si puissamment l'autorité royale, qu'il devint un des monarques les plus absolus de l'Europe.

La puissance des rois d'Aragon étoit très-limitée, & le serment de fidélité que les nobles lui prêtoient à son avènement au trône lui rappelloit sa dépendance. « Nous qui tous ensemble sommes plus puissans que vous, lui disoit le Justiza au nom des Arragonois, promettons soumission à votre gouvernement, si vous respectez nos droits ; mais non, si vous les violez.

Non content d'avoir mis de fortes barrières à l'autorité royale, & de se reposer sur les Cortès du soin de défendre la liberté publique, ils avoient établi un tribunal suprême d'Etat, sous la dénomination de Justiza, assez semblable à celui des éphores à Sparte. Interprète des lois & défenseur du peuple, ses fonctions étoient extrêmement étendues : tous les magistrats, le roi même étoit obligé de le consulter dans les cas douteux, & de s'en rapporter à ses décisions. C'étoit à lui qu'on en appelloit des jugemens royaux & seigneuriaux : il pouvoit intervenir d'office dans tous les différens, interposer son autorité, & sévir contre les délinquans. Censeur né des rois, il avoit le droit de réviser tous les actes publics émanés d'eux, pour s'assurer s'ils étoient conformes aux lois,

&

& devoir être mis à exécution : il avoit le droit d'exclure de l'administration des affaires tel fonctionnaire public qu'il jugeoit suspect ou inepte, & il n'étoit comptable de ses jugemens qu'aux Cortès.

Après tant de sages mesures, prises contre l'abus de l'autorité des rois, on a peine à concevoir comment elle a franchi ses barrières pour devenir absolue. Voici par quels moyens.

Jusqu'à l'avènement de Ferdinand à la couronne, plusieurs monarques avoient entrepris sans succès d'étendre leur pouvoir.

Dès que Ferdinand se vit maître du trône de toutes les Espagnes, par son mariage avec Isabelle de Castille, il songea à poursuivre les projets de ses prédécesseurs; ses talens, son adresse & sa constance conduisirent au succès ses desseins ambitieux.

Il débuta par retirer des mains des barons, en vertu des sentences qu'il avoit obtenues des cours de justice, la plupart des titres qu'ils tenoient de ses prédécesseurs. Il ne donna point le principal maniement des affaires aux nobles, qui étoient en possession des premiers emplois de l'Etat & de l'armée. Il transigea souvent sans leur concours sur les affaires de la plus grande importance. Il éleva aux plus hautes charges, des hommes nouveaux qui lui étoient dévoués. Il augmenta l'étiquette de sa cour; pour tenir les nobles à distance. Il réunit à la couronne la maîtrise de Saint-Jago, Calatrave & Alcantara; d'abord en se les faisant déferer par les chevaliers, puis en se les faisant attribuer par les papes Innocent VIII & Alexandre VI : ce qui augmenta considérablement ses

revenus & son autorité : car ces ordres s'étoient prodigieusement enrichis des dons que le fanatisme leur avoit fait pendant les croisades : & la charge de grand-maître étoit le plus haut point d'élévation où put parvenir un grand, par le privilège qu'elle lui donnoit de disposer de toutes les chevaleries (1).

Tant que les provinces d'Espagne furent exposées aux incursions des Maures, comme il n'y avoit de sûreté que dans les places fortes, tous ceux qui voulurent échapper au joug, s'y retirèrent. Et pendant les longues guerres que leur firent les rois, comme il étoit impossible de les combattre long-tems avec les forces que les barons étoient tenus de fournir, il fallut mettre sur pied des troupes stables, & sur-tout de la cavalerie légère. Ce fut aux habitans des villes à fournir les subsides nécessaires à l'entretien des troupes levées, pour la sûreté commune. Pour les engager à les accorder, on leur donna de grands privilèges, & on y fit fleurir le commerce.

Après avoir ainsi augmenté la puissance royale, il prit de nouvelles mesures pour l'augmenter encore. Les excursions continuelles des Maures & les guerres civiles entre les barons, avoient rempli l'état de désordres : le brigandage étoit si fréquent qu'il n'y avoit pas de commerce d'une ville à une autre ; & les tribunaux si foibles qu'on ne pouvoit en attendre aucune justice. Pour remédier à cette anarchie, les villes d'Aragon formèrent entr'elle une association, sous le nom de Sainte-Fraternité. Celles de Castilles suivirent l'exemple.

[1] Marian : Liv. 25.

Leur objet étoit de lever chacune un corps de troupes, pour protéger les voyageurs & poursuivre les brigands; elles établirent des tribunaux qui jugèrent les criminels, sans égard aux conflits de juridiction. Les nobles s'élevèrent contre ce bel établissement, & refusèrent tout secours à la couronne qu'elle ne l'eût aboli. Ferdinand protégea l'association de toutes ses forces, & s'en servit pour abattre la juridiction des barons.

Ainsi, le commandement des grandes armées que nécessitoient ses expéditions; la gloire qu'il acquit par la conquête du royaume de Grenade, qui mettoit fin à l'odieuse domination des Maures; l'adresse de ses ministres, & la constance avec laquelle il poursuivit ses desseins, augmentèrent considérablement l'autorité royale: mais elle resta limitée jusqu'à Charles-Quint, tant les Espagnols avoient d'amour pour la liberté, & les nobles pour l'indépendance.

C'est ainsi qu'après s'être étayé de tous les citoyens puissans pour établir sa domination, le prince relève les petits pour abaisser les grands; il protège le peuple, dont il a peu à craindre & beaucoup à espérer: puis pour contenir les classes privilégiées, dont il a peu à espérer & beaucoup à craindre, il leur oppose le peuple: enfin il reste si bien maître de tous les ordres de l'Etat, que lorsque l'un d'eux veut secouer le joug, il l'accable du poids de tous les autres..

Fatiguer le peuple de sa liberté.

Pour y parvenir, le prince travaille à exciter des désordres dans l'Etat.

D'abord il apposte ses créatures dans les assemblées populaires, pour opposer les clameurs d'une faction bruyante au vœu du peuple ; ou bien des émissaires de la cour se mêlent aux sociétés des amis de la patrie, pour emporter hors des bornes de la sagesse le zèle ardent & inexpérimenté.

C'est un art connu des cabinets d'introduire dans les assemblées populaires d'audacieux intrigans qui déclament des discours insensés, & commettent des actions reprehensibles, pour les imputer aux bons citoyens, calomnier les intentions des patriotes, & présenter le peuple comme une troupe de séditieux & de brigands.

Rien de plus ordinaire aux princes que de troubler l'élection des magistrats populaires, en foudroyant des tapageurs & des coup-jarrets pour maltraiter les électeurs qui portent des patriotes purs, & insulter les officiers de police qui veulent faire respecter la loi.

Quelquefois le prince met en campagne des troupes de factieux, contre lesquels les lois déploient vainement leur autorité ; mais qu'il fait d'un mot rentrer dans l'ordre, pour faire croire aux avantages prétendus de la domination d'un seul.

Quelquefois encore il se sert de la plus vile populace, pour troubler les magistrats dans leurs fonctions, espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, l'élèveront par désespoir à la puissance absolue.

D'autrefois pour dégouter le peuple de l'exercice de ses droits, & lui rendre insupportables les inconvéniens de la liberté, il forme des partis dans

l'Etat, qu'il soulève les uns contre les autres, & dont il se rend le médiateur pour s'en rendre le maître, & les faire servir d'instrumens à son ambition, de suppôts à son autorité.

Lorsque l'Etat est en combustion, il assemble des conseils nationaux : mais il empêche, par de sourdes menées, qu'on n'y prenne aucune résolution, ou bien il rend nuls les arrêtés qu'on y a pris.

Il va plus loin : souvent sous prétexte de maintenir la tranquillité publique, il empêche les assemblées destinées à réprimer ses excès & à rétablir l'ordre ; puis il se prévaut du silence qu'il les empêche de rompre, ou des irrégularités qu'il leur a fait commettre, pour supposer en sa faveur le vœu de ceux que la crainte a fait taire, ou punir ceux qui osent parler (1).

Ainsi l'artifice favori des princes, est de chercher à exciter des mouvemens défordonnés, pour égorgier les citoyens & calomnier le peuple ; ils se servent de ses vertus réelles pour lui donner des tords apparens ; & comme ils en font les juges, ils le punissent de leur propre perversité. Ils s'écrient ensuite les premiers que le peuple est le jouet des intrigans, cherchant de la sorte à le dégouter de la liberté qu'ils lui rendent laborieuse.

(1) C'est en empêchant les comices de s'assembler, que les décenvirs, d'abord élus pour une année, puis continués pour une autre, tentèrent de retenir à perpétuité leurs pouvoirs. Voilà comment le gouvernement usurpe l'autorité suprême, lorsque le peuple n'a pas d'assemblées périodiques, en possession du droit de se convoquer elles-mêmes.

Après de longues dissensions, souvent le citoyen fatigué des désordres qui agitent & désolent l'Etat, se rejette dans les bras d'un maître, & cherche à se reposer dans la servitude. Alors le prince ayant toute la puissance du peuple, qui n'a pu se conduire lui-même, se trouve le plus absolu des despotes. C'est ce qu'on a vu arriver en Danemarck, après de vains efforts, pour rappeler le gouvernement à la démocratie.

*Remplir les premières places de l'Etat d'hommes
corrompus.*

Quand le peuple dispose des emplois, ceux qui les briguent font bien quelques bassesses pour les obtenir, toutefois ils ne font guères accordés qu'au mérite. Mais lorsque le prince en dispose, on ne les obtient que par des voies indignes; la flatterie, la prostitution, l'infamie sont des arts nécessaires pour y parvenir.

Les princes ne peuvent seuls renverser la liberté; il leur faut des conseillers, des suppôts, des instrumens de tyrannie: or ils ne confient l'exécution de leurs projets qu'à des hommes adroits, qu'à des fourbes sans probité, sans mœurs, sans honneur.

Pour mieux assurer la réussite de leurs desseins, quelquefois ils n'admettent que peu de têtes dans le cabinet.

Impatient d'assouvir sa rapacité, Henri VII appella au ministère Empson & Dudley, deux adroits scélérats, également versés dans la chicane,

& bien qualifiés pour intervertir les formes de la justice, faire succomber l'innocent, & dépouiller le peuple sans défense.

Louis XI ne confia les premières places de l'Etat qu'à des hommes de néant; il ne chargea de l'exécution de ses desseins ambitieux que des hommes prêts aux derniers forfaits.

Pressé de devenir absolu, Charles II remit la conduite des affaires à son conseil privé (1), où il n'admit qu'un petit nombre d'hommes entreprenans, perdus de réputation, & faisant gloire de leurs vices.

A voir les crimes dont se couvrent les ministres des princes ambitieux, que penser des princes eux-mêmes!

*Soustraire au glaive de la loi les coupables agens
du pouvoir.*

La faveur suffit bien pour faire des ministres zélés : mais ils n'osent tout entreprendre qu'autant qu'ils sont sûrs de l'impunité. Aussi les princes ont-ils soin de les couvrir de leur protection, ils les soustraient au glaive de la justice, ils les absolvent des crimes qu'ils ont commis, des crimes même qu'ils commettront encore.

En appelant le cardinal Wolsey au ministère, Henri VIII lui accorda un pardon général, conçu en ces termes :

« Le roi, de son propre mouvement & par faveur

(1) Ce conseil n'étoit désigné dans le public que sous le nom de *cabale*.

» *spéciale , pardonne à Wolsey les trahisons , meurtres*
 » *& attentats quelconques qu'il a commis & qu'il*
 » *pourra commettre »* (1).

Jacques I en accorda un pareil au comte de Sommerfet, & Charles II au comte de Damby.

Que ne mit pas en œuvre Charles I, pour soustraire Strafford au bras de la justice ! D'abord il refusa de signer l'arrêt de sa condamnation ; ensuite il fit intervenir les prières, les larmes, les supplications ; puis il demanda que la sentence fut commuée en détention perpétuelle ; puis il demanda un sursis, & il ne céda enfin à la dure nécessité, qu'en frémissant.

Et Louis XV n'a-t-il pas arraché à la justice le duc d'Aiguillon, accusé d'avoir attenté aux jours du patriote Lachalotaye ?

Remplir les tribunaux de juges corrompus.

La liberté des peuples n'est établie que sur les lois : mais comme les lois ne parlent que par la bouche des juges, pour les rendre vaines, il faut établir des magistrats corrompus, ou corrompre ceux qui sont établis. C'est ce que font presque toujours les princes, pour devenir absolus.

Louis XI s'appliqua à remplir tous les départemens de l'administration d'hommes nouveaux &

(1) « That the king out of his mere motion and specail favour, do pardon all and all manner of treason, misprison of treason, murders, and outrages what soever by the said Wolsey comitted or to be hereaft er comitted ».

Macaulay's. Hist. of Eng.

d'hommes

d'hommes de basse condition, tous également dévoués à ses ordres.

Henri VII & Henri VIII ne nommèrent aux places de confiance que des avocats ou des prêtres qu'ils avoient à leur dévotion, & toujours prêts à sacrifier la nation à la couronne.

Sous Jacques I, la chambre étoilée, le conseil d'York, & la cour de (1) haute commission, tribunaux devant lesquels étoit évoquée toute cause importante, n'étoient composés que de créatures du roi.

Charles I corrompit les chefs de tous les tribunaux. Il fit plus : sous prétexte de faire rendre la justice, ce prince chargea, en 1633, l'archevêque de Cantorbéry & les autres membres de son conseil privé de régler les cours de justice. Ils devoient connoître de toutes les contestations qui s'élevoient sur la juridiction des tribunaux civils & ecclésiastiques : ils étoient autorisés à citer devant eux & juges & parties, à connoître des affaires, & à faire leur rapport au roi pour qu'il en ordonnât suivant son bon plaisir (2).

Après la dissolution du parlement de 1634, Charles I renvoya tous les gouverneurs de places, les lords lieutenans des comtés, les magistrats & les juges de paix, pour mettre en leur place les Tories les plus dévoués.

Charles II suivit l'exemple de son père ; & cet exemple fut suivi par son fils. Jacques II alla

[1] The high commission court.

[2] Whitlock. pag. 12, et Rym, fœd. Vol. XIX, pag. 280, etc.

même plus loin : le comité du parlement, chargé de rechercher ce qui s'étoit passé au sujet des prisonniers d'Etat, après avoir examiné les comptes de Graham & Burton, les deux vils solliciteurs de la couronne, trouva que depuis 1679 jusqu'en 1688, ils avoient reçu de l'échiquier 1,100,000 liv. st., qu'ils avouèrent avoir payées aux avocats, témoins, jurés, & autres personnes appelées au procès des infortunés qu'ils avoient poursuivis de par le roi, pour de prétendus crimes de haute trahison (1). On fait d'ailleurs que ce prince avoit coutume de chamber les juges, dans les cas d'importance.

Désarmer les sujets.

Pour se rendre absolus, c'est peu de la ruse sans la force (2).

Dans un pays libre, c'est avec leurs propres sujets, servant comme citoyens ou volontaires, que les princes attaquent l'ennemi, font des

(1) Rapin : hist. d'Angl.

(2) « La puissance, dit l'auteur du testament politique de Richelieu, étant l'une des choses les plus essentielles à la grandeur des rois, ceux qui ont la principale conduite de l'Etat, sont particulièrement obligés de ne rien omettre qui puisse contribuer à rendre leur maître si autorisé, qu'il soit par ce moyen considéré de tout le monde; et il est certain, ajoute-t-il, qu'entre tous les principes, la crainte qui est fondée en la révérence à cette force qu'elle intéresse davantage chacun à son devoir. Ainsi pour se rendre redoutable, il faut qu'il ait un grand nombre de gens de guerre, et de l'argent dans ses coffres. »

conquêtes , & défendent l'Etat. Mais à la tête d'hommes attachés à la patrie , ils n'osent rien entreprendre contre elle ; il leur faut donc des mercenaires. Aussi se sont ils tous empressés , dès qu'ils l'ont pu , de prendre des troupes à leur solde ; pour cela , ils ont mis en jeu bien des artifices.

Charles VII se prévalant de la réputation qu'il avoit acquise en chassant les Anglois , & de l'impression de terreur qu'ils avoient laissé dans les esprits , exécuta ce hardi dessein. Sous prétexte de mettre le royaume en état de défense contre quelque attaque imprévue , quelque invasion soudaine , il retint à son service un corps de 9000 cavaliers & de 16,000 fantassins ; il nomma des officiers pour les commander , & il les répartit dans différentes provinces (1). Ainsi , au lieu des hommes libres qui servoient sous les vasseaux de la couronne , soldats plus attachés à leurs capitaines qu'au prince , & accoutumés à n'obéir qu'à eux , il eut des troupes qui reconnurent un maître , & attendirent de lui seul leur bonheur.

Sous prétexte d'avoir des forces à opposer aux incursions des Maures d'Afrique ; Ximènes , régent de Castille , engagea les villes de ce royaume à enrôler un certain nombre de leurs bourgeois : il promit à ceux qui prendroient parti exemption de tout impôt , il les fit exercer au maniement des armes , il leur donna des officiers , & il les prit à sa solde (2).

(1) Hist. de France, par Véli et Villaret. Tom. XV, pag. 332, etc.

(2) Alarmés des entreprises que fesoit Ximènes pour

Sous prétexte que la couronne tiroit peu de secours de la milice des barons, que les armées de ces auxiliaires étoient peu disciplinées, & se tournoient même quelquefois contre la main qui vouloit en faire usage; Henri V (1) remplaça, par des contributions pécuniaires, le service militaire auquel ils étoient tenus, & il eut une nouvelle milice à sa solde. Après l'invasion du duc de Momouth, Jacques II demanda au parlement des subsides pour entretenir une armée de troupes réglées; afin, disoit-il, de faire face (2) à un prochain danger. Mais l'Angleterre n'a eu d'armée réglée, proprement dite, que depuis l'avènement de la maison de Brunswick au trône. A la sollicitation de Georges I, elle prit à sa solde un corps considérable de troupes pour maintenir la tranquillité dans le royaume, & remplir les conditions du traité de Hanovre.

En tous lieux, les princes ont poursuivi le

étendre la puissance royale, les nobles commencèrent à murmurer hautement : mais avant d'en venir aux extrémités, ils envoyèrent des députés au cardinal pour savoir en vertu de qu'elle autorité il agissoit : Ximènes leur produisit le testament de Ferdinand; puis les ayant conduit vers le balcon, d'où ils pouvoient découvrir un gros de troupes et un train formidable d'artillerie. -- Voilà, leur dit-il, en montrant du doigt, le pouvoir avec lequel j'entends gouverner la Castille. Ferrières. Hist. Lib. 8.

(1) La première commission d'array ou inspecteur des troupes dont l'histoire d'Angleterre fasse mention, fut expédiée sous ce prince, en 1425.

(2) Voyez les discours tenus au parlement, en 1685.

même dessein , & ils ont si bien machiné , qu'à l'exception des Suisses & des Etats-Unis de l'Amérique , il ne se trouve aujourd'hui nulle part des soldats citoyens. Par tout des mercenaires armés par la tyrannie contre la liberté (1) !

Comme ces armées furent levées sous prétexte de défendre l'Etat , d'abord on enrôla des hommes qui avoient une patrie. De pareils soldats n'étoient guères maniables : pour en avoir de plus dévoués , les princes sentirent la nécessité de composer leurs troupes d'hommes qui , ne tenant à rien , fussent tout aussi prêts à marcher contre leurs concitoyens que contre l'ennemi. Le tems leur en fournit l'occasion.

A mesure que l'industrie s'anime , & que le commerce fleurit , l'inégalité s'étend , une partie des citoyens engloutit toutes les richesses de l'Etat ; le reste , avili par la misère , n'a plus qu'une existence précaire , ou ne possède qu'une industrie qui ne l'attache à aucun pays.

C'est de la classe innombrable de ces infortunés , sans lumières , sans mœurs , sans héritages , & honteux de leur pauvreté , que les princes tiroient leur armée.

Mais comme si des mercenaires nationaux n'étoient pas encore des instrumens assez aveugles de tyrannie : pour opprimer leurs sujets , ils eurent recours à des étrangers. Aux troupes de son père , Louis XI ajouta un cors de 6000 Suisses. Louis XII prit en outre à son service un corps d'Alle-

(1) On n'a point oublié que cet ouvrage est écrit longtemps avant la révolution Française.

mands, connus dans les guerres d'Italie sous le nom de *bande noire*. Ses successeurs suivirent cet exemple. Et aujourd'hui il y a en France, au service du roi, des Ecoïsois, des Irlandois, des Corfès, des Suiffes, des Italiens, des Allemands.

En Espagne, l'armée est en partie composée d'Italiens, de Suiffes & d'Espagnols.

En Prusse, une grande partie des troupes est composée de François & de Polonnois.

En Angleterre, il n'y a point de troupes étrangères : mais le monarque y tient des régimens Ecoïsois ; & vu la bonne intelligence qui règne entre les deux nations, c'est à eux qu'il confie l'odieux ministère d'opprimer ses anciens sujets.

C'est peu d'avoir à leur service une soldatesque étrangère, quelques princes n'en veulent point d'autre. Dans toutes ses expéditions, soit offensives, soit défensives, même dans les cas les plus urgens, le gouvernement de Venise a évité de mettre les armes à la main des citadins (1).

La plupart des princes ont même poussé la politique jusqu'à défarmer leurs sujets ; crainte qu'ils ne vinssent à sentir leur force, & à en faire usage lorsqu'ils sont opprimés.

Sous prétexte de pourvoir à la sûreté publique,

[1] Lors de la ligue de Cambrai, la république voyant l'Etat désespéré de ses affaires, aimait mieux prendre à son service des soldats étrangers, à un sequin par jour, que d'armer le peuple.

la régente d'Espagne défendit, en 1669, aux habitans de Madrid, dont elle étoit détestée, de porter des armes à feu, ou même d'en garder dans leurs maisons ; & la peine prononcée contre tout réfractaire étoit capitale (1).

Dans l'Etat de Venise, le port d'armes est défendu, sous les peines les plus rigoureuses.

En France, on désarme le payfan, sous prétexte d'empêcher le braconnage. Dans les provinces, il n'y a même que les militaires, les gentilshommes, & les officiers de la couronne qui aient le port d'armes.

Ainsi, après avoir armé des mercenaires contre l'Etat, sous prétexte d'assurer le repos public, le prince désarme ses sujets pour pouvoir plus aisément les jeter dans les fers.

Voilà comment la puissance exécutive, couverte d'un voile trompeur, parvient à se rendre redoutable. Semblable à ces fleuves qui cachent quelques momens leurs eaux sous terre, pour reparoitre soudain, grossis par les sources qui s'y jettent, & entraîner avec fureur tout ce qui s'oppose à leur cours impétueux.

Pouvoir à la solde des troupes.

Ce n'est pas le tout de mettre sur pied une nombreuse soldatesque, il faut l'entretenir : aussi, en travaillant à avoir des troupes mercenaires, les princes travaillèrent-ils à avoir de quoi les soudoyer, & ils n'eurent besoin que des mêmes prétextes.

[1] Désormaux : Ab. chron. de l'hist. d'Espagne.

Indépendamment des revenus du domaine, Charles VII appropria des fonds à la solde de l'armée; il obtint de rendre perpétuelles certaines taxes qui n'étoient que momentanées; il alla même jusqu'à s'arroger le droit de lever des subsides, sans le consentement de la nation.

Pour soudoyer ses troupes, Charles-Quint se fit souvent accorder des subsides extraordinaires par les Cortès. Ses successeurs s'appliquèrent tous à dégager le domaine de la couronne; & Philippe V, non content de se former un très-gros revenu annuel, s'arrogea le droit de disposer des revenus de l'Etat.

Ainsi, pour tenir les peuples en respect, le gouvernement leur enlève avec la liberté le plus beau de leurs droits, & les force de payer eux-mêmes les mains qui les enchaînent.

Attentats contre les lois, & jugemens contre la liberté.

Cependant le prince empiette toujours. Comme il a eu soin d'assurer son autorité, il agit avec moins de retenue; & comme il arrive rarement que l'injure faite à un particulier intéresse toute une nation, il attaque les droits du souverain dans la personne de quelques-uns de ses membres.

Les opprimés se récrient ils? Trop foibles pour lutter contre le gouvernement, ou même hors d'état de fournir aux frais d'un procès (1), ils

[1] De lâches suppôts du ministère se sont élevés contre la société du *bill des droits*. Quelle criminelle audace, au milieu d'une nation libre! Ils ont même poussé l'im-

font

sont forcés de souffrir l'outrage. Puis, au lieu de venir au secours de celui qui souffre pour la cause commune, le public l'abandonne, & l'infortuné est immolé comme une victime dévouée à son malheureux sort.

Mais si les princes ont à faire à des hommes en état de lutter, ils essayent d'abord de gagner leur partie adverse. S'ils ne peuvent y parvenir, ils ne négligent rien pour la fatiguer à force de frais, de formalités, de délais, de subterfuges; ils travaillent à rendre vaines toutes ses démarches à force de chicane, & s'il est possible à prévenir un jugement.

Quand ils ne peuvent la débouter; ils cherchent à s'en défaire, de quelque manière que ce soit.

Si ces mesures échouent, que de ressources encore! L'intérêt, la crainte, l'espérance, la vanité, les préjugés, les fausses couleurs, la ruse, la séduction, la calomnie; tout est en faveur de l'homme constitué en puissance.

Les sujets veulent-ils défendre leurs droits

pudeur jusqu'à lui reprocher le rang peu élevé de ses membres. Quelle que soit leur condition, leur entreprise est digne d'éloges; elle est grande, généreuse, héroïque. Loin de les improuver, que le reste de la nation n'imitet-il leur exemple! Que n'établit-elle un fond pour plaider contre le ministère, lorsqu'il outrage les citoyens indigens. Pour se conserver libre, la nation entière doit épouser contre lui la cause de chaque opprimé. Quand ses membres s'isolent, l'Etat n'a plus de lien, plus de nerf, et l'esclavage est à la porte.

contre le gouvernement, ils n'ont d'autre ressource que celle de porter leur plainte devant des tribunaux, presque toujours composés de (1) créatures du prince. Ils ont beau avoir les lois pour eux; la justice, trop foible (2) contre le crédit, l'intrigue, la puissance, lui sert de peu de chose.

(1) C'étoit la méthode de Charles I et de Jacques II, de faire outrage à leurs sujets, puis de les faire juger par des hommes corrompus. *Whitlock.*

Aujourd'hui encore, la corruption souille quelquefois les tribunaux Anglois, présidés comme ils le sont par des créatures de la cour, assez disposées à préoccupier ou à séduire les jurés. Les jurés eux-mêmes se laissent souvent corrompre. Et dans les cas qui l'intéressent, le gouvernement peut toujours les choisir à son gré. C'est ce qui parut bien évidemment dans l'affaire de Wilkes contre les secrétaires d'Etat. Le jour qu'elle devoit être portée devant le tribunal, on envoya aux jurés de fausses lettres de sommation, portant que la cause étoit remise. Cependant on se pourvu d'un autre juré, qui prononça en faveur de la couronne. *History of the late Minority.*

(2) Pendant les règnes désastreux de Jacques I, de Charles I, de Charles II et de Jacques II; on sait comment les juges se prostituoient aux voluptés du gouvernement, et avec quelle audace ils opprimoient les infortunés que ces tyrans persécutoient. Sans honte, sans scrupules, sans remords, ils suivoient aveuglément tous les ordres de la cour, et pour la même action condamnoient aujourd'hui celui qu'ils avoient absous hier. Les conseillers du roi qui accusèrent contre Titus Oates, poursuivi par Jacques II, avoient occupé pour lui dans le procès des cinq Jésuites, particulièrement les procureur et solliciteur généraux.

Presque toujours, retenu par le respect ou par la crainte, celui qui porte la parole pour eux, n'ose faire valoir leur droit avec zèle; tandis que son adversaire, en sûreté sous la bannière royale, enhardi par la faveur, le tord, l'exténue & le dénature. Il oppose des sophismes à la raison, l'adresse à la justice, le mensonge à la vérité; il change en thèses de jurisprudence des questions qui n'exigent que du bon sens; il s'efforce d'étourdir les juges, & prétend justifier la tyrannie à l'aide de quelques sottes cavillations (1).

Eblouis ou corrompus, les juges à leur tour se portent à la vindicte; & presque toujours l'opprimé est éconduit du tribunal sans avoir obtenu justice, sans avoir même pu se faire entendre (2). Voilà comment les hommes puissans, nés pour

(1) En 1628, on informa contre Vassal, négociant de Londres, pour avoir refusé de payer les droits levés sur certaines marchandises. Vassal établit sa défense sur les statuts de la grande chartre, et sur ce que cet impôt étoit levé sans l'attache du parlement. Mais les barons de l'échiquier refusèrent d'entendre l'avocat de Vassal, et déclarèrent que le roi étoit en possession, et qu'ils l'y maintiendroient. Macawl. Hist. d'Ang. Vol. II, p. 19.

Dans les causes portées devant les tribunaux contre la couronne, sous les princes de la maison de Stuart, le glaive de la vengeance étoit toujours levé sur la tête des hommes hardis à défendre les droits du peuple; tandis que ceux qui étoient pour les prérogatives du roi, sûrs de l'impunité, avançaient avec audace les plus odieuses faussetés.

(2) C'est ainsi que les ministres, qui poursuivirent les

dominer, écrasent ceux qui osent leur faire tête; & souvent avec des calomnies pour toute arme (1), ils font triompher des clameurs ridicules au mépris des droits les mieux établis, & consomment iniquement sous les formes de la justice la perte de leurs adversaires.

Encore si le mal se bornoit-là : mais de cet attentat en résultent mille autres. Lorsque de nouveaux opprimés réclament contre la violence, on leur répond en se moquant : « De quoi vous » plaignez-vous ! Voyez le passé, nous (2) n'in- » novons point. » Ainsi les vexations passent en usage ; & comme si l'oppression devenoit légitime pour rester impunie, ils invoquent la possession de leurs brigandages à titre de droits sacrés, ils citent la violation des lois à l'appui de leur audace à les violer encore : dès-lors les jugemens se marchandent, & les lois tombent dans le mépris : car les créatures du prince cessent de les craindre, lorsqu'il les protège contre elles ; & les citoyens

publicateurs du n. 45 du North Briton, entreprirent de justifier leurs démarches illégales.

[1] La maxime que le roi ne sauroit mal faire, n'a-t-elle pas été alléguée pour justifier les outrages de l'autorité, et le titre de père de la patrie, pour prouver que le prince aimoit son peuple, dans le tems même qu'il le tyrannisoit. Parl. Hist. Vol. VIII, pag. 34, etc.

[2] Ainsi le procureur et l'avocat du roi, pour justifier les emprisonnemens illégaux qu'ordonnoit Charles I, alléguoient ceux qu'Elizabeth avoit ordonné. Parl. Hist. Vol. VIII, pag. 47.

cessent de les respecter, dès qu'elles ne peuvent plus les défendre.

Aveugle sécurité du public.

Le peuple ne prévoit jamais les maux qu'on lui prépare. On a beau rendre ses droits illusoires, miner les fondemens de sa liberté, il n'apperçoit son malheur que lorsqu'il le sent, lorsqu'il entend retentir à ses oreilles les noms des proscrits, lorsqu'il voit ruisseller le sang des citoyens, & qu'accablé sous le joug, il attend plein d'effroi l'arrêt du sort qu'on lui réserve.

Pour rester libre, il faut être sans cesse en garde contre ceux qui gouvernent : rien de plus aisé que de perdre celui qui est sans défiance ; & la trop grande sécurité des peuples est toujours l'avant-coureur de leur servitude.

Mais comme une attention continuelle sur les affaires publiques est au-dessus de la portée de la multitude, trop occupée d'ailleurs de ses propres affaires ; il importe qu'il y ait dans l'Etat des hommes qui tiennent sans cesse leurs yeux ouverts sur le cabinet, qui suivent les menées du gouvernement, qui dévoilent ses projets ambitieux, qui sonnent l'alarme aux approches de la tempête, qui réveillent la nation de sa léthargie, qui lui découvrent l'habîme qu'on creuse sous ses pas, & qui s'empressent de noter celui sur qui doit tomber l'indignation publique. Aussi, le plus grand malheur qui puisse arriver à un Etat libre, où le prince est puissant & entreprenant, c'est qu'il n'y ait ni discussions publiques, ni effervescence, ni partis. Tout est perdu, quand le peuple devient

de sang-froid, & que sans s'inquiéter de la conservation de ses droits, il ne prend plus de part aux affaires : au lieu qu'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la sédition.

Epuiser le zèle du peuple sur de faux objets.

Dans un Etat jaloux de sa liberté, il importe sur-tout qu'il y ait des sages qui réclament continuellement les lois, lorsque le prince les viole, qui réveillent le peuple de sa léthargie, qui l'éclairent dans les tems difficiles, & le ramènent à ses droits. Mais il faut bien prendre garde de ne pas l'alarmer sans sujet : dupe de ses vaines alarmes, il deviendrait enfin tranquille au milieu des dangers.

Il faut bien prendre garde aussi de ne pas l'alarmer à la légère. Si les griefs n'ont point ce degré d'évidence qui les met au-dessus du doute, on doit peu se flatter de les voir redresser : car il n'y a que l'évidence qui entraîne la multitude, & il n'y a que les efforts de la multitude qui déconcertent les projets du despotisme.

Il faut sur-tout bien prendre garde de ne pas l'animer à la poursuite d'un objet douteux. Quand il se met à défendre ses droits, il importe qu'il ait toujours l'avantage : --- les échecs du gouvernement ne font que retarder sa victoire ; ceux du peuple le découragent, l'avilissent, & l'enchaînent.

Des écrits peu fondés, ou des dénonciations hasardées.

Dans un Etat bien ordonné, la liberté de la presse doit être illimitée pour les écrivains qui

surveillent les fonctionnaires publics. Et comme les complots contre la patrie sont toujours tramés dans les ténèbres; comme les princes n'appellent point de témoins dans leur conciliabule pour machiner sous leurs yeux; comme ils ne transigent point pardevant notaire avec leurs agens; comme ils remettent très-rarement des instructions écrites aux scélérats qu'ils chargent de l'exécution de leurs attentats; comme ces écrits, presque toujours tracés en caractères hiéroglyphiques, ne sont jamais signés d'eux; il doit être permis de les dénoncer sur les plus légères apparences.

Dans les Etats où la constitution est assez vicieuse pour laisser un libre cours aux sourdes machinations du prince, les écrivains qui surveillent ses agens ne sauroient trop être sur leurs gardes.

Lorsqu'ils prennent à partie le gouvernement, il est à propos qu'ils se retranchent dans des chefs d'accusation dont ils puissent fournir la preuve. Une seule démarche inconsidérée de leur part suffiroit pour ruiner la meilleure cause. Le prince qui d'abord trembloit de voir ses machinations dévoilées, tant qu'ils se renfermoient dans les bornes de la prudence, triomphe au moment qu'ils en sortent; il se récrie à son tour, il les attaque, il les traduit devant les tribunaux (1), & laissant-là les griefs publics pour ses injures particulières, souvent il parvient à faire perdre de vue l'objet principal.

(1) C'est ce qui arrive dans tout pays où l'autorité du prince est illimitée.

Ainsi les défenseurs du peuple , qui par une sage conduite fussent venus à leurs fins , perdent entièrement le fruit de leurs efforts par le moindre trait hasardé.

Vérité dont les Anglois ont encore la preuve sous les yeux. Tandis que l'auteur du North Briton se bornoit à censurer les démarches illégales du gouvernement , à dévoiler ses sourdes menées , à poursuivre ses desseins secrets ; les ministres frémissaient sous le fouet de la censure : mais lorsqu'il vint à se lâcher en invectives contre la princesse douairière , il cessa de porter des coups sûrs aux ennemis de la liberté , & il leur fournit des armes pour l'écraser lui-même à leur tour.

Des écrits satyriques.

Le ton dont on plaide la cause publique n'est pas indifférent au triomphe de la liberté.

Quand on réclame contre l'oppression , il importe que ce soit toujours d'un ton grave , animé , pathétique , jamais plaisant. Les traits de la satire portent bien sur le tyran , non sur la tyrannie ; & loin de faire revenir l'oppresseur , ils blessent mortellement son amour-propre , ils ne font que l'aggraver & l'acharner toujours plus.

Les écrits satyriques ne servent guères d'ailleurs qu'à ferrer les nœuds de la servitude. Quand les gens sages ne les croiroient pas toujours exagérés , ces écrits n'iroient pas moins contre leur fin. En amusant la malignité du peuple , ils le font rire de ses souffrances (1) , ils diminuent son ressentiment

(1) C'est ce dont nous avons donné mille fois la preuve.
ment

ment contre les auteurs de ses maux, & ils le portent à souffrir patiemment le joug.

Des écrits indécens.

Sortir des bornes de la décence nuit de même beaucoup à la cause publique : les grossières invectives indisposent les hommes sans passion, révoltent les honnêtes gens, & aliènent ces froids patriotes qui ne tiennent que par un fil à la cause de la liberté.

Ajoutons que ces écrivains ciniques avancent les affaires du prince ; tout méchant qu'ils attaquent ne balance pas à les accuser de vénalité ; & à les voir servir la tyrannie, qui ne les croiroit en effet payés pour faire ce qu'ils font ! Tandis que cent plumes vénales les attaquent à leur tour, & ne réussissent que trop à leur faire perdre toute confiance, soit en les dénigrant, soit en faisant rire le public à leurs dépends.

Des mauvais écrits.

S'il importe de ne plaider la cause du peuple que d'un ton grave, il n'importe pas moins que ce soit d'un ton de maître. Tous ces auteurs ridi-

Lorsque nous gémissions sous l'oppression de Richelieu et de Mazarin, nous publiâmes des volumes d'épigrammes et de vaudevilles contre ces indignes administrateurs, et nous nous en tinmes-là.

Naguères encore nous nous consolions de tout par des chansons. Graces à la philosophie ; notre caractère est un peu changé, et nous n'y perdrons rien.

cules qui se donnent pour les champions de la liberté, ne font que nuire à ses intérêts : leurs languissans écrits ne réveillent point, ne persuadent point, n'enflamment point le lecteur ; leur sottise dialectique le dégoûte, & le dégoût enchaîne tout effort généreux.

De la multiplicité des écrits.

Dans un Etat jaloux de sa liberté, il importe qu'il y ait des sages qui réclament sans cesse les lois lorsque le prince les viole, qui fassent sortir le peuple de son apathie, qui l'éclairent dans les tems difficiles, & le ramènent à ses droits. Mais comme l'esprit humain se lasse enfin de tout ; les meilleurs écrits cessent de produire le bien qu'on en attend lorsqu'ils se multiplient au point d'accabler le lecteur, & de le conduire à la satiété. Que fera-ce lorsque ces écrits sont médiocres, futils, sans sel, sans vigueur, sans vie.

C'est ce qui est arrivé aux Anglois dans leurs dernières dissensions (1). Accablés de tant de pamphlets & las de tant d'efforts, ils tombèrent dans une telle apathie, que rien ne pouvoit plus fixer leur attention.

C'est aussi ce qui nous est malheureusement arrivé, pendant tout le cours de la révolution.

Modération inconsiderée du peuple.

Ce n'est point par des secousses violentes, ai-je dit quelque part, que les princes commencent à

(1) Dans les dissensions au sujet de Wilkes.

renverser l'édifice de la liberté ; ils en minent à la sourdine les fondemens , ils innovent peu à peu , & jamais d'une manière à faire une trop forte sensation.

Mais le peuple n'a ni l'œil assez exercé , ni l'esprit assez pénétrant pour remarquer ces progrès , & en prévoir les suites. Les remarque-t-il enfin ! Il n'a pas non plus toujours assez de résolution pour les arrêter. C'est contre les premières innovations toutefois qu'il faut s'élever avec force , si l'on veut prévenir la servitude. Quand on a laissé vieillir les abus , il est très-difficile de les réformer , souvent même il n'est plus tems.

Pour se conserver libre , il faut que le peuple soit toujours prêt à épouser contre le prince la cause des opprimés. Quand les citoyens séparent leurs intérêts & s'isolent , on les subjugué en détail , & c'en est fait de la liberté. Mais loin d'être prompt à prendre fait pour les droits des autres , il faut que chacun ait vu les siens compromis bien des fois , avant qu'il se détermine à les défendre. Or on ne sauroit croire combien le gouvernement tire avantage de ce manque d'audace à s'opposer à ses injustes entreprises , & combien il importe à la cause de la liberté de n'être point si patient. Si la première fois que Charles I porta ses mains impures à la bourse de ses sujets , ou qu'il les plongea dans le sang innocent , le peuple eut pris les armes , marché droit au tyran , & fait périr à ses yeux , sur un échaffaud , les ministres de ses cruautés ; il n'eut pas gémi tant d'années sous la plus affreuse oppression. C'est n'est pas que je veuille qu'à chaque instant on ait recours à des voies violentes ; mais sous prétexte de ne

pas exposer le repos public, ces tranquilles citoyens ne voyent pas qu'ils ne gagnent rien par leur lâcheté, que d'être opprimés plus audacieusement, qu'ils donnent toujours plus de prise à la tyrannie, & que lorsqu'ils veulent enfin en arrêter les progrès, il est souvent trop tard.

C'est l'ambition sacrilège du gouvernement qui le porte à attenter à la liberté publique; mais c'est la lâcheté des peuples qui laisse forger leurs fers. Quelqu'ambitieux que soient les princes, ils feroient beaucoup moins entreprenans, s'ils avoient toujours à s'ouvrir un chemin au pouvoir absolu par la force & la violence. Quand on parcourt avec attention les annales du despotisme, quelquefois on voit avec étonnement une poignée d'hommes (1) faire trembler une nation entière. Cette modération déplacée des peuples, ce fatal penchant à s'isoler (2) : voilà la raison de cet

(1) Les juges de la chambre étoilée et de la cour de haute commission, le conseil d'York, la chambre ardente, l'inquisition, etc.

(2) Ce fatal penchant n'est malheureusement que trop général. Laissons à part la foule de tous ces malheureux qui, ne tenant à l'Etat que par leurs besoins et leur misère, ne peuvent presque jamais être regardés comme de vrais patriotes. Mais parmi les citoyens aisés, combien de ces hommes commodes qui, sans entrailles pour les malheureuses victimes de la tyrannie, et toujours prêts à aller au-devant du joug, se trouvent bien sous quelque gouvernement qu'ils vivent. Ceux qui ne sont pas insensibles aux malheurs de l'Etat, sont retenus par d'autres considérations. Tremblans de compromettre leur bien-être pour la cause publique, la plupart se bornent

étrange phénomène ; car où est l'organe du public , lorsque chacun garde le silence !

Dissimuler les griefs nationaux.

Les opprimés font-ils entendre leurs réclamations ! Le prince met tout en œuvre pour étouffer la voix publique. Il envoie de tous côtés des émissaires séduire la partie la plus vile de la nation , il s'en fait présenter de flatteuses *adresses* qu'il oppose aux justes griefs du peuple ; puis joignant l'insulte à l'outrage , il vante la douceur de son gouvernement , & fait passer un peuple mécontent pour une poignée de mal intentionnés.

Pour mieux dissimuler les griefs nationaux , le prince reçoit avec distinction les adresses qui approuvent sa conduite , il accorde des marques de faveur à ceux qui les présentent : tandis qu'il témoigne son déplaisir à ceux qui lui présentent des remontrances (1) vigoureuses , si même il ne leur refuse audience.

Non content de les décourager , il impose silence aux papiers publics qui ne sont pas de son parti (2) :

à soupirer après des tems plus heureux. Les sages eux-mêmes se contentent de gémir en secret. Que s'il se trouve quelque homme de cœur , quelque vrai patriote ; voyant qu'il est impossible de pousser la multitude à agir , il réclame en frémissant les lois foulées aux pieds , et il ne fait que se compromettre.

(1 et 2) C'est ce que fit Charles II après la dissolution du parlement tenu à Oxford : c'est ce qui se pratique encore aujourd'hui ; et il ne se trouve que trop d'indignes sujets disposés à se prêter à cet artifice.

au lieu que les autres, flagornant l'administration & vomissant chaque jour des invectives contre les vrais patriotes, circulent librement dans le public : si ces mesures échouent, le prince se détermine enfin à gagner les chefs des mécontents, & il les engage à éteindre eux-mêmes le zèle de leurs adhérens.

Cruels artifices dont l'histoire d'Angleterre offre mille exemples, & qui ne sont que trop communs dans tous les gouvernemens.

Des artifices mis en usage pour appaiser les clameurs publiques.

Pour se conserver libre, une nation n'a que sa vigilance, son courage, son audace : pour l'asservir, le prince a tant de moyens qu'il n'est guères embarrassé que du choix ; mais celui qu'il met le plus souvent en œuvre, c'est la fourberie : le peuple est fait pour être la dupe de toutes les rubriques du cabinet, & les ministres profitent de cette disposition.

Quand les opprimés veulent prendre quelque parti pour empêcher les progrès de la tyrannie ; toujours se présente quelque nouvelle barrière à franchir. Ils ont beau former des projets, le prince les arrête soudain. Ils ont beau solliciter le redressement de leurs griefs ; leurs remontrances sont vaines, il se hérisse de scrupules, il s'arme de refus ; ou bien il n'oppose à leurs plaintes que la dérision : il répond qu'il est toujours prêt à écouter les griefs de ses sujets, qu'il n'a rien de plus à cœur que le bonheur de ses peuples, & il les renvoie avec ces beaux discours.

Persistent-ils dans leurs demandes ! Il persiste dans sa conduite. Toujours formés aux maximes d'une politique artificieuse, ceux qui gouvernent apprennent l'art de ne point s'étonner des obstacles, de mettre à profit la foiblesse de leurs adversaires, & de plier doucement au joug la docile multitude. S'il est question de faire consentir à leurs volontés ; comme c'est leur usage de tout promettre, avec dessein de ne rien tenir, quand le peuple les presse, ils leurent de belles promesses sa crédule simplicité ; & sans honte de manquer à leur parole, ils répètent ce bas artifice.

Dans les troubles de la Fronde, la liberté publique ayant été violée par nombre d'exils & d'emprisonnemens ; le parlement de Paris, après bien des efforts, obtint enfin du gouvernement une loi (1) qui assuroit la liberté des sujets. Mais cette loi fut bientôt éludée dans la personne du comte de Chavigni ; & lorsque le parlement fit des remontrances à ce sujet ; la régente répondit que cet emprisonnement ne devoit effrayer personne, qu'elle engageoit sa parole sacrée que chacun seroit en sûreté. Elle y manqua néanmoins bientôt après, à l'égard des princes de Condé & de Conti. Le parlement fit de nouvelles remontrances, & elle l'assura de nouveau qu'à l'avenir la loi seroit religieusement observée (2). Exemple trop ordinaire de la manière indigne dont les rois se jouent des peuples.

Las de voir leurs espérances tant de fois trom-

(1) En 1648, par arrêt du 22 octobre.

(2) Hist. du card. Mazarin. Vol. III, liv. 5, chap. 11.

pées, les mécontents demandent-ils justice à grands cris! Dans ces momens critiques, on cherche à tirer l'affaire en longueur (1) : on leur envoie des députés qui les bercent de belles promesses, on arrête la troupe effrénée, on l'amuse par de vaines délibérations, on l'endort, & on gagne le moment de lui faire face & de l'accabler.

Que s'il faut en venir à capituler : on lui fait des offres de nature à n'être pas acceptées : puis des propositions moins déraisonnables ; mais conçues en termes vagues, qui ne stipulent rien de précis, & qui laissent toujours le gouvernement maître des conditions du traité : ou bien on ajoute à des concessions claires quelque clause ambigüe qui les rend nulles, si même on ne fait pas de faux engagemens.

Alarmé par la retraite du peuple Romain sur le Mont-Sacré ; le sénat, réduit à traiter, ne songea plus qu'à stipuler, d'une manière vague, les droits des tribuns qu'on venoit d'élire : afin de ne rien accorder aux plébéyens, ou plutôt de se ménager un prétexte pour revenir contre ses concessions dans des tems plus favorables.

Dans le soulèvement de Naples, en 1647, comme le peuple demandoit avec instance la chartre de ses privilèges, le vice-roi qui ne songeoit qu'à

(1) Parmi les conseils que Charles-Quint laissa à son fils, il lui recommandoit de caler de voiles dans de fort de la tempête, de ne point s'opposer à la violence du destin irrité, d'esquiver avec adresse les coups qu'il ne pourroit soutenir de front, de se jeter à quartier, et d'attendre le moment de quelque révolution favorable. *Ministre d'Etat de Silhan. Tom. I, liv. 3, chap. 6.*

conjuré l'orage, en fit forger une fausse qu'il présenta pour la vraie.

En 1647, Charles I cherchant à endormir le parlement, & à faire croire qu'il étoit prêt à souscrire à tout ce qui pouvoit le reconcilier avec la nation, au moment même où il travailloit à l'écraser, envoya dire aux deux chambres « qu'il » desiroit qu'elles prissent sans délai en considéra- » tion les réglemens particuliers à faire, tant pour » le maintien de l'autorité légitime du roi, & » la fixation de son revenu, que pour la con- » servation de leurs propres privilèges, la paisible » jouissance de leurs biens, la liberté de leurs » personnes & la défense de la vraie religion pro- » fessée dans l'Eglise Anglicanne : réglemens qui » couperoient bientôt la racine à tout sujet de » plainte, en montrant par tout ce que le roi » accordoit à ses peuples, combien il étoit éloigné » des projets odieux que la crainte & la jalousie » mal fondées de quelques personnes lui avoient » prêtés, & combien il étoit jaloux de surpasser » en clémence & en bonté les princes les plus » généreux. »

Lorsque les Aragonnois, las de se voir accablés d'impôts en pleine, paix, & de souffrir mille abus qu'on avoit promis de réformer, menacèrent d'une insurrection générale : pour les appaiser, la régente établit un conseil, qu'elle disoit devoir être uniquement occupé à rechercher les moyens de soulager le peuple. Vaine institution, qui ne servit qu'à les endormir, & même à empirer leur sort : car ce nouveau conseil, composé d'hommes corrompus, ferma toujours les yeux sur les brigandages & les dilapidations de la couronne.

Qui le croiroit ! Souvent on n'oppose au désespoir des mécontents que de vains sons (1). Des hommes versés dans l'art de séduire les esprits, les haranguent ; puis la tourbe stupide se laisse aller à ces beaux discours , & devient le jouet de quelques rheteurs. Que dis-je ! souvent même un compte suffit pour déconcerter ses projets. Opprimés par le sénat, les Romains venoient d'abandonner leurs foyers pour aller chercher un asyle loin de leur cruelle patrie : Manlius Agrippa va trouver les mécontents sur le Mont-Sacré, il leur débite une fable, & les ramène dans leurs murs (2).

Quelquefois les plus petits ressorts font mouvoir les plus grandes machines. Le peuple ne s'attache qu'à l'écorce des choses, & souffre patiemment le joug, pourvu qu'il ne soit pas apparent. Aussi, dans les tems de mécontentement général, un jeu de mot suffit-il pour l'engager au sacrifice de sa liberté (3).

(1) Qui ne connoît le pouvoir de l'éloquence dans les émeutes ? Que n'a-t-elle point valu à Crassus, à Cicéron, à César ! Ses effets sont sûrs en tous tems. De belles paroles captivent le vulgaire : ce sont les pommes d'Hippomènes qu'il est toujours prêt à ramasser. Le peuple n'a jamais de projet arrêté. Sans cesse il est conduit par les impressions du moment, sans cesse il est poussé par le vent qui souffle, sans cesse il est entraîné par le torrent.

(2) Tit. Liv. Decad. I : Liv. 4.

(3) Aussi les princes ont ils grand soin de ne pas choquer ces préjugés.

Auguste rejette le titre de dictateur, devenu odieux dans Scylla Marius, César ; et il cache une puissance

César demandoit à rétablir la royauté : les Romains s'effarouchent : mais ils lui accordent, sous le nom d'empereur, le pouvoir suprême qu'ils lui avoient refusé sous celui du roi.

A la tête du gouvernement, Cromwell fait proposer au parlement, par ses créatures, de rétablir la monarchie. Au mot de royauté, l'alarme se répand, on rejette la proposition avec indignation ; mais on lui accorde, sous le nom de protecteur, le pouvoir qu'on lui refusoit sous celui de roi.

C'est peu encore de ces artifices. Eh, que ne font point les princes habitués à l'éurer le peuple ! Pour lui enlever ses chefs & lui opposer ses propres défenseurs ; ils foudoient une multitude de plumes mercenaires qui s'attachent à les noircir & à les calomnier, de manière à leur faire perdre l'estime publique en leur prêtant des vues ambitieuses ; & qui pis est, en semant le soupçon & la défiance, en les accusant de conniver en secret avec le gouvernement pour s'emparer de la puissance suprême. Ils engagent la vile tourbe de leurs créatures à aller de place en place répandre mille faux bruits propres à confirmer ces calomnies (1).

sans bornes sous un nom commun et des dignités ordinaires.

Tibère refusa constamment le titre de maître que le sénat lui avoit déferé. Il l'étoit bien en effet : mais il n'en voulut pas le nom, pour qu'on s'imaginât qu'il croyoit ne pas l'être.

(1) Telle étoit la politique du lord Bute contre Pitt.
Hist. de la dernière minorité.

Quand Manlius incitoit les Romains à s'affranchir de la tyrannie du sénat, les sénateurs le firent saisir : mais obligés de le relâcher pour appaiser l'insurrection, ils s'attachèrent à le rendre suspect au peuple, en lui suscitant des délateurs parmi la populace, qui l'accusèrent d'affecter la royauté, & lui firent ainsi de ses partisans, des juges & des ennemis (1).

Quelquefois même ils tâchent d'engager les défenseurs du peuple à se décrier eux-mêmes.

Pendant la minorité de Louis XIV, comme le parlement de Paris se récrioit fort contre la manière odieuse dont on fouloit les peuples, dans la vue de l'engager à ne défendre dorénavant que ses intérêts, & de le perdre de la sorte dans l'opinion publique, le gouvernement attaqua les privilèges de la compagnie, en s'appliquant pour quelque tems les honoraires de ses membres (2).

Barneveldt s'opposoit en Romain à Maurice de Nasseau, qui vouloit se faire roi des Provinces-Unies : Maurice le fait accuser d'être le chef des Arméniens, secte en horreur aux Bataves ; & bientôt ses ingrats compatriotes le traînent en prison, & de-là sur un échaffaud.

Un autre artifice très-adroit qu'emploient les princes pour perdre de réputation les défenseurs du peuple, c'est de leur opposer des scélérats notés par leur prostitution à la cour, qui s'étudient à renchérir sur toutes les demandes des chefs popu-

(1) Tit. Liv. Dec. I : Liv. 6.

(2) Hist. du cardinal Mazarin. Vol. III.

lares en faveur de la liberté : ce qui les fait paroître moins patriotes que les suppôts mêmes du despotisme. Dans la vue d'affranchir les plébéyens de l'oppression des nobles, le tribun C. Gracchus propose une loi qui leur est favorable : le sénat se garde bien de s'y opposer ; mais il engage L. Drusus à renchérir sur les demandes de son collègue, & à publier en même-tems que Cayus n'est que l'organe du sénat. Dupe de cet artifice, le peuple ne fait auquel des deux s'attacher, & (1) se trouve les mains liées par ce faux défenseur.

Continuation du même sujet.

Les princes ont cent moyens pour attaquer la liberté, le peuple en a fort peu pour la défendre, & l'on ne sauroit croire combien est étroit le chemin où il peut marcher à pas sûrs. Tandis qu'ils commettent impunément tant d'attentats, la moindre faute le perd. Ne montre-t-il pas assez de résolution ! on lui insulte sans pitié. En montre-t-il beaucoup ! on l'irrite, on le provoque, on le force à sortir des bornes de la sagesse. En fort-il ! on l'attaque jusques dans ses propres retranchemens, on a recours aux tribunaux, on y traîne ceux qui ont montré le plus d'audace, on crie à l'outrage, on les poursuit, on en demande vengeance. Dès-lors, trop foible contre le crédit, l'intrigue, le pouvoir ; la bonté de leur cause ne leur sert de rien, on les condamne impitoyablement ; & le prince écrase ses ennemis sous le poids des lois faites pour les protéger.

(1) Tit. Liv. Dec. I.

Combien sont inépuisables les ressources du gouvernement pour asservir les peuples ! Qui le croiroit ! Après avoir avili & enchaîné les tribunaux , le prince paroît respecter lui-même ces vains fantômes de la liberté. A-t-il besoin de leur appui ? Il leur rend un moment de force : mais il ne voit pas plutôt jour à s'en passer , qu'il les repousse avec dédain : semblable au voyageur qui foule aux pieds les mâfures sous lesquelles il s'est retiré pendant l'orage.

Continuation du même sujet.

Il n'est point d'artifices que la soif du pouvoir n'emploie à la ruine de la liberté , jusqu'à tourner contre les peuples leurs plus généreux sentimens.

Quelquefois pour amener les sujets à se laisser accabler d'impôts , les princes affichent des besoins qu'ils n'ont pas. C'est ce que fit le duc Théodore : bien qu'il eut trouvé d'immenses richesses dans le trésor de son père , il fit fondre sa vaisselle , pour faire croire qu'il étoit réduit à cet expédient.

Lorsque les princes sentent qu'ils sont prêts à succomber , quelquefois ils mettent bas les armes , ils témoignent de la douleur sur les dissensions publiques , ils affectent du désintéressement , & demandent à résigner (1). Alors , dupe de leur hypocrisie , le peuple se laisse toucher , & se pique même de générosité. Puis ils se font prier de garder les rênes de l'Etat : d'abord ils hésitent ,

[1] C'est ce qui se vit dernièrement dans les troubles de Genève , au sujet de la persécution de J. J. Rousseau.

ils montrent de la répugnance, prennent du tems pour y penser, ensuite ils se font presser de telle sorte qu'ils acceptent sous bonnes conditions : enfin ils chargent le peuple de nouvelles chaînes, & ils rivent les fers.

Lorsque les peuples réclament leurs droits à grands cris, si le prince a été obligé de faire quelque concession pour écarter l'orage ; il n'entrevoit pas plutôt une tournure favorable à ses affaires, qu'il change de ton ; il se plaint qu'on a surpris sa foi, il refuse de remplir ses engagements ; & quoique les sujets aient la justice pour eux, il s'efforce de remettre l'affaire en question. A mesure que son parti s'affoiblit ou se renforce, c'est alternativement *oui* ou *non* ; puis sans honte & sans remords, il joue ce personnage jusqu'à ce qu'il ait assuré ses projets.

Dans les troubles de la Fronde, le gouvernement fut obligé, par le mauvais état des finances, & l'aliénation totale du domaine, d'avoir recours à de nouveaux moyens de fouler les peuples. Mais comme ils refusoient de payer, comme les provinces étoient prêtes à se soulever, comme les alliés étoient sur le point de rompre, comme les ennemis menaçoient les frontières, & comme l'armée manquoit de tout, la régence pria le parlement de Paris, qui s'étoit élevé contre les dernières vexations, d'avoir égard aux tems, & d'aviser à la manière de subvenir aux besoins de l'Etat. Dans ces conjonctures, le parlement stipula quelque chose en faveur de la liberté publique : mais à la nouvelle de la victoire de Lens, la régence changea bientôt de langage, elle viola ses

engagemens , & ne songea plus qu'à faire sentir les effets de son ressentiment aux membres qui avoient paru les plus zélés pour le bien des peuples (1). Toutefois, crainte de tumulte si l'on venoit à se saisir sur-le-champ de leurs personnes, elle différa l'exécution de son dessein jusqu'au jour du *Te Deum* chanté pour cette victoire, jour auquel plusieurs compagnies de gardes se trouvoient prêtes à obéir au premier signal.

Soulevez contre l'oppression de Charles I, les Ecoissois lui ayant envoyé une supplique à York, pour obtenir le redressement de leurs griefs, reçurent cette réponse, « que le roi, toujours disposé à faire droit à son peuple, desiroit connoître ses demandes. » En même-tems il sonda les gentilshommes du Yorkshire, & s'efforça de les soulever contre les Ecoissois. Puis il essaya d'assembler les pairs d'Angleterre pour en obtenir quelque subside. Enfin, obligé de capituler, il chargea ses commissaires de ne statuer sur aucun point capital, il fit traîner en longueur les préliminaires, demanda que les armées fussent licenciées, entre tint des correspondances secrètes avec le parti ennemi par l'entremise de Montrose, & ne conclut que lorsqu'il se vit réduit à la dernière extrémité. A peine le parlement d'Angleterre fût-il assemblé que Charles l'invita à se déclarer contre les Ecoissois, il protesta qu'il étoit résolu de gagner l'affection de ses sujets Anglois, & promit de

[1] Les conseillers de Brouffel, du Blanc-Menil, Charton, Lainé et Loisel furent arrêtés. *Hist. du card. Mazarin.*

redresser leurs griefs. Mais voyant échouer toutes ses mesures, il se retourna vers les Ecois, travailla à corrompre leur armée, tâcha de l'attirer à Londres, pour s'emparer de la tour, & se saisir du parlement (1).

Alarmé des préparatifs du prince d'Orange, Jacques II chercha à se réconcilier avec l'Eglise Anglicane. Dans une de ses proclamations, il invita ses sujets à mettre de côté tout sujet de crainte, de jalousie & de haine. Pour regagner leur affection, il rendit à la cité de Londres la chartre de ses privilèges, il en rétablit l'évêque, & fit élire lord maire un homme agréable à la nation. A mesure que ses craintes augmentoient, il fit avec regret quelques nouveaux pas : il cassa la cour de haute commission, il ordonna à l'évêque de Winchester de rétablir sur l'ancien pied le collège de Madelaine, & aux lords lieutenans des différentes comtés de rendre aux corporations leurs anciennes chartres. Les places de juge de paix, de maire, de greffier, &c. qu'occupoient des catholiques Romains furent données à des protestans. Ainsi, réduit par la nécessité à détruire lui-même son propre ouvrage, il parut relever le temple de la liberté : mais cette réforme ne dura que jusqu'au moment où il fût en état de le renverser sans opposition. --- A peine la nouvelle de la dispersion de la flotte du prince d'Orange fût elle arrivée, qu'il révoqua plusieurs concessions qu'il venoit de faire à ses sujets : l'évêque de Winchester fut rappelé, & la restauration du collège mise de côté sous de ridicules prétextes.

(1) Rushworth. Vol. III, pag. 129.

Lorsque les troupes Hollandoises eurent pristerre, comptant sur la supériorité de ses forces, & apprenant que la cité de Londres préparoit une adresse pour le prier d'entrer en accommodement avec le prince, il déclara qu'il regarderoit comme ennemi quiconque oseroit lui donner un semblable conseil. Ces troupes ayant été renforcées par une multitude d'Anglois, & quelques pairs ayant présenté une pétition pour le prier d'assembler un parlement libre, il leur engagea sa parole royale qu'il s'empreseroit de satisfaire à leur prière aussitôt que les Hollandois auroient quitté le royaume: puis il se hâta de publier une proclamation pour ordonner l'élection des membres du parlement. Mais se repentant bientôt de s'être si fort avancé, il fit brûler les sommations qui alloient être adressées aux électeurs. Enfin, forcé de prendre la fuite, il jeta en s'embarquant le grand sceau dans la Tamise, afin que rien ne put être fait légalement en son absence, il quitta le royaume, & s'en alla implorer l'appui des puissances étrangères contre son propre pays (1).

Les princes s'apprêtent-ils à réduire leurs sujets par la force ! Ils se plaignent d'être obligés d'avoir recours à l'autorité, & s'emblent toujours faire entendre qu'ils n'ont en vue que le bien de leur peuple ; mais ils ne cherchent qu'à gagner du tems pour rassembler leurs forces (2).

(1) Rapin. Hist. d'Angl.

(2) Lorsque Charles I eut levé l'étendard contre son peuple, alarmé de la petitesse de ses forces, il chercha

Sentent-ils enfin leur supériorité ! Ils parlent en maîtres, ils n'ont dans la bouche que les mots d'obéissance, de devoir, de soumission à leurs ordres ; ils exigent qu'on s'abandonne à discrétion, ils veulent qu'on ne tienne rien que de leur bon plaisir. Si on refuse ; ils font marcher des troupes pour appuyer leurs prétentions tyranniques ; & souvent ils tirent la plus cruelle vengeance de la résistance qu'on leur a faite (1).

En 1628, Charles I ayant éprouvé beaucoup d'opposition de la part du parlement, sévit avec rigueur contre les membres patriotes : en même-tems il publia une proclamation qu'il conclut *en donnant à la nation l'assurance d'un bon gouvernement, & en lui conseillant de l'attendre de la clémence du roi, & non de la force des lois.*

La régence, ayant si souvent manqué à la foi publique, & faussé sa parole au sujet des empri-

à temporiser jusqu'à ce qu'il eût grossi son parti ; et pour amuser le parlement, il lui envoya dire, par une députation, que depuis long-tems le roi voyoit avec une vive douleur les troubles de son royaume, qu'il ne verroit la fin de ses chagrins mortels, que lorsqu'il auroit trouvé moyen de prévenir les horreurs de la guerre civile où la nation alloit être plongée : et afin de leur persuader qu'il ne se refuseroit à aucun sacrifice propre à ramener la paix, il proposa de nommer des commissaires pour traiter avec ceux qu'il leur enverroit. Parliam : Hist. Vol. XI.

[1] Non vè modo pin sicuro a posseder le citta libere ché la rovina, dit Machiavel dans son prince ; et cet avis barbare ceux qui commandent ne le suivent souvent que trop à la lettre.

fanne mens, résolut enfin de se venger des Frondeurs. Mais pour ne pas se trouver enveloppée elle-même dans l'orage qu'elle amassoit sur leurs têtes, elle sortit de Paris, fit bloquer la ville par vingt cinq mille hommes, lui coupa les vivres, & refusa toute espèce d'accommodemens.

Dans la dernière révolte de Naples, le vice-roi se prévalant de la transaction qu'il venoit de faire avec Anziello Amalfi, l'engagea avec adresse à ravitailler les châteaux : ensuite, loin de faire venir d'Espagne, selon sa promesse, la ratification du traité, il demanda du secours ; puis, de concert avec les troupes de Jean d'Autriche, il attaqua les Napolitains, battit leur ville en ruines, & mit tout à feu & à sang (1).

Lorsque Philippe IV eut consommé les trésors des Indes, épuisé la Castille, & aliéné partie de ses Etats, pour soutenir la guerre désastreuse qu'il avoit allumée : comme les Catalans s'opposoient à ses vexations, il en exigea une somme immense, sous prétexte qu'ils étoient inutiles à la patrie. Indignez de cette violation de leurs droits, quelques-uns de leurs députés eurent le courage de faire de fortes remontrances. On les arrêta sur-le-champ : à cette nouvelle Barcelonne court aux armes, soulève le reste de la province, & fait main basse sur quelques Castillans. Pour en tirer vengeance, Philippe fait marcher des troupes contre la Catalogne, avec ordre de mettre le feu aux maisons, de couper les arbres, de massacrer

(1) Le duc d'Arcos. Giannone : Hist. de Naples, et Mémoires du duc de Guise.

les hommes au-dessus de quinze ans , de marquer les femmes aux deux joues avec un fer chaud ; & ces ordres barbares furent exécutés dans quelques villes (1), avec un raffinement de cruauté qui fait frémir (2).

Ainsi , tandis que le peuple n'a que ses réclamations , ses clameurs , ses suppliques , ses soupirs ; les princes lui opposent une infinité d'artifices : le moyen qu'il n'en soit pas la dupe constante , l'éternelle victime !

Empêcher le redressement des griefs publics.

Dans le système du cabinet , les attentats faits contre les peuples , quand ils restent impunis , acquièrent le droit d'en faire de nouveaux : aussi , lorsque les griefs publics sont portés devant le grand conseil de la nation pour l'empêcher d'en connoître , le prince s'efforce-t-il de le distraire en mettant devant lui quelque (3) objet important ; ou bien il engage le président de lever la (4) séance ,

(1) Particulièrement à Tortose.

(2) Désormeaux : Abr. chron. de l'hist. d'Espagne.

(3) C'étoit l'un des artifices ordinaires des princes de la maison de Stuart de presser l'acte des subsides , lorsque le parlement entroit en matière sur les griefs de la nation , et il n'y a rien qu'ils ne missent en œuvre pour gagner ce point , jusqu'à tourner contre le corps législatif la noblesse de ses sentimens.

(4) Dans les éternelles disputes de Charles I avec son parlement , lorsqu'un orateur patriote avoit ému la chambre basse , crainte qu'on n'en vint à quelque réso-

lorsqu'on est prêt à en venir à quelque vigoureuse résolution. Si cela ne réussit pas, il essaie de diviser les membres du souverain (1) en excitant des jalousies entr'eux, en corrompant les uns par des promesses, en intimidant les autres par des menaces.

Cela ne suffit-il pas encore ? il tire de l'assemblée les plus zélés patriotes, en les nommant à des emplois qui donnent l'exclusion (2).

Enfin , lorsqu'il ne lui reste aucune autre

lution vigoureuse, ce prince avoit engagé l'orateur d'interrompre tout débat en levant la séance : artifice qui fut souvent mis en usage, sur-tout lorsque les communes voulurent connoître de l'infraction à la *pétition des droits. Crews' Proced. of Commons.*

(1) C'étoit la méthode favorite de Charles I de travailler à exciter des jalousies entre les deux chambres du parlement. Dans ses harangues, toujours il flattoit les pairs, il les fesoit souvenir de leur prééminence, il leur représentoit combien ils étoient près du trône, et il les invitoit à le soutenir contre le peuple.

(2) Lorsque Henri VIII, Elisabeth, Charles I, Charles II et Jacques II trouvoient beaucoup de résistance dans la chambre des communes, ils envoyoit à la tour les membres qui se distinguoient le plus par leur zèle patriotique.

En 1625, Charles I trouvant une extrême résistance dans la chambre des communes, nomma chérif de comtés sir Edward Cook, sir Robert Philips, sir Thomas Wentworth, sir Francis Seymour, chefs du parti populaire, afin de les rendre inhabiles à siéger ; puis il se déterminà à convoquer le parlement.

ressource, il en prévient les déterminations, en le dissolvant (1).

Artifices funestes qui ont été si souvent employés contre le souverain par son propre ministre, & qui ne font que trop sentir la nécessité indispensable où est toute assemblée nationale de se réserver expressément sa police intérieure, la nomination de ses officiers, & le droit de s'assembler d'elle-même à des époques fixes, en ne laissant au prince que le droit d'y paroître en sujet..

Lorsqu'il ne peut dissoudre l'assemblée nationale, & que le gouvernement, accusé de malversation, est forcé de rendre compte, il cherche à justifier ses ministres, à jeter un voile sur leur gestion criminelle, & à les soustraire à l'examen

[1] En 1605, les ministres de Jacques I pressoient le parlement de subvenir aux besoins du roi. Mais comme la chambre des communes sentoit la nécessité de faire précéder au bill des subsides le redressement des griefs nationaux; au milieu des débats, ils firent répandre l'alarme que le roi avoit été assassiné à Oking. Les membres, dupes de cet artifice, ne cessèrent d'envoyer au conseil message sur message, pour savoir le vrai de l'affaire. Bientôt la nouvelle devint douteuse. Peu après Jacques fit dire qu'il seroit à Londres dans la journée.

Mais avant que les esprits fussent remis de leur surprise, et que leur joie fut refroidie, les ministres poussèrent avec tant de chaleur le bill des subsides, qu'il passa malgré tout ce que les membres clairvoyans purent faire pour dessiller les yeux de l'aveugle multitude. A peine eût-il reçu la sanction royale, que le parlement fut prorogé. *Straws annals. Parliam. Hist.*

de leurs juges (1). Soupçonne-t-il la fidélité de quelques-uns de ses agens, crainte qu'ils ne viennent à révéler les terribles secrets qu'il leur a confié, il se hâte de les prévenir, en les accusant (2) eux-mêmes de malversation. Vient-on à faire de funestes découvertes, il jette tout le blâme sur ses mauvais conseillers, il demande qu'on épargne son honneur : pour disposer les juges favorablement, il feint de réformer le plan de son administration (3), il cherche à se justifier en promettant justice, il demande que l'on se fie à sa parole (4); & sans honte de se parjurer lâche-

[1] Charles II craignant que le parlement ne prit à partie le comte de d'Amby, que le soin de sa justification auroit pu porter à révéler les intelligences secrètes du roi avec la cour de France, lui fit expédier un pardon général pour tout ce qui s'étoit passé. *Rapin : Vol. XIV, pag. 195.*

[2] Charles I craignant que le comte de Bristol ne revêât les secrets de la criminelle administration de Buckingham prit les devant, et accusa lui-même le comte de haute trahison, devant la chambre des pairs. *Rushworth : Vol. I, pag. 268, etc.*

[3] Lorsque les communes poursuivirent le comte de d'Amby par *bill d'attainder*, Charles II cherchant à conjurer l'orage fit croire au parlement qu'il étoit déterminé à changer son plan d'administration. Pour amuser le public, il forma un nouveau conseil, dans lequel il appella quelques-uns des patriotes qui avoient le plus frondé sa conduite, tels que les comtes d'Essex et de Chaffbury. Mais il eut soin de s'assurer de la majorité dont un petit nombre seul fut dans sa confiance.

(4) C'étoit la coutume de Jacques I et de ses trois
ment,

ment, il prend le ciel à témoin de la pureté de ses intentions.

Si l'on refuse de se payer de promesses vagues, il offre un équivalent à la satisfaction demandée, il fait quelque concession spécieuse.

Après tant de vains efforts pour se dispenser de redresser les griefs publics, est-il enfin obligé de souscrire ! il cède à la dure nécessité ; mais il n'a pas plutôt aperçu les conséquences de ses concessions, qu'il cherche à revenir sur ses pas (1), & il poursuit ses actes arbitraires.

successeurs d'assurer le parlement qu'il seroit aussi jaloux de leurs privilèges que de ceux de la couronne, dans le tems même qu'il les violoit avec le plus d'audace.

(1) En 1628, les communes ayant résolu de ne point accorder de subsides à Charles I, qu'il n'eût consenti au redressement des griefs publics : au lieu de donner sa sanction à la pétition qui devoit lui être présentée à ce sujet par les deux chambres, il fit tout pour les porter à s'en départir. D'abord il cajola celle des pairs, afin qu'elle engageât celle des communes à se contenter d'une confirmation de la grande chartre ou de quelqu'autre concession : ensuite, pour éluder l'effet de la pétition, il écrivit aux communes qu'il ne pouvoit se désister de sa prérogative d'envoyer à la tour pour fait de matières d'Etat, qu'il promettoit de ne porter dorénavant aucune atteinte aux droits des citoyens, de ne point punir de la prison le refus de prêter de l'argent, de rendre publiques les raisons des emprisonnemens, aussitôt qu'on le pourroit sans inconvénient : puis il ne cessa de les faire solliciter de se confier à sa parole royale.

Quand la pétition eut passé dans les deux chambres, les communes, au moment où elles se flattoient de re-

De l'ignorance.

C'est par l'opinion que les princes règnent en maîtres absolus. Eux-mêmes sont bien convaincus de ce principe : ils ont beau être entreprenans, audacieux, téméraires, ils n'osent pas violer les lois de propos délibéré. Quelque crime qu'ils commettent, toujours ils tâchent de les couvrir d'un voile, & toujours ils ont soin de ne pas révolter les esprits.

L'opinion est fondée sur l'ignorance, & l'ignorance favorise extrêmement le despotisme (1).

cueillir enfin le fruit de leur patriotisme, reçurent pour réponse : « Que le roi vouloit que justice fut rendue suivant les lois du royaume, que ses sujets n'auroient à se plaindre d'aucune violence, et qu'il défendrait lui-même leurs droits avec autant de zèle que les prérogatives de sa couronne. » Enfin, voyant que son projet de faire venir en Angleterre un corps de cavalerie Allemande étoit éventé, et qu'on lui attribuoit publiquement les plus noirs desseins, il acquiesça à la requête des communes. Mais n'ayant pas pesé d'abord tous les articles de la pétition qu'il avoit sanctionnée, il se rendit en hâte au parlement, et protesta qu'il n'avoit point entendu renoncer au produit du tonnage et du pesage, et il ordonna que sa protestation fut insérée dans le journal des communes. Ensuite il fit saisir les marchandises de plusieurs négocians qui avoient refusé de payer cet impôt illégal.

(1) Jamais âge de plus crasse ignorance que celui du règne des barons, et jamais âge de plus dure servitude. Mais lorsque les lumières commencèrent à percer ; les

C'est elle qui, tenant le bandeau sur les yeux des peuples, les empêche de connoître leurs droits, d'en sentir le prix, & de les défendre.

C'est elle qui, leur voilant les projets ambitieux des princes, les empêche de prévenir les usurpations de l'injuste puissance, d'arrêter ses progrès, & de la renverser.

C'est elle qui, leur cachant les noirs complots, les sourdes menées, les profonds artifices des princes contre la liberté, leur fait donner dans toutes les embuches, & se prendre perpétuellement aux mêmes pièges.

C'est elle qui, les rendant dupes de tant de préceptes mensongers, leur lie les mains, plie leurs têtes au joug, & leur fait recevoir en silence les ordres arbitraires des despotes.

C'est elle, en un mot, qui les porte à rendre avec soumission aux tyrans tous les devoirs qu'ils exigent, & les fait révéler du crédule vulgaire comme des dieux.

Pour soumettre les hommes, on travaille

peuples mécontents du gouvernement arbitraire de leurs maîtres voulurent avoir des lois, et ils en eurent.

Ce fut au sentiment profond de leurs droits que les Catalans durent l'impatience avec laquelle ils supportèrent la criminelle administration de Jean II, et la hardiesse avec laquelle ils le déclarèrent indigne du trône. C'est aux progrès de la raison qu'on doit la chute de la domination tyrannique de l'évêque de Rome, le renversement de l'empire des prêtres; et c'est aux progrès de la philosophie que nous devons le retour de la liberté parmi nous.

d'abord à les aveugler. Convaincus de l'injustice de leurs prétentions, & sentant qu'ils ont tout à craindre d'un peuple éclairé sur ses droits, les princes s'attachent à lui ôter tout moyen de s'instruire. Persuadez d'ailleurs combien il est commode de régner sur un peuple abruti, ils s'efforcent de le rendre tel. Que d'obstacles n'opposent-ils pas aux progrès des lumieres ! Les uns banissent les lettres de leurs Etats ; les autres défendent à leurs sujets (1) de voyager ; d'autres empêchent le peuple de réfléchir, en l'amusant continuellement par des parades, des spectacles, des fêtes, ou en le livrant aux fureurs du jeu (2) : tous s'élèvent contre les sages qui consacrent leur voix & leur plume à défendre la cause de la liberté.

(1) La rigueur avec laquelle les Czars ont banni les sciences de leur empire, et défendu à leurs sujets de voyager chez l'étranger, sans une permission expresse, a extrêmement contribué à entretenir cette crasse ignorance où ils sont encore aujourd'hui, et cette honteuse servitude qui les déshonore. Au zèle que montre Catherine à protéger les lettres, on pourroit croire qu'elle cherche à se relacher de son autorité, et à renoncer au despotisme, si sa manière de gouverner ne prouvoit trop, que ce n'est pas là son intention. Elle vient d'ouvrir des écoles, de fonder des académies, d'ériger des cours de justice : mais c'est par esprit d'imitation ; elle veut établir chez elle, ce qu'elle voit établi ailleurs. Comme les autres princes, elle aura donc des écoles où l'on enseignera tout, excepté les droits du citoyen et les droits de l'homme.

(2) Crainte que le peuple ne vienne à connoître ses

Quand ils ne peuvent empêcher qu'on ne parle ou qu'on n'écrive, ils opposent l'erreur aux lumières. Quelqu'un vient-il à se récrier contre leurs attentats ! D'abord ils tâchent de gagner les crieurs, & d'éteindre leur zèle par des dons, sur-tout par des promesses.

Si la vertu des mécontents est incorruptible : ils leur opposent des plumes mercenaires, de vils écrivains, qui, toujours prêts à justifier l'oppression, insultent aux amis de la patrie, mettent toute leur adresse à dénigrer les défenseurs de la liberté, qu'ils traitent de perturbateurs du repos public.

Si cela ne suffit pas, on a recours aux expédiens les plus affreux, aux cachots, au fer, au poison.

Fermer la bouche aux mécontents, c'est bien empêcher que le peuple ne se réveille de sa léthargie, & c'est à quoi s'attachent ceux qui veulent l'opprimer. Mais le point principal est d'ôter les moyens que l'incendie ne devienne général, en s'opposant à la correspondance des parties de l'Etat. Aussi les princes ont-ils grand soin de gêner la liberté de la presse.

droits, et à sentir sa force; c'est la maxime des Vénitiens de l'occuper continuellement de fêtes, de spectacles et de jeu. Chaque mois de l'année, on célèbre à Venise quelque solennité publique: chaque mois de l'année, on y tire une loterie publique; et à certaines époques, les spectacles publics sont si multipliés, que l'on est embarrassé du choix.

Trop timides pour l'attaquer d'abord ouvertement, ils attendent que les citoyens en fournissent un prétexte plausible : & dès qu'il s'offre, ils ne manquent jamais de le saisir.

Un livre contient-il quelques réflexions lumineuses sur les droits des peuples, quelques pensées libres sur les bornes de la puissance des rois, quelque trait saillant contre la tyrannie, quelque image frappante des douceurs de la liberté qu'ils cherchent à faire oublier : à l'instant ils le proscrivent comme renfermant des maximes contre la religion & les bonnes mœurs (1).

Ils s'élèvent contre tout écrit capable de maintenir l'esprit de liberté, ils baptisent du nom de libelle tout ouvrage où l'on entreprend de dévoiler les ténébreux mystères du gouvernement ; & sous prétexte de réprimer la licence, ils étouffent la liberté en sévissant contre les auteurs (2).

(1) Je ne sache rien de plus ridicule que de voir les princes se servir de ce prétexte pour tyranniser les peuples. Vraiment ils ont bon air de se donner pour les défenseurs des bonnes mœurs ; leur conduite est si édifiante, ils sont si scrupuleux de ne point dépouiller leurs sujets, de n'en point débaucher les femmes, de ne point corrompre les magistrats, de ne point ordonner de crimes ; leurs sentimens sont si droits, leurs actions si irréprochables, leur vie si pure, ils ont l'ame si noble, le cœur si élevé, ils sont si passionnés de la vertu ;

(2) Telle fut la maxime des Decemvirs : voyez les *lois des Douze Tables*.

Animé du même esprit qu'eux, Scilla augmenta les

Ils font plus ; pour maintenir les peuples dans l'ignorance , & ne laisser aucune porte ouverte aux vérités utiles ; ils établissent des inspecteurs de la presse , des réviseurs , des censeurs de tout genre --- vils argus qui veillent sans cesse pour le despotisme contre la liberté.

Paroît-il dans l'étranger quelqu'écrit contre la tyrannie ? Ils en font supprimer l'édition par leurs ministres (1) , & ils ne laissent exposer en vente

peines portées contre les écrivains satyriques , Tibère Néron , Caligula , Domitien , etc. les rendirent encore plus rigoureuses.

En 1622, Jacques I. ordonna « qu'aucun prédicateur ne s'avisa , dans ses discours , de fixer des bornes à l'autorité , aux prérogatives et à la juridiction des souverains ; ni de se mêler des affaires d'état ou des différens entre les princes et les sujets , à moins que ce ne fut pour prêcher l'obéissance. En même tems , il fit restreindre par la chambre étoilée la liberté de la presse , et il persécuta , avec barbarie , ceux qui osèrent s'élever contre l'oppression. On sait l'horrible supplice qu'il fit infliger à Alexandre Leigston , pour avoir écrit contre l'abus du pouvoir.

Après les troubles de la Froude , Louis XIV établit des commissaires , sous le nom de chambre des vacations , pour supprimer les écrits qui couroient contre le premier ministre.

Dans aucun état , à l'Angleterre près , on ne souffre qu'un livre soit imprimé , sans l'approbation d'un censeur.

(1) Frédéric II fit supprimer en 1773 , l'édition d'un ouvrage contre l'invasion de la Pologne.

A peu près dans le même temps , la chancellerie de

dans leurs Etats aucun livre qui n'ait été examiné par leurs créatures.

France porta le dernier coup à la liberté de la presse, en défendant la vente de tout ouvrage étranger, avant qu'il eût été révisé par les censeurs. Le sénat de Venise, et le pontife romain ont fait la même défense.

Un des plus beaux privilèges des Anglois, celui qui contribue le plus à retarder chez eux les progrès du despotisme, c'est la liberté de la presse. Chez eux, il est permis de rechercher publiquement la conduite du ministère, de dévoiler ses desseins, de sonner l'alarme, de noter les frippons sur qui doit tomber l'indignation publique; et tout le monde lit les papiers nouvelles.

Ce beau privilège maintiendra long-tems la liberté chez les Anglois; que ne sentent-ils toute l'importance de le conserver précieusement? Si jamais le parlement venoit à s'oublier au point d'y porter atteinte, il leur resteroit un moyen de faire échouer cet attentat. Dans ce cas, point de rémontrances, ridicules démarches qui n'aboutissent à rien, quand tout un peuple n'élève pas en même-tems la voix. Mais la nation doit elle-même se faire justice, sur le champ: en payant le bill de ses députés du plus profond mépris. Tout ce qu'il y a d'hommes sages et fermes, de bons patriotes devroient donc prendre à la fois la plume contre le parlement, et toutes les presses du royaume devroient être employées à cette bonne œuvre.

Etonné de la multitude des réfractaires, le sénat craindrait de connoître du prétendu délit, et verroit en silence violer ses décrets. Bien plus, à l'aide d'une dé-

L'imprimerie

L'imprimerie est défendue en (1) Turquie, de crainte que, par son secours, le bon sens ne triomphe de la violence.

Dans les pays despotiques, la presse ne sert guères qu'à river les fers : elle n'est permise qu'aux agens & aux créatures du despote, & seulement pour flatter son pouvoir.

Lorsqu'un peuple en est là, l'expérience ne le corrige point ; ni le triste souvenir du passé, ni le cruel sentiment du présent, ni la crainte de l'avenir ne peuvent le guérir de ses fots préjugés. On a beau lui prouver qu'on le trompe ; il n'en est pas plus sage : toujours crédule & toujours abusé, il ne sort d'une erreur que pour tomber dans une autre, & telle est sa stupidité qu'il se prend sans cesse au même piège, pourvu qu'on en change le nom.

Ainsi, par une suite de l'imperfection de l'humaine nature, & des lumières bornées de l'esprit humain, les peuples sont la dupe éternelle des

marche de cette nature, il sentiroit sa faute, rappelleroit l'acte, et la liberté resteroit triomphante. Mais dut cette démarche devenir périlleuse, je dis qu'il ne faudroit pas balancer à la faire. Quand ceux qui doivent maintenir les lois sont les premiers à les violer, que restet-il à faire à de bons citoyens, que de mépriser ces faux conducteurs, d'embrasser les piliers du temple de la liberté, et de s'ensevelir sous ses ruines ?

(1) Omar, pour favoriser l'empire de l'ignorance, détruisit toutes les bibliothèques, pour en chauffer ses bains.

frippons qu'ils ont mis à leur tête , & l'éternelle proie des brigans qui les gouvernent.

Fausse idée de la tyrannie.

A mesure que les lumières disparaissent , la puissance marche à plus grands pas vers le despotisme.

Si n'avoir pas une idée vraie de la liberté est une des causes de la servitude , n'avoir pas une idée vraie de la tyrannie en est une autre.

Les fastes de l'histoire ne devraient célébrer dans les princes que la modération , la sagesse , la fermeté à faire observer les lois , le zèle à faire fleurir l'Etat , la sollicitude pour le bien des peuples ; & elles ne célèbrent le plus souvent que leurs attentats décorés de noms fastueux.

Elles ne devraient accorder d'éloges qu'aux princes qui se sont appliqués à gouverner paisiblement leurs Etats , & elles les prodiguent à ceux qui n'ont su que désoler la terre.

Intimidés par la crainte , séduits par l'espérance (1), ou corrompus par l'avarice , ceux qui écrivent l'histoire ne nous font point horreur de la tyrannie : toujours ils exaltent les entreprises des princes , lorsqu'elles sont grandes & hardies , quelques funestes d'ailleurs qu'elles soient à la liberté ; toujours ils élèvent aux nues des actions criminelles dignes du dernier supplice ; toujours

(1) Ce fut par les ordres de Jacques I , que Bacon entreprit l'ouvrage où il peint en beau le gouvernement d'Henri VII.

ils propagent avec soin les basses maximes de la servitude.

Est-il question de gouvernemens ! Ils déclament contre le républicain , & préconisent le monarchique. S'ils parlent de démocratie : c'est pour représenter le peuple, *toujours prêt à se livrer aux discours séditieux de quelques orateurs intéressés à le tromper* ; c'est pour comparer l'Etat à un vaisseau sans ancre, continuellement battu par des vents contraires sur une mer orageuse : tandis qu'ils nous peignent les sujets d'un monarque puissant, comme une nombreuse famille qui se repose en paix sous les aîles d'un bon père, heureuse par sa vigilance , plus heureuse encore par les soins de sa tendresse.

Quelques provinces secouent-elles le joug d'un tyran ! Ils traitent toujours les peuples d'esclaves révoltés , qu'il faut remettre à la chaîne : ils

Louis XIV alla jusqu'à pensionner un grand nombre de gens de lettres étrangers et nationaux, afin qu'ils chantassent par-tout ses louanges , et célébrent ses exploits. Avant lui, Mazarin regardant le règne de ce prince comme sa propre administration , engageoit tous les écrivains qui avoient quelque réputation à travailler , chacun selon ses talens , à l'éloge du monarque.

Voltaire n'a-t-il pas été soudoyé par Louis XIV, par Frédéric II, par Catherine II ?

Mais pourquoi des exemples particuliers ? Les princes n'ont-ils pas tous des historiographes à gages ? Nous connoissons la platitude de Boileau, de Racine, de Vély, de Marmontel, et nous aurions encore sous les yeux les vils écrits de Moreau, si la révolution ne les avoit fait tomber de nos mains.

représentent les généreux efforts contre la tyrannie comme des rebellions criminelles ; & les amis de la liberté, comme des perturbateurs du repos public ; ils tordent les intentions des meilleurs patriotes , ternissent leur réputation , dénigrent leur vie & flétrissent leur mémoire ; au lieu de rendre hommage à leurs vertus.

Si un méchant prince est déferé au souverain par quelque honnête ministre : c'est à leurs yeux un maître infortuné trahi par d'infidèles serviteurs (1).

Puis , quand ils en viennent au prince dont ils écrivent la vie ; ils nous parlent avec emphase de ses minces qualités , ils exaltent la grandeur de ses vues , ses soins paternels pour la gloire de l'Etat , ils mettent ses conquêtes au rang des événemens les plus heureux du siècle , ils les considèrent comme la plus belle époque de son règne.

Font-ils l'histoire de quelque grand scélérat ? Si la force de la vérité leur arrache quelqu'avœu humiliant ; ils parlent si mollement de ses défauts , ils pallient si fort ses vices , ils exténuent si adroitement ses forfaits , qu'au portrait qu'ils en tracent , on ne reconnoît plus le tyran qui fit frémir la nature. Sous ces règnes funestes , ce n'est point aux folies , aux scélératesses de ceux qui gouver-

(1) Les auteurs Espagnols qui ont écrit l'histoire des guerres civiles de la Castille sous Charles-Quint , ont tous terni la mémoire du généreux Padilla ; et presque tous ceux qui ont parlé du chatiment de Charles Ie. ont représenté comme d'infâmes parricides les braves citoyens qui le condamnèrent à mort.

nent, qu'ils attribuent les malheurs des peuples ; mais à l'influence fatale du destin (1).

Et comme si ce n'étoit pas assez des faux tableaux que présente l'histoire, par-tout une foule d'écrivains ne consultent que leurs basses passions, s'empressent de flagorner le despote ; les auteurs dans leurs dédicaces, les poètes dans leurs vers, les rhéteurs dans leurs discours, chacun lui prodigue à l'envie son encens, & lui donnent les noms les plus flatteurs ; ils l'appellent le père de ses peuples, le bienfaiteur de l'humanité, l'ornement de son siècle, & nous avons la sottise de les croire !

Suite du même sujet.

Quand un rimailleur affamé obtient quelque pension ; tout va bien : la foule des malheureux opprimés, vexés, dépouillés, gémit en silence ; & tandis que les soupirs de ces infortunés se perdent sous le chaume ; les éloges de l'indigne adulateur volent en tous climats sur les ailes de la renommée.

Dénaturer les noms des choses.

Peu d'hommes ont des idées saines des choses, la plupart ne s'attachent même qu'aux mots.

(1) C'est ainsi, dit l'Abregé chron. de l'Hist. d'Espagne, au sujet des violences d'Olivarès qui poussèrent les Portugais à secouer le joug, que le maître des empires prive de leurs lumières et de leur sagesse ces ministres profonds, ces génies pénétrants, lorsqu'il veut briser ou donner des sceptres.

Les Romains n'accordèrent-ils pas à César, sous le (1) titre d'empereur, le pouvoir qu'ils lui avoient refusé sous celui de roi.

Abusez par les mots, les hommes n'ont pas horreur des choses les plus infames, décorées de beaux noms; & ils ont horreur des choses les plus louables, décriées par des noms odieux. Aussi l'artifice ordinaire des cabinets est-il d'égarer les peuples en pervertissant le sens des mots; & souvent des hommes de lettres avilis ont l'infamie de se charger de ce coupable emploi.

En fait de politique, quelques vains sons mènent le stupide vulgaire, j'allois dire le monde entier. Jamais aux choses leurs vrais noms. Les princes, leurs ministres, leurs agens, leurs flatteurs, leurs valets, appellent *art de régner* celui d'épuiser les peuples, de faire de sottes entreprises. d'afficher un faste scandaleux, & de répandre par-tout la terreur; *politique*, l'art honteux de tromper les hommes; *gouvernement*, la domination lâche & tyrannique; *prérogatives de la couronne*, les droits usurpés sur la souveraineté des peuples; *puissance royale*, le pouvoir absolu; *magnificence*, d'odieuses prodigalités; *soumission*, la servitude; *loyauté*, la prostitution aux ordres arbitraires; *rébellion*, la fidélité aux lois; *révolte*, la résistance à l'oppression; *discours séditieux*, la réclamation des droits de l'homme; *faction*, le corps des

(1) La preuve qu'ils ne crurent jamais avoir fait ce qu'ils venoient de faire, c'est que lorsque César essayait de se faire poser le diadème sur la tête, ils cessèrent leurs acclamations.

citoyens réunis pour défendre leurs droits ; *crimes de lèse-majesté* , les mesures prises pour s'opposer à la tyrannie ; *charges de l'état* , les dilapidations de la cour & du cabinet ; *contributions publiques* , les exactions ; *guerre & conquête* , le brigandage (1) à la tête d'une armée ; *art de négocier* , l'hypocrisie , l'astuce , le manque de foi , la perfidie & les trahisons ; *coups d'état* , les outrages , les meurtres & les empoisonnemens ; *officiers du prince* , ses satellites ; *observateurs* , ses espions ; *fidèles sujets* , les suppôts du despotisme ; *mesure de sûreté* , les recherches inquisitoriales ; *punition des séditieux* , le massacre des ennemis de la liberté. Voilà comment ils parviennent à détruire l'horreur qu'inspire l'image nue des forfaits & de la tyrannie.

(1) La grandeur du crime est la seule différence qu'il y ait entre un conquérant et un brigand : toutefois nous respectons ceux qui volent à la tête d'une armée , et nous méprisons ceux qui volent à la tête d'une simple bande ; telle est même la fausseté de nos idées , que nous n'avons aucune autre règle pour distinguer un criminel d'un héros. De-là le mépris que nous avons pour les petits délinquans , et l'admiration que nous avons pour les grands scélérats ; mais c'est du crime que doit être tirée leur distinction. Camille , Scévola , André Doria s'immolant pour leur patrie , sont des héros ; mais Alexandre et César n'étoient que d'atroces malfaiteurs au dessus de la crainte du supplice.

(2) C'est ainsi qu'en style mystique on nomme *religion* , l'assentiment donné à des impostures ; *foi* , le renoncement à toute raison ; *dévotion* , la superstition ; *zèle religieux* , le fanatisme ; *humilité chrétienne* , l'abnégation de soi-même.

De la superstition.

On ne sauroit réfléchir sur la marche de la puissance au despotisme, sans réfléchir en même-tems sur la force de l'opinion. Que ne peut elle pas sur les esprits ! C'est elle qui autrefois faisoit frissonner de peur l'intrépide Romain, à la vue des poulets sacrés, refusant de manger.

C'est elle qui remplissant l'Egyptien de la crainte des dieux, lui faisoit regarder en tremblant l'idole qu'il venoit de former.

C'est elle qui aujourd'hui rend les disciples de Mahomet, sans soin pour le présent, sans inquiétude pour l'avenir, sans crainte dans les dangers, & les fait vivre dans une entière apathie, au sein de la providence.

C'est elle qui repliant sans cesse le Stoicien sur lui-même, environne son cœur de glace, l'empêche de palpiter de joie au milieu des plaisirs, de s'attendrir à l'ouïe des cris perçans de la douleur ; de tressaillir de crainte dans les périls ; qui concentre toutes ses passions dans l'orgueil, le fait vivre sans attachement, & mourir sans foiblesse.

C'est elle qui, berçant de fausses espérances les dévots, les fait s'exposer à mille maux certains pour jouir d'un bien douteux ; sacrifier mille avantages réels à la poursuite d'un bien imaginaire, & se rendre toujours misérables, dans l'espoir d'être heureux un jour.

C'est elle enfin, qui, tenant sur nos yeux le bandeau de la superstition, nous plie au joug des prêtres ;

prêtres ; & c'est de son pouvoir aussi dont les princes se servent pour nous asservir.

Portez vos regards sur les anciens peuples , vous y verrez toujours le prince se donner pour le favori des dieux. Zoroaste promulgua ses lois sous le nom d'Oromaze ; Trismégiste publia les siennes sous celui de Mercure ; Minos emprunta le nom de Jupiter ; Licurgue , celui d'Apollon ; Numa , celui d'Egérie , &c.

Toute police a quelque divinité à sa tête : & combien de fois un ridicule respect pour les dieux (1) n'a-t-il pas replongé le peuple dans l'esclavage ! Pour rentrer dans la citadelle d'Athènes , dont il avoit été chassé , Pisistrate habille une femme en Minerve , monte sur un char avec cette déesse de sa façon , & traverse la ville ; tandis qu'en le tenant par la main , elle crioit au peuple : *Voici Pisistrate que je vous amène , & que je vous ordonne de recevoir.* A ces mots les Athéniens se soumettent de nouveau au tyran.

Les princes , il est vrai , ne jouent plus le rôle d'inspirés , mais ils empruntent tous la voix des ministres de la religion pour plier au joug leurs sujets (2). Des prêtres crédules , fourbes , timides ,

(1) La religion doit tendre à rendre l'homme citoyen. Lorsqu'elle tend à ce but , elle est un des plus fermes appuis de la liberté ; mais lorsqu'elle s'en écarte , elle traîne à sa suite la plus dure servitude.

(2) Chez les Gaulois , la superstition donnoit aux Druides l'autorité la plus étendue. Outre le ministère des autels , ils avoient la direction des familles , ils prési-

ambitieux , font envisager les puissances comme les représentans de la divinité sur la terre , devant qui le reste des hommes doit se prosterner en silence : puis , confondant l'obéissance aux lois avec la basse servitude , ils prêchent sans cesse , au nom des dieux , l'aveugle soumission.

Toutes les religions prêtent la main au despotisme (1) ; je n'en connois aucune toutefois qui le favorise autant que la chrétienne.

Loin d'être liée au système politique d'aucun gouvernement , elle n'a rien d'exclusif , rien de local , rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel autre ; elle embrasse également tous les hommes

doient à l'éducation de la jeunesse , ils connoissoient des affaires civiles et criminelles , ils jugeoient tous différens entre divers tributs , et retenoient le peuple sous leur empire.

C'est de la religion que les Mahométans tirent le respect superstitieux qu'ils ont pour le sultan. C'est de la religion que les Moscovites tirent celui qu'ils ont pour le Czar.

(1) Celle des Bédouins enseignoit que l'ame de celui qui mouroit pour le service de son prince , passoit dans un corps plus beau , plus fort , plus heureux que le premier ; et ce dogme faisoit un nombre prodigieux de victimes dévouées au gouvernement.

A l'aide du dogme du destin , le mahométisme favorise extrêmement la tyrannie ; car lorsque tout est préordonné par le maître du monde , résister aux princes est crime et folie.

dans sa charité (1) ; elle lève la barrière qui sépare les nations & réunit tous les chrétiens en un peuple de frères. Tel est le véritable esprit de l'évangile.

La liberté tient à l'amour de la patrie ; mais le règne des chrétiens n'est pas de ce monde ; leur patrie est dans le ciel ; & pour eux cette terre n'est qu'un lieu de pèlerinage. Or , comment des hommes qui ne soupirent qu'après les choses d'en-haut , prendroient-ils à cœur les choses d'ici-bas ?

(1) Si la religion influoit sur le prince comme sur les sujets , cet esprit de charité que prêche le christianisme , adouciroit sans doute l'exercice de la puissance : mais si l'on considère que les leçons de l'évangile ne peuvent point germer dans des cœurs livrés à la dissipation et aux plaisirs ; si l'on considère que ses préceptes ne peuvent point tenir contre de pernicieuses maximes sans cesse rebattues , contre de mauvais exemples sans cesse sous les yeux , contre de fortes tentations toujours nouvelles ; on sentira que le frein de la religion n'est point fait pour ceux qui vivent à la cour.

On a cependant vu des princes religieux , dira quelqu'un : oui , des princes dévots , hypocrites , fanatiques ou superstitieux ; encore n'étoit-ce que des hommes dont les jeunes ans s'étoient écoulés sous la conduite des prêtres ; des hommes qui , par tempérament , n'avoient point de passions ; des hommes qu'un cœur usé par les plaisirs , ou ramené par l'âge à la timidité de l'enfance , rendoit crédules ; des hommes enfin , qui , séparant la morale du dogme , à l'exemple des pharisiens , ne prenoient , dans la religion , que ce qui ne gênoit point leurs inclinations vicieuses.

Les établissemens humains sont tous fondés sur les passions humaines , & ils ne se soutiennent que par elles : l'amour de la liberté est attaché à celui du bien-être , à celui des biens temporels ; mais le christianisme ne nous inspire que de l'éloignement pour ces biens , & ne s'occupe qu'à combattre ces passions. --- Tout occupé d'une autre patrie , on ne l'est guère de celle-ci.

Pour se conserver libres , il faut avoir sans cesse les yeux ouverts sur le gouvernement ; il faut épier ses démarches , s'opposer à ses attentats , réprimer ses écarts. Comment des hommes à qui la religion défend d'être soupçonneux , pourroient-ils être défiants ? Comment pourroient-ils arrêter les sourdes menées des traîtres qui se glissent au milieu d'eux ? Comment pourroient-ils les découvrir ? Comment pourroient-ils même s'en douter ? Sans défiance , sans crainte , sans artifice , sans colère , sans desir de vengeance , un vrai chrétien est à la discrétion du premier venu. L'esprit du christianisme est un esprit de paix , de douceur , de charité , ses disciples en sont tous animés , même pour leurs ennemis. *Quand on les frappe sur une joue , ils doivent présenter l'autre. Quand on leur ôte la robe , ils doivent encore donner le manteau. Quand on les contraint de marcher une lieue , ils doivent en marcher deux. Quand on les persécute , ils doivent bénir leurs persécuteurs. Qu'auroient-ils à opposer à leurs tyrans ? Il ne leur est pas permis de défendre leur propre vie. Toujours résignés , ils souffrent en silence , tendent les mains au ciel , s'humilient sous la main qui les frappe , & prient pour leurs bourreaux. La patience , les prières , les bénédictions sont leurs*

armes ; et quoi qu'on leur fasse , jamais ils ne s'abaissent à la vengeance : comment donc s'armeroient-ils contre ceux qui troublent la paix de l'état ! comment repousseroient-ils par la force leurs oppresseurs ! comment combatteroient-ils les ennemis de la liberté ! comment payeroient-ils de leur sang ce qu'ils doivent à la patrie !

A tant de dispositions contraires à celles d'un bon citoyen , qu'on ajoute l'ordre positif *d'obéir aux puissances* (1) *supérieures , bonnes ou mauvaises , comme étant établies de Dieu*. Aussi les princes ont-ils toujours fait intervenir l'évangile pour

(1) Quels prodiges la foi n'a-t-elle pas opéré dans les siècles d'ignorance ? Qui voudra croire qu'un moine hypocrite, nourri dans la fainéantise, l'orgueil et le crime, avec des airs d'humilité, des adages mystiques, et des signes de croix pour tout mérite ; un chapelet, des clefs, une thiarre, de l'eau bénite pour toute arme, soit parvenu, au moyen de quelques contes ridicules, à se faire passer pour un saint infailible, et le vicaire d'un Dieu sur la terre ; à se rendre l'arbitre des empires et le dispensateur des couronnes de la moitié du monde ; à soulever et armer les nations les unes contre les autres, en leur prêchant la paix au nom du ciel, et en les excitant à la guerre ; à contrôler tous les cabinets, à exercer un empire despotique sur les despotes même ; à forcer les monarques absolus à plier leurs têtes superbes sous son joug ; à glacer d'effroi des armées, et à faire trembler les peuples plus que ne feroit le maître du tonnerre, s'il ignoroit ce que peut la superstition sur le stupide vulgaire, qui voit dans un fourbe endormeur le ministre de la divinité, armé des carreaux des cieux et de l'enfer ?

établir leur empire , & donner à leur autorité un caractère sacré.

Double ligue entre les princes & les prêtres.

Mais comme si ce n'étoit pas assez que les peuples apprissent des dieux à baiser la verge de l'autorité pour les rendre esclaves par principes , presque par-tout les prêtres & les princes ont formé une double ligue entr'eux. Ceux-ci empruntent la bouche de l'homme divin pour plier nos têtes au joug du despotisme ; ceux-là empruntent le bras de l'homme puissant pour plier nos têtes au joug de la superstition.

Rien n'est si important aux rois que d'être religieux , dit Aristote dans sa politique ; car les peuples reçoivent comme juste tout ce qui vient d'un prince rempli de piété ; & les mécontents n'osent rien entreprendre contre celui qu'ils croient sous la protection des dieux. Aussi la plupart des princes cherchent-ils à paroître dévots. La statue de la Fortune étoit toujours dans la chambre des empereurs romains , afin de persuader au peuple que cette déesse veilloit continuellement à leur sûreté.

Pour gagner le peuple , Henri II d'Angleterre affecta une dévotion extrême aux cendres de Becket , qu'il avoit persécuté ; & bientôt la victoire venant à couronner ses armes sur les Ecoissois , fit regarder ce prince comme un favori du ciel , & mettre l'audace de lui résister au rang des sacrilèges (1).

(1) Hoveden , pag. 539.

Sous les rois de la maison de Stuard , les prêtres étoient chargés de prêcher le despotisme , & de sanctifier le système de la tyrannie.

En 1662 , Jacques I ordonna à tous les prédicateurs , de quelque rang qu'ils fussent , de prêcher l'obéissance passive , & il défendit à tous ses sujets de s'aviser de limiter dans leurs discours le pouvoir , les prérogatives & la juridiction des princes , même de se mêler des affaires de l'état , des différens entre le gouvernement & le peuple.

Pour rendre son autorité absolue en Ecosse , Charles I rétablit les évêques ; & bientôt ces prêtres publièrent , par son ordre , que le pouvoir & les prérogatives du roi étoient absolues & limitées , comme celles des rois d'Israël : ils firent défense à toute personne de lever aucune école sans la permission de l'évêque diocésain , ou de se présenter pour être admis dans les ordres avant d'avoir souscrit à ces canons.

Cette doctrine fit loi dans le royaume entier , & le refus de s'y soumettre fut puni par des amendes , des confiscations & la prison. Un seul mot suspect devenoit un crime aux yeux des juges , presque toujours tirés de la cour de haute commission : vrais inquisiteurs qui n'étoient assujettis à aucune forme juridique ; car un bruit vague , un soupçon étoit une preuve suffisante. Ils faisoient prêter serment aux témoins de répondre aux questions qu'on leur feroit , & ceux qui refusoient étoient jetés dans un cachot.

Les princes eux-mêmes n'ont pas honte de prêcher cette odieuse doctrine :

« Il n'est pas licite aux sujets de sonder la conduite des rois , ou de chercher les bornes de leur autorité : ce feroit vouloir dévoiler leurs foiblesses , & leur enlever le respect dû aux représentans de la divinité sur la terre » , disoit Jacques I dans un discours à la chambre étoilée , lorsqu'il y eut évoqué la cause contre le célèbre Bacon (1).

Aujourd'hui encore , on célèbre , par un jeûne solennel , le jour de l'exécution de Charles I , sous le nom de *martyre du bienheureux roi* , pour implorer la miséricorde divine , afin que le sang innocent de sa majesté sacrée ne retombe pas sur la postérité (2) des Anglois.

Vains efforts du peuple.

Cependant le despotisme fait des progrès , & les chaînes de l'esclavage s'appesantissent.

Quand la tyrannie ne s'établit que lentement , plus elle devient dure , moins les peuples la sentent. Il arrive toutefois un terme où ils sont forcés d'ouvrir les yeux ; & c'est toujours lorsque le prince attaque avec audace des droits sacrés à tous les hommes (3) ; lorsqu'il foule aux pieds

(1) Sanderson , ann. 1656 , pag. 438.

(2) Voyez la proclamation de Georges III , en date du 7 octobre 1761.

(3) Dans une petite république où le peuple a conservé ses mœurs , les violences du prince sont toujours suivies de la perte de son autorité. Lorsque Tarquin attenta à la chasteté de Lucrece , comme il blessait des droits sacrés quelque

quelque objet de vénération publique , ou qu'il répète trop fréquemment quelque scène sanglante. Alors les esprits sont révoltés , les soupirs se changent en plaintes , les plaintes en clameurs ; la confusion commence à régner , & on n'entend plus que murmures , que cris séditieux.

Alors aussi le gouvernement perd à chaque instant de son autorité ; on méprise ses ordres ; tout semble permis dans ce temps de crise , & le prince paroît ne plus conserver qu'un vain titre. Mais combien de choses encore en sa faveur !

Poussés au désespoir , les sujets prennent ils enfin une résolution tragique ! ils ne font guère que se compromettre.

Quand les mécontents s'ameutent & demandent justice à grands cris : le prince crie à son tour à la révolte ; il leur envoie des députés , des magistrats , des satellites , & fait enlever les plus audacieux , qu'il traite en perturbateurs du repos public , & souvent le désordre est apaisé. Les efforts que font les peuples pour la cause de la liberté , sont presque tous impuissans. Dans ces momens de fermentation générale , s'il n'y a quelque audacieux qui se mette à la tête des mécontents , & les soulève (1) contre l'oppresséur ,

à tous les citoyens , chacun fut révolté de cet outrage , et la puissance du tyran s'évanouit. Un pareil outrage fait à Virginie , mit fin à l'empire des décemvirs.

Dans presque toutes les insurrections , c'est toujours la plèbe qui attache le grelot : les citoyens aisés et les riches ne se déclarent qu'à l'extrémité , le torrent les

emmené vers le dictateur ; plus d'audace , plus de courage , plus de résolution. L'infortuné avoit beau implorer leur secours : ni la vue des bleffures qu'il avoit reçues pour le salut de la patrie , ni l'aspect du capitolé qu'il avoit délivré de la puissance des ennemis , ni la vénération pour ces temples qu'il avoit garantis d'être profanés , ni la piété envers les dieux ; rien ne les touche , rien les émeut , rien ne les ébranle. De glace à l'approche de quelques lecteurs , ils voient tranquillement leur chef traîné dans un cachot.

S'il faut toujours beaucoup pour soulever le peuple , il faut quelquefois bien peu pour l'apaiser.

Lorsque les Siciliens , las de gémir sous l'oppression du vice-roi Los Velos se furent révoltés , ceux de Palerme mirent un certain Alexis à leur tête ; mais , intimidés par les préparatifs de l'Espagne , ces lâches cherchèrent à mériter leur grace en massacrant leur chef.

A la journée des premières barricades , comme la plebe accourue en foule pour investir l'hôtel du président Molé , traître à la patrie , se mettoit en devoir d'enfoncer les portes , Molé lui-même les fait ouvrir , & se présente aux factieux. Etonnés de sa hardiesse , ils se retirent sans bruit , & se laissent désarmer (1).

Eh ! quelle insurrection n'offrit pas de pareils traits de lâcheté ! Féroce dans la paix , tremblant dans la guerre , à peine le peuple voit-il l'ennemi ,

[1] Hist. du card. Mazarin.

quelque grand personnage qui subjugue les esprits, quelque sage qui dirige les mesures d'une multitude effrénée & flottante ; au lieu d'une insurrection , ce n'est plus qu'une sédition toujours facile à étouffer , & toujours sans succès. Or , se faire chef de parti est une entreprise hasardeuse ; se mettre à la tête d'une faction , c'est attirer sur soi tout l'orage ; & l'incertitude de la réussite ou la crainte des revers retient presque toujours les plus déterminés (1).

Souvent, que ne faut-il pas pour porter le peuple à agir ! Qu'on se rappelle Manlius , lorsqu'il voulut affranchir les Romains de l'oppression du sénat. Pleins de zèle & d'audace , tant que le danger étoit encore éloigné , ils promettoient merveille ; mais , dès qu'une fois Manlius fut saisi &

entraîne : or , qu'attendre des infortunés ? Ils n'ont jamais un grand intérêt à s'armer contre la tyrannie. Ceux qui la composent ne peuvent d'ailleurs aucunement compter les uns sur les autres. Leurs mesures sont mal concertées , et sur-tout ils manquent de secret. Dans la chaleur du ressentiment , ou dans les transes du désespoir , le peuple menace , divulgue ses desseins , et donne à ses ennemis le temps de les faire avorter.

(1) Avec quelle facilité ceux qui étoient maîtres de la République ne firent-ils pas échouer les entreprises des Gracques , qui tâchoient d'affranchir les plébéyens de l'oppression ? Et s'il fut si facile d'accabler ces protecteurs du peuple , malgré la puissance tribunitienne , combien ne l'est-il pas davantage de perdre des chefs sans mission , qu'on peut toujours traiter en perturbateurs du repos public ?

qu'il plie & demande quartier. Quand il montre si peu de résolution, on lui fait face en dédaignant ses clameurs, ou plutôt on impose silence à ses plaintes en poursuivant la même conduite qui les a élevées, & son ressentiment s'exhale en murmures méprisés par la puissance.

Mais que l'insurrection soit décidée, elle ne sert de rien, si elle n'est générale.

Lorsqu'une ville prend les armes pour défendre ses privilèges, si cet exemple n'est suivi du reste de la nation, des soldats mercenaires la subjuguent: le prince traite les habitans en rebelles, & ils sentent (1) appesantir leurs fers.

Quoique le mécontentement soit général, il est rare que tout un peuple soit uni (2). Ordinaire-

[1] Lorsque Louis XIV eut soumis les Frondeurs, il exila, il emprisonna, il opprima, sans que personne osât remuer: il rendit même un arrêt que le parlement ne pourroit à l'avenir, sous peine de désobéissance, prendre aucune part aux affaires générales de l'état, ni entreprendre quoi que ce fût contre ceux à qui le roi en auroit confié la direction; et cet odieux arrêt, il l'y fit enregistrer.

[2] Les puissans, les nobles, les gentilshommes, les prélat, les personnes qui tiennent leur sort du prince; les ambitieux qui regardent la cour comme la source des honneurs; les prêtres, les académiciens, les pédans et les fripons qui cherchent leur fortune dans les désordres publics, et cette vile partie du peuple qui ne subsiste

ment l'état est divisé ; & cette division est une des grandes ressources de la tyrannie. Alors le prince contre-balance la force des différens partis , & ne profitant pas moins de leur foiblesse que de leur jalousie , il les accable l'un par l'autre.

Si l'état n'est pas divisé , c'est la constante pratique du gouvernement d'y semer la discorde & d'y fomenter des dissensions. Lorsque les représentans du peuple de Venise eurent usurpé l'autorité suprême , comme cet attentat avoit révolté les plus puissantes familles qui se trouvoient ainsi partagées entre la domination & la servitude ; pour anéantir les conjurations & diviser les conjurés , les usurpateurs r'ouvrirent la porte du conseil à plusieurs citoyens qui en avoient été exclus ; ils en retinrent plusieurs autres par l'espoir , & firent ensuite face au reste des mécontents.

Lorsque les villes de Castille prirent les armes pour venger leurs droits violés par leurs représentans aux Cortès tenues en Galice , & pour tirer satisfaction des outrages commis par les ministres flamands de Charles-Quint : ce prince , cherchant à diviser les mécontents , envoya des lettres circulaires à toutes les villes révoltées , les exhortant à mettre bas les armes ; il publia une amnistie générale , promit aux villes qui lui étoient demeurées attachées , & à celles qui rentreroient sous son

que par les vices des grands , s'attachent ordinairement au parti du prince , et suivent sa fortune ; tandis que les gens de l'état mitoyen , les hommes sensés , les sages , les âmes élevées , qui ne veulent obéir qu'aux lois , se rangent presque seuls du parti de la liberté

obéissance , de n'en point exiger les subside accordés dans les dernières assemblées nationales , & s'engagea à ne plus conférer les emplois du gouvernement à des étrangers. En même temps il écrivit aux nobles une lettre qui les sollicitoit , en termes très-pressans , de défendre avec vigueur leurs droits & ceux de la couronne contre le peuple (1).

Dans les troubles de la Fronde , Mazarin ménagea au roi , par son étroite correspondance avec le maréchal d'Aumont , le parti de la grande armée , & fit députer le comte de Quincé pour assurer sa majesté , au nom de tous les officiers , de leur dévouement à ses ordres [2].

Et dans les guerres civiles d'Angleterre , c'étoit l'artifice ordinaire des princes de la maison de Stuart de fomentier la discorde entre les tories & les wighs , les papistes anglicans & les presbytériens.

Si les intrigues du cabinet ne peuvent diviser les mécontents , les mesures que prennent les mécontents eux-mêmes pour assurer leur liberté y parviennent presque toujours : car , quoique réunis contre la tyrannie , ils n'ont pas tous les mêmes vues : certaines classes du peuple ont des prétentions particulières ; les provinces , & quelquefois les villes de la même province ont la plupart des intérêts divers. Or , tout cela devient semence de discorde [3].

(1) Sandoval , histoire des guerres civiles de Castille.

(2) Hist. du card. Mazarin.

(3) Sandoval , p. 143. P. Mart. epist. p. 686.

Les concessions que faisoit Charles-Quint aux villes de la Castille qui avoient pris les armes contre lui , ne suffisant pas pour les ramener , & ses menées pour détourner les nobles du parti du peuple ayant été sans succès ; les habitans de ces villes , vains de leurs propres forces , & ne voyant dans l'état aucune puissance capable de leur faire face , présentèrent au prince des suppliques pour lui demander le redressement de leurs griefs & différens privilèges propres à consolider la liberté. Mais , comme ces suppliques portoient que les prérogatives que les barons avoient obtenues au préjudice des communes fussent révoquées , que leurs terres fussent taxées , & que le gouvernement des villes ne fût plus entre leurs mains ; les nobles , qui avoient favorisé l'entreprise du peuple , tant qu'il ne demandoit que le redressement des griefs communs , furent saisis d'indignation , & se jetèrent dans le parti du prince.

Dans une insurrection générale , chacun est d'accord contre la tyrannie , & sur la nécessité d'un chef ; mais pour fixer l'objet de son choix , cela est différent. Qui le croiroit ! Ce qui devoit réunir les esprits en faveur de tel ou tel individu , sert le plus souvent à les diviser. Or ce manque d'harmonie entre les mécontents ruine toujours leurs affaires.

Lorsque les communes de Castille s'armèrent pour défendre leur liberté , il survint de vives altercations au sujet du commandement de l'armée. Padilla étoit le seul digne de cet honneur ; mais , comme il étoit chéri du peuple & des soldats , les membres les plus notables de la junta , jaloux de

sa réputation & de son mérite , firent nommer général en chef D. Pedro de Giron , entièrement dépourvu des qualités requises pour cet emploi : aussi ne tardèrent-ils pas à succomber [1].

Quoique d'accord sur le choix , les mécontents font loin de triompher : que de ressources encore contre le peuple !

Quand ses chefs ne font pas d'une vertu à toute épreuve , on s'applique à les corrompre , & l'on y parvient ordinairement.

Si on ne peut les corrompre , on travaille à se les faire livrer par leurs propres adhérens : et combien de fois de lâches perfides n'ont-ils pas cherché à mériter leur grâce ou à gagner la faveur [2] , la tête de leur chef à la main.

Si ces ressources manquent , les princes en connoissent d'autres : --- le fer & le poison [3].

(1) P. Mart. epist. p. 688.

(2) Philippe V ayant réduit au désespoir et poussé à l'insurrection les Maurisques de Grenade , qu'il vouloit convertir par le fer au christianisme : surpris de leur résolution , il leur proposa une amnistie , à condition qu'ils se soumettroient dans l'espace de vingt jours ; et ces lâches acceptèrent cette grâce , la tête de leur roi à la main. *Dësormeaux , abr. chron. de l'hist. d'Espagne.*

(3) Dans les troubles de la Fronde , le ministère chargea quatre cavaliers d'assassiner le président Charton , qui avoit excité le peuple à s'opposer à la tyrannie du gouvernement. *Hist. du card. Mazarin.*

Dans l'insurrection de Naples , arrivée en 1647 , le vice-roi ne pouvant pas faire la loi aux mécontents ,

Non

Non contents d'exterminer les chefs, les princes enveloppent quelquefois tout le parti dans le même massacre.

Lorsqu'à force de persécutions, Charles IX eut poussé les protestans à l'insurrection : comme leur parti grossissoit chaque jour, & faisoit peur au monarque ; trop lâche pour réduire les mécontents à la tête de ses armées, il endormoit leurs chefs par de feintes caresses, & les fit égorger avec soixante mille de leurs partisans [1], le jour de S. Barthélemi.

Faut-il le dire ! les chefs du peuple ruinent

feignit de traiter avec eux. L'amnistie publiée, Anziello Amalphi se rend, à la tête du peuple, vers le gouverneur, pour demander la ratification du traité. Témoin du dévouement des Napolitains à leur chef, le gouverneur lui prodigue les caresses, lui confirme le titre de capitaine général qu'il avoit reçu des citoyens ; et comme s'il eût voulu couronner la victime avant de l'égorger, il lui met au cou une chaîne d'or, lui donne un superbe festin, lui sert un breuvage propre à tourner l'esprit, et le fait ensuite assassiner sous main. *Giarone, hist. de Naples. Lusmen. hist. de la révolut. de Naples. Mémoires du duc de Guise.*

Tandis que les Hollandois travailloient à secouer le joug tyrannique de l'Espagne, Philippe II ne pouvant réduire ces braves fédérés, fit assassiner le prince d'Orange leur chef.

[1] Dans les troubles de la ligue, Henri III, chassé de sa capitale par le duc de Guise, l'attira dans son palais sous prétexte de traiter d'accommodement, et le fit assassiner.

souvent leurs affaires ; le soin qu'ils prennent de réprimer la licence & d'empêcher le pillage , les rend toujours odieux à la plèbe , qui ne trouvant plus à profiter de la révolte , se laisse bientôt de s'agiter pour la liberté [1].

Si un chef de parti a tout à craindre de sa févérité , il n'a pas moins à craindre de ses mauvais succès : le peuple , qui lui obéissoit avec zèle , tant que ses efforts étoient heureux , l'abandonne dès que la fortune se tourne contre lui ; & rarement l'accable-t-elle sans le rendre odieux.

Mais quand elle le favoriseroit , il n'a rien encore , s'il ne fait profiter de ses avantages , & saisir l'occasion. Le moiudre tempérament ruine une entreprise audacieuse ; & si quelque chose peut la faire réussir , c'est l'à-propos des opérations. Manque-t-on le moment qui doit décider de la victoire , tout est perdu ; on laisse à l'ennemi le temps de se reconnoître , de se préparer contre les coups qu'on lui porte ; & jusques dans ces instans critiques , le parti de la puissance conserve un grand avantage sur celui de la liberté.

Quoique le prince ait levé l'étendard contre le peuple , s'il ne se trouve pas en état de l'attaquer , pour gagner du temps , il fait des propositions de paix ; & , tout en se préparant à les écraser , il se plaint d'être forcé d'avoir recours à la rigueur , sans cesse il a dans la bouche qu'il n'a en vue

(1) Cela se vit dans les troubles de Naples , lorsque le duc de Guise s'efforçoit de briser le joug Espagnol.

que le bien public , il feint de s'appitoyer [1] sur le malheur des dissensions civiles.

Sédits par ces fausses marques de sensibilité , les peuples éprouvent un retour d'attachement pour le prince ; & semblables à des enfans qui craignent de lever le bras contre leur père , souvent les armes leur tombent des mains. Tandis que , de son côté , le prince n'a jamais d'entrailles paternelles , il ne voit que des rebelles dans les sujets soulevés , & il ne se sent pas plutôt en état d'assurer ses projets , qu'il les accable sans pitié.

Ce n'est pas assez que les insurgens profitent des circonstances , si les mesures ne sont concertées en commun , & les opérations conduites de concert. Lorsque Charles Quint monta sur le trône des Espagnes ; comme les peuples des divers royaumes de la monarchie conservoient encore les préjugés de leur ancienne rivalité , & que le souvenir de leurs longues hostilités n'étoit pas encore éteint , leur aversion nationale les empêcha de faire corps & d'agir de concert. Chaque royaume , ou plutôt

(1) Ainsi en usa Charles I^{er} à l'égard des Anglais. Alarmé de la petitesse de ses forces, lorsqu'il leva l'étendard contre le peuple , et voulant gagner du temps pour faire des préparatifs et grossir son parti , il envoya prier le parlement de nommer des commissaires pour traiter avec ses députés , en l'assurant qu'il voyoit avec une douleur extrême les malheurs qui alloient fondre sur l'état ; que son cœur navré de tristesse ne pouvoit recevoir aucune consolation qu'il n'eût trouvé le moyen de soustraire la nation aux horreurs d'une guerre civile. Hist. du parlem. vol. XI.

Les différens ordres de chaque royaume formèrent un plan particulier de défense : chaque parti combattit séparément pour sa liberté ; & faute d'avoir réuni leurs armes & leurs conseils , tous leurs efforts furent vains.

Bien qu'il y ait de l'harmonie dans les opérations , le parti de la liberté ne triomphe pas pour cela constamment. Qui le croiroit ! si l'expérience ne l'avoit trop prouvé , que les peuples combattent quelquefois plus lâchement pour la patrie , que des mercenaires pour un despote.

S'ils combattent souvent avec moins d'audace , ils combattent presque toujours avec moins [1] de succès : car quel désavantage n'ont pas des citoyens inaguerris , sous des chefs inexpérimentés , contre des troupes disciplinées , sous d'habiles officiers !

Dans les dernières guerres civiles de la Castille [2] , quoique le soulèvement fût presque général , quoique le prince eût en ièrement perdu l'affection de ses sujets par la scandaleuse administration de ses ministres ; quoique les habitans des villes formassent de puissantes ligue , & qu'ils fussent exercés à manier les armes ; quoiqu'ils ne manquassent ni d'argent ni de munitions de guerre ; quoique le plus vif amour de la liberté leur eût mis les armes à la main ; quoique sous la conduite du brave Padilla , ils eussent dépouillé de toute autorité la régence [3] qu'avoit laissée Charles.

(1) En 1521.

(2) De tant de peuples qui ont pris les armes pour secouer le joug , combien peu ont recouvré leur liberté !

(3) On fit alors courir le bruit que la reine Jeanne

Quint ; quoiqu'ils se fussent saisis des sceaux & des archives publiques ; quoique le trésor royal fût presque épuisé , & que leurs espérances fussent encore relevées par l'idée de la protection du ciel ; l'armée de la couronne triompha de leur vertu , & les efforts de tant de braves citoyens se brisèrent contre l'art des troupes mercenaires & des suppôts titrés de la tyrannie. --- Image des foibles ressources d'un état qui s'abîme , pour sauver quelques restes de sa liberté expirante.

Mais le prince eût-il le dessus , que de ressources encore ! Rarement conduits par un vif sentiment de leurs droits , les hommes ne combattent guère que pour se soustraire à l'oppression , & jamais ils ne veulent acheter [1] à haut prix l'avantage précieux d'être libres. Aussi combien de fois , après de légers efforts , ne les voit-on pas mettre bas les armes ! Bientôt las de leurs agitations intestines , ils soupirent après le repos ; & dans la tranquille apathie dont on les laisse jouir , ne se rappellent-ils plus de la liberté qu'avec les idées

avoit recouvré la raison : prétendu prodige que les Castillans regardèrent comme un effet particulier de la protection du ciel.

(1) Lorsque Charles I entreprit d'enchaîner la nation , les Anglais se révoltèrent à l'aspect des scènes de tyrannie qu'il offroit chaque jour à leurs yeux : mais combien de fois ne vit-on pas expirer leur ressentiment , et quelles peines n'eurent pas les vrais patriotes pour soutenir leur courage !

de corvées , de contributions , de carnage. Au lieu que le prince , toujours animé du desir de conserver sa puissance , d'augmenter son autorité , combat avec une opiniâtreté à l'épreuve , & se défend jusqu'à la dernière extrémité.

Les efforts que fait le peuple pour assurer sa liberté , lorsqu'ils sont impuissans , ne font que cimenter sa servitude [1].

Au lieu que , malgré leurs défaites , souvent les princes ne perdent rien. Vaincus & à la merci de leurs concitoyens , ils conservent cette fierté , cette hauteur , cette arrogance , ce ton impérieux qu'ils ont dans la bonne fortune ; ils ne parlent que de leurs prérogatives ; ils prétendent encore faire la loi ; & presque toujours le peuple se laisse arracher le fruit de la victoire [2].

Mais , une fois vaincus , quel sort que celui des sujets ! Après d'inutiles tentatives pour secouer une domination tyrannique , ils sont traités en rebelles :

(1) C'est ordinairement à la suite des dissensions intestines que le despotisme fait le plus de progrès. Quand leurs chefs ont péri , les insurgens , las de leurs agitations , ne soupirent qu'après la paix , et laissent usurper au monarque un pouvoir sans bornes. Lorsque Henri VII et Charles II montèrent sur le trône , la nation , fatiguée de ses vains efforts , étoit prête à se soumettre au joug le plus dur , plutôt que de se voir replongée dans les horreurs d'une guerre civile.

(2) A quoi tint-il que , de sa prison , Charles I ne remontât sur le trône , et ne fit de nouveau la loi !

le prince impitoyable leur dicte ses volontés d'un air menaçant , & toujours les malheureux se laissent charger de fers : combien même vont au-devant du joug , & s'empressent d'obtenir grace par une honteuse soumission [1] !

Le tyran fût-il abattu , la liberté n'est pas recouvrée pour cela. Tous étoient d'accord contre la tyrannie ; mais est-il question de fixer une nouvelle forme de gouvernement , plus d'union ; c'est l'image de la discorde des habitans de Capoue , lorsque Pacuvius Alanus tenoit leur sénat prisonnier. Ils savent bien ce qu'ils fuient , non ce qu'ils cherchent : les uns veulent établir l'égalité des rangs ; les autres veulent conserver leurs prérogatives : ceux-ci veulent une loi , ceux là en veulent une autre ; & , après bien des débats , un parti s'empare de la souveraine puissance , ou bien ils sont tous obligés de se reposer dans le gouvernement qu'ils ont proscrit , si déjà ils ne sont pas enchaînés par quelque nouveau maître.

Lorsque nos pères , révoltés contre l'oppression de Charles I , eurent enfin brisé leurs fers , on les vit long-temps chercher la liberté sans la trouver : ou plutôt , divisés en factions , chacune s'efforça d'opprimer les autres , & de s'emparer de la suprême puissance.

(1) Lorsque Mazarin revint triomphant à la tête des affaires , ceux qui s'étoient le plus déchaînés contre lui , et le plus acharnés à sa perte , mandèrent lâchement sa protection : il falloit les entendre passer des plus horribles exécutions aux plus vifs applaudissemens.

Dès que le trône vint à vaquer par le supplice de Charles I , les communes passèrent un bill pour abolir la monarchie en Angleterre , y établir le gouvernement républicain ; puis réunissant le pouvoir exécutif au pouvoir législatif , elles prirent le titre de parlement de la république Anglaise , & elles formèrent un conseil d'état pour agir d'après leurs instructions.

Devenus de la sorte les maîtres de l'état , les membres des communes s'emparèrent des emplois les plus lucratifs dans chaque branche de l'administration. Or , ils n'eurent pas plutôt goûté de la puissance suprême , qu'ils ne songèrent plus qu'à la retenir dans leurs mains , sans s'occuper aucunement des vices du gouvernement ; réforme néanmoins qui avoit été le seul but de la guerre cruelle que la nation venoit d'entreprendre. Enfin , croyant leur empire solidement établi , ils disposèrent de la fortune publique , & il se partagèrent les dépouilles du peuple qu'ils accablèrent de nouveaux impôts. Ils ne traitèrent pas mieux l'armée qui , par sa valeur , son zèle , ses exploits , avoit rompu le joug sous lequel ils gémissaient : ils parlèrent de la renvoyer sans avoir satisfait à leur engagement ; & , sous prétexte de rébellion , ils refusaient à ces généreux défenseurs de la patrie jusqu'au droit de se plaindre.

Tandis que le peuple , indigné de ce nouveau joug , le supportoit avec impatience ; tandis que les lords regardoient d'un œil jaloux la puissance des communes ; tandis que les tories maudissant le triomphe des wights , soupiroient après le rétablissement de la monarchie ; tandis que quelques ambitieux ,

ambitieux (1), profitant du mécontentement général pour fomenter des séditions & soulever l'armée, Cromwel, audacieux hypocrite, parvient à se rendre maître de l'état, & à le gouverner avec un sceptre de fer (2).

Ainsi, toujours d'audacieux intrigans se disputent entr'eux le commandement pour usurper l'empire : tandis que le gros de la nation, toujours prêt à se soumettre lâchement au vainqueur, attend sans effroi le parti que la fortune couronnera, pour connoître le nouveau maître auquel il doit offrir son hommage, ses suppliques, sa sueur & son sang.

De la Fourbe.

Si, dans un moment de crise, le prince fait quelque concession au peuple, ce n'est jamais qu'une concession illusoire : trop jaloux de sa puissance pour ne pas retirer d'une main ce qu'il accorde de l'autre.

Lorsqu'au milieu des dissensions publiques, les plébéyens eurent obtenu un consul, les patriciens ne portèrent aucune cause devant lui, afin de rendre vaine sa magistrature.

Pour appaiser le peuple irrité, il arrive bien quelquefois que le prince lui sacrifie ses ministres, & plus souvent qu'il les fait entrer dans quelque port pendant la tourmente ; mais le même plan d'opérations subsiste toujours.

(1) Ils étoient au nombre de 90.

(2) Skippon Steton. Fleetwood.

A ces ministres congédiés , il n'a fait que donner des substituts ; & la nation est sotte ment satisfaite.

Lorsque les frondeurs eurent forcé la régence à renvoyer Mazarin ; ce favori, cédant adroitement à l'orage , fut bientôt porté dans le port par la tempête. Il avoit laissé , en partant , des instructions secrètes pour la conduite des affaires : de sa retraite même , il continuoît à être l'ame du cabinet. Consulté sur tous les cas , il dirigeoit les délibérations , & envoyoit les ordres nécessaires ; puis, dès que la sédition fut étouffée , il revint triomphant reprendre les rênes de l'état.

Poussée à bout , l'aveugle multitude n'en est pas moins aisée à ramener. Quels que soient les outrages qu'elle a soufferts , le châtimement de quelques scélérats tubaïternes, vils instruments de l'auteur de tous leurs maux , suffit pour l'appaiser & la reconcilier avec son déplorable sort : expédient infailible , auquel les habiles machinateurs , les adroits fripons , les despotes exercés ont constamment recours. Mais si les citoyens ont obtenu quelque concession réelle , le prince ne s'occupe plus que du soin de leur en faire perdre le fruit.

Les plébécyens venoient d'obtenir de partager avec les patriciens l'honneur des faisceaux : Rome est affligée d'une famine ; & Coriolan ouvre , en plein sénat , l'avis odieux de ne secourir (1) le peuple , que sous la condition expresse qu'il renonceroit aux droits obtenus sur le Mont sacré.

(1) Tel étoit l'esprit du corps , puisque l'un de ses membres les plus honnêtes en étoit infecté.

Lorsque les barons Anglois eurent amené le roi Jean à signer la grande chartre , ce prince dissimula son ressentiment , jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion favorable d'annuller ses concessions. Pour mieux en imposer , il promit publiquement qu'à l'avenir son administration seroit mise sur un pied à ne donner aucun sujet de plainte à ses peuples ; & il donna ordre aux sheriffs de faire prêter serment d'obéissance aux vingt-cinq barons préposés pour maintenir le traité. Ensuite il se retira dans l'isle de Wight , où il médita le projet d'une terrible vengeance. De sa retraite , il envoya secrettement des agens lever des troupes dans l'étranger ; il attira à son service , par l'appât du pillage , les avides Brabançons ; puis il envoya une députation au pape pour l'engager à annuller la grande chartre. Dès que les secours étrangers furent arrivés , il leva le masque , il rétracta tous les privilèges accordés à ses sujets , se mit à la tête d'une troupe de mercenaires , ravagea les terres de la noblesse , répandit la désolation par tout le royaume , & mit tout à feu & à sang.

Edward I, de retour de son expédition en France contre Philippe , étant requis de ratifier les chartres qu'il avoit consenties , éluda aussi long-temps qu'il le put : obligé de se rendre , il fit insérer dans la ratification demandée (1) , ces mots : *sauf sa prérogative royale* ; clause qui annulloit toutes les concessions. Bien mieux , après tant d'engagemens solennels , pris dans des temps où il ne pouvoit donner effor à son ambition , & au moment où

(1) Haming. vol. I , p. 367.

ses sujets se félicitoient d'avoir assuré leur liberté , il s'adressa à Rome pour être relevé de ses sermens.

Après que Charles premier eut enfin sanctionné la pétition des droits , il se rendit en hâte au parlement , & protesta contre quelques articles concernant l'imposition du tonnage & du pesage. Il fit plus : irrité des bornes que le parlement avoit données à la puissance royale , il cacha son ressentiment , et travailla à renverser ces barrières. Après ce fameux parlement , qui restreignit si fort les prérogatives de la couronne , comme les intrigues du cabinet affoiblissoient chaque jour le parti des défenseurs de la liberté , comme le roi s'en étoit fait un très-fort dans la chambre des communes , & comme il avoit à sa disposition presque toute celle des lords ; enivré des rapports favorables de ses flatteurs sur les affaires du temps , ce prince leva le masque (1) , recommença à remplir de ses créatures les premières places de l'état , essaya de porter le coup fatal à ses ennemis à demi vaincus ; & pour revenir à la fois sur toutes les concessions qu'il avoit été forcé de faire au peuple , il accusa devant les pairs du royaume un membre de la chambre haute & cinq de la chambre basse , de divers prétendus crimes d'état , sur-tout d'avoir extorqué par la crainte tous les actes (2) faits pour assurer la liberté publique : ce qui les auroit tous annullés de droit.

Ces mesures ayant échoué , Charles chercha à mettre la division entre les Ecoissois & les An-

(1) Achenloys Britan. constit. p. 412.

(2) Parl. H st. vol. X , p. 157 , &c.

glois. Dans cette vue, il s'efforça de l'emporter sur le parlement en bons procédés pour les Ecoſſois ; il renchérit ſur toutes les motions qui ſ'y faiſoient en leur faveur, & il accorda tout ce qu'ils demandèrent pour aſſurer leur liberté. Enſuite il eſſaya de gagner leurs armées ; il traita avec diſtinction les principaux officiers, gagna les commiſſaires, nomma ſon chapelain Henderſon, fameux prédicant populaire ; puis il alla en Ecoſſe, ſ'y fit des créatures dans le parlement, ſ'efforça de rendre l'armée réfractaire, & de porter les catholiques d'Irlande à ſe ſoulever contre l'Angleterre.

En 1663, Charles II, ſous prétexte que pluſieurs particuliers croyant le parlement diſſous en vertu du bill triennal, prétendoient ſ'aſſembler, non pour choiſir de nouveaux membres, mais pour conſpirer contre lui, pria les deux chambres d'annuller ce bill qui mettoit ſa vie en danger, en déshonorant ſa couronne ; & elles eurent la baſſeſſe de ſe rendre à ſes deſirs.

Mais quelle légère cauſe ſuffit à ceux qui gouvernent pour leur fournir occaſion de revenir ſur le paſſé ! ſouvent après avoir tout perdu, quelque nouvelle fatale arrive qui remet le pouvoir entre leurs mains.

Tandis que Marcus Æmilius, & Quintus Fabius ravageoient le pays ennemi ; les tribuns Marcus Furius & Cn. Cornélius, voulant faire paſſer la loi agraire, refusèrent de lever le tribut & ſoulèverent le peuple. Quoique l'armée, occupée au-dehors, manquat de tout, & qu'au-dedans le ſénat craignit une révolte ; le peuple, au milieu de ces circonſtances qui paroiſſoient ſi propres à faire

valoir ses droits , n'obtint pas autre chose , si non , qu'on éliroit d'entre les plébéins deux tribuns militaires avec puissance consulaire. Flat-
tés de ce petit succès , les chefs redoublèrent d'efforts , & parvinrent aux comices suivantes , à faire choisir d'entre les plébéins presque tous les tribuns consulaires. Mais , tandis que le peuple se livre à la joie & chante sa victoire (1) , le sénat humilié ne s'occupe plus qu'à chercher les moyens de la lui arracher. D'abord il choisit d'entre les patriciens des personnages illustres , pour se présenter en qualité de candidats aux prochaines comices , dans l'espoir que le peuple n'oseroit les repousser : puis mettant tout en œuvre pour faire réussir ce projet , il déclame contre les comices passées , il crie que les dieux sont irrités de ce qu'on a profané les honneurs de la magistrature , en les rendant vulgaires ; il cite en preuve la rigueur de l'hiver qui venoit de se faire sentir , la contagion qui ravageoit les champs & la ville. Frappé de l'idée de la colère des dieux , le peuple ne nomme

(1) Après quelques victoires , le peuple s'abandonne toujours à la sécurité ; et si jamais il fut nécessaire d'être sur ses gardes , c'est dans ces circonstances. Quels coups terribles des hommes adroits ne peuvent-ils pas alors porter à la liberté ! La position d'un peuple qui veut se maintenir libre , est extrêmement délicate ; car , par une fatalité comme attachée à son sort , tout est contre lui. Ses revers le découragent , ses succès l'ennivrent , & il n'a pas moins à craindre de la bonne que de la mauvaise fortune.

tribuns consulaires que des patriciens , renonce à la souveraine puissance , & la remet en tremblant dans les mains du sénat.

Peu après , les eaux du lac de la forêt Albana , s'étant fort accrues sans aucune cause apparente ; on envoya consulter là-dessus l'oracle de Delphes. Dans ces entrefaites , le sénat répandit adroitement le bruit que les dieux étoient irrités de ce qu'on avoit confondu les rangs de la république ; (1) il fit ajouter que le seul moyen de fléchir leur colère , étoit l'abdication des tribuns militaires ; & il y eut interrègne.

Constante poursuite des mêmes desseins.

Il n'y a point de gouvernement où l'occasion de recouvrer la liberté ne s'offre quelquefois ; le peuple la laisse presque toujours échapper , faute de l'appercevoir : mais pour celle d'appesantir ses chaînes , les princes la faisoient assez souvent. Saisir l'occasion est leur grande étude , & leur première maxime en politique.

« *Moi & le tems* , avoit coutume de dire Charles Quint , *le donnons à deux autres* ».

Le peuple n'a que des chefs momentanés ; dès qu'on les lui ôte , toutes ses forces sont paralysées : mais le conseil des princes est permanent. Sans cesse sur pied contre la liberté , il s'occupe à former des projès , à concerter des mesures , à pré-

(1) *Jo y el tiempos para dos ostros. Hist. du duc d'Albe*, li 3 , c. 24.

parer les moyens d'exécution : & c'est là un bien autre avantage.

A force de vigilance on parvient quelquefois à rendre vains les attentats des princes : mais comment parer à des artifices qui naissent sans cesse de la nature des choses ! Toujours les yeux ouverts sur le peuple, ceux qui gouvernent trouvent enfin un moment favorable ; or en voilà assez pour faire réussir leurs projets.

Avec un conseil permanent, il n'y a point de trêve à la guerre sourde que les princes font à la liberté, pas même au commencement de leur règne. Époque, à laquelle accablés de leur grandeur & nageant dans la joie, ils ne nourrissent dans leur ame que des sentimens de bienveillance, laissent dormir leurs projets ; & souffrent que le malheureux respire un instant, même lorsqu'ils se livrent aux plaisirs, ou qu'ils s'abandonnent à la dissipation ; car tandis qu'ils laissent flotter les rênes du gouvernement, ils les remettent à des ministres qui, pour partager la puissance de leur maître, ne cessent de travailler à étendre son autorité : pas même lorsqu'ils n'ont point de desseins ambitieux ; car ils ont beau apporter sur le trône des idées de modération, le peuple n'y gagne rien, s'ils ne sont eux-mêmes au timon de l'État.

Lorsque le cabinet du prince est composé d'hommes puissans ; souvent les rivalités, les jalousies, le dépit, l'ambition, les portent à traverser réciproquement leurs projets, & à les faire échouer. Quand il est composé de beaucoup de têtes, presque toujours la différente tournure des esprits,

esprits, les fait varier dans les projets & les moyens d'exécution. Aussi les princes qui veulent marcher à grands pas au despotisme, ont ils toujours soin de composer leurs cabinets de peu de têtes, & souvent d'hommes nouveaux. Telle fut la politique des Ferdinand V, des Philippe II, des Louis XI, des Henry VIII, des Charles I, &c.

Quelques-uns, par un raffinement de politique, ont même formé un plan constant d'opérations. Ce fut la poursuite des mêmes projets pendant les règnes de Louis XIII & de Louis XIV qui étendit si fort le pouvoir de la couronne : car Mazarin suivit ponctuellement les maximes de Richelieu, & le Tellier celles de Mazarin.

Ce fut la poursuite des mêmes projets qui étendit si fort celui de la couronne d'Espagne depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours : car en Espagne le changement des ministres n'apporte aucun changement dans le conseil du prince ; & quoique les mains qui tiennent les rênes de l'état viennent à changer, l'esprit qui les conduit est toujours le même.

Au contraire c'est à un défaut d'harmonie que l'on doit attribuer la foiblesse du gouvernement pendant les intéregnes & les minorités. [1]

C'est aussi à un manque d'harmonie que les Anglois doivent en partie les lents progrès de la puissance royale parmi eux : & ce manque d'har-

(1) Le cabinet de Madrid et celui de Venise sont peut-être les seuls en Europe, où l'on ait un plan fixe d'opérations

monienait du fond même de la constitution. Quoique leur prince dispose des emplois , comme il ne peut se faire craindre , & qu'il est toujours obligé de ménager ses ministres , ceux qui sont en faveur se trouvent souvent contrariés par ceux qui cherchent à s'y mettre.

Comme il ne peut à la fois satisfaire tous les ambitieux , ceux qui sont en place se voyent souvent traversés par ceux qui cherchent à les supplanter.

Comme les affaires du prince avancent d'autant moins qu'on attaque plus vivement son parti , il se trouve souvent obligé de confier l'administration des affaires à ceux qui l'ont le plus mécontenté , & de congédier ceux qui l'ont le mieux servi.

Enfin comme la faveur est limitée & la haine impuissante , les partis sont toujours renaissans. Heureuse discorde , qui leur tient lieu de vertus depuis qu'elles sont bannies de leur isle , & qui comme elles conduit à la liberté. [1]

Corrompre le corps législatif.

Le coup le plus fatal que les princes portent à la liberté publique , c'est d'asservir leurs concitoyens au nom même des lois ; & l'un des moyens qu'ils emploient le plus volontiers pour cela , est celui qui est le plus analogue à la bassesse de leur caractère --- la corruption.

Regardant le corps législatif comme le contrôleur né de leur conduite, ils ne songent qu'à le subjuguer.

(1) Tant que le prince n'a pas recours à des moyens extraordinaires : ce sont-là les beautés du gouvernement Anglois ; on verra ci-après les défauts.

d'abord ils le consultent , le louent , le flattent : & employent pour le perdre tous ces artifices , dont la vanité ne se défie jamais ; mais bientôt brûlant de voir leur esclave dans le souverain , ils travaillent à se rendre maîtres de ses représentans ; & comme il faut gagner ceux qui s'opposent à leurs projets , ils font tout pour les corrompre. A l'un des caresses , à l'autre des promesses , à celui-ci de l'or , à celui-là un ruban , à cet autre un poste pour ses amis. Ils tentent l'ambitieux , le vain , le cupide , l'avare , chacun selon ses goûts : quiconque veut épouser leurs intérêts n'a qu'à dire son prix ; & bientôt on voit les arbitres de l'état se prostituer aux volontés du prince , vendre la cause de la liberté pour satisfaire leurs basses passions , trahir la patrie au [1] mépris de leurs engagemens les plus sacrés , & devenir de vils instrumens de tyrannie.

Aussi-tôt qu'un sénateur venoit d'être élu à Sparte , Agezilas lui envoyoit un bœuf en présent. [2]

Pressé d'argent , Charles-Quint demande aux Cortes de Castille de nouveaux subsides , qui lui sont refusés. Mais bientôt profitant de la basse jalousie des nobles contre le peuple , qui cherchoit à assurer sa liberté ; seduisant les uns par des promesses , intimidant les autres par des menaces , gagnant ceux-ci par des cajoleries , corrompant ceux-là avec de l'or , il s'en fait des créatures : puis

(1) Parcourez l'histoire , vous verrez le parlement d'Angleterre fidèle à ses devoirs , dans les tems de crise où la patrie étoit en danger : puis dès que les dangers étoient passés rechercher la faveur de la cour , et vendre la patrie.

(2) Plutarque. Vie d'Agésil.

au mépris des lois fondamentales de l'état , il les engage à lui accorder un second subside [1] , avant même que le terme de payer le premier fut échu.

Pour obtenir les subsides qu'il demandoit , Louis XI sema la division dans les Etats-Généraux , corrompit par argent , gagna par promesses , s'assura d'un fort parti , & se rendit si bien le maître de l'assemblée qu'il y fit délibérer ce qu'il voulut.

Et en Angleterre , combien de fois de pareils moyens n'ont ils pas été mis en usage (2) , même de nos jours , & trop souvent avec succès. Dans cette auguste assemblée , où l'on ne devoit compter que des amis de la patrie , on trouve autant de vénalité que par-tout ailleurs. Une partie des représentans du peuple est pensionnée de la cour , une autre partie cherche à l'être , quelques-uns sont fidèles à leur serment ; le reste , selon les circonstances , flotte entre la cupidité & le devoir : tels sont les pères de la patrie , les conducteurs de l'état , les gardiens de la liberté. Et certes , il semble que la nation ait perdu le droit de se plaindre de ses infidèles mandataires , lorsque les électeurs sont les premiers à vendre lâchement leur suffrage aux candidats qui veulent l'acheter.

Quelques princes , par une ambition plus lente , ne profitent pas d'abord de leur ascendant ; & cette fausse modération qui les comble de gloire , fait

(1) P. Martyr. Epist. 6613.

(2) Il faut voir dans Whitlock , dans l'histoire du parlement , dans les lettres de Stafford , dans le journal même des communes , les artifices dont tant de princes se sont servi pour corrompre le corps législatif. Et les Anglois n'ont-ils pas un parlement désigné sous le nom de pensionné.

que quelque chose qu'ils entreprennent ensuite contre les lois, le peuple se déclare presque toujours pour eux. Qu'y a-t-on gagné, trop lâches pour usurper la souveraine puissance, ils n'ont paru y renoncer que pour amener le peuple à la leur remettre entre les mains.

*Du peu de fermeté des représentans du souverain
contre les entreprises du gouvernement.*

Tant que l'Etat n'est pas dans un danger éminent, les membres du législateur connivent presque toujours avec le prince, & si quelques-uns frondent les menées du cabinet, c'est pour l'obliger d'entrer en composition. Ce n'est que lorsque le gouvernement est prêt à porter le dernier coup à la liberté, qu'ils s'élèvent enfin contre lui.

Le parlement vénal qui avoit si lâchement signalé sa condescendance aux projets ambitieux de Charles II, ne s'opposât aux attentats du cabinet qu'au moment où la constitution fût sur le point d'être renversée.

Si les représentans du souverain ne se prostituent pas tous aux volontés du prince; s'ils ne courent pas tous après les places, les dignités, la faveur; s'il en est même qui dédaignent de se vendre; le manque de constance et de fermeté dans ceux qui s'opposent à ses entreprises, rend toujours leurs efforts impuissans.

Lorsque les créatures du prince attentent à la liberté: quelque soit le torrent de la puissance, si le parti patriotique étoit déterminé à s'y opposer avec force, il parviendroit du moins à réprimer sa furie, s'il ne parvenoit pas à l'arrêter.

Mais au lieu de défendre avec un zèle infatigable la cause de la patrie , & de retarder par de longs efforts les progrès de l'autorité , les timides patriotes lâchent pied , contens d'une molle résistance ou d'une simple protestation. Plusieurs même rebutés de leur peu d'ascendant , abandonnent le champ de bataille à leurs antagonistes ; et bientôt le prince marche à grands pas au despotisme.

Prévenir les émeutes.

Quand le prince manque son but , il ne perd que du temps ; quand la nation manque le sien , elle perd presque toujours les moyens de tenter une seconde fois la fortune. Après les horreurs d'une guerre civile ; au lieu de revenir sur leurs pas , de calmer les esprits , & de ramener le peuple par une meilleure conduite , ceux qui gouvernent ne s'occupent plus qu'à rendre vaines ses plaintes , qu'à réprimer ses efforts. Ils ne peuvent se résoudre à renoncer à ce pouvoir souverain ; à cette grandeur sans bornes , à cet empire absolu qui leur a déjà tant coûté d'efforts & de crimes ; semblables à ces entropophages qui , une fois accoutumés au sang humain , ne peuvent plus quitter cet affreux breuvage.

Instruits par le passé , les princes travaillent à prévenir les insurrections. Au commencement de la tempête , on n'en découvre pas le danger ; quand elle souffle avec fureur , on n'en découvre plus le remède. Aussi ont-ils les yeux toujours ouverts [1] sur les premières émeutes , soigneux à les réprimer desqu'elles s'élèvent.

(1) Lorsque le grand conseil de Venise siège , comme

Non contents d'étouffer les séditions dans leur principes, ils ont soin d'en extirper jusqu'au moindre germe ; sous prétexte de maintenir le bon ordre dans l'état, ils ne souffrent point d'attroupements, point de cohues, point d'assemblée tant soit [1] peu nombreuses.

Et combien poussent la défiance, jusqu'à ne point souffrir de cercles autour des hommes populaires ! combien même la poussent jusqu'à se défaire des personnes qui ont la faveur du peuple !

De retour à Paris, après plusieurs années d'absence, J. J. Rousseau alloit quelque fois passer un quart-d'heure au café de la régence ; comme sa présence y attiroit une foule de curieux, on lui intima l'ordre de ne fréquenter aucun café.

Les Gondoliers de Venise ayant un jour pris querelle avec la populace, on en vint aux coups ; comme les magistrats ne pouvoient appaiser le désordre, un gentil-homme de la maison de Laurédane intervint, & les mutins cédèrent à ses instances. Allarmés de l'ascendant de ce citoyen, les inquisiteurs d'état s'assurèrent de sa personne, & le firent dépêcher à la fourdine. [2]

sa tenue suspend l'exercice de toutes les magistratures, les procureurs de Saint-Marc sont obligés de veiller à la garde du palais, et afin d'être prêts à réprimer le premier mouvement populaire il y a auprès de la salle où se tient la séance, un arsenal suffisant pour armer tout les nobles.

(1) Même en Angleterre, tout attroupement, toute assemblée un peu nombreuse est défendue.

(2) Amelot de la Houssaye. hist. du gouvernement de Venise, et Machiavel dans son prince.

Bien plus : pour empêcher tout soulèvement , c'est la politique des Vénitiens de poursuivre jusqu'à la mort ceux qu'ils ont une fois outragé ; & afin que les amis des infortunés , ou les infortunés eux-mêmes qui ont échappé à la tyrannie , ne trament pas en secret , le conseil des dix publie de temps-en-temps certains édits ; [1] où il promet de grosses sommes à quiconque révélera quelque grand crime d'état , ou apportera la tête d'un proscrit.

Accoutumer le peuple aux expéditions militaires.

Après avoir ôté aux habitans des provinces les moyens d'unir leurs efforts pour leur commune défense , & à ceux des villes les moyens de rien tenter pour leur défense particulière , peu à peu on accoutume le peuple aux expéditions militaires ; & , sous prétexte de pourvoir à la sûreté publique on substitue par tout la soldatesque aux officiers-civils. Des soldats pour arrêter les prévenus , des soldats pour conduire les malfaiteurs au supplice , des soldats pour garder les grands chemins.

Dans les lieux de récréation publique , des soldats gardent les portes ; dans les endroits de vente publique , des soldats gardent les portes ; dans les sales d'exposition publique , des soldats gardent les portes. Par-tout où le peuple s'assemble , des soldats pour le garder ; & , crainte qu'il ne se réunisse de nuit , alors , encore des soldats pour garder.

S'assurer de l'armée.

Pour ne laisser que peu d'influence à ceux qui

(1) Ces édits se nomment vulgairement *bando contaglia*.
font

font à la tête des troupes, le prince ne se contente pas de supprimer les grandes charges militaires, il divise l'armée en petits corps, entre lesquels il fait naître des jalousies au moyen de certaines prérogatives particulières. Il ne donne le commandement de ces petits corps qu'à des hommes affidés; puis, pour s'assurer mieux encore de leur fidélité, il établit dans chaque corps plusieurs grades où l'on ne monte qu'avec lenteur par droit d'ancienneté, & avec rapidité par protection. Ainsi, non-seulement chaque officier subalterne considère celui qui est au-dessus de lui comme un obstacle à son avancement, & le voit d'un œil jaloux; mais les plus ambitieux cherchent à parvenir au premier rang par leur souplesse & leur assiduité à faire leur cour; tandis que ceux qui y sont, cherchent à s'y maintenir par leur dévouement aux ordres des chefs, aux volontés du prince.

A l'égard des premiers emplois militaires, il a grand soin de ne pas y nommer des hommes qui jouissent de la faveur du peuple, & de ne jamais réunir en même temps dans leurs mains quelque emploi civil. Quelques fois il pousse la défiance jusqu'à ne placer à la tête de l'armée que des soldats de fortune, jusqu'à changer souvent les officiers-généraux, à fomentier entre-eux des rivalités, & à ne laisser que peu de temps les troupes en garnison dans les mêmes places. [1]

Lorsque le prince se dispose à commander en personne l'armée; pour remettre sans péril le commandement en d'autres mains, il le confie à plusieurs

[1] Telle est la politique du gouvernement de Venise.

chefs : mais loin de leur donner carte-blanche , il les subordonne toujours à un conseil de guerre , lorsque le cabinet ne règle pas leurs opérations , si même il ne les soumet au contrôle d'un ministre dévoué. [1]

Après avoir pris ces mesures pour s'assurer de l'armée , le prince favorise les militaires , il les attache à ses intérêts par des largesses , il répand sur eux ses grâces , il caresse les mains avec lesquelles il veut enchaîner l'état.

Les soldats commencent à ne reconnoître que la voix de leurs chefs ; à fonder sur eux seuls toutes leurs espérances , & à regarder de loin la patrie. Déjà ce ne sont plus les soldats de l'état , mais ceux du prince : & bientôt ceux qui sont à la tête des armées , ne sont plus les défenseurs du peuple , mais ses ennemis.

C'est ainsi qu'il se ménage un parti dévoué , toujours sur pied contre la nation , & il n'attend plus que le moment de le faire agir.

Sustraire le militaire au pouvoir civil.

Chez un peuple libre , le soldat soumis aux lois , & réprimé par les magistrats , connoît des devoirs , il conserve dans son état des idées de justice , il apprend à respecter les citoyens , & on lui empêche de sentir ses forces [2]. Aussi pour plier le

() Le gouvernement de Venise entretient à l'armée deux sénateurs.

[2] Dans presque tous les états de l'Europe , on fait jurer au soldat de n'obéir qu'à ses officiers , et à l'officier de des-

militaire à leurs volontés, les princes le souffraient-il au pouvoir civil : [1] mais pour qu'il ne reconnoisse d'autre [2] autorité que la leur, & qu'il ne soit comptable qu'à eux; soit qu'il trame, se mutine, se révolte; soit qu'il vole, viole, assassine, toujours une cour martiale connoît du délit.

Inspirer au militaire du mépris pour le citoyen.

Destinés à agir contre la patrie, quand il en fera temps : on éloigne les soldats du comerce dès [3] citoyens, on les oblige de vivre entre-eux, on les cazerne : puis, on leur inspire du dédain pour tout autre état que le militaire; & afin de leur en faire sentir la prééminence, on leur accorde plusieurs marques de distinction [4].

fendre le trône, et de ne jamais l'attaquer : serment qui devoit n'être fait qu'à la patrie.

[1] La souveraine puissance est toujours le partage de cette partie de la nation qui a les armes à la main.

[2] Ici encore, le lecteur aura sans doute remarqué combien la constitution des Anglois leur donne d'avantages sur les autres peuples : que ne sentent-ils toute l'importance de les conserver !

(3) En Angleterre on commence à vouloir séparer le soldat du peuple. Déjà, sous prétexte de tenir la cavalerie à portée des manèges, on l'entasse dans de méchantes barraques, en attendant qu'on puisse la tenir casernée : les progrès sont lents, mais suivis; malheur à la nation, si elle voit cet établissement d'un œil tranquille.

[4] En Prusse tout le monde est obligé de céder le pas aux militaires, et à Berlin on a pour un détachement de

Habitués à vivre loin du peuple , ils en perdent l'esprit : accoutumés à mépriser le citoyen , ils ne demandent bientôt qu'à l'opprimer : on le laisse exposé à toutes leurs violences , & ils sont toujours prêts à fonder sur la partie de l'état qui voudroit se soulever. [1]

Miner le pouvoir suprême.

Pour se rendre absolu , le prince s'étant assuré de l'armée travaille à s'assurer du corps-législatif , en rendant vaine sa puissance ou en lui dictant la loi.

Prêt à frapper quelque coup , s'il peut se passer des représentans du souverain , il se garde bien de les assembler. S'il faut absolument leurs concours :

soldats qui vient à passer , le même respect qu'on a dans les pays catholiques pour le viatique.

En France , le soldat , plein de mépris pour le bourgeois , se croyoit en droit de le maltraiter. L'officier dédaignait le marchand , l'homme de lettres , le magistrat ; et la noblesse d'épée , regardoit avec dédain la noblesse de robe.

En Espagne , en Portugal , en Moscovie , en Suède , en Danemarck , c'est à peu-près la même chose. Et dans ces divers pays , toute sentinelle a droit de laver dans le sang des citoyens la moindre offense.

Les Sultans accordent mille marques de faveur aux Jannisaires. Ce corps attaché à la garde de leur personne est le seul sur pied pendant la paix.

(3) Cela se voit à la Chine , au Mogol , en Turquie , en France , en Espagne , en Russie , etc.

il ne leur permet de délibérer que sur le point pour lequel il les a convoqués.

Charles-Quint , ayant assemblé les Cortes de Castille à Compostelle , leur demanda un subside : en le lui accordant , elles exigèrent le redressement des griefs publics : mais dès qu'il eut obtenu ce qu'il désiroit , il mit leur demande de coté , & les renvoya. [1]

Lorsque Charles I ayant besoin d'argent , pressoit vivement le bill des subsides ; ensuite , pour empêcher le parlement de connoître des griefs publics , il le leuroit de belles promesses , & l'assuroit qu'il seroit toujours très-soigneux de défendre les privilèges de ses sujets. Puis , il engageoit l'orateur des communes à interrompre tout débat étranger à l'article des subsides , ou bien il retiroit de la chambre basse les membres qui se distinguoient par leur zèle patriotique , en les nommant aux emplois qui donnent l'exclusion , enfin , si tout cela étoit inutile , il terminoit brusquement la session.

Quelquefois le prince répète les anciennes manœuvres , il corrompt le corps législatif , en s'assurant de la majorité des membres , & il le fait parler comme il veut.

D'autres fois , il se contente d'intimider le parti de l'opposition par des menaces , ou bien de fausser le nombre des suffrages.

C'est par la terreur que Henry VIII. tenoit à sa dévotion les membres du parlement. Libres dans leurs assemblées , elles n'étoient pas plutôt dissoutes ;

(1) Sandoval. 841

qu'ils se voyoient livrés sans déffense à la merci du tyran.

Quand Charles I se rendit en Ecosse pour faire passer un bill qui l'autorisat à reprendre les terres de l'église, & les prérogatives qui avoient été aliénées durant la minorité de son prédécesseur ; la majorité s'y opposa. Charles , qui étoit présent à la discussion , tira de sa poche la liste de tous les membres de l'assemblée , & leur dit : « MM. j'ai vos noms par écrit , & je saurai qui veut ou ne veut pas être aujourd'hui de mes amis. » Malgré cette menace , le bill fut rejeté par la majorité : mais le secrétaire qui comptoit les voix , déclara que le bill avoit passé. [1]

Souvent pour pouvoir disposer à son gré du corps législatif, le prince travaille à le composer d'hommes à la dévotion.

C'est ainsi, que Henry VIII & Marie , cherchant à faire passer quelque point d'importance , avoient coutume d'écrire aux Lords-lieutenants des comtés une circulaire , portant qu'ils eussent à faire un choix convenable des nouveaux membres. [2]

Dans les mêmes vues , Jaques II révoqua les chartres de toutes les corporations des trois royaumes , & leur en accorda de nouvelles , qui le laissoient en quelque sorte l'arbitre du choix des représentans de la nation. [3]

Si cela ne suffit pas , le prince a recours à d'autres

(1) Burnet. vol. 1. pag. 21.

(2) Mémoires de Gram :

(3) Rapin.

expédiens : dans l'embarras des affaires de 1756, Cromwell convoqua un parlement : mais comme les membres lui étoient la plupart opposés, il plaça des gardes à la porte de la salle, & sous prétexte d'en exclure les hommes corrompus, il ne laissa entrer que ceux qui avoient son agrément.

Quelques princes se sont même assurés du législateur, en altérant la constitution d'une manière violente. En 1539, Charles-Quint demanda des subsides extraordinaires aux Cortez de Castille ; mais ayant vainement employé, pour les obtenir, prières, promesses, menaces, il chassa de l'assemblée les nobles & les prélats, sous prétexte que ceux qui ne payoient point d'impôts, ne devoient point y avoir d'entrée. Dès-lors les Cortes ne furent plus composées que des députés des villes, qui se trouvant [1] en trop petit nombre pour lui résister, furent tous à sa dévotion.

D'autres fois, ils divisent le corps législatif, en faisant passer la partie corrompue pour le tout.

Pendant les guerres civiles de 1641, Charles I, cherchant à s'autoriser de la sanction nationale pour lever les sommes dont il avoit besoin, convoqua le parlement à Oxford, où il rassembla les membres qui lui étoient vendus ; puis, il essaya d'engager le comte d'Essex, général de l'armée, à traiter avec eux ; & dans leurs séances illicites, il fit passer divers bills, obtint

[1] Ils étoient au nombre de 36, deux députés de chaque ville. Sandoval, hist. vol. II. pag. 269.

des subsides , & déclara les deux chambres assemblées à Westminster , coupables de trahison [1].

Lorsqu'à force de plier le corps législatif à ses volontés , le prince l'a bien avili , il cesse d'employer des ménagemens , il parle en maître , & s'il continue encore à l'assembler , ce n'est plus que pour lui faire la loi. Comme César , il fait lui-même les sénatus consultes , & il les souscrit du nom de premier sénateur qui lui vient à l'esprit 2).

De la guerre étrangère.

Si la guerre est le plus cruel des fléaux , quel malheur pour une nation d'avoir à sa tête un prince ambitieux , dévoré de la soif des conquêtes , libre de disposer à son gré du trésor public , des flotttes , des armées , & maître d'imoler le peuple à ses funestes passions.

Un conquérant se joue [3] de la vie des hommes , & ne fait pas moins la guerre à ses concitoyens qu'à ses ennemis. Ses lauriers , toujours arrosés du sang des sujets égorgés , le font encore des larmes des sujets épuisés de misère ; & quel-

(1) Collection d'Husband.

(2) Lettres famill. de Cicéron. liv. 9.

[3] Quand la flotte formidable que Philippe II avoit envoyée contre l'Angleterre , eut été engloutie par les flots ; il répondit au compliment de condoléance du pape. *Tant que je serai maître de la source , je ne m'affligerai pas de la perte d'un ruisseau !*

que soit le sort des armes, la condition des vainqueurs n'est guère meilleure que celle des vaincus.

J'ai battus les Romains, écrivoit Annibal, aux Carthaginois, *envoyez-moi des troupes ; j'ai mis l'Italie à contribution, envoyez-moi de l'or* : éternel refrain des généraux triomphants. Après cela, que penser de la stupide allégresse que les peuples font éclater à la nouvelle des victoires de leurs maîtres.

Quand on compare les minces avantages que l'état retire des expéditions les plus brillantes, aux maux effroyables qu'elles traînent à leur suite, peut-on douter qu'un sage législateur ne fit du renoncement aux guerres offensives un point capital de la constitution : mais pour le malheur des hommes, près qu'en tous pays, les lois ne sont faites que par des brigands couronnés, ou par quelque juriste à leurs gages.

Dans les gouvernemens même les mieux ordonnés, lorsque le souverain n'a pas renoncé solennellement aux conquêtes, il n'est que trop ordinaire de voir le prince tourner contre l'état, les forces [1] qui lui ont été confiées pour le défendre ; & c'est toujours à l'aide de quelque entreprise militaire qu'il exécute ses noirs projets.

Indépendamment de la surcharge des impôts que la guerre nécessite, de la stagnation du commerce & de l'épuisement des finances qu'elle entraîne, de la multitude innombrable d'infor-

(1) Pisistrate ayant été blessé en défendant la cause du peuple, en obtint une garde dont il se servit pour usurper la souveraineté.

runés qu'elle livre à l'indigence , elle est toujours fatale à la liberté publique.

D'abord elle distrairait les citoyens , dont l'attention se porte des affaires du dedans aux affaires du dehors : [1] or le gouvernement , n'étant plus surveillé , fait alors cheminer ses projets.

Pour peu qu'elle soit sanglante , elle tient les esprits dans une agitation continuelle , dans les tranfes , dans les allarmes ; elle leur ôte le tems & le désir de rechercher les malversations publiques.

Ensuite elle donne au prince les moyens d'occuper ailleurs des citoyens indociles , de se défaire des citoyens remuans ; ou plutôt d'envoyer à la boucherie les citoyens les plus zélés pour le maintien de la liberté , & de ruiner ainsi le parti patriotique.

Comme il aime mieux commander à un peuple pauvre & soumis , que de régner sur un peuple florissant & libre , les avantages qu'il a en vue ne se mesurent pas sur des succès : s'il croit qu'il lui est utile d'essuyer des revers , c'est alors qu'en politique habile , il fait tirer parti de ses propres défaites.

[1] Alcibiades trouvant Péricles plongé dans une profonde rêverie , lui en demanda le sujet. J'ai chargé Propiea , dit le prince , de construire les portes de la citadelle de la ville de Minerve , il a dépensé un argent immense , et je ne sais comment rendre compte. Cherchez plutôt à vous en dispenser , reprit Alcibiades : aussitôt Péricles renonçant à la vertu , forma le dessein d'engager les Athéniens dans des guerres continuelles , pour leur ôter l'envie d'éplucher son administration.

« Jaloux de commander pour s'enrichir , & de s'enrichir pour commander , il sacrifie tour à tour l'un ou l'autre de ces avantages à celui des deux qui lui manque : mais c'est afin de parvenir à les réunir un jour qu'il les poursuit séparément : car pour devenir le maître de tout , il faut avoir à la fois l'or & l'empire ! »

« Enfin la guerre & le despotisme s'entraident mutuellement : on prend à discrétion chez un peuple d'esclaves des hommes & de l'argent , pour en asservir d'autres : la guerre à son tour fournit un prétexte aux exactions pécuniaires , au désir d'avoir toujours sur pied de grandes armées , pour tenir le peuple en respect , & l'empêcher de se soulever !

Comme le prince puise dans le trésor national ,

[1] Charlemagne mena continuellement sa noblesse d'expédition en expédition ; en l'obligeant ainsi de suivre ses desseins , il ne lui laissa jamais le temps de se reconnoître.

Ferdinand d'Arragon mit souvent en usage cet artifice. D'abord il attaqua la Grenade , ensuite il chassa les Maures de l'Etat : puis il porta la guerre en Afrique , en Italie , en France ; et à l'aide de ces entreprises , il fixa toujours au dehors l'esprit inquiet de ses sujets.

Ce fut le conseil que Henri IV mourant donna à Henri V , son fils , de ne pas laisser ses peuples jouir long-temps de la paix , mais de les occuper soigneusement au dehors , afin que les esprits inquiets eussent toujours quelque sujet de distraction. *Hume , hist. d'Angl.*

« Nous commandons , vous et moi , disoit un jour Charles-Quint à François I , à des peuples si fiers , si bouillans , que si nous ne faisons de tems en tems quelque guerre , ils nous la feroient eux-mêmes » *Mathieu , hist de la Paix , liv. 1 , narr. XI.*

il lève des impôts pour fournir aux frais des expéditions militaires , & il ne laisse rien au peuple ; tandis qu'il s'enrichit toujours , & que chaque campagne le met en état d'en entreprendre une autre.

Comme il combat toujours avec les soldats de la patrie , pour établir le despotisme , il n'expose point ses suppôts , & il ne compromet point ses affaires : au lieu que pour défendre sa liberté , le peuple met au hazard toutes ses forces & son propre salut.

Ainsi , il est plus important au bonheur des peuples qu'on ne le pense , de n'autoriser le prince à faire la guerre que lorsqu'elle est purement défensive. Encore ne doit-il point être juge de la nécessité de la faire , vu les moyens infinis qu'il a toujours en main pour provoquer une rupture , sans paroître l'agresseur.

Toujours fatale à un peuple libre , la guerre ne l'est jamais plus que lorsqu'elle est entreprise pour remettre la nation dans les fers.

Quelles ressources ne ménage-t-elle pas alors aux anciens tyrans , pour ressaisir les rênes de l'empire ! C'est peu de faire perdre de vue au peuple les affaires publiques pour l'occuper de nouvelles de gazette , que cent plumes vénales forgent chaque jour a dessein de l'égarer ou de l'endormir. C'est peu de fournir mille prétextes de dilapider la fortune publique en préparatifs militaires , pour l'entretien des armées sur les frontières ou en pays ennemis. Mais ces armées , le prince a toujours soin de les composer de satellites habitués à obéir en aveugles , de satellites toujours prêts à sa voix a massacrer leurs compatriotes.

Si les citoyens sont appellés sous les drapeaux : il a soin de laisser leurs bataillons sans armes et sans munitions ; ou bien il ne les arme qu'en partie , et il les arme mal. Comme les plus pressés a offrir leurs bras sont de chauds patriotes , il les destine à devenir des instrumens d'oppression ou à être égorgés.

On débuté donc par chercher à les égarer. Pour les séduire ou les corrompre , les chefs toujours vendus à la cour , ont soin de les tenir long-tems sous la tente. C'est-là où il les travaillent jour & nuit, par tous les moyens que peuvent suggerer la fourbe et l'amour de la domination. Alors le camp offre moins l'image des combats que celle des jeux et des plaisirs : aux exercices militaires succèdent toujours des banquets , des fêtes , des parades , la danse , la course et mille autres amusements , où des femmes sans pudeur entrent en lice avec des guerriers chauds de vin.

Au milieu de ces orgies , carresses , promesses , cadeaux sont d'abord mis en usage , pour gagner les soldats : puis viennent les adroites insinuations , les discours serviles , les éloges outrés du prince , les récits de ses actes de générosité , l'étalage des avantages de s'attacher à sa cause , et les sermens de dévouement dont ces émissaires donnent les premiers l'exemple contagieux. Ce virus politique circule de tente en tente ; bientôt les citoyens bornés , foibles , cupides et amis des plaisirs en sont atteints , les cœurs les plus purs ont peine à s'en garantir ; et trop souvent le soldat qui s'étoit dévoué à la défense de la liberté , oublie la patrie , et ne connoit plus que la voix de ses chefs.

Si le soldat résiste à tant de pièges, la liberté n'en est pas plus triomphante : aussitôt l'armée qu'on n'a pu corrompre est livrée à ses chefs perfides, qui se concertent entr'eux pour la conduire à la boucherie, et la faire périr par le fer de l'ennemi.

Mais quand la patrie n'auroit pas à redouter la perfidie des chefs, il est bien difficile que le sort des armes, quel qu'il soit, ne devienne enfin favorable à la cause du despotisme.

Dans des guerres de cette nature, tout est contre le peuple, et il n'a pas moins à redouter les vertus apparentes des généraux que leurs vices trop réels.

Si l'armée est battue, la perte faite dans le combat n'est que le moindre des malheurs d'autres désastres plus cruels encore ne tardent pas à se déclarer : au découragement qui prive l'état des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées, se joignent tous les coups cruels que les chefs s'empressent de lui porter. Pour couvrir leurs trahisons, ils imputent leurs défaites à l'indiscipline des troupes, et ils profitent avec adresse des moments de consternation pour arracher à un législateur foible ou corrompu des décrets atroces, qui livrent les soldats patriotes à la merci des chefs : décrets dont ils se faussent pour immoler les défenseurs de la liberté aux vengeances des traîtres à la patrie, plier l'armée à leurs ordres arbitraires, et assurer le succès de tous leurs affreux complots.

Si les armées éprouvent de nouveaux revers, le peuple se croit perdu sans retour ; et comme il est toujours prêt à descendre plus bas que ses malheurs ne l'ont mis, on le voit se précipiter lui-même dans les bras du premier fourbe qui lui tend la main, si

même il ne court se jeter aux pieds de ses anciens maîtres pour implorer leur clémence, et recevoir la loi.

Quelqu'homme de cœur s'immolant pour le salut public, propose-t-il au peuple de s'armer de son désespoir, et de faire un dernier effort en faveur de la patrie. Effrayé de la grandeur de l'entreprise, et incapable de fixer d'un œil ferme les périls qu'il faudroit affronter, il perd courage, il attend dans une stupide inaction les malheurs qui le menacent, et il se laisse entraîner dans l'abîme faute d'audace pour s'en tirer.

Le peuple s'est-il rendu. Le despote le traite en révolté, sa fureur n'a point de bornes : pour se venger des prétendus rebelles, et contenir par la terreur ceux qui seroient tentés d'imiter leur exemple, il immole leurs chefs sans pitié ; et s'il épargne la multitude, ce n'est pas qu'il pardonne, c'est qu'il dédaigne de punir.

César & Marius ayant délivré Rome de la tyrannie du sénat, se rendirent maîtres & des nobles & des plébéiens.

Couronné des mains de la victoire, Cromwel rentre dans Londres à la tête de cette armée qui avoit combattu pour la liberté. A sa vue, le peuple le proclame sauveur de la nation, se jette dans ses bras, & se met sous sa main ; tandis que ses soldats, enchantés de sa bravoure, trompés par son hypocrisie, & corrompus par ses largesses trahissent la patrie, le portent au pouvoir suprême, & deviennent ses satellites.

De la guerre civile.

Avec l'art dangereux qu'ont les princes de couvrir du voile du bien public leurs funestes manœuvres , qu'on juge des avantages que leur donne l'autorité dont ils sont revêtus.

Il est rare que pour assurer le succès de leurs complôts , ils ne se servent pas de leurs créatures , pour fomenter des dissensions dans l'état , exciter des troubles , & soutenir par les horreurs d'une guerre civile les désastres d'une guerre étrangère.

En proie aux désordres de l'anarchie , aux troubles de la discorde , aux feux de la sédition , le peuple , distrait des dangers du dehors par les malheurs du dedans , laisse le prince suivre paisiblement le cours de ses machinations , perdre la patrie par ses victoires , ou conspirer après ses défaites.

Est-il réduit à se donner des protecteurs , il est rare qu'il ne rencontre pas des ambitieux qui se servent de ses forces [1] pour l'asservir , ou des traîtres qui le livrent à ses anciens tyrans.

Si la fortune se déclare pour lui , comme il n'est guères que sur la défensive , il ne profite point de ses avantages ; presque toujours il se voit arracher ses lauriers , faute d'avoir connu le prix d'un moment ; souvent aussi , dans les crises orageuses que produit le désespoir , il se laisse toucher par une fausse pitié que ne connoissent point ses implacables ennemis , & il perd le fruit de ses victoires.

[1] Agatocles commença par délivrer les Syracusiens ; il finit par les asservir.

Est-il vaincu ! Exposés aux vengeances de leurs oppresseurs , les amis de la patrie ne songent qu'à fuir ; & dans ces momens d'effroi qui suivent une défaite , si le prince peut s'en saisir , semblable à une bête féroce , il déchire , il égorge , il nage dans le sang ; puis il recherche les instigateurs populaires qu'il fait périr dans les supplices , & il contient les autres par la terreur. Long-temps des recherches inquisitoriales fournissent de l'aliment à ses fureurs ; il faut que tout soit massacré , que tout soit dévoré par les flammes , & que tout ce qui a échappé au fer ou au feu périsse par la faim encore plus cruelle. Avec quelle barbarie il se joue de la nature humaine ! On diroit qu'il se fait un plaisir barbare de détruire autour des citoyens jusqu'aux ressources de l'enfance , jusqu'à l'espoir du bonheur.

Enfin , quel que soit le cours des événemens , le parti populaire ne peut guères manquer de succomber , dans ces expéditions guerrières où les dangers sont toujours pressans , & les remèdes toujours éloignés , où il n'y a point de pardon à espérer , où l'on n'est jamais sûr de ne pas périr après avoir triomphé , & où le prince , malgré ses défaites , ne perd presque jamais que ce qu'il veut bien abandonner.

Mais le tyran , fût-il enfin écrasé ou réduit à la fuite , après avoir désolé l'état & ravagé ses provinces ; ce n'est presque jamais que pour être remplacé par un nouveau despote ; & le peuple , toujours subjugué , ne retire d'autre fruit de ses victoires que d'avoir changé de maître.

Voyez cette Rome superbe , qui avoit désolé

la terre pour imposer son joug à tant de nations vaincues ; à quoi se terminèrent ses nombreuses victoires , ses triomphes éclatans ! , qu'à se voir déchirée à son tour par mille factions atroces , & réduite à l'opprobre de devenir le jouet d'un affranchi , la proie d'un brigand !

Ruiner les Peuples.

Les princes marchent au despotisme par des routes opposées.

Pour asservir les peuples , ils travaillent à appauvrir leurs sujets riches & corrompus , comme ils ont travaillé à enrichir leurs sujets pauvres & agrestes : ainsi , après leur avoir donné tous les besoins du luxe , ils leur ôtent les moyens de les satisfaire.

Avec des biens au-dessus d'une condition privée & les desirs de l'ambition , il est sans doute fort difficile d'être bon citoyen ; mais il est impossible de l'être , avec les besoins de la mollesse & les regrets d'une grande fortune. Des hommes corrompus par l'opulence , soumis par leurs besoins , & honteux de leur pauvreté , sont nécessairement faits pour la dépendance & la servitude.

C'est une des maximes favorites du gouvernement que si les peuples étoient trop à leur aise [1] , il seroit impossible de les soumettre au joug [2]. Aussi s'attache-t-il à les accabler d'im-

[1] Voyez le testament politique du cardinal de Richelieu.

[2] Philippe I répétoit souvent qu'il aimeroit mieux commander à un peuple misérable & soumis , qu'à une nation riche , puissante & turbulente.

pôts , qui découragent l'industrie , ruinent le commerce , détruisent les arts , les manufactures , la navigation. Et comme si cela ne suffisoit point encore , parmi les divers moyens qu'il emploie pour les fouler , souvent il a recours à l'usure & aux exactions.

Non content de lever des impôts , d'avoir le maniement des deniers publics , & de s'approprier les terres des vaincus , le sénat de Rome avoit pour maxime de fouler les plébéïens par l'usure. Sous lui , les Gaules étoient accablées d'impôts ; telle étoit la rapacité des procureurs & des gouverneurs , qu'ils pilloient de toute main ; tandis que les Italiens , qui avoient accaparé tout le commerce , exerçoient l'usure , & prêtoient à de gros intérêts qui absorboient bientôt le principal.

Les particuliers n'étoient pas seuls ruinés ; les différentes peuplades qui avoient beaucoup emprunté pour acquitter les impôts , se trouvant à-la-fois obérées par l'accumulation des intérêts , & foulées par de nouvelles exactions , furent obligées d'aliéner les revenus publics.

La continuation des impôts en pleine paix , l'excès de l'usure , & les contraintes par corps exercées contre les débiteurs , réduisirent les Gaulois au désespoir , & les poussèrent à la révolte. Forcés d'abandonner leurs propriétés pour sauver leur vie , un grand nombre se vendirent en esclavage.

Les monopoles de tout genre sont aussi un moyen auquel les princes ont recours pour ruiner leurs sujets.

Chaque année le pape envoie des facteurs qui accaparent tout le grain du patrimoine de St.-Pierre, pour le revendre deux fois plus cher & à plus petite mesure.

En Russie, l'empereur afferme une multitude de tavernes, où le peuple va dépenser tout ce qu'il gagne; & telle est la cupidité du prince, qu'il est défendu aux femmes & aux enfans que ces ivrognes laissent périr de misère, de venir les en arracher pour aucune raison, dans la crainte de diminuer ses revenus.

Telle étoit autrefois la politique des gouvernemens: de nos jours elle est plus raffinée; le prince emprunte à gros intérêts l'argent de ses sujets, & leur créance devient une chaîne qui resserre doublement les nœuds de leur dépendance. D'une part, elle est un gage de la soumission des citoyens, toujours tremblans de fournir un prétexte aux confiscations & aux banqueroutes, s'ils venoient à se soulever [1]; de l'autre part, les sommes fournies donnent au gouvernement les moyens d'écraser ceux qui les lui ont confiées.

Puis, lorsque le moment est venu, en réduisant les intérêts, en les retenant en entier, ou même en confisquant le fonds, ils amènent

[1] C'est sous ces deux points de vue qu'il faut considérer les fonds confiés au gouvernement, en France, en Espagne, en Italie, et chez tant d'autres nations où l'autorité est arbitraire. --- Vérité dont ces peuples n'ont fait que trop souvent la triste expérience.

d'un seul coup leurs sujets au point de misère où les autres n'amenoient les leurs qu'à la longue.

Lorsque le gouvernement s'est décrié par son manque de foi , pour faire renaître la confiance , il ouvre de nouveaux emprunts , auxquels les révenus de l'état sont hypothéqués , & il allèche les prêteurs par de grands avantages attachés à leurs titres , qu'il rend négociables. Or , la création de ces titres lie toujours étroitement l'intérêt des capitalistes à celui du prince ; tandis que leur administration & leur négociation mettent toujours sous sa main une foule de spéculateurs , d'actionnaires & d'agioteurs prêts à concourir à ses projets ambitieux , & à l'aider à enchaîner le peuple. Or , tous ceux qui prennent part à cet honteux trafic , deviennent en toutes rencontres les zélés apologistes du ministère le plus corrompu , élèvent leurs clameurs contre les plaintes des patriotes , étouffent la voix publique , entraînent dans leur parti les avarés , les foibles , les faînéans , les lâches , & forment enfin dans l'état une faction puissante en faveur du despotisme.

Chez les Anglois , on n'en est jamais venu là ; mais ces prêts ne laissent pas que de les lier fortement : car une fois que le gouvernement est débiteur , les sujets sentant que tout est perdu si les colonies sont conquises , & les branches du commerce envahies , sont toujours prêts à faire de nouvelles avances pour les défendre : or , ces avances peuvent être employées contre leur fin. Ajoutez que , si , pour assurer le fonds des intérêts , il falloit faire des réglemens destructeurs de la liberté ; les intéressés , c'est-à-dire , la partie la plus opulente de la nation y donneroit enfin

maines , plutôt que de courir les risques d'être ruinée. Or , ces réglemens ne sont pas des suppositions chimériques. . . . Qu'on se rappelle les lois de l'*exise*.

Une vexation en entraîne toujours une autre plus cruelle encore. Lorsque la confiance est détruite , & que la bourse des citoyens est fermée , le gouvernement , forcé de recourir aux emprunts , s'adresse aux traitans , qui ne prêtent qu'à gros intérêts ; il leur hypothèque les revenus de l'état , souvent même par anticipation ; quelquefois il leur accorde des privilèges , qui vont toujours au détriment du commerce , & qui préparent la ruine de la nation ; jusqu'à ce que violant lui-même ses engagemens , ils s'empare des fonds hypothéqués , & fasse rendre gorge aux vampires , dont la fortune publique étoit devenue la proie : c'est ce qui est arrivé sous le régent , lors du système de Law.

Pauvre France , combien de fois n'as - tu pas été spoliée de la sorte ! Pour conserver leur butin , ceux qui t'ont ruinée , sont toujours prêts à en aider d'autres à t'arracher tes derniers lambeaux , & à fucer la dernière goutte de ton sang.

Lorsque les princes ne peuvent plus recourir aux emprunts , ils ont d'autres ressources ; ils établissent des sociétés de banquiers , qui mettent en émission des effets de commerce , qu'ils ont d'abord soin d'acquitter avec ponctualité à leur présentation ; des caisses d'escompte où les marchands trouvent , des billets au porteur , & des espèces , les effets qu'ils ont en porte-feuille.

Lorsque ces papiers sont accrédités , ils se mettent à la tête de ces établissemens , ils attirent tout le numéraire par des émissions énormes , & ils se l'approprient par de honteuses banqueroutes ; d'autres fois ils établissent des *papiers-monnoie forcés* , & par ces funestes inventions , toutes les richesses des particuliers vont se perdre pour toujours dans les coffres du prince.

Réduit aux expédiens , le cabinet est sans cesse à former quelques projets désastreux pour enlever au peuple son dernier sol ; il protège les monopoles , les jeux , l'usure , le prêt sur gages , dont il retire de fortes rétributions ; il établit des tri-pôts , des loteries , des tontines , des mont-de-piété , dont il partage les gains illicites , en s'associant aux directeurs , ou en s'en attribuant la direction immédiate , s'abaissant lui-même sans pudeur au rôle infâme d'escroc & de fripon subalterne.

Encore n'est-ce pas là les plus funestes mesures prises par les princes pour ruiner le peuple.

Quelquefois , pour appauvrir leurs sujets , & s'enrichir de leurs dépouilles , ils dégradent le titre des espèces , dont ils réduisent la valeur intrinsèque , sans changer la valeur fictive ; funeste expédient dont nous avons encore l'exemple sous les yeux : d'autres fois ils exercent contre les citoyens les plus affreuses extorsions , jusqu'à les jeter en prison pour les forcer à racheter leur liberté par de fortes rançons.

Pour avoir un prétexte de dépouiller ses sujets opulens , Henri VII les faisoit accuser de quelque

délit , & les jettoit en prison , où il les laissoit languir jusqu'à ce qu'ils se rachetassent par le sacrifice de leur fortune.

Jean de Portugal condamnoit les Juifs qui avoient de la fortune à perdre une ou plusieurs dents , qu'ils pouvoient toujours conserver en capitulant.

De la sorte tout l'or enlevé aux citoyens devient la proie des courtisans , & des millions de sujets sont condamnés à la misère pour fournir au faste scandaleux d'une poignée de favoris, dont l'exemple contagieux enchaîne au char du prince tous les intrigans cupides & ambitieux..

C'est ainsi que les peuples sont conduits par degrés , de l'aisance ou de l'opulence à la pauvreté , de la pauvreté à la dépendance , de la dépendance à la servitude , jusqu'à ce qu'ils succombent sous le poids de leurs chaînes.

De la Flatterie.

Pour gagner la faveur des princes , c'est la coutume de ceux qui sollicitent quelque grace , de leur dire qu'ils ont un pouvoir sans bornes , comme les dieux mêmes.

Pour partager leur puissance , c'est la coutume des ministres de leur répéter sans cesse qu'ils sont maîtres absolus , que tout doit plier sous leurs ordres , que l'état leur appartient , & que toute voie qui sert à conserver ou à augmenter leur autorité , est licite dès qu'elle est sûre.

D'une autre part , les juristes & les rhéteurs soudoyés crient continuellement que les princes seuls ont droit de commander , que les sujets
n'ont

n'ont que celui d'obéir ; ils mettent la servitude en système , & ils prostituent l'encens. Reptiles vénéneux qui empoisonnent toujours les eaux des sources publiques !

De vils auteurs, cherchant à se surpasser en bassesse , impriment ces odieuses maximes , ils avancent qu'il n'est point de devoirs obligatoires des rois envers les nations [1] ; que les princes sont les seuls souverains [2] ; qu'au-dessus des loix par leur rang [3] , ils se dégradent lorsqu'ils n'exigent pas de leurs sujets l'obéissance qu'ils leur ont vouée aux autels ; que , pères des peuples , ils ont droit de faire tout ce qu'ils croient convenable au bien de l'état , sans consulter personne , au mépris même des loix [4] , & qu'ils ne font

[1] Hobes , *de Imperio*.

[2] Berkley , *adv. Monarch.* lib. 3 ; Cowel , Blackwood ; sir Robert Filmer , l'université d'Oxford , dans son Dcret sur les écrits républicains ; Grotius , *de Jure belli & pacis* , lib. 1 ; Puffendorf , du Droit de la nature & des gens , lib. 7 ; Bodin , de la République , liv. 2 ; Bossuet , Politique tirée de l'écriture sainte ; Pasquier , recherches , liv. 2 ; Bignon , excellence des rois et du royaume de France : &c.

[3] Le Gendre , Traité de l'opinion , liv. 5 ; l'Auteur de l'histoire du cardinal de Maz. , a l'article Procès de Charles I.

[4] Bracton , *de Legisl. Anglic.* ; Philippe de Commines , Mémoires.

comptables (1) qu'à Dieu, de qui seul vient leur puissance ; puis, fouillant dans l'antiquité, ils font voir toutes les nations sous le joug, les Romains mêmes, & ils citent ces abus de la puissance pour justifier la tyrannie. Enfin, soulevant avec art l'orgueil contre la raison ; ils consolent doucement les peuples de n'être pas plus libres que ne l'étoient autrefois ces maîtres du monde.

Les poètes ; à leur tour, étalent ces maximes dans leurs vers [2] ; les histrions les récitent sur

[2] Le gouvernement de France, dit M. de Réal, est purement monarchique aujourd'hui, comme il étoit à son origine : nos rois étoient alors absolus, comme ils le sont à-présent. *Science de gouvernement*, tom. II, pag. 31.

[3] Une tache dont les Français se laveront difficilement, c'est d'avoir le plus contribué à étendre cet esprit de servitude, même dans des tems de lumières, tels que ceux de Louis XIV et de Louis XV ; et à la honte éternelle de leurs célèbres Poètes, on retrouve dans presque tous leurs écrits ces indignes sentences :

*Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
 Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
 N'allons point les gêner d'un soin embarrassant ;
 Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.
 Les loix ,
 Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ,
 Un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
 Il doit tout immoler à sa grandeur suprême :
 Aux larmes , au travail le peuple est condamné ,
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné.
 Ah ! tous les conquérans*

des planches ; les fourbes ayant part aux affaires commencent à les répéter , d'abord [1] doucement ,

*Pour être usurpateurs , ne sont pas des tyrans ;
 Il est beau de mourir maître de l'univers ,
 Au péril de son song , au péril de sa tête ,
 Il a fait de l'état une juste conquête.*

(1) Un avocat ayant dit un jour , en plaidant , « que le peuple François avoit remis au monarque toute sa puissance , de même que le peuple Romain avoit remis la sienne à l'empereur » , les gens du roi se levèrent soudain , et demandèrent à la cour que ces mots fussent rayés du plaidoyer , attendu , dirent-ils , que jamais les rois de France n'ont reçu leur puissance du peuple ; *Repub. de Bodin*. Dans le parlement d'Angleterre , on a vu aussi les créatures du roi faire valoir l'autorité prétendue que les princes ont reçue du ciel ; *parlement hist. vol. VIII, pag. 47 &c.*

Que ne dirois-je pas , si je voulois rapporter toutes les sottises de ce genre dont fourmillent leurs écrits ?

Les Anglois ont aussi fourni matière à ce reproche , et les basses maximes des Tories ne sont pas encore oubliées ; mais depuis qu'ils ont secoué les préjugés religieux , et reconquis la liberté , leurs auteurs sont à cet égard exempts de blâme. Si jamais ils venoient à s'oublier , tout ce qu'il y a de gens d'esprit dans le royaume , devroit les accabler de ridicule , et tout ce qu'il y a de gens de bien , les accabler de mépris,

puis plus fort , puis ils ne cessent de les prêcher. Les amis , les cliens , les créatures , & tous les scélérats qui bâtissent leur fortune sur la ruine de l'état , joignent leur voix impure. Ainsi dictées par la trahison , répétées par la flatterie , la crainte , l'intérêt , la sottise , ces maximes prennent faveur.

A force d'entendre dire que les princes sont maîtres absolus , les peuples viennent enfin à le croire ; les pères imbéciles répètent dévotement ces leçons à leurs enfans , & les enfans respectent aveuglément les préjugés de leurs pères. Ce grand nom d'autorité royale reste enfin gravé dans tous les esprits , & chacun se croit obligé de porter le joug.

C'est ainsi que ces maximes mensongères , servilement prêchées & lâchement reçues , deviennent le plus ferme appui de la tyrannie ; car jamais les chaînes de l'esclavage ne sont plus fortes que lorsqu'elles sont forgées par les dieux.

Continuation du même sujet.

Une fois que les princes ont goûté ces maximes , ils n'en veulent plus entendre d'autres : d'abord ils usurpent à petit bruit des droits qu'ils n'osoient s'arroger ouvertement ; ils glissent peu à peu les titres [1] de leur nouvelle puissance

(1) Quand les rois de France commencèrent à usurper la puissance législative , ils prirent beaucoup de précautions pour que les peuples ne s'alarmassent pas de l'exercice de ce nouveau pouvoir : aussi ne publièrent-ils pas d'abord

dans les brevets de leurs officiers, dans des chartres de corporations, dans des édits, dans la formule de la promulgation des lois [1]; puis ils les prennent dans les cérémonies publiques [2]. Enfin, ils méconnoissent le souverain, ils se disent indépendans, ils prétendent ne tenir leur autorité que des dieux; ils exigent en leur nom une obéissance aveugle, & poursuivent avec rigueur ceux qui osent en douter [3].

leurs ordonnances avec un ton d'autorité; ils sembloient traiter avec leurs sujets; ils leur marquoient ce qu'il y avoit de mieux à faire, et les invitoient à s'y conformer. A mesure que la couronne étendit son autorité, les rois prirent peu à peu le ton impératif de législateurs. Voyez leurs édits depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XVI.

Les rois d'Espagne ont suivi la même marche.

(1) Charles I changea cette formule du brevet des juges: *Quamdiu se bene gesserint*, en celle-ci, *durante bene placito nostro*. M. S. Journ. of the Lords.

(2) Lors du couronnement de Charles I, Laud ajouta à la formule du sacre cet article: Remplissez et conservez soigneusement la place que vous tenez de vos pères; la couronne vous étant dévolue par l'autorité du tout-puissant et par nos mains, de nous tous les évêques serviteurs de Dieu. *Dushvorth: vol. 1, pag. 201.*

Au couronnement des rois de France, on demandoit au peup'e s'il avoit pour agréable le roi qu'on alloit sacrer. Mais à celui de Louis XIV on retrancha cette formule, crainte qu'on n'en inférât que la couronne étoit élective, comme l'avoit fait celui qui présida au jugement de Charles I. *Hist. du cardinal Mazarin.*

(3) Pour fixer les préjugés de la nation, Henri VIII ayant publié deux livrets, intitulés: L'institution du Chrétien et

A présent, disoit Jacques I, dans le discours qu'il adressa au parlement, après la découverte des poudres : « A présent je dois vous observer que, » dans la parole de Dieu même, les rois sont » appelés des dieux, & qu'en leur qualité de » ses représentans sur la terre, ils brillent de » quelque étincelle de la divinité ».

C'étoit la coutume du protecteur d'affurer le parlement qu'il avoit été élevé par les mains de Dieu à la place éminente qu'il occupoit dans l'état.

Guillaume III, appelé à la couronne par le choix du peuple, dans le temps même qu'il avoit sous les yeux l'héritier expulsé, débuta ainsi dans le discours qu'il prononça, en montant sur le trône : « Voici la première fois que je me rends auprès de mon peuple en parlement, depuis qu'il a plu au tout puissant de m'appeler au trône de mes ancêtres ».

Georges I tint le même discours.

Aujourd'hui les princes de l'Europe, à l'exception de celui de la Grande-Bretagne, s'énoncent tous dans leurs édits, comme n'étant comptables

Pérudition du Chrétien, dans lesquels on avoit inculqué la doctrine de l'obéissance passive, engagea le parlement à décréter que tout prédicateur qui enseigneroit une doctrine opposée, seroit condamné, la première fois, à se rétracter, la seconde à porter un fagot sur la place d'exécution, la troisième fois à être brûlé : quant aux laïcs, on se contentoit de confisquer leurs biens, et de les condamner à une prison perpétuelle.

(x) Stat. XXXIV et XXXV, Henri VIII, cap. 1.

qu'à Dieu, & ne devant rien aux peuples. Il n'y a pas jusqu'à ce pauvre roi de Pologne, dépouillé de ses états par les honnêtes voisins, qui n'ait réclamé l'obéissance de ses anciens sujets, en vertu de l'autorité qu'il prétend avoir reçue du ciel. Et comme si ce n'étoit pas assez de se dire, en toutes rencontres princes, *par la grâce de Dieu*, ils font graver cette sentence pour exergue des monnoies, afin que les peuples l'aient sans cesse sous les yeux.

Le peuple réclame-t-il contre leurs injustes prétentions ! ils trouvent mauvais qu'il ose examiner ces mystères ; ils crient qu'ils veulent des sujets soumis, non des juges ; & sous prétexte d'obéissance ou de respect, ils asservissent à leur aise ceux que la crainte fait taire, & oppriment ceux qui osent se récrier.

« C'est un crime de contrôler la puissance mystique des rois ; ce seroit éclairer leurs faiblesses, & détruire le respect sacré qui est dû à ceux qui sont assis sur le trône de l'éternel », disoit Jacques I, dans un discours adressé à la chambre étoilée, lorsqu'il y évoqua la cause du chancelier Bacon [1].

Louis XIV ayant fait arrêter, au mépris de sa parole, le cardinal de Retz, répondit à ceux qui en sollicitoient l'élargissement : *Qu'il ne devoient pas se flatter qu'il changeât d'avis* [2], & qu'on devoit révéler sa résolution, comme inspirée de celui qui tient en ses mains & sous sa protection, les cœurs & les volontés des rois ».

[1] Sanderson, 1656, 1436, etc.

[2] Histoire du cardinal Mazarin, t. III, liv. vi, chap. 1.

Sottise des Peuples.

Ce ne sont pas seulement les projets ambitieux des princes , leurs trames perfides , leurs noirs attentats qui amènent la servitude : presque toujours la sottise des sujets prête la main à l'établissement du despotisme.

Chez tout peuple où le pouvoir législatif n'a pas soin de rappeler sans cesse le gouvernement à son principe , à mesure qu'on s'éloigne des temps où il prit naissance , les citoyens perdent de vue leurs droits , ils les oublient peu-à-peu , & ils en viennent à ne plus s'en souvenir ; à force de les perdre de vue , de ne plus avoir le législateur sous les yeux , & de voir le prince commander seul , ils le comptent pour tout dans l'état , & ils finissent par se compter pour rien [1].

Le vulgaire pense bonnement que les grands de ce monde ont de grandes ames ; qu'ils rougissent (2) d'une action basse ; qu'ils s'indignent

[1] La plupart des peuples sont si fort pliés au joug , qu'ils portent dans l'étranger la crainte servile des esclaves. Voyez les Vénitiens domiciliés en quelque pays libre ; jamais ils n'y parleront du gouvernement de leur patrie. J'en ai vu plusieurs à Londres pâlir pour entendre un homme de bien donner essor à son indignation contre la sourde tyrannie des inquisiteurs d'état.

[2] Il en est quelques-uns , sans doute , qui rougiroient de mettre la main dans la poche d'autrui ; mais en est-il un seul qui ne fût prêt à dévaliser le trésor public ?

de procédés honteux. Fausse opinion bien favorable au despotisme !

Il suffit à un prince estimé de faire quelque ordonnance équitable, pour avoir l'assentiment général, pour que le peuple l'admette à l'instant comme une loi, pour qu'il sanctionne lui-même l'usurpation faite de sa puissance : c'est ce que fit voir l'exemple de Henry III d'Angleterre, dont les simples proclamations avoient force de loi.

Le bonheur commun est le seul but légitime de toute association politique ; & quelles que soient les prétentions de ceux qui commandent, il n'est aucune considération qui ne doive céder à cette loi suprême. Mais les peuples ne regardent comme [1] sacrée que l'autorité des princes ; ils sont prêts à tout sacrifier , plutôt que de sévir contre l'*oïng du Seigneur* ; ils ne se croient jamais en droit de recourir à la force contre son injuste empire, & il pensent qu'il n'est permis de le fléchir que par des prières [2].

Où ne va pas leur stupidité !

Qu'une nation nombreuse gémissé sous le joug, à peine quelqu'un y trouve-t-il à redire ; mais qu'une nation entière punisse un tyran, chacun crie à l'outrage.

(1) C'est une chose comique d'entendre les étrangers parler du supplice de Charles I. Les Anglois, disent ils, firent un crime atroce en violant la sacrée majesté des rois.

(2) *Bonos imperatores voto expetere, qualescumque tolerare*, dit Tacite, l'un des plus grands ennemis de la tyrannie.

Quand le prince peut soustraire un coupable à la justice , on méprise le devoir , & on recherche la protection. Est-on protégé ? fier du joug humiliant du despote , on est honteux du joug honorable des loix [1].

Les rois , les magistrats , les chefs d'armées , tous ceux en un mot qui paroissent revêtus des marques de la puissance , tiennent les rênes de l'état , & dirigent les affaires publiques , sont l'objet de l'admiration des peuples. Vieilles idoles qu'on adore & qu'on encense bêtement [2] !

Que le prince dissipe en fêtes , en banquets , en tournois , les deniers publics ; on voit ses stupides sujets , loin de s'indigner de ces odieuses prodigalités , admirer en extase ses folies , & vanter sa magnificence.

Outre la pompe , le peuple respecte dans les princes l'avantage de la naissance , la richesse de la taille [3] , la beauté de la figure ; & ces frivoles

[1] A Athènes , les riches avoient la mauvaise honte de passer pour soumis aux tribunaux.

[2] Le peuple méprise ceux qu'il a vu ses égaux. Parmi les invectives dont s'accablent les Castellani et les Nicototi ; ceux-là reprochent à ceux-ci d'avoir eu pour doge un artisan du quartier St. Nicolas.

Les Germains eux-mêmes , les plus libres des hommes , se décidoient par la naissance dans le choix de leurs rois. Tacite, *de morib.* : *Germ.*

[3] Pepin étoit de petite taille ; aussi les seigneurs de sa cour n'avoient-ils pas toujours pour lui les égards convenables ,

avantages ne servent pas moins à augmenter leur empire, qu'ils ne font celui de l'amour.

La bonne fortune des princes leur tient lieu de mérite auprès du peuple : car, quelque sortuits que soient les événemens, il prend toujours leurs brillans succès pour des effets de leur habileté ; & cette erreur [1] augmente encore la vénération qu'il a pour eux.

tandis que l'air noble de Louis XIV en imposoit et attiroit le respect ; la beauté de Philippe IV le rendit l'idole des Castillans. Abr. chron. de l'hist. d'Espagne.

Les Ethiopiens élevoient toujours pour leur roi le plus beau d'entr'eux. Hérod. Thalie.

(1) Après que le duc Pepin et Charles Martel eurent fait triompher deux fois l'Austrasie de la Neustrie et de la Bourgogne, les seigneurs François concurent une si haute idée des vainqueurs, que leur admiration étoit sans bornes. « Le délire de la nation pour la famille de Pepin alla si loin, qu'elle élit pour maire du palais un de ses petits-fils, encore dans l'enfance, et l'établit sur le roi d'Agobert ». Le commentateur anonyme de Frégedaire, sous l'an 514, chap. 104.

Ce fut la haute réputation que s'acquit Edouard III, par la fameuse bataille de Cressy, qui le rendit absolu dans ses états.

Les Anglois étoient si enflés de la gloire qui rejaillissoit sur eux des exploits militaires de Richard I, qu'ils l'adorèrent, quoiqu'il les tint sous le joug. *Hovedan*, pag. 735.

Long-temps l'aveugle persuasion que l'empire est un droit sacré de la couronne, et que la volonté du monarque est un

Mais rien ne l'augmente davantage que sa folle admiration pour certains caractères saillans. Qu'un prince ait de la vigilance , de la fermeté , de la valeur ; qu'il soit superbe , entreprenant , magnifique : en voilà assez ; il peut d'ailleurs être pétri de défauts & de vices , quelques brillantes qualités le rachètent de tout.

Pourquoi ne pas juger les princes de la même manière que des particuliers ! Nous ne considérons les actions des hommes d'état , que comme hardies , grandes , extraordinaires ; au lieu de les considérer comme justes , bonnes , vertueuses. Nous leur pardonnons le mépris de leur parole , le manque de foi , l'artifice , le parjure , la trahison , la cruauté , la barbarie ; que dis-je , nous encensons leurs folies , au lieu de nous en indigner ; nous célébrons [1] leurs attentats , au lieu de les noter d'infamie ; aveugles que nous sommes , souvent

titre auquel on ne doit point résister , nous a tenu sous le joug.

Ce préjugé est détruit ; mais nous n'avons secoué le joug du monarque , que pour prendre celui de nos chargés de pouvoirs.

Peuple insensé ! Au lieu de les couronner de lauriers , vous devriez les couvrir d'infamie ; et ces tours où vous attachez leurs trophées , devraient être un échafaud où l'ignominie attacherait leur nom.

(1) Quel homme sensé auroit pu s'empêcher de rire , ou de s'attendrir sur le déplorable aveuglement de l'espèce humaine , à la vue d'une foule de malheureux exténués par la faim et à demi-nuds , dansant en sabots autour d'un feu de joie , pour célébrer les victoires du grand monarque ?

même nous leur décernons des couronnes , pour des forfaits que nous devrions punir du dernier supplice.

Laissons-là les louanges prodiguées , aux Alexandre , aux César , aux Charle-Quint ; & parmi tant d'autres exemples que fournit l'histoire , bornons-nous à celui de Louis XIV , -- ce comédien magnifique , que tant de courtisans , tant de poètes , tant de rhéteurs , tant d'histrions , ont bassement prôné ; que tant de sots ont stupidement admiré , & dont la mémoire , flétrie par les vrais sages , doit être en horreur à tout homme de bien.

Un bon prince doit toujours se proposer le bonheur des peuples : mais qu'on examine la conduite de ce monarque. Durant le long cours de son règne, il ne s'étudia jamais qu'à chercher ce qu'il pourroit entreprendre pour sa gloire : tous ses desirs , tous ses discours , toutes ses actions ne tendirent qu'à faire parler de lui : déplorable manie à laquelle le royaume fut sans cesse sacrifié !

Au lieu d'administrer avec sagesse les revenus publics , il les prodiguoit à ses créatures , à ses favoris , à ses maîtresses , à ses valets ; il les dissipoit en bals , en spectacles , en tournois , en fêtes , il les consommoit à faire des jets-d'eau , à bâtir des palais , à transporter des montagnes , à forcer la nature : au lieu de laisser ses sujets jouir en paix du fruit de leurs travaux , il immoloit au vain titre de conquérant , leur repos , leur bien-être , leur vie même ; & tandis qu'il disputoit à l'ennemi de nouveaux lauriers , il les faisoit périr de faim au milieu de ses victoires. [1]

[1] En 1664 , il y eut famine dans tout le royaume.

Que dis-je ! Pour satisfaire ses caprices , son fol orgueil , ses besoins toujours renaissans ; il ne se contenta pas d'épuiser le produit des années passées , il ruina l'espérance des années à venir , il obéra l'état [1].

Voyez-le enivré de la gloriole de commander ; faire tout plier sous son bras , renverser tout ce qui s'opposoit à ses volontés , & , pour montrer jusqu'où alloit son pouvoir , porter la tyrannie jusques dans les cœurs , armer une brutale [1] soldatesque contre une partie de ses sujets , & livrer à mille rigueurs quiconque d'entr'eux refusoit de trahir le devoir.

Il érigea en faveur du public quelques monumens d'ostentation , jusqu'ici tant célébrés : mais qu'on y réfléchisse un peu ; s'il eût laissé à son peuple les sommes immenses qu'ils ont coûté , elles auroient bien autrement contribué au bonheur de l'état. Pour quelques soldats impotens nourris aux invalides , une multitude de laboureurs n'auroit pas été réduite à la mendicité. Avec l'argent qu'il leur a enlevé , ils auroient cultivé leurs

(1) A sa mort , les dettes qu'il laissa à la couronne montoient à 4,500,000,000 liv. de notre monnoie. Il dépensa pendant son règne 18,000,000,000 liv. ; ce qui fait à-peu-près 380,000,000 annuellement , tandis que les revenus de l'état sous Colbert n'alloient qu'à 117,000,000 ; l'excédant fut fourni en fonds d'amortissement , en papier de crédit sans valeur , en emprunts onéreux , en vente de charges de magistrature , d'emplois , de dignités , et en mille autres spéculations d'industrie.

[2] La dragonade.

champs , amélioré leur patrimoine , assuré leur subsistance , & leur malheureuse postérité ne languiroit pas aujourd'hui dans l'indigence.

Pour quelques oisifs qui vont tuer le temps dans les vastes jardins de ses palais , une multitude innombrable d'ouvriers utiles n'auroit pas été réduite à de méchantes chaumières , exposée à la rigueur des saisons ; & combien de milliers de manœuvres n'auroient point péri sous des ruines ou dans des marais [1] !

Il a encouragé le commerce , les arts , les lettres ; mais que sont ces frivoles avantages comparés aux maux qu'il a causés ! Que sont-ils , comparés aux flots de sang qu'a fait couler sa folle ambition , à la misère où son orgueil a réduit ses peuples , aux souffrances de cette foule d'infortunés qu'il a livrés aux horreurs de la famine ? Que sont-ils , comparés aux malheurs qu'entraîne la manie d'avoir toujours sur pied des armées formidables de satellites ! Manie dont il donna l'exemple ; manie qui a saisi tous les états , & qui causera enfin la ruine de l'Europe entière.

Les rois sont si accoutumés à ne compter qu'eux dans les entreprises publiques , & ce funeste penchant est la source de tant de maux , qu'on ne sauroit trop leur ôter l'envie de l'exercer. La vraie gloire des princes est de faire regner les loix , de maintenir la paix , de procurer l'abondance , de rendre leurs peuples heureux : mais pour le mal-

(1) Plus de dix mille manœuvres périrent dans les marais de Versailles.

heur des hommes , ce n'est pas de cette gloire dont ceux qui commandent sont jaloux.

Stupides que nous sommes , n'est-ce pas assez de leurs vices pour nous désoler ? Faut-il qu'une sottise admiration pour leurs folies serve encore à appesantir nos fers ?

Préjugés stupides.

Je ne fais ce qui doit le plus surprendre , de la perfidie des princes , ou de la stupidité des peuples.

Non seulement cette extrême facilité du peuple à être ébloui par le faste , la pompe , les grandes entreprises , la bonne fortune & les qualités brillantes des princes contribuent à sa servitude : mais ces fots préjugés sont souvent des titres dont il laisse jouir les tyrans.

Le vulgaire mesure sa vénération sur la puissance , & non sur le mérite ; il méprise les monarques qui ne sont pas [1] absolus , & il révere les despotes. Obéir sur le trône est pour lui un ridicule insoutenable ; il n'est frappé que de la

[1] Le sénat Romain ne fut plus respecté dès que sa puissance fut partagée.

Le Czar gouverne ses états avec un sceptre de fer : arbitre de la vie et de la mort , sa volonté est sans appel. Cette autorité sans bornes , loin d'être odieuse à ses sujets , semble être fort de leur goût. Plus le prince a de pouvoir , plus ils le croient près de la divinité. Quand on interroge un Russe sur une chose qu'il ignore : *Il n'y a que Dieu et le Czar qui le sache* , répond-il à l'instant.

grandeur d'une autorité sans bornes, & il n'admire que l'excès du pouvoir.

Un roi n'est-il pas tout-puissant ! les peuples le méprisent : *souverain sans pouvoir, esclave couronné* ; tels sont les titres qu'ils lui donnent. Ce n'est que lorsqu'il peut les faire gémir qu'ils commencent à le révéler : souvent même, loin de s'opposer à ses entreprises pour devenir absolu, ils se disputent à l'envie le malheur d'être soumis à un despote.

Les vues du cabinet doivent être cachées ; on ne sauroit les divulguer sans découvrir les secrets de l'état, & faire échouer ses entreprises : d'où l'on infère que toute la gloire des peuples consiste dans l'obéissance aveugle aux ordres du gouvernement.

Le roi ayant le droit de nommer ses ministres, on en conclut que le peuple n'a pas le droit de leur résister [1].

Et la puissance limitée des rois d'Angleterre n'est-elle pas pour les François un chapitre intarissable de mauvaises plaisanteries ! Les Anglois eux-mêmes ne sont pas exempts de ces petitesse.

On rapporte qu'Edgar voulant aller à la chasse par eau de Chester à l'abbaye de St.-Jean-baptiste ; obligea huit rois, ses tributaires, de conduire sa barque. Les historiens Anglois sont charmés de compter dans le nombre Kennal, roi d'Ecosse, et les historiens Ecossois s'opiniâtrent à nier ce fait. *Hume, hist. d'Angl.*

(1) La maxime des Tories.

Certains peuples ont la sotte prévention [2] de croire que la gloire du prince consiste dans la dépendance fervile des sujets : d'autres se piquent du faux honneur d'une [2] loyauté à toute épreuve pour leurs maîtres ; & c'est la folie de chaque nation de vanter la sagesse de ses loix. Sottes maximes, préjugés stupides destructeurs de la liberté !

Continuation du même sujet.

Mais jusqu'où ne va pas la stupidité du peuple ! Qui ne seroit pénétré de douleur à la vue des égaremens de l'esprit humain ! A voir les hommes se livrer sans sujet aux fureurs des passions les plus effrénées ; on les croiroit des automates, ou

(1) Les François sont tellement imbus de ces préjugés, qu'ils ne considèrent jamais dans les entreprises publiques que la gloire du monarque.

[2] Les Castillans se piquent d'une fidélité inviolable pour leur roi. Lorsque l'empereur Joseph voulut détrôner Philippe V, et que ses armes firent proclamer dans Madrid l'archiduc roi d'Espagne, personne ne répondit aux acclamations de la soldatesque ; les paysans et les citadins assommoient à la brune les soldats qu'ils rencontroient ; les chirurgiens empoisonnoient les blessés dans les hôpitaux, les courtisannes infectoient à dessein les vainqueurs ; les curés et les paroissiens s'enregimentoient d'eux-mêmes, et voloient au secours de Philippe ; les évêques se mettoient à la tête des moines, et jusqu'aux femmes combattoient pour leur roi. *Abr. chron. de l'hist. d'Esp.*

plutôt des forcenés. Combien abhorrent leurs semblables , dont ils ne reçurent jamais aucun sujet d'offense , & dont ils auroient à se louer , s'ils les connoissoient , simplement parce qu'ils n'ont pas la même opinion sur des objets qu'ils n'entendent ni les uns ni les autres ! Et combien comblent de bénédictions les monstres qui les tyrannisent ! Il n'y eut jamais sous le soleil de tribunal plus épouvantable que l'*inquisition* ; tribunal redoutable à l'innocence , à la vertu la plus pure ; tribunal où la malice la plus raffinée , la perfidie la plus consommée , la barbarie la plus recherchée , déployoient à la fois leurs fureurs , & où tous les supplices de l'enfer étoient exercés contre ses malheureuses victimes. Auroit-on imaginé qu'il se trouvât sur la terre des hommes auxquels un pareil tribunal ne fût en horreur ! Hélas ! parmi ceux - mêmes qu'il enchaînoit , & qu'il devoit épouvanter ; il s'en est trouvé qui trembloient de le perdre. A la prise de Barcelone , les habitans stipulèrent qu'on leur laisseroit l'*inquisition*.

Ridicule vanité des Peuples.

La fotte vanité des peuples prête aussi à l'autorité.

A la mort du despote , seul instant où les sujets puissent faire éclater leurs vrais sentimens , au-lieu de chants d'allégresse , ils jouent la douleur ; & crainte de passer pour plébéïens ou indigens , ils prennent le deuil comme les valets de la cour.

Mais , s'ils accordent ces marques d'honneur à un Tibère , à un Louis XI , à un Henri II

qu'auront-ils pour un Marc-Aurèle , un Titus , un Trajan ! Insensés ! ne voyez-vous pas que ces vains dehors vous privent du seul moyen qui vous restoit de vous venger avec éclat d'un mauvais prince , du seul moyen qui vous restoit d'honorer la mémoire d'un prince vertueux ! Ne voyez-vous pas que ces vains dehors vous ôtent le seul frein qui vous restoit pour réprimer l'audace du successeur à la couronne , le seul aiguillon qui vous restoit pour le porter à la vertu !

Sous ces habits lugubres , vous voilà confondus avec les courtisans , vous voilà transformés en vils adulateurs , vous voilà mis au rang des ennemis de la patrie.

Et combien d'autres inconvéniens !

Par ces vaines marques de respect , vous avez renversé les vrais rapports des choses. Pour la perte d'un prince qui savoit à peine balbutier : plus de jeux , plus de ris , les spectacles se ferment , les fêtes sont suspendues , par-tout un air triste , de consternation ; tandis que pour la perte des bienfaiteurs de la patrie , de ceux qui l'ont défendue au prix de leur sang , de ceux qui l'ont enrichie de leurs lumières , de ceux qui l'ont ornée de leurs vertus , point de marque publique de douleur , les fêtes continuent , & l'état est riant. Que dis-je ! Un prince allié vient-il à mourir , on imite la cour , on prend le deuil , & on lui prodigue des marques d'intérêt que l'on ne

(1) Combien le refus de la sépulture fait à un mauvais prince , n'en a-t-il pas placés de bons sur le trône d'Egypte !

voit pas même dans les calamités publiques , lorsque le feu du ciel consume les cités , lorsque la famine réduit le peuple au désespoir , & que la contagion pousse par milliers les citoyens dans la tombe.

Enfin , par cet esprit servile , les princes en viennent à nous faire un devoir de ces marques de vénération , & portant leur empire tyrannique jusques dans nos cœurs , ils nous ordonnent de pleurer quand ils pleurent , & de rire quand ils rient.

Dès-lors , toute idée de saine politique est anéantie ; le prince est tout , & l'état n'est plus rien.

Usurper le pouvoir suprême.

Quand les princes en sont venus là , ils conduisent jusqu'au bout leur sacrilège entreprise. Brûlant de voir leur esclave dans leur souverain , ils travaillent à s'en rendre maîtres ; & pour cela , ils ne font souvent que tourner contre lui les vices de la constitution même.

Dans tous pays où l'activité de la puissance qui ordonne , dépend de la puissance qui exécute , le législateur est réduit à n'oser se montrer que lorsque le prince le lui permet , & à ne parler que lorsqu'il l'interroge : pour le rendre nul , il ne s'agit donc que de ne plus le convoquer. Or , une fois qu'il est tombé dans l'oubli , le prince s'en arroge peu à peu les fonctions : il commence à publier de son chef quelque édit ; d'abord sur des objets frivoles , ensuite sur des objets sérieux , puis sur des objets importants : il répète sans bruit cet attentat ; il accoutume dou-

cement le peuple à ce transport d'autorité, & il se trouve enfin nanti du pouvoir redoutable de faire les loix.

C'est ainsi que les rois de France ont usurpé la souveraineté. Au commencement de la monarchie, l'autorité royale étoit bornée au pouvoir exécutif : la suprême puissance résidoit dans les assemblées de la nation, où tout homme libre avoit droit d'assister [1]. Cette puissance s'étendoit sur chaque branche du gouvernement : élire le prince, accorder des subides, faire les loix, redresser les griefs nationaux, juger en dernière instance les [2] différends ; tout cela étoit de son ressort : ainsi tout ce qui regardoit le bien public étant délibéré dans ces assemblées, le roi n'avoit que le droit de consentir ces délibérations, &

(1) Les anciennes annales des Francs décrivent en ces mots les personnes présentes aux ass mblées tenues en 788 : « *In placito Jugelheimensis conveniunt pontifices, majores, minores, sacerdotes, reguli, duces, comites, prefecti, cives, oppidani, etc. Sorbërus, art. 304.* »

(2) Les capitulaires, c'est-à-dire, les loix faites dans ces assemblées avoient rapport ; les uns au gouvernement politique, les autres au gouvernement économique, la plupart au gouvernement ecclésiastique, et quelques-uns au gouvernement civil.

Voyez les capitulaires recueillis par Baluze, le capitulaire de l'an 877 rapporte le serment que fit Louis le begue lors de son sacre. Ce serment commence ainsi : *Louis constitué roi par la miséricorde de Dieu et l'élection du peuple, je promets, etc.*

non celui de s'y opposer [1]. Tel étoit le gouvernement François sous les rois de la première race.

Malgré les usurpations de la couronne , les assemblées conservèrent , sous les rois de la seconde race une puissance très-étendue. -- Elles décidoient quel membre de la famille royale devoit monter sur le trône : le prince devoit les consulter sur les affaires importantes de l'état ; & sans leur consentement , point de nouvelles loix reconnues , point de subsides levés.

Sous les derniers descendans de Charlemagne , l'autorité de la couronne , à son tour , fut réduite presque à rien : chaque baron faisoit de sa terre un petit état presque indépendant , qu'il gouvernoit d'une manière arbitraire. Le royaume ainsi divisé , chaque parti reconnoissoit un maître particulier , se gouvernoit par des [2] usages particuliers , avoit des intérêts particuliers , il n'y avoit plus entr'elles aucun principe d'union : dès lors

(1) On convoque ces assemblées , dit Clotaire II ; afin que tout ce qui regarde la sûreté commune soit statué par une commune délibération ; et quelque soit leurs décrets , je m'y conformerai. Amoinus , *de gestis Franc.* , lib. IV ; Bouquet , recueil III , cap. 115 , etc. Voyez aussi les capitulaires de Charles le chauve , de 822 et 857.

(2) Depuis l'érection des grands fiefs , toute terre , à-peu-près , étant devenue fiscale , le roi n'envoya plus d'officiers extraordinaires dans les provinces pour surveiller l'administration de la justice : dès-lors il n'y eut plus de loix communes.

les assemblées nationales , considérant à peine l'état comme un même tout , ne purent plus faire de loix communes ; elles évitèrent donc d'en faire de générales , & elles laissèrent , pour ainsi dire , sommeiller le pouvoir législatif.

Sous les descendants d'Hugues Capet , ces assemblées bornèrent leurs fonctions à régler les subsides , à choisir l'héritier de la couronne , & à nommer la régence , si le roi ne l'avoit pas fait par son testament.

C'étoit au prince à convoquer les assemblées nationales ; mais comme il n'avoit pas souvent besoin de subsides extraordinaires , il ne les convoquoit que dans les circonstances critiques ; car l'obligation de les tenir régulièrement en activité ne faisoit point partie de la constitution ; ainsi , pour annuler la puissance de ces assemblées , il suffisoit d'éviter avec soin de les convoquer.

Quand l'exercice de cette puissance eût été long-temps suspendu , les rois se l'arrogèrent ; mais ils l'exercèrent d'abord avec beaucoup de retenue , & ils prirent toutes les précautions imaginables pour que les peuples ne s'alarmassent point de cette usurpation. Cachant leur nouveau pouvoir le plus qu'ils purent , ils commencèrent à publier leurs ordonnances , non avec un ton d'autorité , mais de requisition. Ils sembloient traiter avec leurs sujets , il leur marquoient ce qu'il y avoit de mieux à faire , & ils les invitoient à s'y conformer.

A mesure que la couronne étendit sa puissance , cet humble ton fit place à un ton impérieux , & vers le milieu du quinzième siècle , les rois affichèrent

chèrent le droit de commander en maîtres. Le dernier des capitulaires recueillis par Balluze fut fait en 921, sous Charles le simple. Cent trente ans après parurent quelques ordonnances royales, contenues dans la collection de Lauriere; mais la première qui concerna tout le royaume fut celle de Philippe Auguste. -- En 1190, les établissemens de St. Louis ne furent point donnés comme loix générales, mais comme un code de loix pour le domaine de la couronne. La vénération qu'on avoit pour la piété de ce prince fit adopter ce code dans tout le royaume, & ne contribua pas peu à reconcilier la nation avec l'exercice d'un pouvoir usurpé. Amenée peu à-peu à voir le monarque publier de son chef des édits sur les sujets les plus importans, elle ne fut pas surprise de lui en voir enfin publier sur la levée des subsides pour subvenir aux besoins du gouvernement. Aussi, lorsque Charles VII & Louis XI, hasardèrent ces actes arbitraires, les esprits y étoient si bien préparés qu'à peine cette usurpation excita-t-elle quelques murmures.

A mesure que les rois continuèrent à exercer le pouvoir législatif, leurs sujets cessèrent de le trouver étrange; ils oublièrent enfin que ce pouvoir étoit usurpé: & aujourd'hui l'idée qu'au prince seul appartient le droit de faire les loix, est si universellement reçue en France, que soutenir le contraire paroîtroit paradoxe (1).

[1] Il ne faut pas oublier que cet ouvrage a été publié en 1774:

Continuation du même sujet.

Quand le prince ne peut réussir à faire tomber le législateur dans l'oubli, il suspend l'exercice de ses fonctions, il s'efforce d'aveugler le peuple, & de le faire consentir à s'en passer.

Pressé de lever des subsides, Charles I assemble enfin le parlement; mais trouvant beaucoup d'opposition dans la chambre des communes, il le dissout au bout de quelques jours. -- Le peuple murmure: Charles essaye de justifier cette dissolution prématurée, en la rejetant, suivant sa coutume, sur de prétendus factieux de la chambre basse, & il termine sa déclaration « en invitant ses sujets à adresser leurs humbles pétitions à sa majesté sacrée, qui s'empressera de redresser leurs griefs, de manière qu'ils reconnoîtront bientôt qu'aucune assemblée ne pourra prévaloir sur le cœur du roi, autant que son amour pour la justice, & la tendre affection qu'il porte & portera toujours à son peuple ».

Ce prince ayant mis dans ses intérêts les intrigans qui avoient quelque ambition, & qui cherchoient leur avancement dans les désordres, laissa tomber le masque, déterminé à tout entreprendre pour se rendre absolu: mais afin de ne pas alarmer la nation, il fit proclamer que s'il avoit dissout le parlement, c'est que, jaloux du bien public, il ne vouloit pas que la chambre des communes, livrée à un esprit de parti & de sédition, parvînt à renverser la monarchie, & à usurper un pouvoir arbitraire.

Des coups d'état.

Tel qu'un fleuve mine lentement les digues qu'on lui oppose , & les rompt tout-à-coup ; ainsi le pouvoir exécutif agit sourdement , & renverse enfin toutes ses barrières.

Il n'est point de moyens que les princes n'employent pour usuper la puissance suprême.

« *La justice , la bonté , l'honneur , la vertu ,* ~~les~~ *sont faites que pour des particuliers* , disent les fauteurs du despotisme : c'est par d'autres principes que doivent se conduire ceux qui tiennent les rênes de l'état. Tout est permis pour monter sur le trône ; & quand on y est assis , on doit tout immoler à son propre aggrandissement. Sur le moindre soupçon , il faut sacrifier tous ceux qui donnent de l'ombrage ; il ne faut ni respecter sa parole , ni garder la foi donnée , ni épargner le sang ». Ces horribles leçons , on les érige en maximes de politique , & ces funestes maximes ont produit les plus odieux forfaits , décorés du grand nom de coups d'état.

Combien de ces coups d'état , couverts des ténèbres de la nuit ; mais combien encore dans l'histoire !

Pisistrate ayant obtenu des Athéniens cinquante hommes armés de bâtons pour le défendre , prétexte de faux dangers pour se faire une garde nombreuse , qu'il arme complètement , & dont il se sert pour asservir ses maîtres.

Pour s'emparer du gouvernement de Syracuse , Agatocles convoque le sénat & le peuple , fait égorger par sa garde tous les sénateurs & les plus illustres citoyens : puis il monte sur le trône.

Pour renverser d'un seul coup le pouvoir des nobles Napolitains , & s'emparer de l'autorité suprême , Alphonse , fils de Ferdinand , fait assassiner les plus puissans barons [1].

Pour soumettre entièrement la Romagne , César Borgia y envoie Renaro Dorca pour se défaire de tous ceux qui s'opposeroient à ses desseins. Mais craignant que les cruautés inouïes employées contre eux n'eussent rendu son autorité trop odieuse : pour calmer les esprits , il joint l'hypocrisie à la féroceité , il désavoue la conduite de son ministre , & le fait écarteler dans la place publique (2).

Las de la longue & tyrannique domination de leurs princes , les Vénitiens reprirent , en 1171 , les rênes du gouvernement. Ils continuèrent bien à élire un doge , mais ils resserrèrent si fort son autorité , qu'il ne lui laissèrent guères qu'un vain titre. La puissance suprême résidoit alors dans le peuple : toutefois , comme le concours de tous à toutes choses ne pouvoit avoir lieu , elle fut transférée à un conseil , composé de 470 citoyens nommés par douze électeurs. Pour que chacun eût son tour , chaque année au jour de la St. Michel , ces citoyens cédoient la place à d'autres. L'autorité de ce conseil étoit illimitée (3) ; or , pour

(1) Giannone , hist. di Nap. lib. XXVIII , cap. 2.

(2) August. Niphus , *de regnandi perit.* , lib. III , cap. 9.

Disons-le , dans l'amertume de notre cœur : Les peuples ne devroient être gouvernés que par des sages ; et à la honte de l'humanité , ils ne le sont presque jamais que par des imbéciles , des fous , des scélérats.

(3) Lorsque le souverain s'assemble par ses représentans , leur autorité n'est limitée par les loix fondamentales

avoir négligé de la restreindre , le peuple se vit bientôt asservi par ses représentans. Sous prétexte

de l'état, souvent il ne faut qu'un coup de main pour détruire la liberté.

A cet égard , la constitution anglaise est extrêmement vicieuse. Les députés du peuple sont les gardiens de ses droits ; ils doivent toujours les défendre , jamais les enfreindre : mais on n'a point donné de bornes à leur pouvoir pour garantir de leurs attentats l'enceinte sacrée des loix.

Ils ne contractent aucun engagement avec leurs commettans. Une fois nommés , ils vont prendre leurs places dans le sénat ; et au-lieu de ne se regarder que comme les défenseurs de la constitution , ils s'en croient les arbitres : aussi l'ont-ils altérée plus d'une fois.

C'étoit un article fondamental que le parlement se tint au moins une fois l'année. Durant le règne d'Edouard I , cette loi fut d'abord confirmée , puis altérée ; sous Henri VIII , le parlement passa un bill pour étendre sa durée à sept ans ; sous Charles I , ce bill fut rendu triennal ; sous Charles II , un bill ordonna d'assembler le parlement une fois tous les trois ans : puis le bill septennal fut rétabli. Dans tous ces actes , le parlement outrepassa les bornes de son autorité. Le droit de déterminer le retour des élections et la durée des sessions appartient incontestablement au peuple , et au peuple seul ; car , si les représentans ont le droit de fixer la durée de leur mission , à trois , cinq ou sept ans ; pourquoi n'auroient-ils pas celui de l'étendre à dix , vingt , trente années , ou plutôt de la rendre à vie , et même héréditaire ; c'est-à-dire , de se rendre indépendans , de renverser la constitution , et d'asservir la nation ?

Il semble que les Anglois n'aient pas senti les funestes conséquences de cet abus , et qu'ils ne le sentent pas même

de réformer les abus, le doge Pierre Gradenigo changea la forme entière du gouvernement : il fit

aujourd'hui. Parmi les wighs les plus chauds, combien d'hommes inconsiderés ne cessent de travailler à faire reconnoître la compétence de la chambre basse sur cette matière, en y agitant sans cesse la question des parlemens triennaux !

Ce que je dis de la durée des élections, je le dis de la fréquence des sessions, et généralement de tout ce qui tient aux loix fondamentales. Avec un pouvoir sans bornes pour travailler au bien public, conformément à ces loix, les députés du peuple ne doivent en avoir aucun pour toucher au fond de la constitution, sans consulter la nation, fût-ce pour améliorer le gouvernement, fût-ce pour le rendre parfait.

Cependant le parlement s'est depuis long-tems arrogé le droit de statuer sur tous les points ; droit que le peuple doit revendiquer à quelque prix que ce soit. Ce point, gagné ou perdu, la nation est libre ou esclave. Tant que le pouvoir de ses représentans n'est pas limité, il est possible encore d'être libre, j'en conviens : mais la liberté n'est point solidement établie ; l'état n'a pour lois que leurs volontés ; maîtres absolus de s'ériger en souverains, de dépouiller le peuple de ses droits, de l'asservir, de l'opprimer, et de lui interdire jusqu'à la plainte.

Or, si c'est-là la liberté que leur ont acquise leurs pères, falloit-il faire pour elle de si grands sacrifices, falloit-il verser tant de sang ? Je ne dis pas que le législateur ait dessein de faire un usage aussi funeste de son pouvoir ; mais il le peut quand il le voudra ; et la simple idée qu'il pourroit impunément s'ériger en tyran, doit leur faire sentir les mêmes maux, que s'il l'étoit en effet.

passer par la *quarantie* criminelle une ordonnance ; portant que tous ceux qui étoient cette année du grand conseil , & qui en avoient été les quatre années précédentes , en feroient eux & leurs descendans à perpétuité ; de la sorte remettant l'administration de l'état entre les mains des députés du peuple , il dépouilla le souverain (1) de toute autorité.

Quand Cromwel revint victorieux de son expédition d'Ecosse , le parlement lui envoya une

Je le répète ; tant que le peuple Anglois ne sera pas parvenu à donner un frein au pouvoir de ses députés , sa liberté est précaire , si même elle n'est illusoire.

Mais comment s'y prendre , dira quelqu'un ? Le choix des moyens n'est pas la grande affaire : le point important est d'être unis. Quelque parti que prennent les citoyens , leurs efforts seront toujours couronnés de succès , dès qu'ils le prendront de concert.

Quand le parlement fit le bill septennal sous Henri VIII ; et le bill triennal sous Charles I , etc. , on peut excuser les électeurs sur le malheur des tems de n'avoir pas désavoué leurs mandataires : dans ces jours de discorde et de dissension on ne songea qu'à soustraire l'état à une domination tyrannique : mais aujourd'hui que la superstition ne divise plus le peuple , si le parlement venoit jamais à étendre le terme de sa durée , et qu'à la voix du peuple il refusât de rappeler le bill , quelque dure que soit la nécessité de se faire justice par la force , je dis qu'il ne faudroit pas balancer un instant à prendre les armes. C'est le cas d'une insurrection légitime.

(1) Ce coup d'état , les Vénitiens l'appellent *Il serrar d'el consiglio*. Contarini , hist. Venet. lib. 7.

députation nombreuse pour le féliciter ; il entre dans la capitale en triomphe , chacun s'empresse de lui faire la cour : mais le fourbe n'est attentif qu'à se concilier tous les partis. D'abord il se fert de son crédit pour capituler en faveur des royalistes , il s'attache à capter la bienveillance des presbytériens par l'austérité de ses mœurs , à séduire les bigots en déclamant contre les dérèglements des ministres de la religion , à flatter l'armée en éveillant ses soupçons contre le parlement , & à gagner l'amitié de toute la nation en sollicitant une nouvelle élection. Ensuite , il s'attache à remplir de ses créatures toutes les places militaires & civiles , il pousse les mécontents à la révolte , se rend au parlement à la tête d'une soldatesque dévouée , accuse de projets ambitieux les défenseurs de la patrie , & les expulse honteusement. Dès qu'il se fût rendu maître du gouvernement , par ce coup d'autorité , il forma son conseil , des chefs de l'armée qui lui étoient le plus dévoués , il prit le timon des affaires , & fit élire un nouveau parlement. Ne le trouvant pas assez soumis , il engagea les membres qui lui étoient vendus , à se soulever contre leurs collègues , & à résigner leur autorité entre ses mains. Enfin il chassa les députés patriotes , & il usurpa le pouvoir suprême sous le nom de *protectorat*.

Chargé des dépouilles de l'ennemi , Periclès rentre dans l'état , au bruit des acclamations publiques : les citoyens courent à sa rencontre avec une joie effrénée , il leur prodigue les carresses , les spectacles , les fêtes : les cœurs se livrent à la joie ; & dans un de ces momens , où l'on ne fait rien refuser , il se fait proclamer souverain par ses créatures

créatures , il engage adroitement le peuple à lui donner un pouvoir illimité de faire ce qu'il jugera le plus convenable à l'état , & il usurpe ainsi sans effort , ce que la crainte ou le respect empêche qu'on ne lui refuse.

Déterminé a s'emparer du souverain pouvoir , Charles XI de Suede , fit venir à Stokolm un corps de dragons , sous les ordres d'officiers étrangers ; il éloigna , au moyen d'une mission particulière , les sénateurs qui avoient le plus de poids & d'éloquence , il s'assura de tous les nobles qui tenoient quelque place de la couronne , il accorda le titre de baron à un grand nombre de militaires , pour leur ouvrir les portes du grand conseil de la nation , & il assembla les états. Claudius Flemming , l'homme le plus rusé , le plus arrogant & le plus bruyant du royaume , fût nommé orateur de la première chambre ; & deux hommes qui ne lui cédoient en rien , furent nommés à la seconde. Il donna Vachmeister pour adjoint à Flemming , & son frère Axel aux autres orateurs , afin que leurs clameurs réunies pussent subjuguier les deux chambres. Puis il chargea la bande de ses plus fidèles suppôts , [1] de réduire au silence ceux qui élèveroient la voix , de les empêcher de placer un seul mot , de les contraindre à se contenter de donner leurs suffrages. Et afin que les suffrages achetés fussent pris pour un consentement général ; il fit arrêter , dans la chambre des nobles , qu'il

(1) Dans le nombre étoient le chancelier , le secrétaire de la chambre des comptes , le ministre de la guerre , le sur-intendant des douanes , le secrétaire des révisions.

ne seroit pas nécessaire de voter par écrit , & de compter les voix : chose , aussi hardie qu'insolite. Ayant ainsi miné l'autorité du sénat , il procéda à la renverser de fond en comble. Pour la mettre en question , devant un comité vénal des états , il fit avancer par Canut Kurch « *que le sénat étoit un ordre du royaume , médiateur entre le roi & les états , n'ayant pas moins le droit de rappeler le roi à ses devoirs , que de forcer les sujets à la loyauté envers leur prince. Ce comité décida , comme il en avoit l'ordre , que le roi étoit effectivement obligé de gouverner l'état , suivant l'avis du sénat , sans toute-fois préjudicier à sa prérogative : mais que les sénateurs ne formoient pas d'eux-mêmes un ordre du royaume , & qu'ils n'étoient nullement médiateurs entre les états & le roi !* » Charles confirma cette décision par un édit , dans lequel il déclaroit qu'il étoit loin de méconnoître les loix constitutionnelles , qui lui avoient déféré le droit de gouverner le royaume , suivant l'avis du sénat : mais qu'il étoit seul juge des affaires qui devoient lui être communiquées. Ainsi les sénateurs virent en silence le prince usurper la puissance suprême , & les empêcher de prendre aucune part aux affaires , sans qu'ils pussent former la moindre réclamation , pourvu qu'il leur signifiat qu'il ne jugeoit pas à propos de leur communiquer ses résolutions.

Tandis que les sénateurs étoient assemblés , Gustave III se plaint à sa garde , du peu de respect que ces magistrats lui portent ; puis il marche à la tête de cette soldatesque , s'assure de leurs personnes , les force de résigner leurs charges en faveur de ses créatures , récompense ses par-

tisans , assemble ses troupes , fait des gratifications aux officiers , exhorte ses sujets à l'obéissance , & reste paisible possesseur de la souveraineté [1].

Des mesures violentes.

Allarmés de ces attentats , les citoyens élèvent-ils leurs plaintes , font-ils des réclamations ! Le prince lève le masque , parle en maître , s'écrie qu'il veut des sujets soumis , & non des contrôleurs : s'ils réclament les lois , il répond que tel est son bon plaisir.

Révoltés de ces outrages , les citoyens se soulèvent-ils ! le prince fait marcher des troupes , & s'il n'a pas des forces suffisantes , il a recours à ses voisins. [2] Alors il exhorte ses sujets à la

(1) Evénement d'autant plus étrange , que depuis la mort de Charles XII , la Suède étoit entièrement gouvernée par des Etats ; qu'il ne se trouvoit que peu ou point d'officiers royaux dans l'administration , et que les droits de la couronne étoient réduits à une simple présidence.

On l'attribue à ce que les sénateurs étoient vendus aux puissances étrangères , et avec raison.

Lorsque les pères de la patrie se sont rendus indignes du respect des peuples , et que les peuples eux-mêmes ne sont point passionnés pour la liberté , qu'il faut peu de choses pour les asservir !

(2) Il y a un accord tacite entre les princes de s'aider mutuellement à mettre leurs sujets sous le joug. Lorsque les Anglois eurent condamné Charles I à perdre la tête , tous les princes de l'Europe proposèrent de se ligner entr'eux pour venger leur autorité , qu'ils disoient compromise par le supplice de ce tyran.

soumiffion , il les menace d'employer la force , il leur fait entendre qu'ils doivent se soumettre fans capituler , que tout doit fléchir sous ses lois. Ainsi les princes emploient d'abord la ruse pour asservir leurs sujets , & ils finissent par les enchaîner par la force.

Enfin , quand ils ont bien prouvé que leurs volontés doivent servir de lois , ils les annoncent sans détour , le peuple s'y soumet sans résistance , & sa docilité se change en servitude.

Pour asservir les peuples , le prince commence par les traiter en sots , & il finit par les traiter en esclaves révoltés.

Ici , l'histoire de la marche du pouvoir au despotisme n'offre plus que les derniers efforts de la liberté expirante.-- Spectacle humiliant & affreux , où les peuples ne paroissent surmonter le désir d'être libres que par la crainte des suplices.

Du cérémonial & du stile de chancellerie.

Le prince n'a pas plutôt renversé les barrières opposées aux écarts de son autorité , qu'il cherche à réprimer l'effort des esprits , à étouffer les lumières ,

Lorsque les protestans de France se soulevèrent contre la tyrannie de Charles IX , Philippe II offrit ses armes à ce tyran pour soumettre ses sujets.

Lorsque le parlement eût forcé Jacques II à chercher son salut dans la fuite , Louis XIV lui donna des forces pour remonter sur le trône ; il chercha même à engager Charles II , roi d'Espagne , à s'unir à lui pour venger la cause commune des rois.

& à favoriser les progrès de l'ignorance : or, une fois que les peuples cessent d'être instruits de l'histoire de leur gouvernement, ils s'en forment les idées les plus fausses, & ces fausses idées prêtent beaucoup au despotisme.

Comme le prince est établi par la nation pour défendre l'état ; à son sacre, on lui ceint l'épée au côté : comme il est établi pour rendre la justice, on porte devant lui le glaive de la loi ; mais ses créatures partent de-là pour [1] établir son indépendance. Ce glaive porté devant le prince, disent-ils, dénote qu'il a sur ses sujets un pouvoir absolu.

Dès que le prince est sacré, les représentans du peuple, [2] ceux qui sont à la tête des affaires, & ceux qui occupent les premières places de l'état, lui prêtent serment de fidélité. Mais ce serment qui aujourd'hui suppose toujours manque de foi dans les sujets, ne suppose jamais prévarication dans le prince : ainsi, tandis qu'il met les premiers dans le cas d'être traités en rebelles, il n'expose le

(1) Le roi, disoit Sirjeant Ashley, dans la chambre des pairs, pour justifier les attentats de Charles I : Les rois sont les enfans du Très-Haut, il leur a donné le sceptre et l'épée ; le sceptre, pour instituer ; l'épée, pour exécuter les loix, et il y a ajouté une couronne, qui est le signe de la dignité dont il les a revêus. *Parl. hist. vol. VIII, pag. 47.*

(2) Dans le serment que les deux chambres prêtent au roi, loin de prendre un ton correspondant à la part qu'elles ont au pouvoir législatif, elles parlent en subordonnées. *Goodwin, défense de l'honorable sentence.*

dernier qu'à écouter les plaintes de ceux qu'il opprime.

C'est un grand vice de constitution , de n'avoir pas ménagé au peuple , un moyen légal de forcer le prince à rendre compte , & à réparer ses prévarications.

Lorsque les lois sont violées par ceux qui sont établis pour les faire observer , tout opprimé a droit d'exiger le redressement de ses griefs. Mais les termes qu'emploient les sujets dans leurs remontrances ou leurs suppliques , en portant leurs plaintes au pied du trône , sont ordinairement très-respectueux ; & ces égards , imposés par la bienfaisance , sont exigés comme des devoirs. D'ailleurs , les mots de rémontrance , de supplique dénotent infériorité , & on part de-là pour dépouiller les peuples du droit qu'ils ont d'exiger justice.

Au contraire , quand le prince s'adresse à ses sujets , comme il parle au nom de la loi , il prend toujours un ton impérieux , & ce ton est pour les ignorans la marque d'un empire absolu [1].

C'est bien pis lorsque de bas valets ajoutent encore au ton rampant des pétitionnaires , au ton impérieux du prince , & en donnent des formules sous la dénomination de *style de chancellerie* ; formules dans lesquelles les citoyens s'expriment en

(1) Ce défaut prouve que jamais nation ne s'est trouvée dans l'heureuse circonstance de faire une constitution libre : il prouve qu'elles ont toutes été obligées de lutter contre la tyrannie , et d'arracher au despote quelques prérogatives.

esclaves, & le premier fonctionnaire public, en maître absolu : particuliers, membres du corps législatif, administrateurs, magistrats, généraux, tous s'y qualifient *de très-fidèles, très-humbles, très-respectueux sujets*, & ils qualifient le prince *de souverain, de majesté sacrée* : titres pompeux qui tendent encore à donner une fausse idée de son autorité. Mais ce qui confond tous les rapports, c'est que les nations, seuls vrais souverains de la terre, suivent aveuglément l'usage reçu.

Lorsque le prince a usurpé l'autorité suprême, si les sujets viennent à se soulever contre son tyranique empire, & à humilier son pouvoir ; ce n'est plus comme un bien propre qu'il leur restitue leurs droits, mais comme de nouvelles concessions qu'ils tiennent de sa faveur, & dont il leur expédie les titres [1]. De la formule de ces titres, on infère que les peuples ne jouissent d'aucun privilège que sous le bon plaisir du prince, & que son autorité est au-dessus de toute puissance humaine [2].

Dans certaines fonctions publiques, c'est à genoux qu'on s'adresse aux rois, & de cette humble posture, on conclut que les sujets sont esclaves.

[1] L'ancien style des ordonnances, dit Legendre dans son traité de l'opinion, liv. V, chap. 1, explique la plénitude du pouvoir de nos rois. Au-lieu de ces mots : *Car tel est notre bon plaisir*, on trouve dans les anciennes ordonnances, *car ainsi l'avons ordonné et voulons être fait*.

(1) Toutes les chartres accordées par les princes en sont une preuve incontestable.

Telle est encore la logique de presque tous les étrangers , & telle a été la nôtre. Mais , au-lieu de ces absurdes commentaires , nous avons aujourd'hui de saines idées de l'autorité des princes ; & c'est là sans contredit l'une des grandes causes de notre liberté.

Le peuple forge ses fers.

Le peuple ne se laisse pas seulement enchaîner : il présente lui-même la tête au joug.

Qu'un fourbe gagne sa confiance , il en fait ce qu'il veut ; il le pousse , le mène , & lui inspire les passions qu'il lui plaît. Après avoir assisté à la pompe funèbre de César , Antoine monte à la tribune , tenant à la main la robe ensanglantée de l'empereur ; il l'a montre au peuple , il l'émeut : & bientôt les Romains courent avec les torches du bûcher aux maisons de Cassius & de Brutus , pour les réduire en cendres. Mais après ce qu'ont fait Mahomet & les autres faiseurs de sectes , qu'est-il besoin d'exemples ?

Non content d'être la dupe des fripons , le peuple va presque toujours au-devant de la servitude , & forge lui-même ses fers.

Sans jamais songer que , dans un état libre , tout citoyen a droit d'en accuser un autre , il se laisse emporter à son zèle aveugle pour ceux qui ont défendu sa liberté ; & cédant à la reconnaissance , il donne lui-même atteinte à cette liberté , dont il croit venger les défenseurs. Timoléon , accusé de crimes d'état par quelques orateurs [1] de Syracuse ,

[1] Plutarque, vie de Timoléon.

cité à comparoître pour se justifier , le peuple étoit prêt à mettre en pièces les accusateurs.

Pour rester libre , il faut que le peuple ne souffre jamais que la loi soit éludée : mais souvent il est le premier à la violer en faveur de ceux qu'il vénère.

Zaleucus , législateur des Locriens , venoit de promulguer une loi sévère contre l'adultère : bientôt à près , son propre fils est convaincu de ce crime , & le peuple , touché de l'affliction du père , sollicite vivement sa grace.

La flatterie est toujours basse , mais elle prend quelquefois l'air de la liberté.

Messala ayant proposé que le sénat prêteroit , chaque année , un nouveau serment de fidélité à Tibère ; l'empereur lui demanda s'il l'avoit chargé d'ouvrir cet avis. Lorsqu'il s'agit de l'intérêt public , je ne prend conseil [1] que de moi-même , répond le sénateur ! Réponse qui est le comble de la bassesse ; d'une flagornerie qui avoit blessé Tibère. Messala passe à une autre qui alloit à l'anéantissement de la liberté.

Clodius n'osoit célébrer ouvertement son mariage avec Agrippine , sa nièce : -- alliance illicite chez les Romains. Vitellius se charge de lever tous les obstacles. A cette nouvelle , plusieurs sénateurs sortent du sénat , pour aller contraindre l'empereur d'épouser Agrippine , s'il en faisoit difficulté ; & la populace les suit , en criant que le peuple Romain le veut ainsi [2].

(1) Ann. de Tacit.

[2] *Ibidem*.

Un consul décerne à Gallus les ornemens de la préture , qu'il accompagne d'un présent de trois mille sesterces. Dans cette occasion , l'autorité publique intervint auprès de l'empereur pour engager son favori à ne pas refuser cette dignité : & comme si ce n'étoit pas assez que le sénat fût témoin de cette infamie , on grava sur l'airain le décret des honneurs [décernés à cet affranchi , & on l'exposa dans un lieu public [1].

Combien de fois , dans l'idée d'assurer leur liberté , les peuples ne remettent-ils pas entre les mains du prince le pouvoir de les opprimer ! Les persécutions que les protestans d'Angleterre eurent à souffrir sous Marie , avoient rendu son gouvernement odieux. Aussi lorsqu'Elisabeth , qui professoit leur religion , monta sur le trône , s'empresèrent-ils de l'armer d'une autorité sans bornes pour extirper le papisme ; ou plutôt ils lui remirent le sceptre de fer dont elle gouverna ses peuples : bientôt la crainte des persécutions se changea en crainte de la servitude civile , & les protestans se virent accablés eux-mêmes sous le poids de la puissance , qu'ils avoient élevée pour écraser leurs ennemis.

Combien de fois aussi , dans la vue de réformer ou de venger l'état , les peuples ne remettent-ils pas le pouvoir absolu entre les mains de quelques individus. Les decemvirs , Marius , Scylla , Pompée , en font des exemples fameux. Revêtus de toutes les

[1] Pline , Epist. , liv. 8.

forces de la république , Rome fut étonnée du pouvoir qu'elle leur avoit confié , le sénat baissoit la vue devant eux ; les loix étoient dans le silence , & bientôt on entendit retentir de toutes parts les noms des pros crits , & on vit ruisseler le sang.

Lorsque César eut écrasé le parti de la liberté , les sénateurs s'empresèrent de renverser toutes les bornes que les loix avoient mises à sa puissance , & ils lui déférèrent des honneurs inouis.

Tandis que les Vénitiens étoient gouvernés par des tribuns ; las de leurs divisions domestiques , & ennuyés des lenteurs des délibérations publiques , ils se donnèrent pour chefs un doge , & ils lui remirent l'autorité suprême , dont ils ne tardèrent pas à être écrasés.

Affranchis de la domination de leurs maîtres par la mort de Guillaume II , les Hollandois remettent le pouvoir entre les mains de son fils ; ils massacrèrent les zélés citoyens qui s'opposoient à cette téméraire démarche , & ils l'élevèrent de nouveau à la ruine de la liberté.

Combien de fois encore ne se redonnent ils pas à l'héritier de ses maîtres détrônés ou massacrés ?

Annibal Bentivogli [1] ayant péri dans les conjurations des Conneschi , le peuple de Boulogne mit à mort les conjurés , & envoya à Florence chercher un descendant de ce prince pour le placer sur le trône.

Et combien de fois les Anglois n'ont ils pas reforgé leurs fers ! Lorsque le peuple se fut révolté au sujet

(1) Prince de Boulogne.

de la capitation de trois groats [1], à laquelle Richard III avoit imposé chaque sujet au-dessus de quinze ans, seule époque où l'on auroit pu établir un gouvernement libre, & ramener tous les rangs au même niveau; il exigea l'abolition de la glèbe, l'entière liberté du commerce, & une taxe sur les terres, au lieu du service militaire: toutes ces demandes lui furent accordées. Mais bientôt les grands s'assemblent, le roi entre en campagne, le parlement révoque la chartre d'affranchissement, & le peuple est condamné à reprendre ses fers [2].

Vil instrument d'Henri VIII, le parlement lui asservit le peuple de la manière la plus humiliante. D'abord il lui conféra le titre de chef suprême de l'église Anglicane, & il l'investit de tout le pouvoir qu'elle s'étoit arrogé, de visiter, réprimer, corriger, étendre, restreindre, & réformer les erreurs, les hérésies, les abus & les délits du ressort de la juridiction ecclésiastique. Mais comme si ce n'étoit pas assez de remettre entre ses mains ces armes dangereuses, il ratifia l'attribution faite aux commissaires de la couronne de donner une religion au peuple: croira-t-on qu'il eut l'impudeur de déclarer qu'on ne devoit point reconnoître d'autre loi en matières civile & religieuse que la volonté du roi.

Ayant renoncé de la sorte à leurs immunités ecclésiastiques, ils renoncèrent à leurs droits civils; & sans aucune autre formalité, ils renversèrent d'un seul coup la constitution entière, en attribuant

[1] Douze deniers sterlings.

(1) Froissard, liv. II, c. 77.

aux proclamations royales la même force qu'aux actes du corps législatif [1] ; ils donnèrent même à cette attribution une tournure à faire croire qu'elle n'étoit qu'une conséquence naturelle de l'autorité royale ; & pour en assurer l'exécution , ils décrétèrent que chaque conseiller du roi seroit autorisé à punir toute désobéissance à ses ordres.

Pour mieux manifester la bassesse de leur prostitution , ils ratifièrent le divorce de Henry avec Anne de Boleyn ; ils déclarèrent bâtards les enfans qu'il avoit d'elle , dévolurent la couronne à ceux qu'il auroit de sa nouvelle concubine , & l'autorisèrent , en cas qu'il n'en eût point , à disposer de la couronne par testament ou lettres-patentes.

Quand la réforme eut fait des progrès en Angleterre , l'état se trouva travaillé par deux partis de sectaires , qui recoururent tour à tour à Henry VIII , & le forcèrent souvent de tenir la balance entr'eux ; mais pour les accabler par leurs propres forces , il la fit pencher , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre.

Comme ce prince étoit l'esclave de ses passions , ces partis se flattoient également qu'une déférence aveugle à ses volontés le jetteroit dans leurs intérêts , & ils s'abandonnèrent absolument à lui.

Ce n'étoit point assez pour eux de s'être prostitués de la sorte aux volontés du prince ; ils établirent dans le royaume un tribunal d'inquisition , chargé de poursuivre , comme criminel de haute trahison , quiconque refuseroit le serment de maintenir de tout son pouvoir cet acte d'attribution.

(1) 31 Henr. VIII , cap. 8.

Mais l'histoire d'Angleterre fournit des traits encore plus humilians.

Quand Charles II fut rappelé à la couronne , il falloit voir les différens ordres de l'état se précipiter au devant de la servitude , & chercher à se surpasser par la bassesse de leurs protestations de loyauté. Les nobles , les papistes & les tories insultoient en chœur le corps législatif , dont le civisme avoit jusqu'alors empêché la patrie de retomber sous le joug de leur ancien maître , & ils célébroient à l'envi l'heureux retour du despote. Les presbytériens , qui s'imaginoient bêtement célébrer leur propre triomphe , faisoient chorus. Les patriotes eux-mêmes renonçant aux douceurs de la liberté , qu'ils avoient achetées au prix de tant de sang , imitoient l'aveugle multitude : chacun s'efforçoit d'écarter ce qui pourroit blesser la vue du monarque ; on arrache les armes de la république pour replacer celles de Charles ; on enlève les étendards pris sur les Ecoissois à Dumbard & à Vorchester ; on brise les sceaux de l'état ; on efface tout ce qui porte encore quelque empreinte de la liberté , ou réveille quelque idée d'indépendance , & on ordonne un *Te Deum* en action de grâces.

L'amiral , sans attendre aucun ordre , s'avance avec la flotte au-devant du prince : il l'amène , le peuple vole à sa rencontre , le parlement va se jeter à ses pieds : Charles est conduit en pompe dans la capitale au bruit des acclamations publiques ; partout des fêtes , des illuminations , des réjouissances. Tandis que , dans les transports d'une joie effrénée , l'aveugle multitude portant aux nues le nom du monarque , maudit le nom de ceux qui l'avoient si long-temps privée d'un maître , & insulte au seul

gouvernement qui pouvoit la retirer de la servitude & de la misère où elle avoit toujours croupi.

A peine le prince fut-il monté sur le trône que le parlement déclarat rebelles tous ceux qui s'étoient opposés aux usurpations de Charles I : puis il lança des arrêts de proscription contre les membres du tribunal qui avoient jugé ce tyran. Il ordonna que les corps de Cromwel , d'Isreton , Bradshau & Pride , seroient exhumés , traînés sur une claie à Tiburn , pendus à une potence , & enterrés dessous.

Il arrêta que les murailles de Gloucester , Coventry , Northampton , & Leycester ; villes , qui s'étoient distinguées par leur zèle pour le parlement , seroient rasées.

Non content de mettre Charles sur le trône , il l'investit du pouvoir absolu. Après lui avoir assigné un revenu beaucoup plus considérable qu'à aucun de ses prédécesseurs , il lui attribua la disposition de toutes les forces de l'empire Britannique , il annula l'acte triennal , déclara inhabiles à tout emploi les personnes mal affectionnées au roi , il arrêta que les corporations seroient toutes sous la main des officiers de la couronne , il imposa un nouveau serment de fidélité aux agens royaux , il déclara criminel de lèze-majesté quiconque prendroit les armes contre les ordres du prince : ce qui le supposoit seul maître de l'empire.

Enfin les membres du sénat ne cessèrent d'accumuler sur la tête de Charles les plus redoutables prérogatives , & d'étendre son autorité jusqu'à ce qu'écrasés eux-mêmes sous le poids de sa puissance , ils ne regardèrent plus qu'en tremblant l'idole qu'ils avoient formée.

Et comme si pour prix de leur vices , nos pères eussent été condamnés par le fatal destin , à être éternellement les artisans de leur misère , ils n'avoient pas plutôt renversé une idole , qu'ils en élevoient une nouvelle , pour l'adorer avec plus de bassesse , & se prostituer plus honteusement encore.

A peine Jacques II est-il sur le trône , que le parlement rampe à ses pieds ; au milieu des témoignages de zèle que les deux chambres lui prodiguent , on ne fait laquelle des deux est plus empressée de s'avilir. Celle des communes lui vote à vie le revenu [1] accordé à son prédécesseur , & le met ainsi en état d'entretenir sans le concours du peuple , une flotte & une armée formidables , pour écraser tout ce qui oseroit lui résister. Tandis que celle des pairs , à la réquisition du procureur-général , décharge de toute accusation les lords papistes détenus à la tour comme conspirateurs , & annule le décret d'accusation qui avoit été lancé contre le vicomte Stafford.

De leur côté , les magistrats se prostituent aux ordres du roi ; & comme si les dépositaires des lois étoient conjurés pour les anéantir , ils déclarent « que les ordres du roi sont les lois du royaume , & qu'il a seul le droit de dispenser de s'y soumettre ».

Le clergé n'est pas moins jaloux de se signaler par son asservissement à la cour , toutes les chaires retentissent des maximes de l'obéissance servile , &

[1] Il montoit à 2,550,000 liv. sterlings,

ces maximes sont admises par les tribunaux avec une bassesse révoltante.

Enfin , pour achever de rendre le prince absolu , toutes les corporations du royaume s'empres- sent de lui remettre leurs chartres , de s'aban- donner à sa discrétion , comme si la nation entière s'étoit liguée pour lui fournir les moyens d'ancan- tir à jamais les derniers vestiges de la liberté.

Ainsi , à l'exception d'un petit nombre de têtes saines , le peuple n'est composé que d'imbéciles , toujours prêts à courir au-devant de leurs fers.

Du Despotisme.

Dès que le prince est en possession du souverain pouvoir , ce n'est plus du bien du peuple dont il est question dans les entreprises publiques ; c'est de son autorité , de la dignité de sa couronne , de son or- gueil , de ses caprices : dès-lors il regarde l'état comme un patrimoine , & les deniers publics , comme ses revenus ; il trafique des charges , des villes , des provinces ; il vend ses sujets , & dispose à son gré de toute la puissance de la nation.

L'autorité usurpée ne se soutient que par des troupes , & les troupes ne restent fidèles qu'à force d'argent : aussi le prince dépouille-t-il ses sujets , & confisque-t-il les fortunes des plus riches citoyens pour soudoyer ses satellites.

Indignés de ces outrages , les citoyens élèvent-ils leurs plaintes , font-ils des remontrances , réclament-ils les loix ! Le prince lève le masque , parle en maître , crie qu'il veut des sujets soumis , non des contrôleurs ;

il répond à toutes leurs représentations : *Tel est notre bon plaisir.*

Lui résiste-t-on ? il ne parle que de réprimer l'audace , & de châtier l'insolence des mécontents. Alors les plaintes sont inutiles ; & comme la puissance du prince est affirmée , quelques soient ses ordres , il ne reste que le triste parti d'obéir aveuglément.

Déjà il n'y a plus de liberté publique ; le prince est tout , & l'état n'est plus rien : toutefois certains individus , certaines communautés , certaines classes de sujets , jouissent encore de leurs privilèges ; mais on ne tarde pas à les leur enlever.

Une fois en possession de faire les lois , le prince travaille à renverser toutes les barrières ; il voit d'un œil inquiet les ennemis de son injuste empire , & il s'empresse de s'en défaire : puis il promène des regards jaloux sur ceux qui conservent encore quelque pouvoir dans l'état , & il travaille à les en dépouiller sous différens prétextes ; il accable les amis de la liberté , il humilie les hommes puissans , il restreint leurs prérogatives , il enlève les droits des citoyens , il les force à y renoncer [1] , & alors souvent il joint l'insulte à l'outrage. Ainsi Jacques II ,

(1) Charles II sacrifia le lord Russel , le comte d'Essex , le colonel Ighernon Sydney , Jacques Holloway , le chevalier Thomas Armstrong , etc. sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre ses jours.

Pour devenir absolus , Louis XI et Louis XIII se défirent de tous les grands du royaume qui leur donnoient de l'ombrage.

après avoir forcé ses sujets à remettre leurs chartres , les remercioit dans une proclamation de la confiance particulière qu'ils lui avoient témoignée , en protestant que pour leur marquer sa reconnoissance , il se croyoit obligé de continuer à se montrer plein d'indulgence , comme il avoit toujours fait.

Richelieu , l'un de ces fourbes adroits , remuans & vindicatifs , que l'aveugle fortune appelle quelquefois au timon des affaires pour le malheur des peuples , n'employoit pas moins les rubriques odieuses de sa politique pour assouvir ses passions criminelles , que pour troubler le royaume & bouleverser le monde , à dessein d'établir le despotisme. Tyran féroce , sous le nom de son maître , il frappoit d'exil , de prison ou de mort , tout ce qui lui résistoit. Les parlemens , la cour , l'armée , furent tour à tour le théâtre où il alloit chercher des victimes ; & jamais scélérat ne prouva mieux que lui combien les plus noires intrigues du cabinet sont souvent les destinées des empires. Pendant son ministère , les prisons furent remplies de ses ennemis ; pour perdre la liberté , il suffisoit de ne pas être son partisan ; ce dont le maréchal de Bassompierre ne fit que trop long-temps la triste expérience.

Après la journée des dupes , ses fureurs n'eurent plus de bornes : on vit alors ce que peut la soif de la vengeance , armée du pouvoir suprême , & couverte du manteau de la justice. Pour faire périr ses ennemis sur l'échafaud , non content d'empêcher qu'ils fussent jugés par les chambres assemblées , comme ils en avoient le privilège , il leur donnoit des commissaires , dont il cassoit l'arrêt quand il le

trouvoit trop doux ; & il leur en donnoit [1] d'autres plus corrompus , qu'il faisoit siéger dans l'une de ses maisons de campagne , pour mieux s'assurer d'eux.

Ayant fait déclarer par le conseil criminels de lèze-majesté tous les amis de Gaston , son mortel ennemi : il envoya l'arrêt au parlement de Paris ; mais bientôt , furieux d'apprendre que les voix se trouvoient partagées , il engagea le roi à mander le parlement , à le faire parler à genoux , à déchirer l'arrêt de partage , & à exiler trois des principaux membres de ce corps.

Fourbe atroce , Richelieu frappa de terreur les courtisans , de manière qu'ils laissoient un libre cours à ses fureurs , s'ils n'en devenoient eux-mêmes les instrumens [2]. La liste des proscrits qu'il frappa est nombreuse ; il fit périr par la main des bourreaux ceux qui traversoient ses intrigues amoureuses , ou qui ruinoient son crédit ; il mécontenta tous les ordres du royaume , il fit trembler les grands , il rétablit le pouvoir arbitraire sur les ruines de la liberté publique ; sous son administration , le douaire de la mère du roi fut confisqué ; la reine & l'héritier presomptif du trône furent exilés ; St. Marc , de Thou , le connétable de Montmorency , le maréchal de Marillac , le com-

(1) C'est ce qu'il fit au sujet du maréchal de Marillac , qu'il accusa de concussion.

(2) Themines reçut le bâton de maréchal pour avoir arrêté le prince de Condé , et Viny , pour avoir assassiné le maréchal d'Ancre.

mandeur de Jarre [1], &c. , ses rivaux , furent décapisés ; plus de cent familles puissantes eurent du sang à venger , & l'état fut désolé par le plus affreux despotisme.

Lorsque le prince en est venu-là , sentant qu'il peut tout , rien ne l'arrête plus , chaque jour il commet quelque nouvel attentat , & s'il les couvre encore de prétextes , c'est plus par habitude que par nécessité.

Ces tyrannies révoltent les esprits ; on se soulève , & le sang coule à grands flots.

Ainsi , le dernier coup que les princes portent à la liberté , c'est de violer les loix au nom des loix mêmes , de toutes les renverser , en feignant de défendre , & de punir comme rebelle quiconque ose les défendre en effet : tyrannie la plus cruelle de toutes , en ce qu'elle s'exerce sous le manteau même de la justice.

De la crainte des Supplices.

Après avoir tout envahi , si du moins les princes étoient justes ; mais , malheur à qui refuse de reconnoître leur inique empire [2] à qui ose encore avoir recours aux loix , & réclamer la liberté. Comme ils n'ont épargné aucun forfait pour s'emparer de la souveraine puissance , ils n'en épargnent

(1) Il étoit le confident des amours de la duchesse de Chevreuse , qu'aimoit Richelieu.

[1] En montant sur le trône , Cromwel fit passer un bill , portant qu'accuser le gouvernement d'être usurpé , illégitime ou tyrannique , étoit un crime de haute trahison.

aucun pour la conserver. Ainsi , après avoir forgé les chaînes du peuple , ils ont soin de les river , & de les river si fortement qu'ils soient enchaînés pour toujours.

Armés de toute la force publique , dépositaires de toute l'autorité , interprètes & arbitres des loix , ils s'en font une arme offensive , qui les rend redoutables à leurs sujets , & terribles à leurs ennemis.

Les tyrans , accoutumés à se jouer de la nature humaine , sont cruels & féroces : sans cesse à ordonner des supplices ou des massacres , pour assouvir leurs passions & calmer leurs tranfes , ils ne peuvent se désaltérer de sang.

Après avoir usurpé le souverain pouvoir , quelquefois le prince ne voulant plus se montrer oppresseur , se désiste du pouvoir judiciaire , toujours odieux au peuple ; mais c'est pour le faire exercer par des juges dévoués à ses ordres. A l'audace de commettre des forfaits ont succédé des crimes profondément réfléchis : on ne verse plus le sang avec autant de férocité , mais on voit paroître un nouveau genre de tyrannie : ce ne sont plus des massacres , ce sont des jugemens iniques qui flétrissent la vie & conduisent à la mort.

Que si , dans les tribunaux où le prince traîne les malheureuses victimes de ses fureurs , il se trouve encore quelque reste de pitié , il nomme des commissions particulières , auxquelles il remet le soin de ses vengeances [1] : dès-lors le glaive de

[1] Telles étoient les commissioes du trail-bâton ; de la chambre étoilée , la haute commission de la cour , le conseil de York , la chambre ardente.

la tyrannie est suspendu sur toutes les têtes ; quiconque ose parler est égorgé à l'instant : dès-lors aussi chacun vit dans de mortelles angoisses , chacun craint pour ses jours , & voit en silence les attentats du despote. C'est ainsi qu'Auguste , Tibère , Néron , Henry VII , Henry VIII , Marie , Charles I , Jacques II , Louis XI , Charles IX , Henri III , Louis XIII , Louis XIV , &c. parvinrent à faire trembler leurs peuples , malgré les magistrats , le sénat & les loix.

Lorsque le prince a enfin sacrifié tous les hommes puissans qui lui fesoient ombrage , tous les hommes jaloux de la liberté qu'offensoit sa puissance , tous les hommes courageux qui refusoient de reconnoître son injuste autorité : lorsqu'il a renversé toutes les barrières qui s'opposoient à son ambition ; qu'il a fait taire toutes les loix ; qu'il a tout envahi , tout immolé à sa grandeur , il laisse quelque temps respirer l'état , il récompense ses créatures , répand ses dons sur l'armée , sur [1] la populace ; il ramène

(1) Le peuple ne hait pas les mauvais princes , pourvu qu'ils soient prodigues et fastueux. Lorsqu'il n'a plus de part aux affaires , plus de magistrats à élire , plus de chefs à écouter , il ne demande que du pain et des spectacles : l'oisiveté dans laquelle les despotes l'entretennent par leurs largesses , lui inspire le goût des divertissemens , et bientôt il ne peut plus s'en passer: Néron , Comode , Caracalla , eux-mêmes étoient regrettés du peuple à cause de leurs folies , car ils contribuoient de leurs personnes à ses plaisirs. Pour l'amuser , ils prodiguoient leurs trésors : et quand ils étoient épuisés , il voyoit sans peine dépouiller les grandes familles de l'empire ; il applaudissoit à la tyrannie , pourvu qu'il en moissonnât les fruits.

l'abondance, donne des festins, des fêtes, des spectacles : images trompeuses de la félicité publique !

Telle fut la conduite d'Auguste. Une fois maître de la république, il répandit ses dons sur les légions & sur le peuple, il ramena l'abondance, il fit de grandes fortunes à quelques particuliers, il en fit espérer à tous, il prodigua les fêtes : & au milieu de ces nouveaux plaisirs, les citoyens ne se rappelloient plus de l'ancienne république, qu'avec les idées de proscription, de massacre, de confiscation & de brigandage.

Pour s'élever, un usurpateur abaisse tout ; mais pour se soutenir, il faut qu'il intéresse le peuple à son sort : & ce n'est que par la [1]. douceur du

A Rome, sa fureur pour le cirque et le théâtre étoit excessive. Les mimiques ayant pris différentes livrées, à l'imitation de ceux qui conduisoient les chars dans les courses, le peuple se partagea entr'eux ; les factions du cirque, dont il est si souvent parlé dans l'histoire Romaine, se déclarèrent pour ces troupes de mimiques. et devinrent non moins acharnées l'une contre l'autre, que ce les des Guelphes et des Giretins l'avoient été sous les empereurs d'Allemagne.

(1) Ce qu'un despote fait dans les commencemens de son règne, les maîtres d'une république continuent à le faire toujours : non qu'ils y soient portés par principe de justice, mais comme de bons économes, ils ne veulent que dissiper sans raison leur propre bien.

A Venise, les nobles gèrent et ils règnent sans confusion : leur jalousie réciproque les empêche de s'élever les uns au-dessus des autres, tandis que leur intérêt commun les empêche de s'ériger en tyrans. Les sujets de la république

gouvernement qu'il y parvient : aussi semble-t-il , pour un moment , rétablir la liberté publique. Il fait quelques bons reglemens , afin de prévenir les défordres , qui ont ruiné l'état avant qu'il en eut usurpé la toute puissance ; il rend aux magistrats les fonctions de leurs charges ; il va même quelquefois jusqu'à laisser subsister le fantôme du souverain , & il le consulte sur les loix qu'il a dessein de porter , mais après lui avoir dicté sa réponse.

Que s'il fait quelque injustice pour satisfaire ses

blique sont considérés comme des esclaves qu'il faut ménager , crainte que les mauvais traitemens ne les portent à la révolte ou à la fuite. On cherche donc à y retenir les peuples par l'amour des plaisirs , et on les laisse vivre tranquilles.

(1) César ayant usurpé le souverain pouvoir , disoit insollement que la république n'étoit rien , mais que ses ordres étoient des loix. Auguste ne parla que de son respect pour la république ; il refusa la dictature que César avoit rendue odieuse ; il ne voulut point être appelé du nom de seigneur ; il ne se conduisit en apparence que par les conseils du sénat ; il lui laissa l'administration des provinces du centre de l'empire ; il rendit au peuple ses assemblées , lui laissa le droit d'élire ses magistrats ; il le consultoit sur les loix qu'il vouloit porter , après lui avoir toutelois dicté sa réponse : ainsi , affectant de n'être que le premier magistrat du peuple , il tâchoit de persuader aux Romains qu'ils étoient libres encore. Il fit plus : saisissant avec adresse l'un de ces momens où le peuple comparant les maux passés à la prospérité actuelle , il feignit de vouloir acquiescer pour rétablir la république. Il parvint de la sorte à faire regarder sa fortune sans jalousie : ainsi , en son rusé , Auguste ne leur parloit que de liberté , en les conduisant à la servitude. *Sueton.*

plaisirs , c'est à la faveur des loix dont il tord le sens naturel ; s'il sacrifie quelque victime à son ressentiment , c'est à l'aide des tribunaux , satisfaisant de la sorte sa vengeance sans se charger de la haine publique. Mais pour avoir toujours des juges dévoués , il remplit les tribunaux d'hommes de néant , d'affranchis , d'infâmes scélérats [1].

D'autrefois , pour calmer ses craintes , ou satisfaire ses basses passions , il engage des assassins à se débarrasser de ses incommodes sujets (2) ; puis , pour appaiser les mécontents , il défavoue les ministres de ses vengeances , il les abandonne à leur mauvais sort , s'il ne les punit lui-même de leur obéissance criminelle.

Trompés par ces funestes artifices , séduits par ces vains fantômes d'équité , les peuples se préci-

(1) Qu'étoit le sénat sous César , Auguste , Tibère ? qu'une bande d'hommes vils , toujours prêts à servir les fureurs d'un maître : sous Caligula , Caracalla , Néron , il n'étoit rempli que d'affranchis.

Louis XI , Louis XIII , Henri III , Henri IV , Jacques I , Charles I , ne nommoient à aucune magistrature que des hommes prêts à se prostituer. Charles II et Jacques II élevèrent aux premières magistratures les plus atroces scélérats de leur royaume.

(2) A Venise , lorsque les inquisiteurs d'état veulent se débarrasser de quelque homme suspect , ils se servent quelquefois de délateurs , et sur des dénonciations simulées , ils immolent l'infortunée victime ; puis , pour adoucir la douleur des parens aigris par la honte d'un supplice infamant , ils sacrifient aussitôt le ministre de leur scélératesse à la vengeance publique , et se déchargent

pitent au-devant du joug [2], confirment les usurpations du prince, s'abandonnent à lui, & lui confèrent le pouvoir de faire tout ce qu'il croira convenable au bien de l'état.

Mais ce bonheur apparent ne tarde pas à s'évanouir. Quand une fois les despotes ont affermi leur puissance, ils oublient la modération, ils se livrent aux plaisirs, à la mollesse, à la débauche, aux excès de tout genre. Les revenus de l'état deviennent la proie des mignons, des histrions, des courtisannes, & de la canaille, qui ne subsiste plus que de leurs déladations. Bientôt la cupidité des délateurs achève d'enlever ce qui étoit échappé à la rapacité du tyran : à ces prodigalités scandaleuses se joint la licence ; les créatures font un honneux trafic de la puissance de leur maître ; & après

ainsi sur lui de tout le mal qu'ils ont fait. Ils en usèrent de la sorte en 1622, à l'égard des accusateurs du sénateur Antoine Foscaria. *Amelot de la Houssaye, gouvernement de Venise.*

Telle étoit la politique d'Auguste, de Tibère, de Néron ; quand quelqu'un des délateurs qu'ils employoient venoit à être découvert.

(1) César est le tyran de sa patrie, et on l'en nomme le père ! Les loix appeloient chaque citoyen à le punir de ses crimes, et on déclare sa personne sacrée ; on veut qu'il assiste aux spectacles assis sur un siège d'or avec une couronne sur la tête. Dans une ville, où la violence faite à la chasteté de Lucrece avoit soulevé tous les esprits contre Tarquin, on délibère de donner à l'empereur un pouvoir absolu sur la pudeur de toutes les matrones. Dans les places publiques, on place ses images à côté de celles des dieux ; on lui consacre un temple, des autels, des prêtres, etc.

avoir vendu les charges de la magistrature , elles vendent la dispense d'en remplir les devoirs.

A force de satisfaire ses passions , ses caprices , le despote dilapide enfin la fortune publique ; pour remplir le trésor épuisé , il recouvre par des crimes ce qu'il a dissipé en folies : & sous prétexte de fournir aux besoins de l'état , il accable les peuples d'impôts.

Ces ressources épuisées , il a recours aux concussions , aux confiscations , aux rapines , aux brigandages [1] ; il fait un crime aux sujets d'être riches , pour avoir un prétexte de les dépouiller : aux peines corporelles il ajoute la confiscation des biens ; & pour trouver par-tout des coupables , il qualifie du nom de crimes une infinité d'actions innocentes : il n'est plus occupé qu'à inventer des délits , & à chercher des délateurs.

A la vue des outrages du tyran , les murmures

[1] A quel état les Romains en étoient réduits sous Tibère, Néron, Caligula, Domitien, etc. ! Lorsqu'ils mourroient par l'ordre du tyran, ils étoient obligés de lui léguer la moitié de leurs biens, s'ils vouloient conserver l'autre à leurs héritiers. *Tacit. ann. liv. 6.*

On est étonné de voir dans l'histoire des empereurs Romains , le grand nombre de citoyens qu'ils firent périr pour en conquérir les fortunes. On est révolté de voir dans celle de Philippe-le-Bel les odieux artifices mis en œuvre pour dépouiller les Templiers. Mais on se lasse de lire dans celle de Henri VII et de Henri VIII les traits atroces de leur rapacité. Ces exemples sont plus rares dans les histoires modernes ; c'est, dit un auteur célèbre , que nos fortunes étant moins brillantes , nous ne valons pas la peine qu'on nous dépouille.

s'élèvent de nouveau ; on fait des conjurations , & le sang recommence à couler [1].

Au soin de la sûreté personnelle du tyran , se joint celui de la sûreté de son empire , & sa cruauté redouble avec ses terreurs. Pour se mettre à couvert

(1) On est révolté en lisant les massacres horribles qu'ordonnèrent Auguste I , Tibère , Néron , Calligula , Domitien ; et l'on sent avec douleur le malheureux sort de l'humanité en jetant les yeux sur les peuples abandonnés à la merci de ces tyrans. Mais la nature frissonne d'horreur en lisant les horribles massacres que fit faire Jacques II après l'invasion de Monmouths. Délivré à ses craintes , il s'abandonna aux plus affreuses vengeances : pour assouvir sa passion , il envoya dans les provinces le lord justicier Jeffreys corps de troupes sous les ordres du major-général Kirk , destiné à contenir par la terreur l'indignation publique. Ces monstres , avides de sang , accusoient de crimes d'état des innocens ; ils forçoient les jurés à condamner les accusés ; ils faisoient même exécuter sans forme de procès les malheureux qui ne pouvoient appaiser leur rage ou assouvir leur avarice ; puis , après avoir immolé tant de victimes à la soif de leur maître , ils s'applaudissoient de leurs barbares fureurs. Jettons un voile sur le tableau effrayant de tant d'infortunés égorgés avec le glaive des lois , au milieu de l'appareil insultant des fanfares qui accompagnoient ces scènes sanglantes , et bornons-nous à un trait qui dispense de tout autre.

Une jeune fille s'étant jetée aux pieds de Kirk pour avoir la grace de son père , il la lui promit , à condition qu'elle s'abandonneroit à sa luxure. L'amour filial triompha de la pudeur ; mais après avoir assouvi sa brutalité , il poussa la barbarie jusqu'à conduire par la main cette infortunée à une croisée , d'où il lui fit voir son père sur l'échafaud.

des entreprises & calmer ses craintes , son lâche cœur ne lui suggère d'autres moyens que proscriptions , emprisonnemens & supplices. Soutenir une cruauté par une autre , & laver dans le sang ses bras ensanglantés , est son unique occupation.

Pour le soin de son repos ; ce n'est pas assez de s'être défait des envieux , des mécontents , des hommes suspects , il faut massacrer toute leur famille , leurs enfans , leurs proches , leurs amis. Ainsi , la vie des citoyens est sans cesse sacrifiée à la prétendue paix de l'état : la mort court par-tout de rang en rang , sous ses pas ; semblable à un tigre que la cruelle faim dévore , & qui entre dans un troupeau , il déchire , il égorge , il nage dans le sang.

Ne voyant personne qui soit plus indigne que lui de régner , il redoute des sujets qui conservent encore quelque vertu , quelque talent ; il ne peut souffrir qu'on laisse paroître du mérite , il prend ombrage de ceux qui jouissent encore de quelque considération , des capitaines qui ont de l'ascendant sur les soldats , des magistrats qui font encore leur devoir , des gens en place qui ne sont pas décriés : tout ce qui annonce un grand cœur , est pour lui un sujet d'inquiétudes , tout ce qui paroît avec éclat , blesse sa vue ; tout ce qui excite l'admiration , réveille sa jalousie : il s'effarouche de tout ce qui a l'air de l'audace , & pour bannir ses craintes , il ne connoît que les supplices.

Redoutant jusqu'à l'ombre de l'indépendance , il voit avec chagrin quiconque ose tourner ses regards vers la patrie ; [1] il s'offense qu'on ose rap-

[(1) Tibère fit un crime capital à un poëte d'avoir mal-

pellier les jours fortunés de l'ancien gouvernement, & parler avec éloge des bons citoyens, il fait des édits contre la liberté des discours, il met l'amour de la patrie au rang des crimes, & il s'efforce de le punir comme tels.

Quelqu'un a-t-il le courage d'épouser la cause des opprimés? On lui fait procès d'avoir osé discuter les droits du prince, on brûle son ouvrage par [1]

traité Agamemnon dans une tragédie : tant il vouloit qu'on respectât aveuglément le titre de prince.

Cordus ayant loué Brutus dans ses annales, le sénat, pour plaire à Sojan, condamne ce livre au feu. Le lord Lucas ayant publié un discours contre les prodigalités de Charles II, ce prince fait brûler son discours par la main du bourreau.

En 1621, Jacques II défendit par une proclamation de médire de ses ministres. *Rushkvvorlh.*

Comme on parloit beaucoup de la joie que les succès de Louis XIV donnoient à Charles II, il fit fermer les cafés de Londres, sous prétexte que c'étoient le rendez-vous de ses ennemis, pour calomnier le roi et ses ministres. *Rapin.*

En 1755, le conseiller de St. Maur présenta au ministre le plan des ressources d'état : pour récompense de ses vues patriotiques on l'envoya à la Bastille.

[1] A Venise, où les nobles, après s'être emparés du pouvoir suprême, et partagé toutes les places, toutes les dignités, dominant à la faveur de l'ignorance et de la superstition; ils ne redoutent rien tant au monde que la propagation des lumières : aussi le seul crime irrémissible est-il de se mêler des affaires d'état, et même de s'en entretenir, fût-ce pour louer le gouvernement. D'ailleurs, on

autorité publique , & on le punit comme un mal-faiteur. Prend-il la fuite ! On redemande sa tête aux puissances étrangères , & on ne cesse de le persécuter [1].

Les princes en sont-ils venus-la ! ils poussent plus loin leurs défiances , ils ne peuvent souffrir qu'on porte les yeux [2] sur les affaires publiques , ils s'efforcent de faire oublier qu'il est un bien public , de détruire l'idée du juste & de l'injuste , & d'anéantir jusqu'au nom des loix (3).

En punissant ceux qui se récrient contre la tyrannie , ils effrayent ceux qui voudroient suivre cet exemple ; & comme ils ne redoutent guères moins les discours tenus tant le particulier qu'en public , ils ne s'occupent que des moyens d'imposer silence à tout le monde.

Pour empêcher qu'on éclaire leur conduite , ce n'est pas assez pour eux d'emprunter le secours de la terreur , ils ont les yeux toujours ouverts sur le public ; ils établissent l'espionnage , & ce redoutable emploi ils le confèrent à une bande de vils

y peut faire tout ce qu'on veut ; et si on est protégé d'un sénateur , on peut braver la justice , et y commettre impunément les derniers forfaits.

[1] Pour faire sa cour à Tibère , Gallienus propose d'admettre les prétoriens dans l'emphithéâtre au rang des chevaliers : pour prix de son zèle l'empereur le fit chasser du sénat. *Tacit. ann. lib. 6.*

[2] Charles I défendit au peuple , par proclamation , de parler du parlement qu'il avoit mis de côté , et qu'il vouloit anéantir.

scélérats

scélérats : ainsi , sous prétexte de ne pas exposer le repos public , & de maintenir le respect dû à la majesté du trône , ils entretiennent des nuées d'espions [1] au milieu des peuples , au sein même des

(3) C'est ce qui se voyoit à Rome sous les Tibère , les Néron , les Domitiens , les Caligula : Rome n'étoit alors remplie que de délateurs ; l'esclave étoit l'espion de son maître ; l'affranchi , de son patron ; l'ami , de son ami ; le fils , du père , etc.

C'est ce qui se voit aujourd'hui en Orient , à la Chine , au Japon , et dans la plupart des états de l'Europe.

En Italie , en Espagne et en Portugal , on dépense des sommes considérables en frais d'espionnage.

En France , le ministre puise chaque année dans le trésor public dix millions pour acheter les yeux et les oreilles de 30,000 mouchards , appelés *témoins à gages* , en style de chancellerie.

Non contents de s'introduire dans les cafés , dans les cabarets , dans les guinguettes et autres endroits publics , pour y épier les discours qui s'y tiennent , ces misérables joignent encore au vil rôle de délateurs la plus noire perfidie. Pour fouiller jusques dans le fond des cœurs , ils se mettent souvent à déclamer eux-mêmes contre le gouvernement , et à provoquer ceux qui gardent le silence.

Canto , Pichon , Sociande , la Comette , Marcassin , la Corbière , Gorgibus , etc. qui déposèrent contre le marquis de la Boulaye , un des principaux frondeurs , avoient chacun un brevet de témoin à gages , par lequel il leur étoit enjoint de se trouver dans les assemblées publiques , de dire tout ce qui leur sembleroit à propos contre l'état et le ministère sans qu'ils pussent être recherchés : et le parlement eut la bassesse de recevoir la déposition de ces infâmes coquins. *Hist. du card. Mazarin.*

familles; ils érigent des inquisitions, dont la porte est toujours ouverte aux délateurs.

Non contents d'entretenir des nuées d'espions, quelques-uns poussent l'horreur jusqu'à forcer leurs sujets [1] à en faire l'infâme métier contre leurs parens mêmes: dès-lors on n'ose plus s'ouvrir à personne, le frère se défie du frère, le père du fils, l'ami de l'ami.

Quelqu'un a-t-il le courage de se récrier contre l'oppression: on le saisit, on le charge de fers, on le jette dans un cachot, en attendant qu'on le traîne devant un tribunal de sang; & chacun l'abandonne comme une victime [2] dévouée à son mau-

[1] A Venise, outre le nombre prodigieux d'espions qui hantent les cafés, les églises, les théâtres, et ceux qui se trouvent au sein des familles, le conseil des dix, offre de tems en tems des récompenses à quiconque veut faire le métier de délateur: il y a même une bouche d'airain sans cesse ouverte aux délations. Ainsi tout y est suspect; domestiques, parens, amis, maîtresses.

En 1621, Jacques I fit une proclamation portant défense à tout sujet de s'entretenir des affaires d'état sous des peines rigoureuses, et contre les auteurs et non-délateurs des contraventions à cet ordre arbitraire.

(2) L'histoire des Louis XI, des Charles IX et des Louis XIII est pleine d'exemples de malheureux condamnés par des commissaires royaux. On sait les horribles transactions de la chambre ardente.

Aujourd'hui même les partisans de la liberté n'ont guères un meilleur sort à attendre. Combien de personnes disparaissent de Paris, qui sont traînées pendant la nuit dans d'affreuses prisons, où elles sont étranglées à la lueur des flambeaux.

vais fort. Ainsi, en écrasant ceux qui résistent, & en effrayant ceux qui voudroient résister, bientôt il ne se trouve plus personne pour défendre la patrie, & il ne reste dans l'état que de vils esclaves à genoux devant un maître impérieux.

Jaloux de leur empire, les despotes sentent que pour tyranniser les peuples plus à leur aise, il faut les abrutir; aussi tout discours, tout écrit qui élève l'ame, ou qui tend à rappeler l'homme à ses droits, à lui-même, est-il funeste à son auteur. Et comme si ces tyrans vouloient anéantir tout ce qui porte l'empreinte de la raison [1] ou de la vertu, dans ces temps d'oppression, on voit les orateurs célèbres, les politiques, les philosophes, honteusement bannis; & leurs ouvrages, flétris par la main des bourreaux [2].

Rien n'est innocent aux yeux d'un despote : sans cesse environné de délateurs qui nourrissent ses soupçons, flattent son avarice, aiguillonnent sa cupidité, enflamment son orgueil; sans cesse entouré de scélérats protégés & enrichis par la part qu'ils obtiennent des confiscations; les paroles les plus innocentes deviennent des crimes, jusqu'aux pensées secrètes : alors plus de bornes à la tyrannie. Tous ceux qui lui deviennent suspects sont immolés à sa lâcheté, tous ceux dont il convoite

(1) Après avoir fait périr tant d'hommes vertueux; Néron fit périr Pétus, illustre sénateur, comme s'il eût voulu extirper la vertu elle-même.

(2) Cela se vit à Rome sous les Tibère, les Calligula, les Domitien, les Charles I.

la fortune sont immolés à sa cupidité ; on les accuse d'avoir attenté à la majesté du prince , méprisé son autorité , médit de ses ministres : tout prétexte est bon [1]. Dès-lors le glaive de la loi est levé sur

(1) Tibère qualifia de crime de leze-majesté les actions les plus indifférentes.

Un citoyen , en vendant ses jardins , avoit aussi vendu la statue d'Auguste qui s'y trouvoit placée , Tibère le fait déclarer criminel de leze-majesté.

Un citoyen frappe un esclave qui portoit fortuitement sur lui une médaille de Tibère ; il est puni comme criminel de leze-majesté.

Un citoyen s'amuse à faire quelques vers un peu libres qu'il lut à des femmes , bientôt il est puni comme criminel de leze majesté.

Un chevalier présente à Tibère une élégie sur la mort de Germanicus , qu'il avoit faite à la demande de Drusus : à l'instant il est traité en criminel de leze-majesté. *Annal*, lib. 3.

Une femme se déshabille devant l'image de l'empereur Domitien ; il la fait condamner à mort. Sous Néron c'étoit pis encore. On fit un crime de leze-majesté à Thræsea de n'avoir jamais applaudi aux discours des flatteurs , de s'être volontairement absenté lorsque les magistrats faisoient des vœux en faveur du prince , de n'avoir pas sacrifié à sa divine voix , de n'avoir pas voulu reconnoître Poppea pour déesse. *Annal*, 14 et 15.

Caligula fit un crime de leze-majesté aux citoyens d'être riches. Ayant accordé Druille les honneurs divins , il fit un crime aux Romains de la pleurer , parce qu'elle étoit déesse , et de ne pas la pleurer parce étoit sa sœur.

Denis traita en criminel de leze-majesté un certain

toutes les têtes , & l'état devient un théâtre d'horreur & de carnage. Ainsi , livrés à la merci du gouvernement , chacun sent qu'il ne faut point faire parler de foi , & qu'il ne tient sa sûreté que de son obscurité : chacun cache ce qu'il craint , ce qu'il espère , ce qu'il desire : alors plus de murmures , plus de plaintes , plus de soupirs ; par-tout règne un morne silence , la consternation se répand dans tous les cœurs : dans leurs tranfes perpétuelles , les sujets gémissent en secret , & se désespèrent comme des criminels condamnés au supplice , ayant toujours la mort devant les yeux.

Après avoir sacrifié ses sujets à ses craintes , à son avarice , à son orgueil , il les sacrifie à sa luxure ; il leur enlève leurs femmes , leurs filles , leurs fils ; il s'abandonne aux plus horribles débauches , & il n'écoute plus que la voix de ses infâmes passions.

Une fois sous le joug , & convaincus de l'impossibilité de le rompre , les sujets ne songent plus qu'à se consoler du malheur de leur situation. L'ame affaiblie par la crainte , ils cherchent leur salut dans la bassesse ; & forcés d'être ou victimes ou satellites du gouvernement , ils se déterminent à devenir suppôts de la tyrannie.

Incapables & indignes d'être libres , ils commen-

Marsias , pour avoir rêvé qu'il coupoit la gorge à ce tyran :
Plut. Vie de Denis.

Une ancienne loi d'Ecosse mettoit au nombre des crimes de lèze-majesté tout mensonge débité sur le roi et son gouvernement.

cent par dédaigner la liberté , & à vanter [1] le repos dont ils jouissent dans les fers.

Que s'il se trouve encore quelques bons citoyens , sachant bien qu'ils seroient abandonnés de tous , ils ne se hasardent point à tenter des démarches qui ne seroient que les perdre ; ainsi réduits à désirer une révolution , sans oser tenter la moindre démarche pour rompre leurs fers , ils prennent comme les autres le parti de la soumission , & ils approuvent ce qu'il ne serviroit de rien de blâmer. Les sages eux-mêmes se taisent , pour gémir en secret ; car où est l'homme qui aime

[1] Pendant les sept premiers siècles de la République , on parloit & on écrivoit avec autant de force que de liberté ; mais depuis la bataille d'Actium , le souverain pouvoir étant passé entre les mains d'un seul , de qui on avoit tout à craindre & rien espérer : pour se mettre en sûreté ou pour s'avancer , on ne vit plus que la servitude. Chacun s'étudia à plaire ou à flatter , les cœurs s'avilirent , & le Sénat lui-même ne rougit pas d'encenser l'Empereur.

A peine Tibère fut-il monté sur le trône , que les chevaliers , les sénateurs & les consuls coururent à l'envi à la servitude. Le fourbe feint de ne pas vouloir de la couronne , & le sénat rend à l'instant un décret pour forcer les citoyens de jurer sur les actes de l'Empereur , c'est-à-dire , que tout ce qu'il jugera de faire sera regardé comme un bienfait.

A l'avènement de Tibère , un sénateur s'écrie qu'il faut que le corps d'Auguste soit porté au bûcher sur les

allez son devoir pour le faire inutilement ! Or quand ceux qui devroient inspirer aux autres du courage , sont les premiers à le leur ôter , on ne voit plus de toutes parts que bassesse , flagornerie & lâche servitude. Dès ce moment les bouches ne s'ouvrent plus que pour encenser l'idole qu'on redoute.

Quand une fois le prince est tout ; pour être quelque chose , chacun s'efforce de lui plaire , & chacun à l'envi dispute de bassesse. Bientôt les courtisans .vils flatteurs de ses plaisirs & de ses

épaules des sénateurs , & il se charge ainsi d'un office réservé aux esclaves.

Un autre sénateur propose de ne plus marquer les années par les consuls : mais par l'Empereur.

Un autre , de graver en lettres d'or le décret rendu sur cette proposition. Jeunes & vieux , chacun encense le tyran à l'envi , ceux même qui , accablés sous le poids des années , ne peuvent espérer de recueillir de leur turpitude qu'un opprobre éternel.

Lorsqu'Otton eut été proclamé Empereur , on vit ces Romains , dont les ancêtres frémissaient au nom seul d'esclavage , courir en foule au camp et applaudir au choix des soldats. C'étoit à qui baiseroit le premier la main du despote , à qui le flatteroit le plus basement , à qui remperoit le plus lâchement à ses pieds ; tandis que le sénat s'empressoit de décerner à ce parvenu les marques de la souveraine puissance.

vices , briguent en rampant l'honneur honteux d'en [1] être le jouet.

Sous prétexte de maintenir son autorité , tous ceux qui l'approchent , traitent de coupable licence l'amour de la liberté , mettent celui de la patrie au rang des crimes , approuvent le supplice des citoyens qui en sont la victime , & deviennent les vils apologistes du pouvoir arbitraire.

De leur côté , les écrivains représentent le prince comme l'arbitre suprême des peuples , & les sujets comme des esclaves destinés à servir ; ils crient que chacun doit adorer le joug , & ils ne négligent rien pour accréditer cette funeste doctrine ; tandis que pour faire valoir leur zèle , les lâches intrigans & les scélérats ambitieux se portent délateurs , & cherchent par tout quelque victime dont la condamnation puisse plaire au prince.

Enfin , pour comble d'infamie , on voit les magistrats , les sénateurs , les peres de la patrie , joindre leur voix à la voix du peuple , & disputer d'infamie avec les esclaves.

Lorsque les peuples en sont là , ils descendent plus bas encore. Une ignorance extrême produit une extrême crédulité ; amenés ainsi à méconnoître leurs droits , l'habitude d'entendre sans cesse prodiguer au tyran des titres pompeux , des noms

(1) Les chevaliers Romains faisoient la cour aux affranchis de Tibère , et tenoient à honneur d'être connus du portier de Sejan. *Tacit. Ann.* 6.

En France , les grands rempent dans l'entichambre des ministres , fiers d'être distingués des autres esclaves.

augustes

augustes , des honneurs divins , ils ne voient bientôt plus dans le prince un simple mortel , ils regardent ses ordres comme des oracles émanés du ciel , & ils mettent l'obéissance aveugle au rang de leurs devoirs les plus sacrés : alors , maître absolu de l'Etat , il cesse d'avoir recours aux prétextes pour colorer ses forfaits ; il foule aux pieds les loix , les mœurs , la pudeur ; il dépouille les citoyens à son gré : après leur avoir enlevé leurs fortunes , il leur enlève leurs femmes & leurs enfants , il les vend à l'enchère. [1] Que dis-je , il souille les tribunaux , dégrade les magistratures , avilit les emplois , force les magistrats [1] à se prostituer en jouant des rôles de farceurs , à s'exposer à la risée publique , & il écrase tout ce qui s'oppose à ses fureurs.

Ne voyant plus rien à ajouter à sa puissance , il ne s'occupe qu'à en faire sentir le poids , il donne des ordres tyranniques , & loin de lais-

[1] Calligula faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient : et ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit , il tenoit le glaive suspendu sur le sénat qu'il menaçoit d'exterminer tout entier. Il fit de son palais un lieu de prostitution , et vendit à la canaille de Rome de jeunes filles et de jeunes garçons qu'il avoit fait enlever aux familles les plus illustres. Enfin , pour insulter à tout ce qu'il y avoit de plus respectable , il avilit les magistratures et prostitua la robe consulaire jusqu'à en faire une couverture de cheval.

[2] Néron força les sénateurs de faire au théâtre & au cirque , le métier d'Histrien. *Dio Cass :*

fer à ceux qu'il opprime la liberté de se plaindre, sa farouche barbarie leur défend jusqu'aux larmes & aux soupirs : (1) en les condamnant à perdre la vie, il force encore les tristes victimes de sa férocité à se percer le flanc de leurs propres mains.

Enfin, par un orgueil sacrilège, le tyran joint l'insulte à l'outrage, il s'applaudit d'inspirer de l'effroi, il va dans les places publiques où la terreur le devance; à son aspect, le peuple baisse les yeux, se précipite à ses pieds, & lui prodigue l'encens; tandis qu'il insulte avec affectation aux malheurs de l'Etat qu'il tient opprimé. Brûlant d'assouvir ses fureurs, souvent on tend rugir de ne pouvoir pas faire plus de mal. Calligula auroit souhaité que le peuple romain n'eût eu qu'une tête, pour avoir le plaisir de l'abandonner à un seul coup.

A mesure que la tyrannie avance vers son dernier période, l'avilissement des peuples avance

[1] Tibère poussa l'atrocité jusqu'à porter une loi contre les parens qui pleureroient les malheureuses victimes de ses fureurs.

En dépouillant les templiers, Philippe Lebel s'attachoit à en arracher par des supplices effroyables, l'avoué des prétendus crimes qu'il leur imputoit. *Treyot : conc. 81, - 8.*

C'étoit la coutume de Charles I. lorsqu'il avoit fait condamner par la chambre étoilée, les infortunés qu'il tyrannisoit, d'exiger d'eux l'avoué des crimes qu'ils n'avoient pas commis. *Rushworth, vol. I. p. 670.*

vers son dernier terme. Courbés sous le poids de leurs chaînes , bientôt ils deviennent les plus vils apologistes de la tyrannie.

Néron venoit de commettre un parricide exécrationnable , & bientôt on voit dans Rome les citoyens courir en foule aux temples remercier les Dieux d'un forfait qui crioit vengeance : les Sénateurs eux-mêmes montent au capitolé , ordonnent des prières publiques pour le salut du prince , mettant le jour de la naissance de sa mere au nombre des jours malheureux , & font fumer l'encens pour des forfaits qu'ils auroient dû punir du dernier supplice. (1)

Mais jusqu'où ne vont point les tyrans ! Après avoir porté leur puissance au dernier excès , ils affectent d'être plus que des hommes , ils ont l'impudente folie de se donner pour des Dieux ; & comme si l'avilissement des sujets pouvoit encore aller plus loin , on voit ces lâches esclaves s'empreser de renchérir sur les titres [2] que le tyran s'arroe , & adorer en tremblant l'idole qu'ont formé leurs mains.

Telle est la marche ordinaire des princes au pouvoir absolu. (3) Ainsi , la liberté a le sort de

(1) Tacit : ann :

(1) Dioclétien voulut être adoré : ce qui fut ordonné par édit.

[8] Ce n'est pas que chaque prince mette en œuvre tous ces moyens pour subjuguier ses peuples , ni que le plan d'opérations de la plupart des princes , soit toujours bien concerté , ou même qu'ils ayent tous un plan fixe.

toutes les autres choses humaines ; elle cède au tems qui détruit tout , à l'ignorance qui confond tout , au vice qui corrompt tout , & à la force qui écrase tout.

Pour le bonheur de l'humanité, les princes sont généralement des hommes si ordinaires, ils ont des vues si courtes, & leurs ministres leur ressemblent si fort, qu'on peut souvent se reposer sur leurs sottises, du soin de défendre la liberté.

Juste Ciel ! où en serions-nous, si remplissant de leurs intrigues le monde entier, ils savoient tramer leurs complots, de manière à n'en pas paroître les auteurs ? S'ils savoient toujours les conduire au succès, sans compromettre leur autorité.

Ce n'est pas non plus que le même cabinet poursuive sans relâche le même projet. Il se trouve de temps à autre, quelques bons princes qui ne veulent point être oppresseurs ; il s'en trouve aussi quelques uns sans ambition, qui ne songent point à étendre leur pouvoir : mais plus souvent il s'en trouve de timides qui n'osent pas faire le mal qu'ils voudroient. Or, sous ces princes, le despotisme fait ordinairement peu de progrès.

Enfin, ce n'est pas qu'il faille toutes ces armes pour usurper la puissance suprême : souvent un coup d'état suffit pour détruire la liberté.

T A B L E A U

D E S V I C E S

D E

LA CONSTITUTION ANGLOISE,

*PRÉSENTÉ en août 1789 aux États-Généraux ,
comme une série d'écueils à éviter dans le Gou-
vernement qu'ils vouloient donner à la France.*

T A B L E A U

D E S V I C E S

D E

LA CONSTITUTION ANGLAISE.

Présenté en 1789, sous l'inspiration
de la Nation, par le Comité de la Constitution,
et par le Comité de la Législation.

L E T T R E
D E L' A U T E U R

Au Président des États-Généraux.

Paris, ce 23 août 1780.

LA Constitution d'Angleterre a passé depuis long-tems pour le chef-d'œuvre de la sagesse humaine; & il faut en convenir, avant celle des Etats-Unis, il n'en étoit point de plus parfaite.

Peu de lecteurs la connoissent à fond, moins encore sont en état de la juger; mais le préjugé est en sa faveur, & grace à l'Anglomanie, ce préjugé est général. Il seroit cruel toutefois qu'elle servît de modèle à la Constitution qu'on nous prépare: c'est pourtant ce qui est à craindre, si le travail du comité constitutif est adopté; car on assure que ce comité croit ne pouvoir mieux faire que de la copier servilement.

Frappé des vices nombreux qui la corrompent, j'ai pensé qu'il étoit du devoir d'un bon citoyen de les développer, & d'en mettre l'analyse fidèle sous les yeux des Etats-Généraux. Un goût naturel pour la politique m'avoit engagé à faire une étude particulière du gouvernement Anglois: dix années de séjour sur les lieux me mirent à portée d'en observer le jeu de très-près, d'en suivre la marche, d'en saisir les avantages & les défauts.

Le tableau que j'offre ici aux François, je l'ai offert aux Anglois eux-mêmes : on le trouvera dans un Ouvrage publié à Londres en 1774 sous le titre : *The chains of Slavery* (1). Qu'il me soit permis de rappeler ici le sort & le but de cet Ouvrage , dont la traduction a paru dix-huit ans avant l'original.

Ennemi du despotisme jusqu'à l'horreur , je venois de suivre d'un œil inquiet les démêlés de Wilkes & du cabinet de St.-James ; je vis avec admiration l'esprit public se déployer quelques momens contre les attentats du ministère , punir rigoureusement la violation de l'asyle d'un citoyen , & tracer une barrière nouvelle autour du temple de la liberté , en proscrivant les décrets [1] généraux de prise-de-corps : mais ce n'étoit-là qu'une tache de moins dans le tableau.

En l'examinant avec soin , je ne tardai pas à m'appercevoir que la Constitution Angloise , tant de fois retouchée , renfermoit une foule de vices qui laissoient la carrière toujours ouverte aux prévarications ministérielles , & qui exposoient la sûreté publique aux atteintes du cabinet , lors même qu'il ne se permettoit aucun coup d'autorité : vices énormes , auxquels néanmoins il paroissoit aisé de remédier à l'aide de quelques loix aussi simples que sages.

C'étoit au parlement seul qu'il appartenoit de

(1) Les Chaînes de l'Esclavage.

(2) *The general Warrants*, espèce de lettres-de-cachet , dans lesquelles le délit et le nom de l'accusé n'étoient point spécifiés.

porter ces loix salutaires. Pour les attendre de lui, il falloit avant tout qu'il fût composé d'hommes sages & intègres. Il approchoit de l'époque de son renouvellement, & je crus le moment favorable pour songer à faire perdre à la cour sa funeste influence sur les élections.

Le desir de travailler à défendre le dernier asyle de la liberté, qui sembloit s'être réfugiée dans l'isle fameuse d'Albion, m'inspira le dessein de réveiller l'attention des Anglois sur un objet aussi sérieux, en les rappelant aux sentimens de leurs droits par le tableau des odieux artifices qu'emploient les princes pour asservir les peuples, & le tableau des maux effroyables que le despotisme traîne toujours à sa suite.

L'Ouvrage étoit fait : il ne s'agissoit que de le publier. On verra un jour les entraves que le cabinet mit à sa publication, jusqu'à ce que les élections fussent finies. Mais quoiqu'elles m'eussent fait perdre l'occasion d'engager les Anglois à s'honorer par le choix de leurs représentans, je ne manquai pas entièrement mon objet, qui étoit la réforme des vices capitaux de la Constitution.

D'après un examen rigoureux, j'avois reconnu que le principe de la corruption qui régnoit dans le parlement de la Grande-Bretagne, étoit l'influence directe que le roi exerçoit sur le choix des membres de la chambre basse, sur le nombre des membres de la chambre haute, & sur les suffrages des uns & des autres, par l'appas des places dont il dispose, & des largesses dont il peut devenir la source.

On demandera sans doute quelles largesses pou-

voit faire le prince avec une liste civile assez bornée, vu la multiplicité des places de la couronne & l'énormité de leurs appointemens, tous à sa charge ! La réponse est facile : C'est que le roi ayant à sa nomination les ministres & les lords de la trésorerie, peut puiser par leurs mains dans le trésor public pour l'exécution de ses projets ambitieux, & y puiser encore pour empêcher les membres du parlement de connoître de ses déprédations. Or, la demande en reddition de compte ne passant qu'à la pluralité des voix ; il est toujours maître de s'y opposer, en s'assurant de la majorité des votans.

Pour remédier à ces abus, & aux maux cruels qui en sont la suite, j'avois proposé quatre bills à décréter comme lois fondamentales de l'état ;

Oter à la couronne la nomination des députés, qu'une multitude de petits hameaux a le privilège d'élire, & cela en noyant les électeurs dans la masse de leurs contées respectives ;

Oter à la couronne le privilège de créer des pairs, pour le conférer au parlement, astreint lui-même à n'en faire usage qu'en faveur des plébéiens qui auroient rendu des services signalés à la patrie ;

Exclure du parlement tout citoyen tenant une place quelconque à la disposition du roi ;

Enfin, décréter que la vérification des comptes du gouvernement & de l'état du trésor public soit ordonnée, toutes les fois que trois membres de la chambre basse en feroient la motion motivée.

A peine mon Ouvrage fut-il dans le public, que la fermentation devint générale. Les vices de la Constitution se firent sentir ; on en desiroit la réforme ; on desiroit sur-tout *une plus égale représen-*

tation du peuple. Ce souhait devint la *toast* favorite des sociétés populaires. La question en fut agitée en parlement ; le bill proposé & fortement appuyé : quelque tems après , le troisième bill passa en plein ; peut-être les autres auront ils un jour le même fort.

DISCOURS

Adressé aux Anglois le 15^e avril 1774, sur les
vices de leur Constitution, & les moyens d'y
remédier.

C'EST la folie de tous les peuples de vanter la sagesse de leurs lois, & quel peuple plus que nous [1] mérita jamais ce reproche. Nous ne tarissons point sur les éloges de notre constitution : mais à force d'en exalter les beautés, nous cessons d'en voir les défauts, & d'y apporter remède.

Sans doute, la constitution actuelle de l'Angleterre, comparée à celles des autres pays, est un monument de sagesse politique : toute fois elle n'est pas si parfaite que nous voulons bien le dire ; & comment le feroit elle, vu les conjonctures où elle a pris naissance, & les révolutions qu'elle a éprouvées ! Qu'on remonte à son origine : on aura un gouvernement fort simple, & tel que le pouvoient imaginer des hommes grossiers qui ne subsistoient que de pillage.

Ce gouvernement renfermoit mille causes d'anarchie ; desquelles se furent développées, bientôt on vit le royaume déchiré par des factions

[1] Pour ne pas manquer son but, l'auteur y parle comme s'il fût né Anglois : c'est par la même raison qu'il a fait traduire son Ouvrage, et qu'il a tiré la plupart de ses exemples de l'histoire d'Angleterre.

intestines , rester ouvert aux ennemis du dehors , devenir la proie d'un usurpateur , & tomber sous la puissance tyrannique de ses chefs.

Sous les princes des maisons de Plantagenet , Tudor & Stuard , le roi étoit despote. Les prérogatives de dispenser de l'observation des lois , de rendre des jugemens illégaux , d'emprisonner arbitrairement , d'enrôler de force , d'arracher des emprunts , d'exiger des subides , de faire toute espece de monopoles étoient exercés tour-à-tour par la couronne.

Las de gémir sous l'oppression , nous avons quelquefois cherché à rompre nos fers : mais nos tentatives pour recouvrer la liberté , loin de porter le sceau de transactions nationales , ne paroissent que des actes de violence du parti le plus fort.

Durant nos éternelles dissensions , chaque parti s'est efforcé d'écraser les autres , dès que la fortune est venue à le favoriser ; & dans l'insolence de la victoire , s'érigeant en maître sur le reste de la nation , il lui a dicté des lois.

Si en quelques occasions , le parti triomphant stipula pour la liberté commune , hors d'état de l'établir sur une base solide , au milieu du tumulte des armes & de l'agitation des esprits , il ne s'est occupé qu'à chercher des palliatifs aux maux les plus pressants , qu'à ramener la constitution à son principe.

Le seul moment favorable pour assurer la liberté , fut celui de l'avènement de la maison de Brunswick au trône [1] ; le parti patriotique étoit

(1) En 1719 , Georges I proposa au parlement d'assurer la liberté de la constitution , en annullant la prérogative de

dominant, & le prince n'avoit point encore formé de projets ambitieux ; ce précieux moment , nous l'avons laissé échapper :

Glifions sur les défauts qui déparent notre gouvernement , pour nous attacher à l'examen des vices qui le corrompent.

Dans un état bien ordonné , le corps de la nation est le souverain légitime ; c'est à lui seul à faire les lois , ou par lui-même ou par ses représentans : mais parmi nous , les représentans de la nation ne possèdent pas seuls le pouvoir législatif ; certains individus (1) sont appelés par leur naissance à le partager. Juges nés du royaume , ils en sont les arbitres , ils prononcent en dernier ressort sur toutes les causes portées devant les cours de justice , ils disposent du trône lorsqu'il vient à vaquer , & conservent mille autres prérogatives (2) injurieuses au peuple funestes fruits des brigandages de leurs ayeux.

créer des pairs : et cette prérogative , si sujète aux abus , dont le roi vouloit bien se défaire , fut conservée à la couronne malgré lui. C'est-là un des traits particuliers à notre histoire.

(1) Les Pairs.

(2) Q'on ne dise pas qu'étant soumis aux lois comme le dernier des sujets , leurs prérogatives se bornent à recevoir de vains honneurs , et à entendre raisonner à leurs oreilles un vain titre ; car leur personne est sacrée , et c'est un crime très-grave de les insulter. Mais quand les loix seroient impartiales , avec quelle facilité l'homme puissant

Parmi nous, c'est le prince qui circonscrit les droits de la nation, au lieu que la nation devroit circoncrire l'autorité du prince : ce vice de constitution nous est commun avec presque tous les peuples de la terre : vice énorme, dont plusieurs de nos rois se sont prévalus pour tyranniser leurs sujets. C'est lui qui devint la source féconde des démêlés de Jacques I. Charles I. & Charles II. avec le parlement. C'est lui dont Jacques II. s'étaya pour reprendre les chartres de la cité de Londres, & de toutes les corporations du royaume.

Telle est l'origine humiliante de nos droits. Si du moins nous avions recouvré la souveraineté : mais nous ne sommes encore que des affranchis. Dans aucune transaction nationale, nos représentans ne paroissent sentir leur prééminence : dans toutes leurs adresses au roi, toujours sa personne, sa gloire, ses prérogatives sont mises au premier rang ; la religion, les lois, les droits de l'homme & le salut de l'état au dernier.

Nos représentant devroient être admis au conseil national, comme défenseurs nés du peuple ; mais dans leur serment d'admission, ils se reconnoissent fideles serviteurs, du roi. [1].

les élude ! Au cas du meurtre près, la hardiesse de les violer, que lui inspire son rang, est jointe à la fortune, qui lui donne les moyens de défendre ses outrages : le pauvre et le foible sont donc livrés sans défense à ses vexations.

(1) Voyez la teneur de toutes les chartres, sur lesquelles nos droits sont fondés :

I do promise and swear to be faithfull and to bear

Ainsi , parmi nous , le législateur est composé des députés du peuple & d'une classe de citoyens privilégiés , qui se regardent comme les arbitres de l'état ; tandis que les représentans de la nation se regardent eux-mêmes comme simples officiers du monarque : vice de constitution qui renverse tous les rapports du corps politique.

Un autre vice non moins capital c'est que les représentans de la nation ne sont élus que par un très petit nombre de citoyens : car le droit d'envoyer des députés au parlement leur est accordé (1) au préjudice de la multitude. Encore dans ce très-

a true allegiance to his majesty. -- So help me god. Je promets et je jure d'être fidèle au roi , ainsi que dieu me soit en aide : telle est la formule du serment des membres de la chambre basse.

[1] Sous Henri IV , on passa une loi pour réduire le nombre des électeurs à ce x qui possédoient une terre rapportant 40 sols sterlings par an , somme équivalente à 20 livres de notre monnoie actuelle. Or , quand on jette les yeux sur le préambule de cette loi , on voit qu'elle avoit sa source dans l'esprit licencieux de la noblesse. Voici comme il est conçu « D'autant que les élections dans plusieurs comtés d'Angleterre , ont été faites , en dernier lieu à force d'outrages , par une multitude de personnes de basse condition et presque sans biens , qui néanmoins prétendent s'égaliser aux chevaliers et aux écuyers les plus notables : abus d'où naissent des disputes , des batteries , des meurtres parmi les gentilshommes et autres habitans de la même comté ; abus qui produira toujours les mêmes désordres , à moins qu'on y remédie efficacement. *Statutes at large. Henri IV , chap. 7.*

petit

petit nombre , quelques individus n'ont-ils pas moins de députés que des communes considérables : or quoi de plus choquant que quelques chaumières réunies aient autant d'influence dans le conseil national , que les plus grandes villes du royaume !

Tout dans notre sublime constitution porte l'empreinte de la servitude.

C'est au peuple à nommer ses représentans , & il doit être parfaitement libre dans son choix , que les lumières & les vertus seules devroient fixer. Le croira-t-on ! nos représentans eux-mêmes nous forcent de les choisir dans certaines classes de citoyens , qui ne sont ni les moins ignorantes ni les moins corrompues.

En vertu d'un bill du parlement , tous ses membres doivent être propriétaires fonciers : ceux qui ne possèdent pas une rente de 300 livres sterling par an , sont inhabiles à représenter une ville ou un bourg ; & ceux qui n'ont pas une rente de six cents livres sterling , sont inhabiles à représenter une comté. C'est , à ce qu'on dit , pour assurer la liberté du parlement que la loi a donné aux sujets une influence proportionnelle à la part qu'ils ont à la chose publique. A mérite égal , j'en conviens , le public auroit dans la fortune du riche un garant de plus de sa fidélité : que la fortune seule toutefois est un mauvais garant ! J'en appelle au passé : qu'on ouvre les annales du sénat Britannique , & qu'on juge du patriotisme de ses membres opulens ! Tous ceux qui abandonnèrent à Henri VII , à Henri VIII & à Marie , les droits sacrés de leurs conci-

toyens , n'étoient-ils pas de riches propriétaires ? Tous ceux qui se prostituèrent aux volontés de Jacques I , Charles I , Charles II & Jacques II , n'étoient-ils pas de riches propriétaires ? Tous ceux qui se vendirent à Guillaume III , & tous ceux qui se sont vendus à Georges III ne sont-ils pas de riches propriétaires ? Choisir nos députés parmi les hommes qui ont de la fortune & du mérite , pourroit être prudence : mais lorsque le luxe , la dissipation , la débauche , la vénalité , sont les seules marques caractéristiques de la classe fortunée ; pourquoi ne pas nous tourner vers les hommes sages & vertueux , qui honorent les autres classes de la société ?

Glissons sur le droit des citoyens que blesse ce choix injuste , pour ne considérer que les inconvéniens qu'il entraîne. D'un choix aussi mal-entendu résulte toujours la partialité du législateur qui s'excepte de la loi , ou qu'il plie à son avantage. N'allons pas chercher au loin la preuve de cette vérité ; elle n'est que trop près de nous. Dire que le peuple n'ayant rien à perdre , & n'ayant aucune part aux établissemens lucratifs , ne tire presque aucun avantage des loix qui concernent la propriété ; c'est établir une vérité constante. Mais c'est porter nos vues trop haut , s'écrient d'odieux égoïstes , en abaissant leurs regards dédaigneux sur le pauvre , qu'il ne croient pas fait pour partager leurs privilèges. Laissons donc là les avantages tirés de la société , pour nous borner à ses désavantages. Et d'abord rappelons ici la milice , le service de constable & de juré , les loix contre la chasse , & les impôts mis

fur les choses de première nécessité , impôts [1] si onéreux au petit peuple. Et combien d'autres loix oppressives ! Le bill concernant les recrues , passé en 1703 , autorise les juges de paix d'enlever les sujets qui n'ont ni feu ni lieu , & de les livrer aux officiers de l'armée. Dans une société formée entre hommes d'abord à-peu-près également à leur aise , & dont la pauvreté ne résulteroit que de l'inconduite , peut-être une pareille loi seroit-elle tolérable. Mais , dans un gouvernement établi entre hommes , où le plus fort & le plus rusé se sont emparés de tout ; dans un gouvernement où la pauvreté , souvent la suite du malheur , est encore celle de l'injustice ; dans un gouvernement , où l'homme laborieux , qui manque de fonds , est hors d'état de former aucun établissement lucratif , & peut à peine fournir aux besoins d'une famille nombreuse ; dans un gouvernement , où la fortune ne rit qu'aux entrepreneurs , qu'aux ouvriers de luxe , aux entremetteurs infâmes , aux intrigans , aux fripons , aux déprédateurs ; dans un gouvernement enfin , où la pauvreté est le lot constant du pauvre : quelle loi plus inique ! Comment ! Après avoir réduit l'indigent à vivre dans la misère , on prétendra le forcer encore de défendre , au prix de son sang , les possessions des héritiers de ses spoliateurs , le repos de ses oppresseurs , l'autorité de ses tyrans ! Entendez-les cependant raisonner là-dessus à leur aise , & vous dire avec insolence : *La guerre balaye de la société , cinq à six fois chaque siècle,*

(1) D'autant plus onéreux qu'il ne peut rien acheter en gros.

les vagabons , les gueux & les mendiens , la lie du genre humain.

Objectera-t-on qu'il y a des établissemens pour les pauvres ! Mais quelle plume assez éloquente pourroit faire l'horrible tableau d'un dépôt de mendiens , ou plutôt quel homme assez barbare pourroit , sans frémir , y jeter un coup-d'œil ? Sejours de désolation où le malheureux , nourri d'alimens malsains & dégoûtans , couche dans l'ordure , respire un air infect , gémit sous le fouet d'un gardien féroce , & où tous les maux qui affligent l'humanité viennent l'affaillir à la fois. De ceux qui y sont renfermés , combien succombent sous le poids de leurs souffrances ! & combien , plutôt que d'y chercher un asyle , préfèrent de mourir de faim à la porte de l'opulent.

Sans ressource contre la faim , le pauvre n'en a presque aucune contre les maladies. Qui ignore que parmi nous il faut des lettres de recommandation pour aller à l'hôpital ! Ainsi , tandis que la porte en est ouverte aux protégés des riches , elle ne l'est presque jamais au malheureux qui manque de protecteurs.

Parmi les scènes d'horreur & d'oppression qu'offre si fréquemment notre gouvernement si vanté , j'en rapporterai une encore. Tout malheureux prévenu , que le juré acquitte honorablement , est reconduit en prison , où il est détenu par son impitoyable geolier jusqu'à ce qu'il ait payé les frais de détention , toujours exposé aux plus indignes traitemens , & souvent réduit à maudire son existence.

Instruit de ces atrocités , un membre du parlement a proposé plusieurs fois d'examiner le

régime des prisons , & toujours sans succès : les vertueux confrères , peu touchés des maux qu'ils ne craignent point de partager , voient avec indifférence ces abus crians , & ne daignent pas les réformer. Où sont les amis du pauvre dans un sénat composé d'hommes riches ! Où sont ceux qui connoissent la misère dans laquelle il languit , les outrages qu'il essuye , les tourmens qu'il endure ! Et s'ils les connoissent , où sont ceux qui s'empressent de venir à son secours ! Mais ils ne s'oublient pas , eux. Disons-le avec indignation : tandis qu'ils laissent sans pitié leurs malheureux concitoyens gémir sous le poids de la plus cruelle oppression , & que le peuple affamé leur demande du pain , ils n'ont pas honte d'employer le temps à renouveler les *loix qui leur assurent le droit de chasse , & à en faire de nouvelles qui leur assurent la propriété de leurs chiens.*

Je le répète : tant que le législateur n'est tiré que d'une classe de citoyens , qu'on ne se flatte point de le voir travailler au bien commun. Qu'attendez-vous du parlement actuel ! Semblable à celui que convoqua Marie , il s'occupe à rendre sacrées ses possessions , & il ne songe à rien de plus.

A cette insouciance criminelle , à cette partialité révoltante qui résultent nécessairement de l'inégale représentation de toutes les classes du peuple ; ajoutez la vénalité scandaleuse de ses représentans , qui , presque tous , spéculent sur le droit de servir l'état.

Autrefois , avec de bonnes mœurs , des lumières & une fortune médiocre , tout citoyen pouvoit aspirer à l'honneur de représenter la nation : aujourd'hui on ne tient compte , ni des vertus , ni des

talens, ni du zèle, ni des services rendus à la patrie ; l'argent, seul, ouvre les portes du sénat, où tant d'imbéciles & de fripons entrent en foule, & ne laissent plus de place aux hommes de mérite. Scandale affreux, mais si commun, que l'on ne prend plus la peine de le voiler. *Je vous ai achetés*, disoit un député à ses commettans, *soyez-en sûrs, je vous vendrai* [1] *à mon tour.*

Dans un moment d'effervescence patriotique, on fit bien une loi pour annuler la nomination des membres des communes, qui auroient acheté des suffrages, ou qui auroient simplement fêté des électeurs. De quoi a-t-elle servi ! Nos élections n'en offrent pas moins des scènes affreuses de crapule & de vénalité. Au lieu d'y voir les électeurs empressés à se déclarer pour le mérite de candidats modestes ; on y voit des troupes nombreuses de votans se gorger sans pudeur à des tables prostituées, & une troupe rampante d'aspirans prodiguer bassesses sur bassesses à des hommes qu'ils ne regardent pas l'instant après en avoir extorqué le suffrage.

Les vices de notre constitution ne se bornent par là ; comme c'est au peuple à choisir ses représentans, c'est à lui à faire connoître son choix, à le maintenir : & cependant une fois élus, nos députés ne nous laissent pas le droit de prononcer sur la validité des élections ; ils s'en arrogent le privilège.

Les représentans du peuple, étant chargés de ses intérêts, il est naturel qu'ils s'engagent envers

[1] J have bought you, J'll sell you, by God.

leurs commettans. En prenant séance , les nôtres prêtent bien serment de fidélité au roi : mais quel engagement prennent-ils avec nous ! A peine choisis , qu'ils ne nous connoissent plus : ainsi , combien de fois les résolutions du sénat n'ont-elles pas été contraires au vœu du peuple qu'il représente ! Que sont-ils donc , que des maîtres superbes !

Les lois faites dans le sénat , ne devraient tendre qu'au bien général : néanmoins , qu'il est rare parmi nous de voir des lois d'un intérêt commun , & qu'il est fréquent d'en voir d'un intérêt particulier ! Disons même qu'il faut des amis en parlement , pour solliciter une loi quelconque. Combien d'exemples de sénateurs qui ont vendu leurs suffrages , & sacrifié a un simple don le salut de leur patrie ! Ouvrez le journal de leurs débats , il vous offrira mille preuves de cette triste vérité [1].

Les représentans du peuple , sont les membres du législateur , & non les arbitres de la législation : gardiens des droits du citoyen , ils doivent toujours les défendre , jamais les attaquer. Ainsi , avec un pouvoir sans bornes pour redresser les griefs publics , ils doivent en avoir un très-circonscriit pour statuer [2]. Mais où sont les

[1] Dans le nombre , je me borne à l'affaire de la compagnie des Indes , en 1693.

(2) Un législateur libre , dit un de nos historiens célèbres , ne peut rien faire d'illégal. Ce principe n'est vrai qu'autant que le corps entier de la nation exerce la puissance législative. Autrement le peuple seroit à la merci de ses représentans : tyrannisé par eux , il ne pourroit pas même s'en plaindre.

bornes, données à la puissance de nos députés, pour garantir de leurs atteintes le dépôt sacré des lois !

Que si la nation donne carte blanche à ses députés, elle doit au moins se ménager le moyen de les défavouer & de les réprimer, lorsqu'ils abusent de leurs pouvoirs. Eh ! quels liens enchainent nos représentans ! Nous avons le droit de les surveiller sans doute : mais, quand ils négligent nos intérêts, quand ils sacrifient nos droits, quand il violent les lois fondamentales de l'état, comment les réprimer, comment les punir ! Recourir au prince ! Beau remède ! Quoi ce seroit de l'auteur de nos griefs que nous en attendrions le redressement ! ce seroit à un maître accoutumé à repousser nos plaintes, à rejeter nos remontrances, que nous demanderions justice !

Les membres du parlement peuvent donc nous immoler impunément, sans être appelés à rendre aucun compte, & sans courir d'autre risque que celui de ne pas être élus de nouveau. De nouveau ! Eh ! ne sont-ils pas en possession de fixer la durée de leur mission ! Ils l'ont fait plusieurs fois, & s'ils ont pu l'étendre à sept ans, qui les empêchera de l'étendre à 20, à 30, à 40 ; qui les empêchera de se rendre indépendans du peuple qui les a constitués !

C'est à la nation à sanctionner les lois faites par ses représentant ; & ils ne lui laissent d'autre rôle à jouer, que celui d'obéir : combien de fois n'ont-ils pas déclaré illégal de s'opposer à leurs décrets, pour quelque cause que ce fut : nous voilà donc réduits à la douleur de voir enlever nos droits
sans

fans pouvoir opposer d'autre résistance , que de vaines clameurs , ou réduits à la triste ressource de nous faire justice les armes à la main.

Nos députés devoient au moins remplir l'objet de leur mission : mais ils y sont si peu tenus , qu'ils siègent ou s'absentent à leur gré , à l'exception des cas extraordinaires : ce qui donne au ministre cent facilités d'aller à son but. Bien mieux : pour tirer meilleur parti de leur influence , la plupart se font même un devoir de négliger les fonctions de leur place ; & comme dans le sénat , les suffrages se comptent toujours , & ne se pèsent jamais , les plus pîetres sujets en s'absentant de la sorte , ont trouvé le moyen de forcer le prince de traiter avec eux.

Ils devoient frémir des suites de leurs bassesses. Fiez vous y ! Leur cœur fermé à la voix du devoir & des remords , ne s'ouvre qu'à celle de l'intérêt. Ils ne connoissent que l'or , & ils ne songent qu'à augmenter leur fortune aux dépens de leur honneur , aux dépens de leur patrie ; toujours prêts à appuyer les mesures désastreuses de ceux qui sont au timon des affaires , tant qu'ils y trouvent leur avantage : n'attendez donc du parlement , composé à l'ordinaire , que les tristes fruits de la corruption. Si la vertu y brilla jamais , ce ne fut que lorsque la venalité de ses membres eut poussé l'état au bord de l'abîme , & que le soin du salut commun obligea les électeurs de choisir pour leurs représentans , des hommes distingués par leurs mœurs , leur civisme.

Jettons un voile sur ces ténébreux mystères , & continuons notre examen.

Quoiqu'à la merci de nos députés, nous avons encore plus à craindre de nos rois.

Nos ayeux ont mis beaucoup de soin à déterminer les prérogatives de la couronne ; mais ils n'en ont pas assez mis à restreindre son pouvoir. Le roi ne devoit être que le premier magistrat de la nation, & il en est l'arbitre suprême. Seul maître de convoquer le corps législatif, il l'est encore de le dissoudre : s'il refusoit simplement de l'assembler, il seroit comme anéanti ; & quelle autorité s'interposeroit alors pour ramener le prince au devoir ! La loi y a pourvu, dit-on, en rendant précaire le revenu destiné au payement de l'armée & de la marine.

Mais qui fait si un prince ambitieux qui mettroit en réserve, pendant plusieurs années, le fruit de son économie, le produit des ventes du [1] domaine, des dignités, des privilèges exclusifs ; & qui se détermineroit enfin à fermer l'échiquier, ne trouveroit pas le moyen de se passer pour toujours du législateur ! Charles I. ne trouva-t-il pas celui de s'en passer pendant douze années consécutives, en levant arbitrairement des impôts, & en faisant des emprunts forcés ! Charles II. ne devint-il pas le maître absolu du royaume, en suivant les mêmes errémens ! Et à quoi tint-il que Jacques II. ne nous asservit pour toujours ! Fût-ce la sagesse de notre constitution, ou la

(1) Jacques I, vendant toutes les dignités du royaume, celles de baron, de chevalier de la nouvelle Ecosse, de vicomte, de comte, de duc, etc *Winwood*, vol. 3, pag 385.

vertu des peuples qui rétira l'état du fond de l'habîme.

Supposons cependant que ce qui est arrivé une fois, n'arrivera plus.

Chaque session du parlement ne dure qu'autant que le roi le juge à propos ; & l'on fait trop l'usage que les princes de la maison de Stuart ont fait de cette prérogative, pour ne pas en redouter les suites.

Quoique le roi n'ait point de part directe à la confection des loix , il peut disposer du corps législatif par la grande influence qu'il a sur l'élection des membres du parlement. D'abord, la nomination des députés de tous les hameaux privilégiés est à ses ordres [1] ; & puis il influe puissamment sur celle d'un très-grand nombre d'autres députés. Outre les suffrages que le ministre achète clandestinement, la couronne dispose de ceux de tous les artisans, de tous les fournisseurs, de tous les marchands attirés dans toutes les villes du royaume, de tous ceux qui sont aux ordres de ses officiers, de ses créatures. D'ailleurs, les commandans des comtés emploient mille artifices pour faire tomber le choix sur des hommes disposés à favoriser les desseins du prince.

Non content d'employer la ruse, le ministre a recours à la violence pour remplir de ses suppôts le parlement. Il est défendu de faire venir des troupes dans les endroits où se font les élections ; mais presque toujours il arrache le suffrage des électeurs par

(1) Si on remonte à l'origine de ces privilèges, on verra que la couronne ne les a accordés à ces hameaux, qu'afin d'avoir à ses ordres leurs représentans.

la crainte, en leur détachant une bande de bandits déterminés qui les épouvantent. Or, de quelques crimes que ces misérables se rendent coupables, le roi n'a pas honte de les couvrir de sa protection.

S'il néglige de faire entrer dans le sénat des membres qui lui feroient dévoués, il cherche à s'assurer de ceux qui y sont admis.

A quelques forêts près, le prince n'a point de domaines dans l'état; mais il est la source des honneurs, des dignités; il dispose de tous les emplois ecclésiastiques, civils & militaires, de toutes les charges de la couronne, & il paye des deniers publics les pensions qui y sont attachées: de-là un grand nombre de créatures dans le parlement. Ce nombre, il peut l'augmenter encore, maître, comme il l'est, de multiplier les emplois.

La loi qui exclut du parlement les membres qui tiennent du roi quelque place lucrative [1], est, dit-on, le boulevard de l'indépendance parlementaire: mais en exclut-elle ceux qui ont une commission dans l'armée, la marine, ou la milice? En exclut-elle ceux qui occupent une place de procureur ou de solliciteur général, de lord lieutenant de comté, de receveur de douane, de directeur des ponts & chaussées, de régisseur des hôpitaux royaux, de lord des bureaux de commerce & des colonies, de commissaire de la trésorerie, de grand officier de la couronne, de conseiller privé du cabinet de secrétaire d'état? Et quand cela feroit, elle n'exclut point ceux que le roi a décorés de titres ou de marques d'honneur; ceux dont les

[1] The place bill.

parens ou les amis ont des places & des pensions, ceux qui dépendent des créatures de la cour, ceux enfin qui ont reçu des douceurs secrètes. Ce grand boulevard de l'indépendance parlementaire, miné par les canaux détournés de la corruption, tombe donc en ruines de toutes parts.

Enfin, la loi qui exclut les sénateurs dépendans de la cour, ne s'étend pas aux pairs. Ainsi, en créant barons du royaume les membres des communes qui ont le plus d'influence, le roi affoiblit le parti de l'opposition dans la chambre basse, & fortifie son parti dans la chambre haute : double avantage qui lui a souvent donné la majorité.

La somme exorbitante assurée pour l'entretien de la maison du roi, les dignités dont il est la source, les emplois dont il dispose, les bénéfices qu'il donne, les pensions qu'il accorde [1], les promesses dont il leure (2) l'ambition, l'espoir dont il berce la

[1] Les loteries publiques n'offrent qu'un très-petit bénéfice au gouvernement; mais elles lui donnent le moyen de corrompre plusieurs membres de la chambre des communes, en leur vendant au prix fixé tous les billets, sur lesquels ils font un profit considérable : ainsi, elles lui fournissent le moyen de payer des deniers de la nation les traîtres qui lui vendent ses intérêts.

(2) Avec des hommes trop fins pour s'en tenir à de simples promesses, le ministre traite à deniers comptans. Mais combien sont assez simples pour se contenter de vaines espérances ! Après avoir appuyé les mesures du ministre, presque toujours ils se voient à sa merci ; souvent il ne leur donne pas même un os à ronger, sans qu'ils osent se plain-

forte, les caresses dont il enivre la vanité, & l'éloquence vénale des orateurs soudoyés qui entraînent ceux qui n'ont pas assez de lumières pour se répondre de leur vertu, mettent donc le prince en état de disposer du sénat, de corrompre le législateur en détail, & de le faire parler comme il veut.

Mais combien d'autres moyens de s'assurer de ses délibérations !

Les communes nomment leur orateur ; cette nomination toutefois n'est valide qu'autant que le roi l'approuve : & qui ignore l'influence de l'orateur sur les résolutions de la chambre !

Il n'y a pas jusqu'au régime du corps qui ne favorise les vues de la couronne. En parlement, chaque membre donne son suffrage à haute voix ; & comme les ministres siègent dans les deux chambres, cette méthode de voter, excellente en elle-même, ne sert qu'à forcer les membres vendus de devenir traîtres à la patrie.

Bien qu'aucun membre ne puisse être recherché pour discours tenus en parlement, si, dans un accès de zèle quelque patriote vient à s'échapper, les créatures du prince s'écrient en chœur : *À la Tour, à la Tour* [1] ! Au lieu qu'en s'abandonnant eux-

die, crainte de dévoiler leur turpitude. Ceux qui connoissent l'air des bureaux, savent qu'il y a peu de places de mille livres sterlings qui n'aient quatre ou cinq pensionnaires à nourrir.

(1) Château de Londres où l'on renferme les prisonniers d'état.

mêmes aux plus basses flateries , ces lâches n'ont à craindre que le souris amer des amis de la liberté.

Quand la chambre basse oublie son devoir , si du moins la chambre haute [1] montrait de la vertu : mais on fait trop à quoi s'en tenir à cet égard pour se faire illusion. Dans les conjonctures les plus critiques , lorsque les communes s'élevèrent contre la tyrannie des Stuart , & combattirent pour la liberté , les pairs restèrent paisibles spectateurs du combat , & se mirent peu en peine des alarmes publiques.

Si le parlement peut réprimer les attentats du ministère , il n'use de ce droit qu'autant qu'il est jaloux de la dignité de ses fonctions , & qu'il a les mains pures. Mais quand il n'agit que par des vues d'intérêt , ce sénat auguste , la gloire & l'appui de l'Angleterre , devient une faction de conjurés , toujours prêts à se liguier avec le prince pour appuyer ses projets criminels ; une bande de traîtres déguisés , qui lui vendent les droits de leurs concitoyens , les intérêts de leur patrie , dans l'espoir de partager avec lui les trésors de la nation.

Pour devenir absolu , un roi d'Angleterre travaillera toujours à corrompre le parlement. J'ai montré quelle confiance le peuple peut avoir dans ses députés , tant que la constitution aura les mêmes défauts.... Sous Charles II , ne vit-on pas le sénat aux gages de la cour , & la nation répandre des

(1) Dans cette chambre siège de droit la tribu sacrée des prélats , toujours dévoués par système à la cour.

larmes à l'aspect des pères de la patrie couverts des couleurs de la servitude ! Ce qu'on a vu une fois, on peut le voir encore. Hélas ! cet humiliant tableau est aujourd'hui sous nos yeux. Parcourez la chambre des communes , & vous la trouverez remplie des pensionnaires & des employés du roi.

Passons à d'autres vices de la Constitution.

C'est une loi constante parmi nous que le prince n'a le droit de lever aucun impôt ; mais il est dépositaire du trésor national. Pour prévenir la distraction des richesses de l'état , on a pris le parti de séparer les fonds destinés au maintien de la majesté du trône , des fonds destinés aux besoins du gouvernement , dont le parlement peut seul connoître. Les communes examinent bien chaque année l'état des finances ; mais , pour n'avoir pas réglé l'article des services secrets , la loi a laissé au prince un moyen toujours sûr de remplir ses coffres des deniers publics.

Si l'administration doit rendre compte de l'emploi des deniers publics , le parlement ne peut le demander que lorsqu'il siège , & il n'est que trop souvent intéressé à ne pas le recevoir. Après avoir puisé de l'argent dans le trésor public pour l'exécution de ses desseins , le ministre peut en puiser encore pour couvrir ses déprédations ; & pour engager le parlement à n'en point connoître , il lui suffit de s'assurer de la majorité. Ainsi , tant qu'il reste un sol dans le trésor , le prince est le maître d'y puiser : vice énorme , dont nous venons de faire une si triste expérience.

Ce n'est pas là que se bornent les prérogatives de la couronne.

Pour

Pour que la Constitution soit stable, il est absolument nécessaire que les pouvoirs de l'état se balancent; mais dans notre gouvernement, les prérogatives de la noblesse sont si considérables qu'un prince adroit & ambitieux pourroit en profiter pour le bouleverser de fond en comble.

Le roi seul a le pouvoir de faire la guerre & la paix, de disposer des possessions de l'état, & de traiter avec les nations étrangères, sans consulter la nation. Indépendamment de l'abus monstrueux de commettre à un seul individu le pouvoir de disposer des forces de l'état, n'est-il pas cruel de le laisser le maître de sacrifier à ses caprices le sang d'une foule de sujets, & de se défaire des patriotes zélés, en les nommant à des emplois périlleux; de porter au dehors l'attention des peuples, quand il veut éluder le redressement des griefs nationaux, & de vendre ses sujets comme des moutons!

Que d'autres abus de ces prérogatives! Lorsque le roi a fait approuver du parlement ses entreprises, c'est la nation qui fournit aux frais; & comme le prince n'est pas surveillé, cet argent peut être employé contre sa destination: combien de fois ne l'a-t-il pas été sous Charles II?

Il se fait peu de guerres sans traité, & peu de traités sans finances: ainsi, lorsque le prince vend à l'ennemi le fruit des victoires de la nation, ou le poids de son influence sur les affaires du monde; l'argent reçu reste dans ses mains [1]: mais les

[1] Jacques I ne mit-il pas dans ses coffres 2,728,000 florins payés par le rachat des villes que les états-généraux avoient remis à Elizabeth, en gage de 8 millioas de florins.

frais des folles entreprises sont toujours à la charge de l'état.

Le roi est le généralissime de l'armée ; & quoique le souverain ne lui accorde des subsides que pour un an , pendant ce terme que ne pourroit point un monarque entreprenant & hardi , qui s'étant assuré de longue main de l'affection du soldat & de l'officier , viendrait tout-à-coup à lever le masque [1].

Le soldat , dit on , est citoyen ; l'officier a des principes d'honneur , & tous ceux qui ont le commandement des troupes ont une fortune à conserver.

Belle réponse : *Le soldat est citoyen* : mais il est tiré de la partie la plus abjecte de la nation , & il ne possède rien dans l'état. D'ailleurs , quelle confiance avoir en des malheureux , que la paresse , la débauche ou le crime a forcé de s'engager ! Et comment supposer que des mercénaires , qui se vendent pour sept sols par jour , ne feroient pas prêts à tout entreprendre , quand on leur promettroit d'améliorer leur sort aux dépens des citoyens !

L'officier a des principes d'honneur. Mais on écar-

Charles II ne vendit-il pas Dunkerque à Louis XIV pour 5,000,000 de livres , et ne sacrifia-t-il pas alors à la France les intérêts de sa nation , la paix de l'Europe ?

(1) Il faut loger ces pouvoirs quelque part. Assurément le mal est de les avoir réunis dans les mêmes mains.

Ajoutez à tout cela que le prince qui est sur le trône est puissant de son chef , et qu'il a toujours dans son électorat un corps considérable de troupes qui pourroit être débarrasé au moindre signal.

tera ceux qui sont incorruptibles ; & combien peu dédaignant la faveur , préfèrent le devoir à leur avancement ! Et puis quand on a gagné les soldats , rien de plus facile que de faire des officiers.

Ceux qui ont le commandement des troupes ont une fortune à conserver : mais étoit - ce donc des indigens , tous ceux qui , à la tête des armées , ont opprimé leurs concitoyens ! Etoit - ce des indigens , ceux qui , à la tête des troupes de Charles I , s'efforcèrent d'affervir la nation ! Et sont-ce des indigens , ceux qui , dans les pays étrangers , tiennent leur patrie sous le joug !

Quand le prince commenceroit par les combler de largesses , en feroit-il beaucoup qui refusassent un avantage actuel à la crainte d'un désavantage futur , que l'éloignement rend toujours incertain.

Si le pouvoir de la couronne est redoutable à la nation , combien plus ne l'est-il pas aux individus !

Les ministres peuvent à leur gré faire arbitrairement arrêter un citoyen , saisir ses papiers , & le détenir en prison. Malgré que nous nous applaudissions d'avoir des loix admirables , ces loix sont la plupart si incomplètes , si obscures , qu'un ministre adroit peut presque toujours échapper au châtimement. Quelle difficulté d'en avoir justice ! Pour savoir simplement s'il est recherchable , souvent nous en sommes réduits à nous en rapporter à la décision des grands juges. Ont-ils prononcé l'affirmative : les tribunaux sont ouverts ; mais quel qu'évident que soient ses attentats , combien de moyens d'empêcher une décision définitive. Ne pas comparoître , se retrancher sur les prérogatives de la couronne , se soustraire au jugement par des bills d'exception ,

des rapports particuliers , des appels d'abus & d'erreur , sont des artifices connus , mis en usage tour à tour , sans parler de mille menées secrètes. De la sorte , ils réussissent à retarder la sentence jusqu'à ce que le pauvre plaignant soit épuisé de frais , ou que quelque événement imprévu le mette hors de cour.

Supposons toutefois qu'il est aussi aisé qu'il l'est peu , d'obtenir justice : jamais la peine prononcée ne sert à réprimer l'audace du cabinet. Quelque révoltans que soient ses attentats , on ne le punit qu'en apparence ; & la seule satisfaction que l'outragé puisse prétendre , se borne à des dommages , toujours payés aux dépens du public. Ainsi , après avoir foulé aux pieds les droits des citoyens , l'administration se joue du glaive de la justice.

Voilà des défauts énormes de Constitution : & plutôt au ciel que nous n'en eussions pas fait si souvent la triste expérience ; mais combien d'autres dont un seul suffiroit pour détruire la liberté !

Nous avons des loix , répète-t-on sans cesse : fort bien ; mais de quoi servent des loix que le prince peut toujours fouler aux pieds , dès qu'il a la force en main ! Ont-elle empêché Edouard II d'acabler le peuple d'impôts , d'exercer toute espèce de monopoles & de vexations , de forcer des emprunts , de suspendre le cours de la justice , de renouveler la commission du trial-bâton , de lever des taxes arbitraires , d'étendre l'autorité du conseil privé & la juridiction de la [1] chambre étoilée , jusqu'à devenir tyran !

(1) Voyez l'abrégé de Cotton , et l'histoire d'Angleterre , par Hume.

La grande chartre tant de fois ratifiée, & ratifiée si solennellement, a-t-elle empêché nos rois de la violer d'une manière revoltante !

La pétition des droits a-t-elle empêché Charles I de lever arbitrairement des impôts, d'exercer des exactions, & de gouverner le peuple avec un sceptre de fer !

Enfin, toutes nos loix réunies ont-elles empêché Charles II de mettre la nation aux fers ! Lorsque nous gémissions sous l'empire tyrannique de Jacques II, ce ne fut que le concours fortuit de quelques circonstances qui nous rendit la liberté. Or, si l'audace seule de quelques uns de nos princes, la plupart si bornés, a suffi pour nous réduire en servitude, combien n'y parviendrait-elle pas plus aisément, unie à une politique artificieuse. Les temps ont changé, je le fais ; mais notre constitution est la même.

Osons le dire, en dépit des éloges peu mérités que nous ne cessons de lui prodiguer, la liberté est précaire parmi nous ; elle ne se soutient que par les petites vues de nos rois, leur peu de génie, leur peu d'audace, & sur-tout par les lumières du siècle, & par l'esprit d'indépendance qui règne dans la masse du peuple. Tant que cet esprit regnera parmi nous, nous pourrons être libres ; nous sommes perdus, dès l'instant où il viendra à nous abandonner.

Quoi qu'il en soit, il dépend de nous d'établir pour toujours la liberté publique sur une base inébranlable, en restreignant les prérogatives de la couronne, & en mettant le prince dans l'heureuse impuissance de jamais en abuser.

Quatre lois fondamentales suffiroient pour cela [1].

La première seroit d'incorporer aux villes voisines tous les hameaux ayant droit d'élection : par ce moyen , leurs habitans , noyés dans une foule de citoyens , conserveroient leur privilège , sans pouvoir servir le despotisme. Deux cents hommes peuvent se vendre , mais deux cent mille ne se vendent pas.

La seconde seroit de fermer l'entrée du sénat à tout homme ayant une pension , ou une place quelconque à la disposition du roi.

La troisième , seroit d'ôter à la couronne le privilège de faire des pairs.

La quatrième seroit que le parlement ne puisse jamais refuser de connoître de l'emploi des deniers publics , & de vérifier l'état du trésor national , dès que deux membres de la chambre basse en feroient la motion motivée.

Tels sont les loix indispensables à faire pour perfectionner la Constitution , & organiser le gouvernement de la manière la plus sage ; car il n'est bien organisé qu'autant qu'il fait le bonheur des peuples , quelque soit le manque de vertu du prince.

[1] Les deux premières devinrent l'objet du vœu national : elles furent proposées au parlement , mais elles ne passèrent pas.

DISCOURS

Adressé aux Anglois le 1 août 1774.

OSONS porter nos regards sur l'avenir , & à travers cet état florissant qui nous éblouit , entrevoir les malheurs dont nous sommes menacés. Des coups portés à la liberté publique , celui sous lequel elle succombera enfin parmi nous , c'est la *dépravation des mœurs* : déjà le mal pousse de profondes racines , & il empire chaque jour. Combien les temps sont changés ! A la place des vertus qui distinguoient nos ayeux , une foule de vices se sont emparés de toutes les classes du peuple. Les grands abandonnés à la frivolité , au luxe , aux plaisirs ; & sans égard pour leurs noms , immolant le devoir à l'orgueil , à l'ambition , à l'avarice , & cherchant à relever leur fortune aux dépens de leur honneur !

Les gentils [1] hommes s'efforçant de marcher sur les traces des nobles !

Les marchands possédés de la fureur du monopole & du jeu !

Les artisans livrés à la dissipation. Une populace abandonnée à la paresse , à la crapule , à la licence , à la luxure se montrant tête levée dans nos rues. Partie du sexe pudique plongée sans retenue dans les

[1] On nomme gentilhomme en Angleterre , tout citoyen qui vit de son bien.

plus infâmes débauches. Le mariage méprisé , la chasteté honnie ; tous les vices qui infectent la capitale , infectant les provinces : enfin , le dirai-je , le sénat au pied du trône , sacrifiant à la faveur , & se prostituant au pouvoir !

A cette funeste contagion , à ce torrent de vices , quelle barrière nous reste-t-il à opposer , que la censure inutile de quelques hommes de bien , & l'exemple impuissant de leurs vertus ?

Encore , si nos espérances reposoient sur la génération nouvelle : mais , hélas ! quelle perspective ! Une jeunesse efféminée , sans principes & sans mœurs , livrée à toutes sortes de débordemens ; & qui pis est , pleine de mépris pour ses devoirs , ennemie de tout ce qui est honnête , & regardant les vertus de ses pères comme le témoignage de leur rusticité !

Des bords du rivage où nous reposons tranquillement , que ne pouvons-nous appercevoir l'orage prêt à se former sur nos têtes ! Que ne pouvons-nous prévenir ces temps de trouble & d'effroi , où nos fêtes s'évanouiront pour faire place aux horreurs de la tyrannie ! Que ne sommes-nous assez sages pour revenir sur nos pas , combler l'abîme , & sauver l'état prêt à périr !

Mais quoi ! le mal est trop invétéré , & déjà il est sans remède. Avant que nous eussions amassé l'or de tant de climats , le luxe étoit borné au petit nombre ; & l'amour du travail , de l'ordre , de l'économie , de la frugalité , régnoit dans nos maisons. Mais depuis que le commerce nous a enrichis , l'opulence en a chassé cet esprit de conduite ; bientôt on a vu naître des désordres inconnus à nos pères ,

pères, & la foule des vices attachés à l'extrême inégalité des fortunes. Corrompus par les délices, reprendrons-nous des mœurs austères ? Dédaignant la simplicité, mépriserons-nous les délicatesses de la vie ? Ardens à la poursuite des voluptés, renoncrons-nous aux richesses qui en sont le prix ? L'opulence parmi nous jettera-t-il son or dans la mer, en ornera-t-il les temples, ou bien construira-t-il des monumens publics ?

Nous n'avons point de lois somptuaires, point de tribunal de censure ; & pour comble de malheur ceux qui pourroient remédier à ces abus, ont intérêt de les perpétuer. Que dis-je ! nos mœurs sont empoisonnées à leur source ; nous n'avons plus d'enthousiasme pour l'héroïsme, plus d'admiration pour la vertu, plus d'amour pour la liberté. Quelques sages ont beau s'efforcer de nous réveiller de notre léthargie, de nous tirer de notre engourdissement, de nous rappeler à nos devoirs, nous sommes de glace à leur voix ; ni la vue des maux qui accablent les autres nations, ni la crainte de ceue nous menacent, rien ne nous touche ; les jeux frivoles, les divertissemens bruyans, les plaisirs & le faste sont l'unique objet de nos vœux [1].

Aujourd'hui l'art de plaire est préféré au mérite, de vains agrémens au savoir utile ; pour nous un danseur est plus qu'un sage, & un farceur plus qu'un héros. Nous n'accueillons que les vains talens, nous ne fêtons que les virtuoses, les bouffons, les baladins ; & dans nos banquets souvent le vengeur

(1) Les vices qui ruineront la liberté chez les Anglois ; sont précisément ceux qui l'empêcheront de s'établir parmi nous.

de la patrie , le bienfaiteur de l'humanité , se trouve
au-dessous d'un histrion.

Dans notre conduite nous oublions les principes
d'honnêteté , dont nous faisons parade dans nos
discours ; nous avons perdu tout sentiment d'hon-
neur ; & pour comble d'infamie, la vertu elle-même
est devenue ridicule à nos yeux.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

	pages.
NOTICE	5
<i>Discours aux Electeurs de la grande-Bretagne.</i>	13
Introduction.	19

LES CHAINES DE L'ESCLAVAGE.

<i>De l'amour de la domination.</i>	23
<i>De l'étendue de l'état.</i>	24
<i>Des différens âges des nations.</i>	24
<i>Des nations amies de la pauvreté.</i>	27
<i>Des vices de la Constitution politique.</i>	30
<i>Du pouvoir du temps.</i>	50
<i>Des fêtes.</i>	51
<i>Des entreprises publiques.</i>	52
<i>Gagner l'affection du peuple.</i>	ibid.
<i>De l'appareil de la puissance.</i>	56
<i>Avilir les peuples.</i>	60
<i>Encourager les lettres , les beaux arts & les talens agréables.</i>	65

<i>Corrompre le peuple.</i>	68
<i>Du commerce.</i>	71
<i>Du luxe.</i>	78
<i>Flatter l'avarice du peuple.</i>	83
<i>De la débauche.</i>	ibid.
<i>Fausse idée de la liberté.</i>	85
<i>Se faire des créatures.</i>	86
<i>Eteindre l'amour de la gloire.</i>	88
<i>Encourager la servitude.</i>	89
<i>Ecarter des emplois les hommes de mérite & les hommes de bien.</i>	91
<i>Hypocrisie des princes.</i>	92
<i>Des sordes menées.</i>	93
<i>Innover.</i>	96
<i>Multiplier les créatures du gouvernement.</i>	100
<i>Diviser la nation.</i>	183
<i>Opposer l'un à l'autre les divers ordres de l'état.</i>	108
<i>Fatiguer le peuple de sa liberté.</i>	123
<i>Remplir les premières places de l'état d'hommes corrompus.</i>	126
<i>Soustraire au glaive de la loi les coupables agens du pouvoir.</i>	127
<i>Remplir les tribunaux de juges corrompus.</i>	128
<i>Aveugle sécurité du public.</i>	141
<i>Epuiser le zèle du peuple sur de faux objets.</i>	142
<i>Des écrits peu fondés, ou des dénonciations hasardées.</i>	142
<i>Des écrits satyriques.</i>	144

<i>Dts écrits indécons.</i>	145
<i>Des mauvais écrits.</i>	ibid.
<i>De la multiplicité des écrits.</i>	146
<i>Modération inconsidérée du peuple.</i>	ibid.
<i>Dissimuler les griefs nationaux.</i>	149
<i>Des arrifices mis en usage pour appoiser les clameurs publiques.</i>	150
<i>Empêcher le redressement de: griefs publics.</i>	165
<i>De l'ignorance.</i>	170
<i>Fausse idée de la tyrannie.</i>	178
<i>Dénaturer les noms des choses.</i>	181
<i>De la superstition.</i>	184
<i>Double ligne entre les princes & les prêtres.</i>	190
<i>Vains efforts du peuple.</i>	192
<i>De la fourbe.</i>	209
<i>Constante poursuite des mêmes desseins.</i>	215
<i>Corrompre le corps législatif.</i>	218
<i>Du peu de fermeté des représentants du souverain contre les entreprises du gouvernement.</i>	221
<i>Prévenir les émeutes.</i>	222
<i>S'assurer de l'armée.</i>	224
<i>Soustraire le militaire au pouvoir civil.</i>	226
<i>Inspirer au militaire du mépris pour le citoyen.</i>	227
<i>Miner le pouvoir suprême.</i>	228
<i>De la guerre étrangère.</i>	232
<i>De la guerre civile.</i>	240
<i>Ruiner les penples.</i>	ibid.
<i>De la flatterie.</i>	246

<i>Sottise des peuples.</i>	254
<i>Préjugés stupides.</i>	262
<i>Ridicule vanité des peuples.</i>	155
<i>Usurper le pouvoir suprême.</i>	267
<i>Des coups d'état.</i>	273
<i>Des mesures violentes.</i>	281
<i>Du cérémonial & du style de chancellerie.</i>	282
<i>Le peuple forge ses fers.</i>	286
<i>Du despotisme.</i>	295
<i>Dé la crainte des supplices.</i>	299

TABLEAU DES VICES DE LA CONSTITUTION ANGLOISE.

<i>Lettre au président des états-généraux.</i>	324
<i>Discours sur les vices de la Constitution d'Angleterre.</i>	329
<i>Discours aux Anglois.</i>	360

35

44

